

JAN WALLENTIN



L'ÉTOILE DE STRINDBERG

JAN WALLENTIN

L'ÉTOILE
DE STRINDBERG

*Traduit du suédois
par Charlotte Drake et Patrick Vandar*

Fleuve Noir

À Samuel, Lydia et Henry

EXTRAIT DE MON JOURNAL

1896

« 13 mai. Une lettre de ma femme. Instruite par les journaux qu'un monsieur S. va partir en ballon au pôle Nord, elle jette un cri de détresse, m'avoue son amour inaltéré, et me supplie de renoncer à un projet qui équivaut à un suicide.

Je dissipe son erreur et lui apprends que c'est le fils d'un mien cousin germain qui risque sa vie pour une grande découverte scientifique. »

Inferno, August Strindberg
Traduction de Carl Gustaf Bjurström

« Ce qui est loin, ce qui est profond, profond, qui peut l'atteindre ? »

L'Ecclésiaste 7 : 24

Invitation

Son visage était flétri. Même les retouches de la maquilleuse n'avaient pu masquer ce fait. Elle s'y était pourtant employée : quinze minutes à manier l'éponge, le pinceau et la poudre couleur pêche. Mais au moment où elle lui remit ses lunettes aviateur, il affichait encore un visage grisâtre et maladif. Elle lui donna une tape amicale sur l'épaule :

— Et voilà, Don. Ils vont bientôt venir vous chercher.

Suite à quoi la maquilleuse lui adressa un sourire de satisfaction via le miroir, mais il savait ce qu'elle pensait vraiment.

Le vieillissement était bel et bien une maladie incurable, *a farshelepke krenk*.

Il avait posé son sac à bandoulière contre le pied du tabouret tournant. Dès que la maquilleuse sortit, Don se pencha pour farfouiller à l'intérieur parmi les seringues et autres flacons et plaquettes de médicaments. Il s'empara de deux cachets de Stesolid 20 mg. Après s'être redressé, il les posa sur sa langue et les avala.

À la lumière du néon, le mouvement de la trotteuse de l'horloge murale se reflétait dans le miroir. Il était 6 h 34, et le murmure des informations du matin lui parvenait à travers le circuit de télévision interne. Encore onze minutes jusqu'au premier plateau avec invités de la journée.

Il entendit frapper à la porte et discerna une présence dans l'embrasure.

— C'est ici qu'on se fait maquiller ?

Don acquiesça d'un mouvement de tête en direction de l'imposante silhouette.

— J'enchaîne sur la Quatre juste après, alors autant que les filles en mettent une bonne couche d'émblée.

Il avança de quelques pas sur le sol en lino aux motifs bleutés et vint s'asseoir à côté de Don.

— On passe ensemble ?

— Oui, je crois bien, admit Don.

L'homme fit crisser le tabouret en se penchant dans sa direction.

— J'ai lu des choses sur toi dans les journaux. Tu es ce qu'on appelle un expert, non ?

— Ce n'est pas exactement mon domaine de prédilection, répondit Don, mais je vais faire de mon mieux.

Il se leva, et saisit sa veste suspendue au dossier de la chaise.

— La presse raconte que tu t'y connais sur le sujet, insista l'homme.

— Dans ce cas, ça doit être vrai.

Don enfila sa veste en velours, mais tandis qu'il glissait la lanière de son sac sur son épaule, l'autre l'empoigna :

— Pas besoin de faire ton putain de numéro. C'est bien moi qui suis allé au fond et qui ai fait

cette découverte, non ? Et d'ailleurs...

L'homme hésita.

— D'ailleurs, je crois que tu pourrais m'aider sur un point.

— Ah bon ?

— C'est...

Il jeta un rapide coup d'œil en direction de la porte, mais personne ne semblait venir.

— Une chose que j'ai trouvée en bas. Disons que c'est un secret.

— Un secret ?

L'homme saisit la lanière de son sac et attira Don à lui.

— La chose est chez moi, à Falun, et si c'est possible, j'aimerais bien que tu passes à la maison et...

Sa voix s'éteignit. Don suivit le regard de l'homme qui se posa sur la présentatrice de l'émission apparue dans l'embrasure de la porte, vêtue d'un tailleur marron clair.

— Alors... vous faisiez connaissance ? (Elle esquissa un sourire forcé.) Vous pourrez reprendre cela plus tard.

Elle leur indiqua le panneau dans le couloir qui mentionnait « émission en cours ».

— Par ici, Don Titelman.

1

Niflheim¹

À chaque pas, les bottes en caoutchouc d'Erik Hall s'enfonçaient un peu plus, et ses jambes étaient depuis longtemps comme tétanisées. Mais il ne devait plus être très loin à présent.

Tel un culturiste, à la fois massif et anguleux, il transportait sur son dos trois sacs de plongée. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que la mousse détremnée cède sous lui. Ce qui était curieux, c'est la rapidité avec laquelle la forêt avait plongé dans l'obscurité depuis qu'il avait refermé le coffre de sa voiture garée sur une aire de repos. À ce moment-là, tandis qu'il posait son regard au-delà du fossé, la lisière de la forêt lui était apparue lumineuse et accueillante. Après environ une heure de marche pénible, il flottait comme une brume laiteuse à travers les fourrés. Pourtant, il ne regrettait pas son entreprise.

Lorsqu'il entrevit la clairière au-delà de la dernière ligne d'arbres, il s'arrêta et sembla douter un instant. C'est alors qu'il découvrit les restes de la vieille barrière. Ses bouts de bois décomposés ressemblaient à autant de doigts invitant à la prudence, juste avant la pente menant à l'entrée du puits d'extraction. Traversant les voiles blancs de brume, il parcourut les dernières enjambées en contrôlant ses glissades sur la pente herbeuse jusqu'à se retrouver à hauteur de la bouche du puits. Il éteignit son GPS et se débarrassa de la charge qu'il transportait. Il s'étira le dos, faisant craquer ses vertèbres endolories.

Il régnait un froid humide, exactement comme la veille, lorsqu'il était parvenu pour la première fois à localiser cette mine désaffectée. La lourde caisse contenant l'attirail de plongée était bien là où il l'avait déposée, et il subsistait toujours cette même puanteur. Il inspira par les narines et se dit qu'il y avait sans doute quelque chose qui pourrissait dans le coin. Peut-être un chevreuil mort, en décomposition.

La brume atténuait encore la lumière du crépuscule, et il eut du mal à distinguer quoi que ce soit en se penchant vers l'à-pic du puits. Mais une fois sa vision accoutumée, il parvint à distinguer les rondins de bois à environ trente mètres de fond. Ils servaient à étayer les parois du puits, et soudain, il eut l'impression de contempler une très vieille bouche humaine contenant de rares dents noircies.

Erik fit quelques pas en arrière et reprit sa respiration avec précaution. Il lui sembla que la puanteur diminuait à mesure qu'il s'éloignait du puits.

Mais le moment était venu de se donner du courage. Peu de gens auraient été capables de s'aventurer dans cette obscurité et de trouver leur chemin. Aidé d'un GPS, il était facile de se rendre

de Falun à cette aire de repos située entre Sundborn et Sångmyra, seulement c'était une autre affaire que de parcourir ensuite plus de cinq kilomètres en pleine nature et de localiser le bon endroit.

La quasi-totalité des puits d'extraction abandonnés figurait avec précision sur les cartes. C'est l'Inspection des mines qui y veillait. Mais manifestement, ce puits avait dû lui échapper.

Il avait trimballé jusqu'ici tout le matériel nécessaire à son expédition.

C'est en faisant glisser la fermeture Éclair du premier sac qu'Erik Hall se rendit compte du silence ambiant.

Il ne se souvenait plus combien de temps cela avait duré, mais au début de sa marche, il avait continué à entendre le bruit des voitures passant sur la route. Une rumeur légère, bien sûr, mais suffisante pour éviter de se sentir totalement isolé. Il se souvenait d'avoir écouté les coups de bec d'un pic épeiche et les bruissements de petits animaux. Il avait entendu un oiseau voler entre les branchages, alors que la forêt était encore pleine de lumière. Puis, alors que la brume tombait, il avait à peine perçu autre chose que sa propre respiration. Rien que les coups tranchants des branches et des épines venant le cingler, tandis qu'il se frayait un chemin à travers les fourrés.

Et maintenant, plus rien.

À vrai dire, si : le faible bourdonnement de quelques mouches qui commençaient à se rassembler autour de lui. La curiosité les poussait à aller voir si son sac contenait quelque nourriture. Mais il n'y avait là que des dérouleurs de cordes, des mousquetons et des pitons. À cela s'ajoutait un couteau en titane à double lame, l'une à tranchant poli et l'autre avec dents de scie. On y trouvait aussi une perceuse à batterie intégrée, des harnais et la lampe de guidage qu'il allait fixer sur son gant de plongée droit.

Une fois qu'il eut tout vidé sur l'herbe jaunâtre, Erik ouvrit la poche latérale du sac. C'est là qu'il avait rangé les instruments de précision finlandais, protégés par des étuis résistants. Il sortit le profondimètre qui lui servirait à mesurer à combien il se trouvait sous la surface de l'eau.

Quant au clinomètre, il devrait lui permettre d'évaluer la déclivité des galeries inondées qu'il allait explorer.

Les mouches étaient de plus en plus nombreuses. Elles l'enveloppaient comme un nuage de poussière. Agacé, Erik gesticulait pour les éloigner de sa bouche, tout en sortant d'un sac les détendeurs et les longs tuyaux destinés à le maintenir en vie.

Il installa l'échelle sur la paroi et vérifia la pression des bouteilles d'oxygène. Il prit ensuite un peu de recul, la nuée de mouches toujours aussi collante.

À demi accroupi sur le sol en gravier, il retira ses bottes en caoutchouc, ainsi que son pantalon de camouflage et son coupe-vent. Tandis que des bestioles rampaient sur son visage, il ouvrit le dernier sac. Sous un manuel de plongée et une lampe frontale, il mit la main sur la combinaison étanche en Néoprène compressé : trois couches stratifiées de sept millimètres, d'un noir brillant, conçues spécialement pour plonger dans des eaux à 4 °C.

Après avoir enfilé les jambes, il se pencha en avant et rentra avec difficulté ses pieds dans les chaussons de plongée renforcés aux talons. Grimaçant, il se remit droit pour glisser ses mains dans des manchons de latex. Il ajusta sa combinaison et finit en enfilant la cagoule étanche. Désormais, les mouches ne pouvaient plus atteindre que ses yeux et le haut de ses joues.

Enfin, il s'empara du sac qui contenait les palmes et le masque de plongée. Une fois au bord du puits, les exhalaisons rances semblables à l'odeur d'œuf pourri lui firent presque renoncer. Pourtant, il accrocha le sac à une corde de nylon et commença à le faire descendre. Il tint le compte jusqu'à quarante ou cinquante mètres, mais la corde continua de filer. Il fallut encore quelques minutes avant

que le sac n'atteigne le fond de l'eau qui remplissait le puits.

Il sécurisa la corde en l'enroulant à double tour autour d'un bloc de pierre, avant d'aller chercher le paquet contenant les crochets et le matériel de varappe. Une fois de retour, il s'installa à genoux.

Le hurlement strident de la perceuse brisa le silence.

Le premier piton fut bientôt installé. Il tira dessus. C'était bien arrimé. Puis il remit la perceuse en route pour un autre ancrage de sécurité.

Une fois prêt, il souleva le sac de cinquante kilos contenant les bouteilles de plongée et les tuyaux. Avec toutes ces heures passées chez lui à s'entraîner, ses jambes étaient solides. Mais il tangua tout de même sous le poids des cylindres de plomb. Enfin, il attacha le harnais bien serré à hauteur de poitrine, avant de tester à plusieurs reprises le frein autobloquant qui lui permettrait de contrôler sa vitesse vers le fond du puits.

Puis il franchit le bord en faisant face à la paroi, et le système de freinage se mit à chuintier quand il entama sa descente.

En cherchant sur le Net, on pouvait trouver des images floues montrant les *urban explorers* de Los Angeles en train de serpenter sans cartes sur des kilomètres à travers un réseau d'égouts propice à la claustrophobie. On pouvait aussi lire les récits d'Italiens se consacrant à ramper au fond des antiques catacombes parmi les rats et les déchets. Il y avait également ces Russes qui racontaient leurs expéditions dans d'anciennes geôles soviétiques, plusieurs centaines de mètres sous terre. Du côté suédois, on avait droit à des séquences filmées montrant des plongeurs en train de nager dans les eaux opaques de puits d'extraction délabrés. Ils empruntaient des tunnels qui semblaient ne jamais avoir de fin. L'un des groupes avait pour nom *Baggbodykarna* et opérait près de Borlänge. Il y avait aussi *Gruf i Gävle*, *Wärmland Underground* à Karlstad, ainsi que d'autres à Bergslagen et Umeå. S'ajoutaient à ces groupes des personnes comme Erik Hall, qui plongeait en solo et souhaitaient rester isolées. Ce n'était pas recommandé, mais ce cas de figure existait malgré tout.

Au plan national, comme ils échangeaient des conseils sur les équipements et les lieux dignes d'être explorés, tout individu pratiquant ce type de plongée connaissait l'existence des autres. Au fil des ans, les mêmes personnes se retrouvaient concernées. En fait, ces individus étaient tous de sexe masculin, sans exception aucune.

Mais depuis quelques mois, voilà qu'un groupe de filles avait commencé à mettre en ligne des photos de plongées dans des mines inondées. Elles s'appelaient les *Dykedivers*. On ne savait pas vraiment d'où elles venaient ni qui elles étaient, et elles ne répondaient à aucune des questions qu'on leur posait. En tout cas, pas à celles qu'Erik leur avait envoyées en guise d'approche.

Au début, lorsqu'il s'était mis à surfer sur le site des filles, il avait juste trouvé quelques photos à forts grains. Puis il y avait vu des films de plongées, et hier, cette soudaine découverte : la photo d'une expédition dans un puits d'extraction de la province de Dalécarlie.

Le cliché montrait deux femmes en tenue de plongée au fond d'une étroite galerie de mine : les joues pâles, les lèvres rouge sang, et pour toutes deux des cheveux noirs luisants lâchés sur les épaules. Derrière elles, on pouvait lire ce qu'elles avaient écrit avec une bombe de peinture bleue :

« 2 septembre – Profondeur = 166 mètres »

Sous la photo, les filles avaient indiqué les coordonnées GPS de l'endroit, situé à proximité des mines de cuivre de Falun. Le lieu se trouvait à seulement quelques kilomètres de la maison de campagne d'Erik Hall :

Puits d'extraction inondé datant du XVII^e siècle trouvé par nous sur / [kopparberget1786.jpg/kartan](#) grâce aux archives préfectorales de Falun. Au-delà des amas de ferrailles, il existe des galeries sous

l'eau que ceux qui parviendront à passer peuvent suivre.

No country for old men².

Grâce au frein autobloquant, il voletait calmement vers les profondeurs.

En haut, le nuage de mouches circulait encore dans l'ouverture du puits. En bas, il était seul, suspendu dans l'obscurité.

Il ne respirait que par la bouche pour éviter de sentir cette odeur de soufre. En laissant son regard glisser tout autour, il avait la sensation de s'enfoncer dans un siècle antérieur. Il voyait défiler des attaches d'échelles rongées par la rouille, des départs de galeries aveugles à demi effondrés, des traces de coups de pioche et de barre à mine. Il descendait par bonds successifs en arc-boutant ses pieds sur la paroi, prenant appui entre des vestiges de crochets descellés et des chaînes rouillées par l'âge. Dans le halo mouvant de sa lumière frontale, il distinguait des mesures chiffrées inscrites ici et là.

Lorsqu'on s'aventurait seul dans l'exploration d'une mine, il n'y avait pas de place pour la moindre erreur. Il essayait de se persuader que ce ne serait pas difficile, qu'il s'agissait juste d'un banal puits vertical avec ses étais plutôt sales mais qui étaient parvenus à résister aux pressions du relief pendant des centaines d'années. Malgré tout, aucune vieille mine n'était jamais totalement sûre. Ce qui ressemblait à une fissure superficielle pouvait se transformer en faille profonde. Et si une paroi craquait, cela pouvait signifier qu'une partie des tonnes de roches situées au-dessus de lui pouvait soudainement se détacher et dégringoler.

Quelle distance lui restait-il à parcourir ?

Erik envoya un bâton lumineux vers le fond. La torche incandescente fendit l'obscurité, et il l'entendit percuter le sol bien plus tôt que ce qu'il avait osé espérer. En bas, la lumière verdâtre ondoyait à la surface de l'eau. L'altimètre qu'il portait au poignet lui indiqua qu'il était déjà descendu de soixante-dix mètres, et le froid devenait plus mordant. Des traces de gelée luisaient sur la paroi rocheuse lui faisant face. Et le prochain bâton lumineux qu'il libéra atterrit sur une plaque de glace.

C'est alors qu'il remarqua une petite bande rocheuse émergée. Elle se trouvait à peu près à dix mètres sur sa droite, il lui fallut donc effectuer un mouvement de balancier en s'aidant de la paroi pour la rejoindre. Une fois au sol, il se mit à tirer sur la corde pour ramener à lui le sac qu'il avait jeté. L'opération s'avéra plus laborieuse que prévu, car les morceaux de glace en surface faisaient obstacle.

Il en vint ensuite à l'essentiel.

Il sortit une petite bombe de peinture rouge de la poche latérale de sa combinaison, et en quelques gestes rapides, il inscrivit sur la paroi un grand *E* et un grand *H*. Dessous, Erik Hall ajouta « 7 septembre – 91 mètres de profondeur ». Puis, il saisit son appareil photo de plongée, le tint à bout de bras, objectif face à lui, et prit quelques clichés. Via l'écran numérique, il vérifia que le texte inscrit sur la roche apparaissait bien nettement, juste derrière son visage.

Il songea alors qu'il souhaitait vraiment établir un bon contact avec ces filles. Il extirpa donc sa tête de la cagoule en néoprène et passa une main dans ses cheveux bouclés. Le flash de l'appareil photo crépita de nouveau. Il visionna le résultat. Ses cheveux étaient peut-être un peu plus clairsemés depuis qu'il avait dépassé la trentaine, mais on le remarquait à peine. Quant aux cernes sombres sous ses yeux, Erik trouva qu'ils lui donnaient avant tout une intensité dramatique.

Puis il s'accroupit, dans la puanteur et le froid. Il essaya d'oublier de ne pas penser au fait que

personne ne savait où il se trouvait, et que personne ne le regretterait en cas de noyade ou de disparition dans ces profondes galeries souterraines.

Les Dykedivers avaient laissé des pitons en place sur lesquels il accrocha sa corde de sécurité avant de plonger. Une fois assuré qu'elle tenait bien, il enfila ses palmes sur ses chaussons de plongée à crampons. Il positionna son masque, plaça le détendeur dans sa bouche, et s'essaya à inspirer une première goulée d'air. Avant même de l'avoir expirée, il fit une grande enjambée et se retrouva sous l'eau. La corde en lin qu'il tenait d'une main filait rapidement à mesure que son corps s'enfonçait, assez solide pour tailler son chemin à travers les couches de glace.

Sous l'eau, les sombres parois rocheuses dévoraient l'essentiel de la clarté émise par sa lampe frontale. Pourtant, au regard des circonstances, il y voyait relativement bien, et le faisceau de sa lampe portait plus loin que prévu.

C'est alors qu'une chose métallique se mit à scintiller dans le mince rayon lumineux. Avait-il été assez loin... ? Erik prit une impulsion sur la paroi de la galerie et se propulsa plus avant. Sa corde de sécurité serpentait derrière lui telle la queue d'un animal.

Sur sa droite, le faisceau de sa lampe lui permit de voir jusqu'en bas.

Posée sur le fond de la galerie, se dressait une citerne en cuivre d'au moins deux mètres de haut. Il y avait également une autre chose, de forme triangulaire et acérée... Il agrippa la lame d'une scie circulaire.

Mais en la saisissant, le moyeu rouillé se cassa et la libéra. Elle partit vers le fond en tournoyant silencieusement. Elle s'y échoua et disparut sous une couche de vase et autres saletés brunâtres. Il laissa sa main gantée glisser plus loin et renversa quelques tiges métalliques. Elles rejoignirent les limons juste devant lui et, lorsque l'eau redevint plus claire, Erik remarqua les restes d'un de ces wagonnets qu'on utilisait pour transporter le minerai le long des galeries de mine.

Il agita doucement ses palmes et vint flotter en toute légèreté au-dessus d'une brouette. Il sortit son appareil photo de plongée et immortalisa les images de tous ces outils métalliques abandonnés ici depuis bien longtemps. Il s'agissait tout autant d'instruments mécaniques de précision que de masses, de ciseaux, ou d'une hache. Il vit aussi des rondins de drainage, et plus loin encore... quelque chose qui ressemblait à des rails.

Erik se laissa couler et se rapprocha de cette voie ferrée étroite. Il jeta un œil à son profondimètre : il se trouvait vingt et un mètres sous la surface de l'eau. Même en s'astreignant à une lente remontée par paliers afin d'éviter tout symptôme de maladie des caissons, il lui restait suffisamment d'air. Il nagea en suivant les rails et s'éloigna du puits central de la mine. Il dégagea un chapelet de bulles d'air à hauteur de sa nuque et il eut l'impression de s'engager dans un passage plus exigü. Avec précaution, il orienta les extrémités de ses palmes de façon à réduire sa vitesse. C'est alors qu'il vit l'entrée d'une galerie maintenue par des rondins, avec un bout de tissu jaune attaché à un crochet.

Erik avança encore de quelques mètres et éclaira la chose grâce à sa lampe frontale. En fait de tissu, c'était plutôt une bande de Néoprène jaune vif d'environ sept millimètres qui pendait là. Un matériau à triple couture, conçu pour rester bien visible même dans des eaux troubles. Les filles l'avaient sans doute découpé dans une vieille combinaison de plongée et accroché pour indiquer le chemin à suivre.

La galerie faisait environ deux mètres de haut avec, en plein milieu, un wagon à minerai rouillé. Néanmoins, l'espace au-dessus semblait suffisant pour pouvoir passer. C'était peut-être le début d'un réseau de galeries et de puits de plusieurs kilomètres – sans croquis ou carte, il était impossible de le

savoir. Mais selon les photos prises par les Dykedivers, ce passage devait mener à un endroit assez sec pour pouvoir poser cheveux lâchés.

Il parvint à se faufiler au-dessus du vieux wagon et essaya d'augmenter progressivement sa vitesse. Avec encore un tiers de sa réserve d'air, il lui restait au total quarante-cinq minutes d'autonomie. Cela signifiait un maximum de quinze minutes avant de devoir rebrousser chemin vers la surface.

Plus il avançait dans cette galerie, plus l'inclinaison s'accroissait. Le clinomètre indiquait déjà une montée de onze degrés, et la tendance s'accroissait continuellement. Il suffisait peut-être de quelques centaines de mètres supplémentaires. Après quoi la galerie atteindrait sans doute un niveau plus élevé que celui des eaux de l'inondation et elle se prolongerait au sec, avec tout l'air nécessaire.

Il fallait même plutôt s'attendre à plusieurs galeries... Car il venait d'atteindre un embranchement. Celle partant vers la gauche semblait praticable. En revanche, celle de droite était délabrée et étroite, à peine un mètre de large.

Sa lampe frontale ne lui permettait pas de voir très loin dans le sombre goulet. Mais elle lui suffit pour remarquer une nouvelle lanière de Néoprène jaune qui prouvait que les Dykedivers avaient bien emprunté cette voie difficile. De minces corps féminins, puisqu'elles étaient plusieurs, pouvaient s'entraider. Lui était seul, comme d'habitude, et il n'avait même pas la place de se retourner en cas d'urgence. Erik laissait ses mains gantées s'aider des parois de minerai gelées pour avancer, le reste de son corps se contentant de flotter. Puis, il décida de bifurquer sur la gauche. Il se résigna à faire avec, quand il constata un peu plus loin que ce passage aussi en venait vite à se rétrécir.

Dix mètres, puis vingt, puis trente... Il pouvait désormais effleurer les deux parois en même temps du bout de ses doigts. Et après quarante mètres ses épaules commencèrent à frotter sur la roche. Quarante-cinq. Deux étais métalliques formaient une entrée. Il vrilla son corps de côté afin de pouvoir se frayer un passage.

La galerie se faisait toujours plus étroite, et il se retrouva bientôt face à deux autres étais si serrés qu'il ne pouvait espérer s'insinuer sans en précipiter un à terre. Il dirigea sa lampe vers celui de gauche, solidement ancré au sol et au plafond. Aucune chance de parvenir à l'abattre. Mais sur celui de droite, les attaches du bas semblaient bien abîmées par la rouille. Quant au haut, deux boulons sur quatre avaient disparu.

Il empoigna donc l'étau de droite pour le faire bouger avec prudence. Le déplacement ne s'opéra que sur quelques petits millimètres. Et s'il y allait vraiment...

Erik flottait toujours au-dessus des rails étroits.

À la lumière de sa lampe, il observa l'état des lieux aussi loin que possible. Pour ce qui était de faire marche arrière... Il poussa de nouveau sur l'étau de droite, qui, de manière inattendue, se libéra de la roche dans un éboulement de petites pierres. Sa vision se troubla et il se recroquevilla sur lui-même dans l'attente d'un effondrement généralisé. Quelques instants plus tard, il se mit à tâtonner devant lui, bougeant la vase encore en suspension. Par quelques vigoureuses torsions, il réussit à s'extraire de là et à passer.

Après ce goulot, le tunnel allait en s'élargissant. Il devait se dépêcher. Est-ce que ce passage et celui des Dykedivers se rejoignaient un peu plus loin ? En quelques minutes seulement, il venait de parcourir au moins cent mètres. Peut-être même cent vingt ou cent trente. La pente ascendante était toujours aussi marquée, et il devrait bientôt se trouver au-dessus des parties inondées.

Erik avançait à grands coups de palmes, sa lampe frontale balayant les parois pour repérer les obstacles. Il était tellement pris dans l'action qu'il ne réalisa heurter une porte en fer qu'au tout dernier moment. Elle était totalement rouillée, montrait plusieurs trous béants, et tenait à la paroi par

des gonds mal assurés. Dans l'une des fentes, Erik localisa le verrou.

Il laissa le faisceau de sa lampe se balader sur cette fragile surface de métal brun, se demandant ce qu'il était en train de découvrir. On aurait dit des traces de déchets calcaires.

Il se rapprocha encore.

Non... pas du calcaire, mais de la vraie craie blanche. Quelqu'un avait écrit en grandes lettres tremblantes un mot incompréhensible :

NIFLHEIM

Niflheim... c'était peut-être le nom de la mine ?

Cela mis à part, cette porte semblait fermée, à moins que...

Erik plaça ses mains gantées contre la plaque et poussa prudemment.

Il sentit qu'elle bougeait, même si c'était infime.

Il y alla un peu plus fort et entendit craquer les charnières. Via son détendeur, Erik prit une profonde inspiration. Puis il pressa à deux mains sur la porte en y mettant toute sa force. Elle oscilla en grinçant lorsque les gonds se libérèrent de leurs vieilles attaches. Tombant au sol, la porte généra un nuage de particules et l'eau devint brunâtre. Pour y voir plus clair, il prit appui sur les parois de la galerie et se projeta vers l'avant. Mais il n'eut pas le temps de remarquer l'escalier qui se trouvait derrière la porte.

Son front heurta la marche inférieure à une telle vitesse que son masque de plongée bougea et que son détendeur lui sortit de la bouche. La soudaine sensation de froid sur son visage lui occasionna un tel choc qu'il ouvrit grand la bouche et but la tasse. Aveuglé, il tâtonnait pour s'emparer de son tuyau d'air de secours, sans succès. Les paupières bien fermées, Erik battait l'eau en tous sens, les poumons en feu.

De l'air...

Dans un réflexe désespéré, il tourna son visage vers le haut – comme si cela pouvait aider –, et il se retrouva la tête hors de l'eau. S'ébrouant et crachant, il inspira instinctivement tout ce qu'il pouvait par le nez et la bouche : une puanteur écœurante l'assaillit. En respirant profondément, il résista à une soudaine envie de vomir. Il monta les marches en rampant et s'effondra. Il s'efforçait de ne plus respirer que par la bouche, rien que par là...

Une fois sa respiration apaisée, il tenta d'examiner la galerie asséchée de la mine où il se trouvait. Mais il se rallongea sur le dos pour se reposer, jusqu'à ce que, lentement, la force de s'asseoir lui revienne.

Erik remarqua qu'il avait perdu la corde en lin censée lui indiquer le chemin de retour jusqu'au puits d'extraction. Il supposait l'avoir lâchée à la porte en fer, au moment où il s'agitait sans rien voir. Mais pas question d'y retourner sur-le-champ pour la chercher... il n'en avait pas la force. Autant attendre que l'eau redevienne claire. Il pouvait se permettre de laisser passer un peu de temps.

Cette odeur de pourriture l'empêchait de réfléchir.

Il se débarrassa de son masque qui pendait autour de son cou, puis retira ses palmes avec difficulté. Il tourna le faisceau lumineux de sa lampe frontale vers le haut, et jeta un deuxième regard vers cette nouvelle galerie. Elle dessinait une ligne droite, humide et étroite, jusqu'à disparaître dans la nuit noire. Il se mit debout et parvint à marcher grâce à ses chaussons de plongée à crampons.

Le tunnel avait un aspect régulier et linéaire, l'extraction du minerai ayant façonné la roche. Lorsque soudain la galerie se divisa, Erik prit sur la droite. Il se retrouva bientôt à un deuxième

embranchement avec une partie droite totalement obstruée par des pierres. Il alla donc à gauche, puis complètement à droite à l'endroit où trois options s'offraient à lui. Mais son choix s'avéra être un cul-de-sac. Il revint donc au carrefour et se demanda d'où il était arrivé. Il demeura indécis, enveloppé par une odeur de pourriture et de mort.

Après cette courte pause, il se remit en mouvement le long du labyrinthe, penché vers l'avant. Il avait le vague pressentiment d'aller vers le nord, dégageant un nuage de fumée à chaque respiration. Dans la galerie, il n'existait désormais plus aucune trace du travail des mineurs, rien que des grappes de stalactites suspendues au plafond bas du tunnel. Il faisait un froid du diable, une froidure mordante qui s'insinuait jusqu'à l'intérieur de sa combinaison de plongée étanche à triple épaisseur.

Il se demanda ce qu'il adviendrait au cas où il ne remonterait pas par lui-même. Combien de temps se passerait-il avant que quelqu'un se demande où il se trouvait ? Est-ce qu'il y aurait une personne pour se mettre à sa recherche ? Erik donna un coup de coude sur la paroi qui fit trembler la lumière qu'il portait au poignet.

Sa mère n'était plus de ce monde depuis longtemps et, pour une raison indéterminée, il en vint à s'interroger sur les traces que livrerait sa demeure solitaire à son sujet. L'ampleur de sa renommée se résumerait aux trois vieilles coupures de journaux qu'il avait conservées. La première mesurait deux ou trois centimètres et revenait sur le fait qu'il avait, longtemps auparavant, marqué onze points au cours d'un match de basket à l'école. La suivante était une photo parue dans le journal local pour illustrer une visite à la centrale électrique de Dalarna, mais il était un peu masqué. La dernière représentait son moment de gloire : il était brièvement cité dans le reportage d'un grand quotidien du soir consacré aux mines de Falun. Et sur la photo qui allait avec, on voyait clairement son visage, en entier. D'ailleurs, à ce propos...

Pas question d'oublier les Dykedivers et les raisons pour lesquelles il était là.

Erik s'arrêta.

Il réalisa alors qu'il devait sûrement avoir atteint le bout. Son profondimètre lui indiqua qu'il se trouvait à la profondeur incroyable de deux cent douze mètres. Pratiquement cinquante mètres plus bas que le niveau atteint par les filles. Une prouesse qu'il avait accomplie sans l'aide de qui que ce soit.

De ses doigts gelés, il saisit la bombe de peinture afin de signer en tremblant une nouvelle dédicace : « E-H, 212 mètres ». Après un instant de réflexion, il y ajouta « ad extremum ». Une belle expression qu'il avait vue une fois à la télévision. À moins qu'il ne se soit trompé sur la traduction, « ad extremum » signifiait « tout au bout ».

Il prit ensuite quelques photos de lui. Cette fois, le froid était tel qu'il garda sa cagoule. En se regardant sur l'écran de l'appareil, Erik constata qu'il avait les yeux bien rougis, par manque d'oxygène.

Une dernière fois, il laissa le faisceau lumineux de sa lampe frontale passer en revue les parois de la galerie.

Il remarqua quelque chose...

Il s'approcha d'un pas.

Encore le cône de lumière sur du métal rouillé. Une autre porte ? Il ferait vraiment mieux de rebrousser chemin.

Oui, il s'agissait bien d'une nouvelle porte en fer, semblable à la première, avec le même système de verrou et une inscription sur la plaque intérieure. Rédigée... avec la même craie ?

L'air épais envahissait ses poumons. Náströndu ?

Mais peu importait ce qui était inscrit sur ce métal rouillé puisqu'il était désormais décidé à...

Il donna un léger coup dans la porte. Elle céda aussitôt et s'ouvrit en craquant sur ses gonds.

Une fois qu'il eut retrouvé sa respiration, Erik osa s'avancer et jeter un œil à l'intérieur.

Juste derrière la porte, il découvrit un escalier en colimaçon bien raide qui menait plus bas.

Je me donne dix minutes.

Il mit le compte à rebours en marche sur sa montre de plongée, et ses chaussons de caoutchouc crissèrent sur les premières marches.

L'étroite spirale de l'escalier le menait de plus en plus profond. Arrivé en bas, il déboucha sur... comment qualifier cet endroit ? Une crypte ? Non, plutôt une sorte de grotte. Oui, il s'agissait d'une large cavité naturelle qui faisait bien vingt mètres de hauteur. De l'eau s'écoulait du plafond sur un rythme lent, les gouttes tombant dans un bassin dont le trop-plein débordait. En son centre s'élevait une pierre, sur laquelle gisait ce qui ressemblait à un sac. L'air était lourd et difficilement respirable, visqueux comme l'argile, charriant une odeur plus nauséabonde que jamais.

Il fit rapidement le tour, prenant quelques clichés.

Il essayait de se déplacer le plus silencieusement possible, mais le bruit de ses pas sur les gravillons résonnait dans la cavité rocheuse. Il s'arrêta, le temps de retrouver un peu de calme, écoutant le bruit des gouttes qui tombaient. Sa lampe frontale glissa le long des parois. Sur sa droite, une veine de minerai de cuivre scintillait du sol au plafond. Mais qu'y avait-il sur sa gauche ?

Erik tressaillit en découvrant ce qui ressemblait à une ouverture voûtée. Lorsqu'il se fut suffisamment approché pour que sa main gantée puisse affleurer la roche, il constata qu'il avait été trompé par un jeu d'ombres. Il éclaira une dernière fois vers la gauche quand tout à coup... alors là, il y avait quelque chose !

On retrouvait ces mêmes lettres tremblantes tracées à la craie ; mais cette fois, l'auteur s'était donné la peine d'inscrire plus qu'un mot unique.

Erik pouvait à peine épeler chacune de ces lettres mal formées.

Il sortit son appareil photo. Le flash crépita à plusieurs reprises, puis il observa le résultat sur l'écran numérique avec circonspection.

En repartant vers l'escalier, il se dit qu'il pourrait emporter avec lui un souvenir du cœur de cette montagne. Pourquoi ne pas le prendre dans ce sac posé sur cette pierre située au milieu du bassin ?

Il se retrouva bientôt dans l'eau glacée jusqu'à la taille, à patauger vers la pierre. Lorsqu'il atteignit le sac, il s'aperçut qu'il était enveloppé d'une sorte de filet moisi.

Erik retira ses gants pour s'en saisir.

L'enchevêtrement de fils noirs et gris imbibés d'humidité glissa sous ses doigts. Il essaya de soulever le tout, et aperçut quelque chose à l'intérieur. C'était peut-être un outil ? Il saisit ce qui ressemblait à un manche de métal blanc et luisant. Mais il ne parvint pas à le libérer, l'objet semblant retenu. Ses doigts remontèrent le long du métal lisse et atteignirent deux, non, trois attaches en corde.

Erik sortit son couteau en titane dont la lame incurvée trancha le premier lien. Il entendit un craquement. Pourquoi cela ? La corde était-elle si ancienne qu'elle s'était solidifiée ?

Il saisit l'attache suivante et pratiqua une nouvelle entaille. Puis une autre sur la prochaine et le sac entier se mit à bouger. Malgré le froid, Erik sentit une vague de chaleur fiévreuse l'envahir. Tout en coupant la troisième corde, il remarqua combien il respirait fort.

Une fois le manche libéré, il pensa qu'il devait s'agir d'une longue clé. Mais lorsque le faisceau

lumineux de sa lampe frontale eut balayé l'ensemble de l'objet, il comprit qu'il s'agissait d'une sorte de croix. Deux barres, l'une verticale et l'autre horizontale formaient un T, lequel était prolongé à son sommet par une boucle de forme ovale. Le tout brillait d'une lumière blanche se détachant dans l'obscurité du lieu.

Erik plongea ses mains nues dans cet entrelacement de fils afin de les écarter et d'atteindre le contenu du sac. Il lui fallut s'assurer de bonnes prises et tirer très fort tant ils paraissaient solidement cousus ensemble. Il réalisa trop tard qu'il forçait au-delà du raisonnable. En tirant si brusquement, il emporta le sac tout entier avec lui et tituba vers l'arrière d'un pas mal assuré avant de tomber sous le poids.

Sa tête disparut sous l'eau glaciale du bassin.

Lorsqu'il parvint enfin à contrôler ses glissades et à s'asseoir, le faisceau de sa lampe éclaira un visage aux traits convulsés. La peau avait la finesse du papier et se tendait autour des yeux de cette femme au regard fixe. Au sommet de son nez, le front était percé d'un trou béant de la taille d'une pièce de monnaie.

Sous l'eau, il toucha les trois liens qu'il avait tranchés. Ce qu'il avait pris pour des attaches en corde était trois doigts d'une main de cette femme. Il tenta de reculer par réflexe, mais elle le suivit comme une poupée de chiffon. En tirant sur les fils qu'il agrippait encore, il s'aperçut qu'il s'agissait des longs cheveux de ce cadavre.

Et en inspirant machinalement par le nez, il perçut nettement la puanteur d'un corps mort. Le cadavre de cette femme exhalait à la fois une odeur de sang et de fer, en plus de celle que dégagent les murs d'une étable dans la chaleur de l'été. Une somme d'effluves qu'Erik identifia d'un coup. Elle sentait comme la peinture rouge de Falun.

¹- « Monde de la brume » dans la mythologie nordique. Endroit où résident les personnes mortes de maladie ou de vieillesse. (Toutes les notes sont des traducteurs.)

²- Titre original de *Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme* de Cormac Mc Carthy.

³- Náströndu (rive des cadavres) est la partie septentrionale du royaume des morts dans la mythologie nordique.

Dalakuriren

Le journal *Dalakuriren* employait des chroniqueurs chaleureux et des éditorialistes politiques pointus, mais pour la couverture des nouvelles fraîches, il ne possédait sans doute pas la meilleure rédaction du pays. Pourtant, à Falun, le chef de cette rubrique faisait encore preuve d'une qualité essentielle pour ce type de mission : il savait répondre au téléphone.

L'information lui était parvenue à 15 h 30 un dimanche après-midi, juste au moment où l'on s'apprête à rédiger quelques entrefilets de remplissage sur les événements de Gagnef ou Hedemora.

Provenant d'un téléphone portable, l'appel crépitait un peu, mais l'essentiel du message de ce photographe indépendant était facile à capter : cette information allait faire la une. Grosso modo, selon ce que le chef de rubrique avait compris, l'affaire impliquait une femme (*une adolescente ?*) retrouvée morte (*crime sexuel ?*) dans un puits de mine (*un crime sexuel spectaculaire ?*).

Celui qui avait trouvé le corps et appelé la police – apparemment un plongeur selon les dires du photographe – était parvenu à débiter toute une série de chiffres avant que la communication soit rompue, informations qu'on avait finalement réussi à interpréter comme les coordonnées GPS de l'endroit où se rendre. L'essentiel des forces de secours de la province de Dalécarlie avait été aussitôt mobilisé pour rejoindre un lieu situé en pleine forêt : trois patrouilles de police, un véhicule de commandement, deux ambulances en plus des pompiers et, dans le meilleur des cas, la présence de quelques fonctionnaires de l'Inspection des mines qui connaissaient tout de ces puits d'extraction.

Frustré de voir la rédaction du *Dalakuriren* vide et de ne pouvoir compter sur aucun reporter, le chef du service n'avait plus qu'une épaule osseuse sur laquelle s'appuyer : celle d'un stagiaire maigrichon arrivé de Stockholm.

Il ne fallut que deux minutes de conversation avant que le stagiaire ne dévale l'escalier deux feuillets jaunis à la main, en direction des voitures de la rédaction garées sur le parking.

Le chef de service fit une prière silencieuse avant de retourner à son bureau. Quelles autres rédactions avaient le renseignement ?

Il parcourut en diagonale les écrans d'ordinateurs grisâtres qui commençaient à donner forme à l'édition du lendemain. Quelles pages allait-on devoir remodeler ? La une, bien sûr, mais ensuite : était-ce une affaire qui ne concernait que Falun, ou avait-elle assez d'importance pour figurer en pages nationales ? Une certaine léthargie lui rendait douloureux un tel processus de réflexion. Depuis son bureau, le chef regarda avec envie vers le balcon réservé aux fumeurs. Après quoi il se réjouit de cette tasse de café trônant dans le fouillis de tous ces articles qu'il n'avait pas lus. Il la vida d'un trait

et avala un fond de marc de café. Grimaçant, il cracha cela dans sa poubelle remplie à ras bord, avant de se mettre à écrire le court texte destiné à l'édition Internet du *Dalakuriren*. Il savait que l'Agence suédoise de presse s'emparerait immédiatement de l'information. L'alerte rouge de l'Agence se diffuserait ensuite dans toutes les rédactions du pays et, dans un premier temps, tous les journalistes devraient se référer aux informations communiquées par le *Dalakuriren* :

**À L'INSTANT MÊME PRÈS DE FALUN
UNE PERSONNE TUÉE
ET RETROUVÉE 200 MÈTRES SOUS TERRE**

*

Le téléphone coincé entre la joue et l'épaule, le stagiaire conduisait tout en dérapage sur une route forestière située au sud de Falun.

Devant lui, les pneus de la voiture du photographe indépendant projetaient des gravillons. Il n'était pas très facile de conduire et d'écouter en même temps, mais d'après ce que le stagiaire avait compris des informations du photographe, leur destination était une sorte d'aire de repos.

Son téléphone lui échappa et rebondit sur le tapis de sol, à hauteur des pédales. La bouche totalement sèche, il fit claquer sa langue. Ses doigts serraient tellement le volant qu'ils blanchissaient, alors qu'il s'escrimait à maintenir la voiture de la rédaction sur la bonne trajectoire dans cette succession de virages. La route finit par s'ouvrir sur une ligne droite, et lorsqu'il distingua au loin les lumières clignotantes, il comprit qu'ils arrivaient enfin à destination.

Quelques tables avec bancs attachés avaient été placées dans le fossé, elles ressemblaient à des scarabées renversés sur le dos. La police avait sans doute voulu faire de la place pour les véhicules de secours. Mais les voitures à gyrophares étaient garées si serré que l'avant des ambulances bloquait presque la route forestière. Les camions de pompiers avec échelles stationnaient un peu plus loin sur le bas-côté, et en les dépassant, le stagiaire trouva une place pour se ranger sans encombre.

En refermant sa portière, il ne perçut que le silence avant d'entendre les aboiements d'un chien en lisière de bois.

Le stagiaire fit signe au photographe de se presser de descendre de voiture. Puis, en pataugeant dans leurs chaussures de ville, ils se mirent en marche vers une obscure forêt de sapins. Guidés par les aboiements des chiens policiers qu'ils entendaient non loin devant eux, ils s'enfoncèrent dans une épaisse brume.

Le périmètre autour du puits de la mine était déjà sous contrôle : de minces bandes de plastique voletant au vent interdisaient l'accès à la quasi-totalité de la clairière. Tout près du puits, une demi-douzaine de policiers et quelques pompiers menaient une discussion qui semblait agitée, sur la suite immédiate à donner aux événements.

Derrière eux, une personne seule était assise sur un bloc de pierre. La lumière des projecteurs que l'équipe de secours avait braquée sur le puits faisait luire sa combinaison de plongée noire. Il avait défait sa cagoule, et affichait un visage rougeâtre taillé à la serpe, avec des yeux injectés de sang qu'il tourna en direction du stagiaire.

Le photographe indépendant lui donna un coup sur le côté, et rassemblant son courage, le stagiaire se pencha pour se glisser sous la lanière de plastique.

— C'est vous qui l'avez trouvée ?

Le plongeur ne sembla pas avoir compris la question. Il se contenta de rester silencieux tout en contemplant ses grandes mains. Puis, il hocha la tête.

— Que s'est-il passé là-dessous ? murmura le stagiaire en lorgnant vers les policiers.

— À mon avis, un sale truc, répondit le plongeur.

Le stagiaire eut la vision d'un corps pâle et nu, celui d'une jeune fille renversée à terre dans une angoissante obscurité. Sans qu'il puisse rien y faire, sa respiration s'emballa.

— Et quel âge avait-elle ?

— Son âge ? Je n'en sais rien.

Hésitant, le plongeur plissa les yeux en rencontrant son regard.

— Le corps ressemblait à celui d'une petite fille. Tout doux, comme si elle était en vie. Et elle ne pesait pas particulièrement lourd. C'est juste que j'ai glissé au moment où je l'ai soulevée, et qu'elle m'est tombée dessus. Elle avait quelque chose dans...

— À quoi elle ressemblait, est-ce qu'elle portait des traces de blessures ?

— Cheveux longs...

De la main, le plongeur tenta d'indiquer la longueur.

— Il y avait comme un fouillis devant son visage. Je les ai saisis, croyant que c'était des fils.

— Mais est-ce qu'elle avait des blessures ?

— Oui, oui ! Il y avait un trou juste au-dessus de ses yeux... c'était...

Le flash de l'appareil crépita, le photographe se tenait accroupi à quelques mètres de là. Pour la première fois, le plongeur regarda le stagiaire avec un intérêt marqué, un tressaillement venant poindre aux commissures de ses lèvres.

— Dis-moi... ça va se retrouver dans le journal ?

Dans la salle de rédaction, le chef des informations venait tout juste de retrouver ses oreillettes de portable parmi le désordre de son tiroir. Il pouvait maintenant se servir de ses deux mains pour taper ce que lui dictait le stagiaire :

DERNIÈRE NOUVELLE : UNE JEUNE FILLE VICTIME D'UN CRIME SEXUEL AU FOND D'UN PUIT DE MINE.

VOICI LES PROPOS DU PLONGEUR.

— Vous pouvez même spécifier que c'est en exclusivité dans le *Dalakuriren*, ajouta le stagiaire en constatant que la police emmenait le robuste plongeur vers la forêt.

Ils étaient suivis par des ambulanciers munis d'un brancard.

Il y eut ensuite un moment d'attente. Non seulement le *Dalakuriren* s'était retrouvé en premier sur les lieux, mais le journal allait le plus loin possible.

Le stagiaire et le photographe avaient établi leur camp au pied d'un sapin et essayaient de se protéger du froid qui grandissait, en se tenant accroupis. Maintenant, d'autres équipes de journalistes étaient présentes sur place. Il y avait là les radios, les agences de presse, bien évidemment les journaux du soir, ainsi que la chaîne publique et TV4 qui avaient installé trépieds et caméras à proximité des projecteurs. De temps en temps, des reporters allaient voir le chef des équipes de secours à proximité du puits nauséabond. Il s'agissait d'alimenter leurs reportages en nouvelles fraîches, mais les informations n'arrêtaient pas de changer.

Il fut d'abord question de se faire aider d'un club de plongée local pour extraire la victime du puits. La balle passa ensuite dans le camp des plongeurs de l'unité de gardes-côtes de Härnösand. Mais vers 19 h 30, après qu'un haut responsable de Stockholm eut regardé sa télévision, on décida soudain au niveau national de faire appel aux Forces d'interventions spéciales pour résoudre le problème. Bien que les autorités de Stockholm aient réquisitionné un hélicoptère, il se passa bien trois heures avant que les intervenants débarquent sur place. Il était alors un peu plus de 23 heures. Depuis l'après-midi et jusqu'à cet instant, toutes les rédactions du pays n'avaient eu d'autres choix que de s'en référer aux sources du *Dalakuriren* et au court entretien réalisé par son stagiaire.

La situation changea avec l'arrivée des Forces d'interventions spéciales dans leurs noires combinaisons de combat. Le responsable des forces de secours de Falun fut invité à s'éloigner du puits, et on établit de nouveaux périmètres de sécurité, tout en alignant de lourdes caisses sur l'herbe jaunie qui entourait le bord du puits. Les plongeurs arrivés de Stockholm contrôlèrent leurs bouteilles d'oxygène, et les caméras de télévision purent filmer les images de ces corps bien entraînés se glissant dans les combinaisons en Néoprène ou autres matières caoutchouteuses.

Bras croisés, les policiers venus de Falun devinrent spectateurs quand le premier binôme de plongeurs descendit vers le fond du puits. Et lorsqu'ils remontèrent, le commandant des Forces d'interventions spéciales réussit à improviser sa propre conférence de presse avant que quiconque ait pu réagir.

À la lumière des projecteurs, les journalistes se regroupèrent en masse autour de lui. Le photographe indépendant leva son appareil à bout de bras avant de pointer son objectif et de prendre une photo de cet homme aux cheveux courts coupés en brosse, au visage ridé, et à la voix déterminée.

— Bon, alors. Il est temps de mettre un peu de clarté dans cette affaire, entama le commandant. Nous avons constaté qu'une partie des médias avait commencé à divulguer des informations avant de savoir de quoi il retournait.

— On doit d'abord demander l'autorisation, c'est ça ? répliqua un reporter de la télévision publique qui avait réalisé ses interventions en direct dans le journal de 18 heures et les suivants en se basant sur les informations fournies par le *Dalakuriren*.

Ce fut au tour de l'envoyé du grand quotidien du soir de se mettre également en rogne :

— Avant de savoir de quoi il retourne ? C'est quoi, cette phrase ? On sait qu'il s'agit d'une femme qui a été tuée tout au fond d'un puits d'extraction, et c'est la seule chose que nous avons divulguée. En se basant d'ailleurs sur les paroles de celui qui l'a trouvée.

— Compris... lança le commandant. Je ne veux pas savoir comment vous avez obtenu ces éléments. Mais commençons par le commencement. Première chose. Ce n'est pas une femme qui se trouve au fond de ce puits.

Les journalistes se mirent à s'agiter.

— La victime n'est donc pas une femme. C'est un homme.

Le stagiaire sentit une sueur glacée couler le long de sa colonne. Puis, il s'entendit protester :

— Mais enfin, c'est d'une fille qu'il s'agit ! C'est quand même une affirmation du plongeur qui l'a trouvée !

— Je ne sais pas avec qui *vous* avez parlé, enchaîna sèchement le commandant, mais le cadavre qui se trouve en bas est un homme. Et cet homme est décédé depuis plusieurs jours, peut-être plus, et même *beaucoup* plus. Voilà donc comment nous allons procéder. Avant que nos plongeurs remontent le corps, nous allons l'envelopper d'une protection afin, comme on dit dans notre jargon, de préserver les indices qui serviront à la police scientifique. Il serait bon que vous vous souveniez

qu'aucun d'entre nous ne sait *pourquoi* cet homme est mort. Et selon nos plongeurs, rien ne permet clairement d'affirmer qu'il s'agit d'un meurtre.

— Mais y a-t-il quelque chose qui démente cette hypothèse ? tenta le stagiaire.

Les mâchoires du commandant se crispèrent, et il sembla sur le point de répondre. Mais finalement, il se contenta de conclure :

— Merci, c'est tout pour l'instant. Et à l'avenir, tenez-vous-en aux faits. Le cordon de sécurité va désormais former un cercle de deux cents mètres de diamètre autour du puits, par considération pour la famille éventuelle de la victime. Il est donc temps pour vous tous de rassembler vos affaires.

En dépit de cette initiative, l'édition du lendemain des deux grands quotidiens nationaux montra *l'image* : celle du cadavre d'un homme qu'on sortait du puits enveloppé jusqu'au cou dans une *housse*. Son visage exsangue était encadré par une longue chevelure blanche que la lumière du flash photographique faisait briller comme un glorieux halo lumineux. Mais sans doute que le détail dont les lecteurs allaient se souvenir en priorité était l'entaille profonde dans le front de cet homme, tel un troisième œil.

3

Le meurtre d'Ase¹

Au *Dalakuriren*, la conférence de rédaction du matin s'était déroulée de manière plutôt calme. Tous réunis autour de la table centrale, ils avaient passé en revue les possibles développements du jour, et, plus important, choisi à qui attribuer ces tâches. Personne n'avait évoqué l'erreur sur la prétendue jeune fille, les messes basses concernant cette affaire s'étant tenues ultérieurement autour de la machine à café. Parmi ces commentaires discrets, il se disait que le stagiaire venu de Stockholm serait chargé de suivre au plus près l'enquête de police.

Mais au fond, peu importait qui suivrait cette affaire, car dès lors que les grands quotidiens du soir auraient dépêché leurs équipes, le *Dalakuriren* se retrouverait à la traîne.

Le plongeur Erik Hall habitait une maison de campagne située non loin de Falun. Depuis la route, le stagiaire pouvait entrevoir la véranda, mais, pour s'en approcher, il lui fallait franchir une clôture en bois qui lui arrivait à hauteur de poitrine. Et juste derrière la grille, un individu à l'allure de belette, vêtu d'une veste en cuir marron, montait la garde.

Armé d'un feutre, la belette était en train de rédiger un texte en lettres majuscules sur un morceau de carton : « DÉFENSE D'ENTRER ! PROPRIÉTÉ PRIVÉE ! » Après avoir fixé le panneau sur la grille, il repartit en courant vers la véranda où une porte s'ouvrit puis se referma sur sa frêle silhouette.

Quand l'ensemble des médias avait localisé la maison de Hall, il était déjà trop tard. Le plongeur ne répondait plus au téléphone et ne laissait aucun journaliste rentrer chez lui.

Ils avaient donc fini par se poster devant la clôture et par attendre une bonne heure avant que la belette approche en tapinois depuis la véranda, son photographe sur les talons. Les appareils se mirent à crépiter comme une averse de grêle pour tenter de capter l'ombre du plongeur derrière sa fenêtre, mais personne n'y parvint.

En franchissant la grille, la belette salua ses concurrents avec contentement, avant de courir jusqu'à sa voiture. Et juste en passant devant le stagiaire, il lui chuchota ces paroles : « Tirage exceptionnel. »

À 16 heures ce même jour, la dernière édition du journal arriva par piles entières. L'entretien exclusif avec Erik Hall et tout ce qui concernait le meurtre s'étaient de la une jusqu'à la page 18 de ce grand quotidien du soir.

La première page était comme noircie d'encre d'imprimerie : y figurait la reproduction d'une photographie fortement pixelisée montrant les inscriptions tremblantes à la craie blanche tracées sur

une paroi quelque part au fond de la mine. Pour être sûr d'être compris des lecteurs, on avait retranscrit le texte photographié, aussi bien dans sa version originale en islandais ancien que dans sa traduction suédoise :

UM RAGNARÖKKR

Sal veit ek standa sólu fjarri Náströndu á,
norðr horfa dyrr
Falla eitrdropar inn of ljóra
Sá er undinn salr orma hryggjum
Skulu þar vaða þunga strauma
menn meinsvara ok morðvargar

SUR RAGNARÖK²

Je connais une salle qui se trouve éloignée du soleil
sur la rive des cadavres,
portes tournées vers le nord.
Des gouttes de venin tombent du conduit de fumée au plafond.
Cette salle est ornée de serpents tressés entre eux.
Ici se trouvent les parjures et les meurtriers
condamnés à patauger dans de violents courants.

En gros titre page 6 :

BIENVENUE EN ENFER

En page 7 :

NIFLHEIM – LE ROYAUME DE HEL

En page 8 :

SACRIFIÉ SELON LE RITE PAÏEN ?

En page 9 :

NÁSTRÖNDU – LA SALLE DES MEURTRIERS

Et ainsi de suite, en plus d'un grand article introductif chargé de donner envie :

FALUN.

Son existence a pris fin sur la rive des morts.

Il a fallu précision et brutalité pour l'entailler de la sorte entre les deux yeux. Sur sa main droite, trois de ses doigts ont été sectionnés.

Au nord de la crypte, le meurtrier a inscrit sur la porte *Niflheim*, tracé à la craie blanche. Puis sur la paroi, *le royaume de Hel*, déesse des morts de la mythologie nordique. L'enfer. Le monde des ténèbres.

L'énigme que la police va devoir résoudre est la suivante : s'agit-il d'un sacrifice humain ?

Lisez en exclusivité l'entretien avec le plongeur Erik Hall, 38 ans, qui révèle la vérité sur LE MEURTRE D'ASE.

Face à une telle situation, il n'y avait d'autre choix que de s'accrocher du mieux qu'on pouvait. L'autre grand quotidien du soir se montra relativement rapide à réagir et il parvint à sortir dès le lendemain un supplément de 36 pages sur l'affaire.

MEURTRE RITUEL DANS LA MINE Une religion avide de sang – rites et sacrifices de l'Àsatrù³

La partie la plus solide du dossier était une carte de toutes les communautés néopaganistes de Suède accompagnée d'un descriptif de leurs liens éventuels avec les partis d'extrême droite ou les groupes néonazis.

Ce même jour, le plateau du matin de TV4 partit totalement en vrille sur le thème du paganisme. Et durant la matinale de la chaîne publique on laissa deux dames *new age* expliquer que le rituel païen d'Ase se résumait aujourd'hui à offrir des fruits, des fleurs et du pain. Vint ensuite l'intervention d'un professeur en criminologie qui mit en garde contre toute conclusion hâtive avant de constater que la plupart des meurtres étaient commis par des proches. Puis, on passa à la rubrique météo.

Au *Dalakuriren*, l'ambiance était désormais retombée d'un cran. Après avoir été, pour une fois, à la pointe de l'information, on se retrouvait maintenant totalement à la traîne. Le meurtre d'Ase ? Est-ce qu'une telle expression existait vraiment ? Qui connaissait des adeptes d'Ase habitant Falun, ou, pour s'en tenir à la région, à Grycksbo ou à Bengtsheden ?

Aussi bien le stagiaire de Stockholm que les autres reporters du journal avaient appelé la totalité de leurs contacts au sein de la police de Falun, afin d'en savoir plus sur l'enquête en cours. Mais au commissariat central de la rue Kristinegatan, on était resté muet, résultat de la colère engendrée par cette malencontreuse publication de vers insensés et de mots tels que « Niflheim » ou « Náströndu ».

Le matin suivant, la télévision publique abandonna sa réserve et se résigna à agir comme les autres. Par quelque stratagème, on était parvenu à faire sortir le plongeur Erik Hall de sa maison de campagne et à le faire monter dans un avion pour Stockholm afin de l'interroger en studio.

Assis aux côtés de Hall sur le canapé rouge du plateau de cette matinale, se trouvait un vieil universitaire grisâtre qui s'appelait Don quelque chose... Titelman ? Le stagiaire fut obligé de revenir en arrière, afin de relire le nom écrit sur panneau. C'était bien Don Titelman, maître de conférences en histoire à l'université de Lund.

Aucun élément nouveau n'apparut lorsque Erik Hall raconta, pour la énième fois, son étrange plongée et ce qui suivit dans la mine. Puis le stagiaire visionna en accéléré l'interminable exposé de

Titelman, dans lequel le professeur semblait vouloir relier la fascination des néonazis pour l'ancienne mythologie nordique avec l'Ordre de Thulé et un certain Karl Maria Wiligut.

Quel ennui, cette télé publique, se dit le stagiaire manifestement désabusé, tandis qu'il descendait les escaliers pour se rendre à la réunion matinale du *Dalakuriren*.

[1](#)- Dans la mythologie nordique, les Ases représentent les principaux dieux, associés ou apparentés à Odin, habitant la cité d'Asgard. Ils sont mortels et peuvent ressentir la douleur physique et psychologique.

[2](#)- Dans la mythologie nordique, le Ragnarök désigne une fin de monde prophétique comprenant une série d'événements.

[3](#)- Mot vieil islandais : Croyance dans les dieux Ases.

4

Bube

Il n'y avait qu'un seul être humain que Don Titelman avait aimé sans réserve, sa grand-mère paternelle, sa *jiddische Bube*. Elle avait été la première personne à le prendre au sérieux. Et il se souvenait combien il s'était senti honoré, la première fois qu'elle s'était confiée à lui. Il avait alors tout juste 8 ans.

*

Pour Don, ses souvenirs d'été étaient liés à la bicoque des années cinquante qu'habitait Bube, avec ses odeurs de boules antimites, d'armoires jamais aérées, et de varech en décomposition. Ses parents avaient pour habitude de le larguer dans cette maison située à Båstad dès le début du mois de juin, et de venir le récupérer à contrecœur en septembre afin de le ramener à Stockholm. Il avait donc pour habitude de toujours reprendre l'école avec deux semaines de retard.

La maison était en mauvais état. Le crépi de la façade avait dégringolé par gros morceaux, et le sol du jardin se couvrait lentement de fruits qu'aucun d'entre eux ne ramassait et qui pourrissaient. Pour lui, il n'y avait d'autre explication que la paresse, alors que pour Bube, c'était ses jambes qui ne la soutenaient plus.

Au cours des derniers étés, elle ne pouvait même plus monter l'unique escalier de la maison, et Don s'était retrouvé seul à profiter de l'étage. Malgré la poussière et les fenêtres qui ne s'ouvraient plus, c'était quand même mieux que de dormir au rez-de-chaussée, avec Bube qui ne trouvait jamais le repos.

Depuis la chambre située en haut de l'escalier, il l'entendait chaque nuit suivre le même rituel monotone. D'abord le craquement de ses pas sur le parquet, avant qu'un profond soupir ne révèle qu'elle venait de s'écrouler dans le canapé en velours côtelé. Elle restait assise là un moment, et il savait que, durant ces instants, elle laissait ses doigts glisser le long de ses mollets marqués de déformations et de cicatrices. Ensuite, il l'entendait qui se remettait debout et recommençait à tourner en rond, puis le soupir, suivi du grincement des ressorts du canapé qui l'accueillait pour une nouvelle pause.

Et tout cela se poursuivait encore et encore, ponctuant chaque nuit d'un même rythme qui le berçait jusqu'à l'endormir.

C'est en juillet 1942 qu'elle avait été conduite à Ravensbrück, à une époque où les expérimentations médicales avaient déjà débuté.

Les médecins SS voulaient alors tester la capacité antiseptique du sulfanilamide dans le cas d'infections graves survenues à la suite de blessures par balles. De telles recherches se voulaient une aide pour la machine de guerre allemande et se devaient donc d'être très réalistes. Pour premiers cobayes, on eut recours à quinze prisonniers, tous de sexe masculin.

Les médecins leur découpèrent les muscles du mollet en suivant les ligaments reliant le talon au pli du jarret. On appliqua ensuite à l'intérieur de la plaie une solution contenant le microbe de la gangrène, afin de provoquer une forte infection. Les cultures microbiennes utilisées avaient été fournies par l'Institut d'hygiène de la Waffen SS. On commençait par le mollet, car le but était de savoir si l'utilisation du sulfanilamide sur un bas de jambe gangrené donnerait le temps d'amputer au niveau du genou. La plaie fut donc saupoudrée de sulfanilamide, puis recousue.

Les médecins SS étaient curieux de voir ce qui allait se produire, mais ils furent contraints de constater que les blessures guérissaient bien trop rapidement. Rien de comparable avec ce qui se passait sur le front, avec pour conclusion qu'on ne s'était pas assez appliqué.

On constitua donc un nouveau groupe de cobayes, avec cette fois soixante femmes. Toutes âgées de moins de 30 ans, dont l'une d'elles se trouva être la grand-mère de Don, sa Bube.

Les médecins lui entaillèrent profondément les deux mollets, du talon jusqu'au genou. En plus de la solution contenant le microbe de la gangrène, on bourra l'intérieur des plaies de tessons de verre, de terre, et de copeaux de bois, afin de mieux coller à la réalité des blessures de guerre. Le bas des jambes de Bube se mit à enfler et se chargea de pus, et elle sombra dans un fiévreux sommeil peuplé de rêves hallucinatoires dont même les cris de douleur des autres n'arrivèrent pas à l'extraire. Mais après deux jours, sous l'effet du sulfanilamide, il devint clair qu'aucune de ces femmes n'allait mourir d'infection. Une fois encore, l'expérimentation manquait de réalisme.

Les deux médecins chefs, Oberheuser et Fischer, profitèrent d'une conférence à Berlin pour discuter de cette tentative infructueuse avec quelques collègues.

Ces praticiens allemands s'accordèrent bientôt à dire que ce mélange de bactéries, tessons, terre et copeaux ne suffisait pas. Il fallait également bloquer la circulation sanguine. On avait constaté que les blessures par balles occasionnaient toujours des dégâts sur les artères principales. Mais dans cette expérience consistant à entailler les jambes, le sang avait pu continuer à circuler, ce qui avait probablement empêché la gangrène de mener à la mort.

En conséquence, on s'était d'abord proposé de tirer dans les jambes de ces cobayes à la mitraillette. Au moins, l'expérience ne manquerait plus de réalisme. Mais après mûre réflexion, on décida que c'était une solution moins pratique. Les blessures par balles varieraient d'un cobaye à l'autre, et ne seraient donc pas scientifiquement comparables.

C'est alors que quelqu'un eut l'idée de nouer fermement deux élastiques sur chaque jambe dont on avait entaillé le mollet, l'un à hauteur de la cheville et l'autre au genou. On bloquait ainsi toute circulation sanguine à hauteur de la plaie, avec des conséquences très favorables pour la gangrène.

L'analyse se vérifia exacte.

Cinq des femmes appartenant au groupe de cobayes de Bube développèrent rapidement une gangrène qui allait des jambes jusqu'au tronc. Malgré leur jeune âge, leur corps ne résista que peu de jours.

L'une d'entre elles s'était retrouvée à se tordre sur un brancard tout près de Bube. Elle racontait comment les jambes de cette femme avaient enflé en quelques heures pour devenir comme des poteaux, pleines de pus mêlé de sang, prêtes à éclater. Au cours de la nuit, ses veines s'étaient

fissurées, sa peau était tombée en morceaux, tandis que la gangrène gagnait ses cuisses et ses organes génitaux. Et même si l'un des médecins SS s'était efforcé de la veiller, il n'aurait pas eu le temps de l'amputer. Au matin, on avait consigné les dernières constatations médicales, avant de la porter hors de la salle et de l'exécuter par balle. Pour Bube, ne pas avoir pris la peine de protester était une chose épouvantable, *a shrekleche zach*. Elle avait juste ressenti un infini soulagement à se retrouver débarrassée de l'odeur exécrable de cette femme.

À la fin de l'automne 1942, les médecins SS de Ravensbrück commencèrent à se fatiguer de ces expériences sur le sulfanilamide et la gangrène. Ils décidèrent alors de passer à une expérimentation dans le domaine de la chirurgie plastique. Le but était de mettre au point de nouvelles méthodes qu'on pourrait utiliser à la fin de la guerre pour retaper les soldats allemands.

On travailla sur plusieurs axes à la fois : le prélèvement et la transplantation de parties musculaires ou osseuses, mais aussi la diminution de la durée nécessaire à la réparation d'un os fracturé ou d'un nerf sectionné. Là encore, on fit appel à Bube et aux autres femmes cobayes qui avaient survécu aux expériences sur la gangrène.

Sur Bube, les médecins allemands prélevèrent plusieurs parties des muscles des mollets, en découpant en lanières et en allant assez profond pour atteindre la membrane osseuse. Le but était d'observer si les tissus trouveraient naturellement le moyen de se régénérer. Le résultat fut décevant.

Ensuite, ils lui cassèrent un tibia en quatre endroits pour observer à quelle vitesse les fractures de l'os pouvaient guérir. Le personnel soignant mania le plâtre avec minutie. Après quelques semaines, lorsque le corps de l'os se fut pratiquement ressoudé, on ouvrit le plâtre afin de noter le résultat. Suite à quoi on recassa aux mêmes endroits afin que l'expérience puisse se poursuivre.

Au début, on administra à Bube de petites doses de morphine. Puis à mesure que la situation à Ravensbrück devint plus chaotique, on oublia. Mais comme elle tenait toujours à le dire, elle eut malgré tout de la chance, *a sach mazel*.

Dans le cadre d'une expérience de transplantation, on découpa l'omoplate d'une des femmes faisant partie de son groupe de cobayes. Suite à quoi elle ne parvint jamais plus à lever le bras. Sur d'autres, on pratiqua l'ablation de parties entières du corps : un bras complet en état de fonctionner avec épaule et clavicule, la jambe d'une jeune femme sectionnée au sommet de la hanche. On opéra même une Polonaise pour lui retirer tout l'os malaire, et Bube vit de ses propres yeux ce visage mutilé.

Comme le tribunal de Nuremberg l'établit plus tard, toutes ces expériences apparurent totalement sans valeur d'un point de vue médical.

Au printemps de la dernière année de guerre, Bernadotte initia l'opération Bus blancs. Bube fit partie de ceux sur le dos desquels on traça une croix blanche. Elle fut transportée à Padborg, et de là jusqu'au détroit d'Öresund. Le 26 avril 1945, on la monta sur le ferry en la transportant sur un brancard. Elle avait alors 28 ans.

Il fallut trois ans pour qu'elle puisse de nouveau marcher, mais les creux sur ses jambes ne disparurent jamais. Les cicatrices bosselées s'étendaient tout le long de ses deux mollets.

Don avait 8 ans quand il obtint la permission de les toucher de ses doigts, et il eut la même sensation qu'avec les branches mortes d'un arbre.

Les étés s'enchaînèrent à l'identique, avec les pommes au sol qui pourrissaient dans le jardin. Elle narrait les choses en mélangeant le suédois et le yiddish, tandis que lui l'écoutait, car il aimait cette grand-mère depuis toujours. Elle le surnommait *mayn nachesdik kind*, mon trésor, ma joie.

Quant aux Allemands, elle les appelait *jener goylem*, les créatures sans âme.

En dehors de sa propre histoire, elle lui raconta les exécutions massives de Lublin, les gazages au monoxyde de carbone de Sobibor, le Zyklon B de Treblinka ou d'Auschwitz, ou les expérimentations menées par les médecins SS à Dachau sur le comportement humain en haute altitude, au cours desquelles ils disséquèrent le cerveau de prisonniers vivants pour voir si on discernait la présence de bulles d'air dans leur sang.

Chacun de ces récits s'emmagasina dans le cerveau de Don, comme autant de tessons de verre acérés. Mais même s'ils le marquèrent profondément, son autre souvenir, le plus terrifiant, était lié à la bicoque de Bube.

Ce jour-là, il se trouvait à l'étage, trifouillant dans l'accumulation de choses que sa grand-mère gardait cachées à l'intérieur d'une armoire. Il y découvrit des étuis en cuir usés portant les armoiries SS, un poignard avec l'image d'un loup incrustée, et une médaille de bronze ornée de la croix gammée. Elle s'était acheté quelques portraits jaunissants d'officiers de la Gestapo et de la Wehrmacht, ainsi que plusieurs copies de la bague à tête de mort de la Schutzstaffel. Sous ce fatras de camelote nazie, il tomba sur la grande assiette en cristal gravée du Soleil noir d'Himmler, *die Schwarze Sonne*¹. Ses douze rayons serpentaient comme autant de tentacules que Don crut voir se dresser vers lui pour l'aspirer.

Au fond d'une caisse, il mit la main sur une pile de catalogues de ventes aux enchères, dans lesquels le prix de chaque objet était indiqué en rouge avec minutie. Il n'osa jamais lui demander pourquoi elle avait fait entrer le diable dans sa propre maison, ne sachant d'ailleurs pas si Bube pouvait lui fournir une réponse.

Chez lui à Stockholm, Don ne se risqua jamais à parler des objets cachés de Bube ou de ses récits. Il coucha par écrit certains d'entre eux dans le cahier coloré que l'instituteur avait distribué. Mais jamais il n'autorisa quelqu'un à le lire, et avec le temps, les paroles de sa grand-mère s'abîmèrent toujours plus profondément en lui.

L'été de ses 11 ans, Don refusa de se rendre à la maison de Båstad. Il venait d'avoir une petite sœur, et il ne voulait ou ne pouvait plus se retrouver seul avec Bube et son armoire pleine de fantômes. Ses parents avaient fortement insisté, avant de finir par lui confier une clé et l'autoriser à rester dans la maison familiale de Enskede. Ce fut donc lui, un gamin de 11 ans, qui répondit au téléphone quand on appela d'un hôpital de Scanie pour annoncer la mort de sa grand-mère.

Dès cet instant, le silence se fit autour de Bube. On vendit rapidement sa maison, et le père de Don ne lâcha jamais un mot sur l'armoire contenant les symboles nazis.

Le fait que Bube soit finalement partie sembla donner au père la possibilité de faire table rase du passé familial. Il interdisait la moindre lecture traitant de la guerre et interrompait immédiatement tout programme de télévision sur le sujet.

Avec le temps, le silence autour de Bube finit par s'insinuer en tout comme des métastases, et la vie dans la villa d'Enskede se résuma bientôt à quelques bruits de couverts isolés, agrémentés de quelques phrases courtes prononcées par des bouches desséchées. Tout cela finit par ressembler à une noyade et Don se sentit pressé de quitter les lieux.

Tout de suite après le lycée, Don entreprit des études de médecine, peut-être un curieux choix si l'on pensait à l'histoire de Bube. Il s'était probablement rendu compte qu'il avait besoin de se consacrer à des choses pratiques, lui dont l'esprit avait si facilement tendance à se laisser emporter,

au point de ne plus percevoir la frontière entre rêve et réalité.

Il fit ses études sans jamais prendre de notes. Il mémorisait sur-le-champ tout ce qui se disait durant les cours magistraux et, à peine ouvrait-il ses livres scolaires, qu'il parvenait à en réciter chaque page. Après la médecine générale, il tenta d'abord de se spécialiser en chirurgie. Mais il s'évanouissait à chaque occasion de manier la lame tranchante d'un scalpel. À la place, il choisit de se consacrer à la psychiatrie, et c'est alors qu'il découvrit des médicaments aptes à soulager cette douleur que les tessons plantés dans sa mémoire lui occasionnaient. Au moins temporairement, ils lui servirent à faire taire ces récits qui tournaient et retournaient dans sa tête comme un murmure depuis l'âge de 8 ans.

Pour commencer, Don ne s'essaya qu'aux somnifères à petites doses et aux calmants légers. Mais quelques années plus tard, il passa aux benzodiazépines et à la morphine. Peu avant 30 ans, il fut renvoyé du service de psychiatrie de l'hôpital Karolinska où il exerçait, tant il était devenu dépendant. Quant au poste qu'il réussit à décrocher à Karlskrona au début des années quatre-vingt-dix, il ne l'obtint que grâce à la pénurie de médecins et parce qu'on négligea d'appeler ses anciens employeurs. C'est dans cette ville somnolente qu'il se retrouva face aux chemises brunes du Front national-socialiste, par une nuageuse journée d'août.

Il avait lu dans le journal local que ces jeunes hommes pratiquaient le salut hitlérien et hurlaient leur souhait d'une Suède vigoureuse. Mais c'est le jour où il se retrouva par hasard face à eux, au pied d'un immeuble de la cité de Galgamarken, qu'il perdit le contrôle de lui-même. Le groupe de néonazis était en train de distribuer des brochures sur la gerbe dorée de Vasa, tandis que les croix gammées ornant leurs bannières flottaient au vent. D'autres emblèmes à la gloire de Sigrùn, la Croix de fer et l'aigle de l'Allemagne se dressaient vers les nuages chargés de pluie de Blekinge. Quant à l'une des plus grandes de leurs banderoles, elle arborait le Soleil noir, projetant vers lui ses tentacules. Ce n'était rien de plus qu'un symbole graphique, mais ce jour-là, pour Don, ce fut comme si le couperet tombait.

D'un coup, il s'effondra à genoux, la tête tranchée, le cœur convulsé par une terreur venue de l'enfance. Puis, il se pencha vers l'avant en appuyant la pointe de ses doigts au sol, avant de se mettre à trembler d'une douleur qui fit voler son monde en éclats.

¹- Le Soleil noir (*die Schwarze Sonne*) appartient à l'ésotérisme nazi. Ce symbole est semblable à une roue solaire comprenant trois svastikas entrelacés.

Vitriol de cuivre

Le regard dirigé vers le sol, le stagiaire venu de Stockholm rentra au mieux la tête dans les épaules et fit un détour en passant devant les toilettes afin d'éviter le couloir des journalistes maison.

Pour lui, la réunion matinale du *Dalakuriren* s'était révélée un long supplice. C'est l'un des vieux renards de la rubrique des affaires criminelles qui lui avait jeté la première pierre.

— J'ai honte, avait-il déclaré en levant le feuillet sur lequel figuraient les quatre colonnes du mince article commis par le stagiaire.

Mis à part le chef du service informations, les personnes présentes autour de la table l'avaient mis en pièces. Proposait-il quelque part une piste ou une perspective ? Pourquoi le stagiaire n'avait pas mis la main sur de bonnes sources policières ? Pourquoi n'avait-il pas poussé plus loin sur les néonazis et l'Àsatrù, alors qu'on en était au quatrième jour d'enquête ? Et pourquoi ne pas avoir obtenu un entretien en tête-à-tête avec Erik Hall ?

Impossible ?

Pourtant, ce matin même, le plongeur s'était retrouvé sur le canapé d'un plateau de télévision à raconter tout ce qui s'était passé. Comme quoi la chose n'apparaissait pas totalement impossible, n'est-ce pas ?

Le stagiaire n'avait pas osé prononcer une seule parole, de peur que sa voix ne se brise. Il était resté prostré sur son siège, à regarder fixement sa tasse de café. Finalement, même la bonne femme à la toux de fumeuse de la rubrique famille s'y était mise, se déclarant peinée qu'on ait confié la couverture de l'affaire la plus brûlante du pays à un stagiaire inexpérimenté. Elle avait ajouté avoir bel et bien entendu dire que même les journaux gratuits distribués dans le métro de Stockholm proposaient des informations exclusives sur le meurtre d'Ase.

— Alors qu'ils n'ont pas leur propre reporter présent sur place ici à Falun, avait-elle conclu.

En fin de réunion, le stagiaire s'était faufilé jusqu'à son bureau, dont il avait violemment refermé la porte avant de s'affaler sur la chaise et de sentir la nausée monter en lui. Il avait compris la leçon. Sans doute était-il temps pour lui d'abandonner.

Mais en arrivant dans le bureau du chef pour lui communiquer cette décision, le stagiaire se retrouva seul face à un ordinateur qui ronronnait, aux journaux du matin grands ouverts, et à des piles d'ébauches d'articles remplis de corrections à l'encre rouge. Il lui fallut quelques instants avant de percevoir un tapotement de doigts sur la baie vitrée. C'était le chef des informations qui fumait une

cigarette sur le balcon. Une fois assuré d'avoir capté l'attention du stagiaire, il lui présenta un morceau de papier bleu en le plaquant contre la vitre, un numéro de téléphone était griffonné dessus. Une bouffée de fumée s'échappa de sa bouche avant qu'il articule du bout des lèvres un « appelle-le ».

Comme pris de fatigue, le stagiaire s'assit sur le coin du bureau, s'empara d'un téléphone qui traînait au milieu du fatras et composa le numéro. Il ne fallut que deux sonneries avant qu'une voix tranchante comme une lame réponde.

— Alors, c'est donc *vous* l'auteur de l'article dans le *Dalakuriren* ? Avec la presse du soir, on peut facilement s'attendre à n'importe quoi... mais que notre propre *quotidien du matin* se lance dans des spéculations avec meurtre, nazisme, culte païen et je ne sais quoi encore... C'est vraiment désolant.

Le stagiaire marmonna qu'il considérait bien sûr ennuyeux que le lecteur pense cela, mais que ces inscriptions de Niflheim et de Náströndu étaient bien réelles, et que surtout, il y avait ce type mortellement tailladé au fond d'une mine.

— Vous venez de dire un *type*, répliqua une voix renfrognée.

— Oui, c'est ce que la police a très clairement fait savoir, répliqua le stagiaire.

— Le fait est que je *connais* quelqu'un qui a vu ce *type* dont vous parlez, enchaîna la voix.

Le stagiaire se colla l'écouteur sur l'oreille et prit un cahier à spirale taché de café. Puis il se mit à gribouiller avec les stylos lui tombant sous la main afin d'en trouver un qui fonctionne.

— Vous... vous connaissez donc une personne qui a vu la victime ? Est-ce que cette personne sait de qui il s'agit, son identité, si la victime est de Falun ?

— Mais peut-on en parler à quelqu'un qui ne fait que propager quantité de rumeurs ?

— Vous avez le droit de rester anonyme, vous pouvez...

Une voix irritée l'interrompit.

— Oui, je n'ai *aucunement* l'intention de rentrer dans les détails. Vous pouvez le prendre comme un tuyau, au cas où on vous confierait pour mission d'en écrire davantage sur le sujet. Le fait est que j'ai un ami, *un très bon ami*, qui est *médecin légiste* à l'hôpital de Falun. Et concernant l'autopsie du « type », il m'a parlé d'un cas tout à fait unique. Pour être précis, il a dit *presque* unique.

— Je ne comprends pas vraiment ce que vous voulez dire.

— Du vitriol, lança la voix.

— Pardon ?

— Du vitriol de cuivre.

Enfin muni d'un stylo qui fonctionnait, le stagiaire inscrivit le terme, l'entoura et le fit suivre de trois points d'interrogation.

— Vous avez bien dit vitriol de cuivre... ?

— Vous, vous n'êtes même pas du coin, hein ? ajouta la voix avant de raccrocher.

Le stagiaire tenait encore le combiné en main lorsque le chef de service apparut.

— Alors, c'était à quel propos ?

— Un lecteur qui voulait parler de cuivre, répondit le stagiaire.

— Tous des foutus cinglés, ces gens. Va donc plutôt faire quelque chose d'utile.

— Vous voulez dire que je... ?

— Que tu continues.

Une fois de retour dans son bureau, le stagiaire commença par tenter de joindre Erik Hall à environ une centaine de reprises. La photo du plongeur se trouvait partout sur le Net, et c'était comme

si chaque journaliste suédois avait obtenu sa propre interview.

Alors qu'il en était à la cinquième sonnerie, sur le point d'abandonner :

— Hall ?

L'intérêt du plongeur se refroidit manifestement :

— Ah oui, le journal local. Dites-moi, je croule tellement sous les appels que vous n'avez qu'à me repasser un coup de fil plus tard dans la semaine.

— Mais nous voudrions tellement...

— Au fait, le *Dalakuriren*... ? (La voix de Hall changea.) C'est bien vous qui avez soutenu que j'avais parlé d'une femme gisant au fond ? Ou même d'une jeune fille ? Dans ce cas : vous n'avez plus besoin de rappeler du tout, vous et votre journalisme de merde.

Et le stagiaire se retrouva de nouveau assis le téléphone à la main, sans personne à l'autre bout.

Il jeta un regard désabusé sur la première page du cahier à spirale. Elle ne portait qu'une seule inscription écrite et entourée à l'encre noire :

Vitriol de cuivre ???

Il ne connaissait même pas la définition de cette chose, et dans son cas, le plus simple aurait sans doute été de courir au bout du couloir pour demander de l'aide à l'un des journalistes.

Mais dans les minutes qui suivirent, le stagiaire se félicita d'avoir agi autrement. Le « vitriol de cuivre » correspondait à trente-trois résultats dans l'index des articles publiés par le *Dalakuriren*. C'était manifestement quelque chose qu'on se devait de connaître quand on travaillait dans le journal local de Falun.

Il se mit à lire la première phrase que le moteur de recherche proposait :

... qui fut retrouvé en 1719, bien conservé dans le vitriol de cuivre. Le Gros Mats était...

Le Gros Mats ? Même principe que ces noms de fermiers qu'on donnait avant ? L'Anders de Backen, le Lasse de Nämksars, l'Émile de Gällsbo... c'était monnaie courante, par ici. Pourquoi avait-il postulé à un stage dans cette région de malades ?

Apparemment, dans le cas de Gros Mats, il ne s'agissait que d'un surnom. Selon l'article, son vrai nom était Mats Israelsson, un apprenti mineur de 20 ans qui, en 1677, s'était perdu et avait disparu dans la Grande Mine de Cuivre. L'événement s'était produit un soir de mars, peu avant Pâques, alors que Mats venait juste de se fiancer à une dénommée Margareta Olsdotter.

Le stagiaire se frotta les tempes. Il tenait là son seul indice relié au meurtre qu'il souhaitait élucider et c'était vraiment trop pathétique.

En mars 1677, on n'avait pas consacré beaucoup de temps à mener une battue ou des opérations de sauvetage de grande envergure, afin de retrouver cet apprenti mineur. L'unique personne qui n'abandonna jamais fut Margareta, la fiancée de Mats, devenue vieille et voûtée après toutes ces années à s'interroger.

En 1719, elle en était à quarante-deux ans d'attente lorsqu'une équipe de mineurs tomba par hasard sur le cadavre d'un homme à cent quarante-sept mètres de profondeur. Il se trouvait à un endroit qu'on appelait le « Puits de la peau de martre », au fond d'un trou rempli d'eau et de...
vitriol de cuivre ?

Les yeux du stagiaire se figèrent sur ces derniers mots, avant de poursuivre la lecture.

On aurait cru que la victime venait tout juste de se noyer, son cadavre ne présentant aucune

rigidité. Les personnes qui l'avaient découvert furent surpris, sachant qu'aucune disparition dans cette mine n'avait été signalée ces derniers temps. D'ailleurs, on parlait d'un puits qui était fermé depuis le grand éboulement de 1687.

Le trouble s'intensifia lorsque le corps fut remonté au grand jour, et que personne ne put identifier le visage de la victime. On se retrouva face à la dépouille d'un jeune homme bien bâti de 20 ans ou guère plus, sain d'apparence (à part le fait qu'il était mort), et dont le corps ne portait aucune trace du temps qui passe.

Quelques semaines plus tard, le cadavre fut publiquement exposé à l'occasion d'une assemblée générale des mineurs. C'est alors qu'une vieille femme se leva, parcourue de sanglots. Margareta Olsdotter avait instantanément reconnu son fiancé, et trois anciens collègues de l'apprenti mineur purent également confirmer qu'il s'agissait bien de Mats Israelsson. Sur le procès-verbal de l'assemblée, il fut consigné que la seule différence visible entre le jeune homme disparu dans la mine en 1677 et ce cadavre remonté en 1719 tenait aux cheveux bouclés d'un noir luisant qui, au-delà de la mort, avaient continué de pousser mètre après mètre.

— On est de plus en plus dans du García Márquez, murmura le stagiaire, avant de se raidir à la lecture du paragraphe suivant.

La clé de l'énigme apparaissait être *la haute teneur en vitriol* présente dans l'air et l'eau du Puits de la peau de martre.

On connaissait depuis très longtemps les vertus du vitriol de cuivre pour la conservation du bois, ce qui lui valait, entre autres choses, de figurer dans la composition de la peinture rouge de Falun qui recouvrait l'extérieur des maisons. Mais voilà que ce même vitriol de cuivre avait, quarante-deux ans durant, préservé un cadavre humain du pourrissement et de la décomposition.

Le stagiaire sentit sa gorge s'assécher. Quelles étaient ces paroles prononcées par le commandant de la force d'intervention ? *Cet homme est décédé depuis plusieurs jours, peut-être plus, et même beaucoup plus.* Combien de temps, alors ?

Il fit défiler le texte sur son écran d'ordinateur.

Même une fois remonté à l'air libre, le corps de Mats Israelsson ne manifesta pas le moindre signe de décomposition. Au fil des ans, le vitriol de cuivre imbibé dans ses tissus le conserva en l'état, avec une peau toujours aussi lisse. Le Collège royal de Berg fut tellement fasciné par ce cas qu'il décida d'exposer le cadavre du jeune homme à la curiosité générale. Il fut d'abord allongé dans un tonneau, puis sous la pression grandissante du public, on le cala verticalement à l'intérieur d'une vitrine. Mats passa ainsi les trente ans qui suivirent sa sortie de la mine, à contempler placidement le défilé des visiteurs, dont Carl von Linné lui-même.

Chaque printemps, on ouvrait la vitrine pour rafraîchir sa coupe de cheveux, mais à part cela, on laissa globalement en paix l'apprenti mineur. Et finalement, en 1749, un prêtre eut la bonté de faire enterrer le corps de Mats Israelsson sous le plancher de l'église de Stora Kopparberg. Seulement...

L'apprenti sentit l'impatience monter en lui.

... au début de l'année 1860, au moment de la réfection du sol de l'église, on récupéra le corps de Gros Mats, qui possédait toujours ce même aspect juvénile. Cette fois, il fut placé à l'intérieur d'une caisse en bois et mis de côté au siège de la Compagnie des mines, où il prit la poussière jusqu'en 1930. Il eut alors droit à un ultime enterrement et à un monument funéraire de granit.

Plus de deux cent cinquante années s'étaient écoulées entre sa mort en mars 1677 et le jour où son corps fut couché dans ce cercueil, mais il y avait toujours cette même clarté dans ses yeux grands ouverts. Certains dirent que son regard exprimait un vague sentiment de surprise. Quant à d'autres, ils n'y virent que les traces d'un chagrin vieux de plusieurs siècles.

On aurait presque envie d'aller voir à quoi il ressemble aujourd'hui, se dit l'apprenti en refermant l'article d'un clic.

Quinze secondes plus tard, il composa le numéro de l'informateur, mieux préparé à discuter vitriol de cuivre et autopsie. Mais les premières tentatives furent infructueuses. Il décida alors d'appeler directement ce médecin légiste de l'hôpital de Falun supposé être la source. Il tomba sur un chef de service bougon qui lui opposa le secret médical et raccrocha.

Le stagiaire resta assis quelques instants à faire craquer ses doigts. Puis il inscrivit quelques mots dans son cahier à spirale :

*Vitriol de cuivre ???
Le cadavre était peut-être
depuis très longtemps dans la mine.*

Dans ce cas, comment les policiers allaient-ils procéder pour trouver le coupable ? Le stagiaire passa un long moment à réfléchir tout en mâchonnant son stylo jusqu'à le casser, ruminant son incapacité à aller plus loin. Puis il écrivit tout simplement le mot « identification » dans la fenêtre du moteur de recherche de son ordinateur et posa un regard désabusé sur les propositions.

La première traitait d'une mise en garde de l'Agence nationale du médicament sur la manière d'identifier des comprimés ou des capsules inconnus. Il revint à la liste. Et c'est un peu plus bas que son attention se fixa sur un vieil article de presse : *L'aide des banques du sang dans l'identification des victimes du Tsunami*. Il cliqua dessus et entama la lecture :

« Au cours de la session parlementaire extraordinaire qui s'est tenue hier, il a été décidé que le fichier des empreintes génétiques pourrait être utilisé afin d'identifier les citoyens suédois victimes de la catastrophe en Asie. Ces données sont particulièrement utiles concernant les enfants décédés, dont on ne possède pas toujours la fiche dentaire. »

La fiche dentaire. C'était la solution. Les recherches passaient obligatoirement par elle.

Le stagiaire sentit son mal de tête s'atténuer légèrement. Il possédait son propre contact en la matière : le père d'un ancien camarade de lycée qui dirigeait le cabinet dentaire de Karlaplan.

Il retrouva le numéro en farfouillant, le composa et tomba sur la réception. On transféra son appel et il perçut un sifflement, dont il devina qu'il s'agissait d'une roulette de dentiste en plein fraisage.

— La fiche dentaire ? On n'en a pas du tout la charge. Ce sont les spécialistes de l'Institut de médecine légale qui gèrent la chose... Et je ne sais pas du tout jusqu'à quand remontent leurs registres.

Le dentiste lui sembla un peu sous tension.

— Et comment peut-on approcher ces spécialistes ?

Il entendit des pas, comme si le dentiste passait dans le couloir en refermant la porte derrière lui.

— Tu peux sans doute les appeler.

Le stagiaire serra les lèvres. C'est alors que vint la suite :

— Mais au fait... Écoute-moi ! Il y a un mec à l'Institut que je connais un peu, il était déjà singulier du temps où on faisait Dentaire ensemble...

— Et donc ?

— Si tu veux, je peux essayer de me renseigner auprès de lui, une fois mon travail terminé.

Il se passa moins d'une demi-heure avant que le dentiste rappelle, la voix chargée d'excitation.

— Tiens-toi bien. Grâce à l'appui de la Criminelle, la police de Falun a exigé que lui soit transmis le dossier dentaire de chaque citoyen suédois disparu depuis le milieu des années cinquante. Les policiers n'ont pas fait la moindre trouvaille. Ils ont donc sollicité Interpol, pour une recherche à l'international. Apparemment, selon les médecins légistes, le moment de la mort pourrait se situer n'importe quand dans le temps... Ils ont affirmé tout à fait anormal que le corps de la victime soit encore en parfait état. Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris, mais il serait question de sels présents à cet endroit de la mine qui auraient empêché la décomposition du cadavre. Il n'y a que ses cheveux qui...

— Est-ce qu'ils ont dit autre chose ?

Le stagiaire avait déjà le stylo à la main.

— Oui, il semblerait que le mort portait de curieux vêtements, en tissu épais, un costume avec gilet, ainsi qu'un plastron et un faux-col. Pas de carte d'identité, ni permis de conduire ou carte de crédit. Et il paraît qu'en réalité, la police n'a pas trouvé sur le type un seul élément en plastique. Les boutons de chemise étaient en ivoire, ceux du costume en corne, et la semelle des chaussures en caoutchouc naturel...

— Il avait peut-être été enlevé à Östermalm¹ commenta le stagiaire, les deux mains occupées à écrire et le téléphone maintenu en place grâce au menton.

¹- Quartier chic de Stockholm.

6

Que la lumière soit

Titre principal du *Dalakuriren* le lendemain matin :

LE *DALAKURIREN* DÉVOILE LES SECRETS DE L'ENQUÊTE DE POLICE

Suivait un préambule, avec le nom du stagiaire en gras :

« FALUN.

Le *Dalakuriren* est aujourd'hui capable de révéler les dessous de l'enquête policière menée sur le Meurtre d'Ase.

Selon les dernières hypothèses de la police, la victime gisait dans ce puits de mine depuis très longtemps – on parlerait même de plusieurs siècles.

Selon différentes sources indépendantes, le cadavre aurait été imbibé de vitriol de cuivre, un produit chimique dont les qualités de conservation ont préservé le corps du phénomène de décomposition.

Désormais, les enquêteurs ont abandonné l'hypothèse d'un meurtre récent, et il serait plutôt question d'un crime prescrit depuis longtemps. Officiellement, la police ne veut pas... »

À Stockholm, cette nouvelle donne publiée dans le *Dalakuriren* provoqua une onde de choc dans toutes les conférences de rédaction qui eurent lieu ce matin-là.

Qu'est-ce qu'il leur prenait, là-haut à Falun ? Leur article traitait-il d'une enquête criminelle ou d'archéologie ? Du vitriol de cuivre ? Qui avait déjà entendu parler d'une thèse aussi tirée par les cheveux ?

C'était pourtant bien du Meurtre d'Ase qu'il s'agissait, de l'histoire de la semaine, pas d'une bizarrerie datant du siècle dernier. On était face à une *enquête criminelle d'importance nationale*. Oui, pour dire les choses clairement, un sujet à portée démocratique, dont chacun savait bien qu'il traitait des néonazis et/ou de païens qui avaient tailladé cet homme à mort selon un rituel ancestral du Nord.

Et récemment ! Ils pouvaient en venir à tuer d'autres personnes ! Combien de journaux devrait-on faire paraître avant que chacun en prenne conscience ?

Et que dire de l'hypothèse d'une victime dont le cadavre aurait été préservé de la décomposition ? Quelle valeur informative lui accorder ? Et si c'était vrai, l'affaire s'apparenterait davantage à une histoire drôle qui, à ce titre, mériterait de figurer sous la rubrique correspondante, quelque part dans les dernières pages du journal, ou encore mieux nulle part.

Finalement, la question essentielle était : pourquoi diable la police ne démentait-elle pas les propos idiots parus dans le *Dalakuriren* ? Il y avait bien quelque chose de pourri au royaume du Danemark.

Ce même jour, l'incertitude entourant l'affaire amena les deux grands quotidiens du soir à réserver la une et les pages centrales à la présentation de leur nouveau régime alimentaire respectif. Le Meurtre d'Ase dut se contenter d'une demi-page, en attendant qu'on y voie plus clair. Et c'est à cette tâche que se consacra l'ensemble des neuf journalistes envoyés sur place, alors qu'on s'apprêtait enfin à évacuer l'eau inondant les galeries de la mine.

Dans la clairière, le stagiaire retrouva le même froid que la dernière fois. Il avait l'impression que la brume et la froidure émergeaient du puits d'extraction, accompagnées de cette puanteur souterraine. Lorsque le compresseur installé par les équipes de secours se mit en marche, l'odeur parut encore plus nauséabonde.

La horde de journalistes commença à reculer, tandis que l'eau bruyamment aspirée se déversait dans le gigantesque réservoir cylindrique. À l'heure du déjeuner, les techniciens de la police scientifique furent descendus jusqu'aux galeries asséchées à l'aide de cordages et entamèrent leur travail.

Comme le porte-parole de la police l'expliqua plus tard au stagiaire et aux autres journalistes, les techniciens étaient tombés assez vite sur un tas de journaux poisseux de vitriol de cuivre.

La pile se trouvait le long d'une paroi de cette partie de la mine que les quotidiens du soir baptisèrent « salle des meurtriers ».

L'un des journaux trouvés était encore lisible, avec ses colonnes denses imprimées en caractères noirs bien gras.

**La grande offensive allemande.
Sa progression est-elle définitivement endiguée ?
Les Allemands ne font plus état que de percées mineures.**

Un peu plus bas :

**Sur la question de nos approvisionnements en vivres.
Un plan de rationnement est prévu pour l'année prochaine.
Une déclaration peu optimiste du ministre de l'Agriculture.**

La page suivante était entière, on pouvait même lire la manchette :

Les Nouvelles de Södra Dalarna – 7 juin 1918

Après cette trouvaille, on avait pompé l'eau du bassin autour de la pierre sur laquelle le plongeur avait, selon ses propos, découvert le cadavre. Dans la vase recouvrant le fond, on avait déniché un imposant poinçon au manche fendu. Nul besoin de longues études de criminologie pour le relier au

trou béant percé dans le front de cet homme plongé dans le vitriol de cuivre.

Quelques heures plus tard, la police scientifique aussi bien que les journalistes savaient que les seules empreintes retrouvées sur le manche appartenaient à la victime.

— Mais alors, il n'est peut-être pas question de meurtre ? Il pourrait s'agir d'un *suicide* ? Et est-ce que cette histoire date vraiment de cent ans ou plus ?

Tout en prononçant ces paroles, le journaliste d'un grand quotidien du soir à l'allure de belette se mit à brasser l'air pour retrouver son souffle. Le porte-parole de la police acquiesça d'un signe de tête.

— Putain de Dalécarlie de merde, jura la belette en jouant des coudes pour s'extraire du point presse et appeler son journal.

Dans l'édition du soir, son rédacteur en chef ne réserva qu'une page à l'affaire et uniquement par obligation. Quant au grand journal concurrent, il choisit de traiter le sujet dans une chronique rédigée sur le ton de l'humour. L'une et l'autre de ces deux rédactions informèrent leurs envoyés à Falun qu'il était temps de régler la note d'hôtel et de rentrer.

Le Meurtre d'Ase pouvait peut-être encore faire l'objet d'un débat dans une émission scientifique ou une page culture, mais ce n'était plus un sujet grand public. C'était devenu un dossier parmi d'autres, relégué tout en bas de la pile.

Un secret

Il était bientôt 17 heures, et autour de la table de réunion du *Dalakuriren*, on célébrait le dernier jour de présence du stagiaire. Une semaine s'était écoulée depuis les dernières révélations sur les indices trouvés dans la mine. On entendit racler des chaises. Les quelques journalistes présents se levèrent. C'est alors que la bonne femme de la rubrique famille tendit au stagiaire un bouquet défraîchi, en plus d'une figurine de cheval en bois sculpté typique de Dalécarlie comportant le logo du journal. Puis, le chef du service informations prononça quelques paroles aimables reliant les grands quotidiens du soir, Stockholm, et le futur du stagiaire, avant d'étouffer une quinte de toux de gros fumeur.

Même s'il parvint à éviter tout contact visuel avec les plus envieux des reporters, le stagiaire ne put s'empêcher d'entendre ce commentaire en sourdine sur « la plus *historique* des révélations ». Suivirent quelques rires épars et le tout prit fin.

Il balança cet affreux cheval dalécarlien au fond de son sac, cala le bouquet sous son bras et se glissa vers l'escalier menant au parking. Il se trouvait à mi-chemin lorsqu'il entendit derrière lui le pas lourd de son chef de service. Et bientôt, il sentit sa main sur son épaule.

Malgré un sifflement respiratoire aigu, le stagiaire comprit qu'on lui proposait une dernière tâche. Il ouvrait déjà la bouche pour prétexter un empêchement quand le patron du service prononça la formule magique : « Erik Hall. »

Une fois sa respiration calmée, le chef expliqua ce qu'il en était. Au point d'en devenir pénible, le plongeur n'avait cessé d'appeler tout au long de la semaine pour demander si le *Dalakuriren* souhaitait toujours l'interviewer.

Cette histoire de mine était tellement morte et enterrée qu'on n'avait pas donné suite. Mais un article prévu dans le supplément du samedi venait de capoter et voilà qu'on se retrouvait avec un grand vide bien ennuyeux. Il n'était pas nécessaire d'en faire beaucoup. Il suffisait d'un petit portrait de ce plongeur local qui avait fait la une de tous les médias du pays sur une courte période.

Retour à Erik Hall, donc. Le stagiaire jeta sa veste sur le dossier de sa chaise et composa le numéro. Le plongeur répondit dès la première sonnerie, comme quelqu'un qui attendait l'appel :

— Hall ?

L'homme ne se montrait plus si inaccessible, maintenant que les grands journaux ne

s'intéressaient plus à lui. Le stagiaire n'avait pas oublié le ton sur lequel il s'était fait rembarrier lors de leur dernière conversation, et il ne s'embarrassa pas de politesse. Si le plongeur en convenait, le *Dalakuriren* s'entretiendrait avec lui de choses plus personnelles, afin qu'il livre ses émotions après une telle période d'exposition médiatique et de tension.

— Oui, pour être honnête, je dois dire que j'éprouve un certain vide, affirma Erik Hall. J'ai...

Le stagiaire jeta un œil sur son billet de retour pour Stockholm. Il se dit qu'il lui faudrait bien quarante-cinq minutes pour se rendre en voiture jusqu'au domicile du plongeur.

— En réalité, ce qui compte le plus pour ce type d'article, c'est la photo qui va avec..., lança le stagiaire.

— Oui, c'est surtout ça que les gens regardent. Quand on a suivi quelqu'un dans la presse et tout le reste, on veut bien...

— Donc, l'interview en soi, on pourrait la faire...

Le stagiaire tourna son regard vers la porte de son bureau.

— On pourrait peut-être la faire par téléphone ?

— Au téléphone ?

— Oui, je suis un peu pressé. Je pars ce soir pour Stockholm.

— Bah oui, ça peut se faire, admit Hall d'une voix blanche. D'accord.

Environ un quart d'heure après, le plongeur avait répondu à toutes les questions. Il n'avait rien révélé de surprenant, mais suffisamment pour en tirer un papier de cinq mille signes, une page dans le supplément samedi du *Dalakuriren*. Le stagiaire n'avait pas l'intention d'en faire un héros et il lui restait à résoudre le problème des photos.

Il ferma son ordinateur et prit le couloir des journalistes la tête haute. D'un pas nonchalant, il dépassa la machine à café pour bifurquer sur la gauche, jusqu'à une photocopieuse et une table lumineuse dont il fit le tour. La photographe se trouvait juste là, penchée sur un journal du soir. Selon le chef du service informations, c'était la personne idéale pour ce boulot, avec son statut d'interim toute fraîche émoulue de l'université et son besoin d'acquérir un peu d'expérience. Les cheveux attachés en queue de cheval, elle était très maquillée, mais ses joues rondes d'enfant laissaient entrevoir qu'elle avait à peine 20 ans.

Le stagiaire lui écrivit l'adresse et le numéro de téléphone de Hall sur un papier, avant de la prier de faire les photos au naturel, en rupture avec les images éculées de cet homme en combinaison de plongée qu'on avait vu partout dans la presse. La photographe acquiesça d'un signe de tête : absolument.

Puis, elle chargea sur son épaule le sac contenant son matériel, ramassa à la hâte sa veste en jean, et disparut en direction des voitures de la rédaction garées dans la cour intérieure. Tout en la regardant partir en courant, le stagiaire perçut les premières notes d'une mélodie sifflée en toute insouciance. Le son venait très probablement de lui.

*

— Bienvenue à Svartbäck, s'exclama Erik Hall. Un petit café, peut-être ? Je viens juste de le mettre en route.

Il l'avait attendue debout près de la grille. Et alors qu'ils avançaient sur l'allée de gravier bien ratissée, la photographe sentit la main du plongeur s'égarer sur son dos. D'une poussée résolue, il l'engagea à monter les marches menant à la véranda de sa maisonnette. Une fois franchies les portes

vitrées, elle ôta ses baskets. Ici, une telle chose semblait entendue. Pour preuve ce plancher de bois peint en vert qui luisait et l'odeur forte de détergent provenant de l'intérieur.

Le plongeur lui montra le chemin depuis l'entrée jusqu'à une salle de séjour au plafond bas, meublée d'un ensemble canapé et fauteuils de couleur rose, avec des rideaux anciens en dentelle aux fenêtres. Ils passèrent un couloir, avec tentures brodées au mur et tapis de sol tissé main, et se retrouvèrent finalement à la cuisine.

La machine à café pétaradait tranquillement sur le plan de travail recouvert d'un chemin de table à carreaux rouges, alors que, depuis le poêle en fonte situé dans le coin, on percevait les crépitements secs des bûches de bouleau livrées aux flammes.

Erik Hall remplit deux tasses et en tendit une à la photographe. Puis il lui proposa de s'asseoir sur la vieille banquette de cuisine en bois.

La photographe se fraya une place, avant que le plongeur ne resserre la table en chêne à un point tel qu'elle se retrouva presque bloquée. Lui-même s'assit sur un siège à accoudoirs, les jambes écartées, de l'autre côté de la table.

Ils n'étaient que cinq photographes à travailler pour le *Dalakuriren*, et il lui fallait donc se dépêcher. Mais elle pensa qu'il serait bon de passer quelques minutes à discuter avec le plongeur pour le mettre dans de bonnes dispositions. Car depuis le début, il ne semblait vraiment pas d'humeur joyeuse.

Selon Erik Hall, tout s'était mal passé : la presse avait mal retranscrit ses propos sur les aspects techniques de la plongée en milieu souterrain, ce qui l'avait fait passer pour un incompetent. À maintes reprises, il avait réclamé la publication d'un rectificatif, mais on l'avait envoyé promener.

De plus, il lui restait encore beaucoup à dire, il n'en était qu'au début. Mais existait-il un journal digne de recevoir ses confidences ?

Le *Dalakuriren*, par exemple. Ce quotidien s'était même révélé incapable de lui envoyer un reporter. Les journalistes étaient tous d'incroyables flemmards sans une once de professionnalisme.

À la suite de quoi Erik Hall développa longuement ce concept du vrai professionnel, en évoquant son propre travail au sein d'une entreprise d'électricité de Falun qui, elle non plus, n'adoptait pas la bonne attitude sur le sujet. La photographe l'écouta en manifestant son approbation par des signes de tête, jusqu'au moment où Hall commença à lui poser des questions sur sa vie personnelle. Elle le remercia en désignant sa tasse vide et lui proposa de se mettre en quête d'un endroit proposant une belle lumière.

— On peut aller jeter un œil à ma combinaison de plongée, que tu vas sûrement vouloir photographier, proposa Erik Hall.

Il déplaça un tantinet la table en jouant du poids de son corps, ce qui permit à la photographe de s'extirper de son siège.

Dans le couloir jouxtant la cuisine, le plongeur déverrouilla une porte bleue en bois peint ornée de motifs traditionnels. Elle s'ouvrit sur une pièce rectangulaire, encore éclairée par le soleil de la fin d'après-midi. Occupant le même côté, une succession de fenêtres donnait sur une pelouse située à l'arrière de la maison. L'herbe s'étendait jusqu'à une clôture en bois, au-delà de laquelle débutait une forêt de pins partant en pente.

— C'est beau, murmura-t-elle.

— C'est ma mère qui a arrangé cet endroit. Elle et moi passions toujours l'été ici. J'ai envie que tout reste pareil.

La photographe acquiesça d'un signe de tête.

— C'est un endroit canon. Au pied de la pente, on peut se baigner. Il y a parfois un peu trop d'algues, mais ce n'est pas le cas cette année.

La combinaison de plongée se trouvait dans cette pièce, pendue sur un cintre accroché au battant d'une porte entrebâillée. On aurait dit un corps humain sans tête.

— Généralement, tes collègues veulent me voir avec. Je la mets ?

Il s'apprêta à retirer son pull, mais la photographe l'en dissuada rapidement :

— Non, c'est un sujet vraiment sur vous, pas sur la plongée. On veut donc des photos plus personnalisées. La cuisine est une possibilité, mais si vous pensez à un autre lieu où vous avez vos habitudes...

Elle saisit la combinaison, et la porte s'entrouvrit sur une chambre chargée d'une odeur de renfermé très particulière. Le lit était défait, le papier glacé des magazines jonchait les draps sales, l'ensemble éclairé par la lumière grisâtre d'un écran d'ordinateur.

— La cuisine ira sans doute mieux, trancha la photographe.

Lorsqu'il la mena vers la sortie, elle sentit de nouveau sa main contre son dos.

La lumière de la cuisine s'avéra parfaite. La fine matière des rideaux créa un filtre idéal pour le type de photos qu'elle souhaitait prendre : Erik Hall, assis un bras accoudé sur la table, son lourd visage reposant dans le creux de sa main, le regard un peu rêveur. Un point de vue personnel, bien conforme à ce dont parlait le stagiaire.

La photographe travailla en silence, et durant un long moment, on n'entendit que le souffle de sa respiration aux changements de position et le clic de l'obturateur de l'appareil qui marquait le rythme.

— Apparemment, tu as l'air de bien savoir ce que tu fais, commenta le plongeur.

Elle lui adressa un bref sourire, toute concentrée sur les dernières photos restant à faire...

Hall poursuivit :

— Tu sais... il y a un truc dont je pourrais te parler, et qui change tout le sens de cette histoire.

— Mm, murmura-t-elle, en appuyant une dernière fois sur son déclencheur.

— Tu as vraiment l'air d'être une fille qui sait se maîtriser. Qui sait garder un secret, je veux dire.

— Disons que oui.

Elle remit le cache sur son objectif.

— Alors, c'est quoi ce fameux truc ?

— C'est peut-être un peu stupide, mais... en bas dans la mine, j'ai trouvé un certain nombre de choses que je n'ai pas...

Le regard du plongeur se détourna d'elle pour franchir la fenêtre de la cuisine, suivre l'allée de gravier et se poser sur les croisillons de la clôture en bois.

— Tu sais, quand je suis remonté, j'étais vraiment sous le choc, et j'ai du coup tout jeté au fond d'un de mes sacs. Et en arrivant ici, je les ai retrouvés devant ma porte, déposés là par les policiers. Je crois qu'ils ne les avaient même pas ouverts, parce qu'à l'intérieur tout était intact. Ils ne m'avaient pas non plus questionné dans ce sens, et moi... l'idée ne m'était pas venue de le raconter. Les jours qui ont suivi, je me suis dit que c'était vraiment étrange d'en parler après coup.

— Ces choses dont vous parlez, c'est du genre les vieux journaux que la police a retrouvés dans la mine ?

Hall ricana.

— Là... ça devient un peu plus excitant, non ?

Il la dévisagea un long moment en silence et elle finit par détourner le regard.

— Attends un instant, reprit-il.

Le plongeur se leva et disparut dans le couloir. De retour quelques minutes plus tard, il portait dans ses mains une chose qui ressemblait à une serviette-éponge rouge bordeaux. Il posa le paquet en tissu sur la table de cuisine et l'ouvrit lentement. Au creux du tissu, la photographe découvrit une croix de couleur ivoire dont la partie supérieure formait une boucle ovale qu'elle reconnut aussitôt.

— Ça ne serait pas une sorte de croix ansée ? interrogea-t-elle.

Elle plissa le front.

— C'est du plastique ?

— Du plastique ? Oh que non..., répliqua Erik Hall.

Il lui tendit l'objet pour qu'elle puisse le toucher. Elle penchait encore pour du plastique. Complètement lisse, moulé d'un bloc, comme un jouet bon marché.

— La clé du monde souterrain, selon ce que j'ai lu, enchaîna-t-il.

— Quoi ?

— En Égypte, la croix ansée était appelée la clé d'Osiris ou clé du monde souterrain. Il suffit de chercher, c'est partout sur le Net.

La photographe se mordit la lèvre.

— Alors vous dites que cette croix en plastique se trouvait dans cette mine ?

— Ce n'est pas une croix en plastique ! Je l'ai trouvée en bas dans cette salle.

Il la garda dans ses mains.

Elle posa son regard sur la croix, avant de revenir au visage du plongeur.

— C'est le secret dont vous parliez ?

Elle vit le plongeur déglutir et ses yeux se mettre à briller.

— C'est fantastique, commenta la photographe.

Elle sentit que son ton n'était pas très convaincant et il partagea son sentiment.

— Vous les journalistes, je ne comprends pas ce qu'il vous faut. Avec cette chose, l'affaire prend quand même une autre dimension. Pourquoi cette croix se trouvait là et comment ?

Il reposa l'objet sur la serviette et l'enveloppa rapidement à l'intérieur.

— Si tu dis un mot de tout ça, je te tue.

La photographe crut d'abord qu'elle avait mal entendu, mais avec le silence pesant qui suivit, elle se dépêcha de ranger ses affaires.

— Tu fais quand même un boulot sympa, tenta le plongeur quand ils se retrouvèrent dans la véranda.

— C'est vrai, répondit la photographe.

Elle enfila ses baskets et fouilla les poches de sa veste pour s'assurer qu'elle avait ses clés de voiture.

— Dis-moi..., reprit-il.

La photographe se retourna vers lui depuis l'embrasement de la porte.

— On peut se revoir quelque part en ville un de ces jours, juste toi et moi ?

Elle esquissa un sourire sans répondre.

C'est seulement lorsqu'elle se retrouva de l'autre côté de la grille, en train d'ouvrir la porte de sa voiture, qu'elle constata que ses mains tremblaient. Et sur le chemin qui la ramenait chez elle, quand elle appela le stagiaire au téléphone, elle ne put s'empêcher de tout lui raconter sur la dernière révélation du plongeur.

E4 nord

Shaynkayt, la beauté.

Ce fut le seul mot qui lui vint à l'esprit pour qualifier la vue sur le lac de Vättern, depuis le sommet de cette colline. Au nord de Visingsö s'étalait un cirro-cumulus, alors que le ciel était encore parfaitement clair vers le sud, et qu'une douce lumière de fin d'après-midi scintillait sur l'eau, tout en bas au loin.

Par contre, c'était *a shande*, une honte, que la vitre située à côté de la table de Don soit si graisseuse, et qu'une odeur de nourriture pour enfants réchauffée, saucisses et boulettes de viande, vienne gâter l'arôme de son café. C'était toutefois une nuisance à laquelle on pouvait s'attendre, lorsqu'on choisissait de s'arrêter dans l'un de ces restaurants d'autoroute européens. Et comme l'aurait dit Bube, à la base, l'existence était *a tsore*, une souffrance.

Don déplia l'article du *Dalakuriren* et le posa près de son plateau-repas. Il lorgna sur la photo d'Erik Hall. Pas spécialement flatteuse.

Après la brève conversation matinale qu'ils avaient eue dans la salle de maquillage de ce studio de télévision, Hall avait téléphoné à Don un nombre de fois incalculable pour lui rappeler qu'il conservait en secret une trouvaille venue du fond de ce puits et lui renouveler l'invitation à venir la voir dans sa maison de Falun. Ces appels confus survenaient tard la nuit, et Don cherchait en vain une façon aimable de le convaincre d'y mettre fin.

C'est alors que le *Dalakuriren* avait publié cet article révélant le secret du plongeur, répandant ainsi la nouvelle auprès de milliers d'abonnés. En même temps, l'auteur de l'article ne semblait pas accorder une confiance absolue au curieux récit de Hall découvrant cette croix ansée. Selon lui, il pouvait s'agir du mensonge à deux francs six sous de quelqu'un qui voulait juste se rendre intéressant : une révélation possédant un côté forcé, tardif et faux.

Ce même matin, le plongeur avait appelé Don chez lui et il lui avait semblé particulièrement déprimé. Il avait confié que tout cela était *vraiment* différent de ce qu'il s'était imaginé, et qu'en dépit de ce que le journaliste insinuait dans l'article, ce qu'il avait raconté sur cette croix ansée était on ne peut plus véridique.

De plus, il lui avait révélé être en possession d'une autre chose découverte dans la mine. Un document difficile à interpréter que Don pouvait peut-être l'aider à comprendre. Et donc, une fois encore, il avait pressé le chercheur de l'université de Lund de venir le voir. Sur l'instant, Don avait

répondu évasivement avant de raccrocher.

Mais ensuite, pris d'une soudaine envie de passer à l'action, il avait décidé de se rendre à Falun, ce qui aurait au moins le mérite de mettre fin au blabla continu du plongeur.

À l'université de Lund, sur le montant de sa porte de bureau, il avait scotché sa note habituelle rédigée de son écriture illisible et qui mentionnait « absent momentanément » à l'intention de quelques étudiants pénibles. Et tout en bas du papier – si, contre toute attente, quelqu'un parvenait à le déchiffrer – figurait son numéro de portable qu'il gardait toujours éteint. Ensuite, il était monté dans sa Renault garée devant le département d'histoire, et comme par magie, il avait fait démarrer le moteur récalcitrant.

Don laissa tomber l'article du *Dalakuriren* et reposa lentement sa tasse. Puis il se tourna vers la vitre maculée de graisse, espérant se perdre de nouveau dans la contemplation des paysages du lac de Vättern et de Visingsö. Mais sa mémoire était déjà à l'œuvre au sujet de la croix ansée, sans qu'il puisse encore la freiner.

La croix ansée, *crux ansata*, la croix originelle, symbole de la planète Vénus. Un hiéroglyphe qui signifie à la fois force vitale, eau et air, immortalité et universalité. Même les égyptologues cernent mal la signification de la croix ansée, bien que ce qu'ils en disent ne soit d'ailleurs que des théories.

L'une d'elles affirme que la croix représente un utérus, tandis qu'une autre dit que sa forme est à l'image de l'Égypte, le manche vertical figurant le Nil et la boucle son delta. Une autre hypothèse, plus pragmatique, suggère que la croix ansée évoque tout simplement une sandale.

D'un autre côté, à en croire l'ordre des rosicruciens, les initiés peuvent utiliser ce symbole comme la clé qui ouvre la porte des mondes intérieurs. Mais qui est prêt à croire les rosicruciens ? Malheureusement, la réponse est : une part incroyablement élevée des étudiants qui assistent aux séminaires de Don en mythologie comparée.

Et ce ne sont pas uniquement les mystères rosicruciens qui les attirent. Il y a aussi ceux de l'Atlantide, ou des soucoupes volantes de Roswell. Et pendant qu'on y est, pourquoi pas ces diverses théories fumeuses sur les dix sefirot qui fondent l'Arbre de Vie de la Kabbale, ou une journée entière de séminaire sur les civilisations perdues de Lémurie et d'Agartha ?

L'événement survenu devant l'immeuble de la cité de Galgamarken l'avait poussé à quitter Karlskrona et il avait d'abord habité chez sa sœur. C'est elle qui lui avait conseillé de se lancer dans une activité totalement différente ; et après coup, il avait compris que cette poussiéreuse institution de Lund lui avait sauvé la vie.

Bube avait rempli une armoire de symboles nazis à la manière d'un enfant qui ne peut pas s'empêcher de gratter la croûte d'une blessure. Pour Don, ces nouvelles études avaient été le moyen de rouvrir cette plaie afin de trouver un chemin qui le sortirait des noirceurs de cette villa des années cinquante. Mais au cours de ses recherches universitaires, il avait parfois été tenté de se laisser enfouir sous les symboles qui lui avaient procuré de telles frayeurs.

D'entrée, il avait pris comme sujet de thèse l'Ahnenerbe, institution créée par Heinrich Luitpold Himmler. Cet architecte de la Solution finale avait chargé son unité de recherche de redécouvrir ou même de ressusciter l'héritage mythologique germanique.

Don avait suivi chaque piste, étudié jusqu'à son misérable terme chaque parcelle de ces élucubrations : de l'utilisation de runes fictives pour accréditer l'idée stupide qu'il existait une lance du destin, de cette théorie d'un continent perdu berceau de la race aryenne, Ultima Thule, jusqu'à la croix gammée elle-même. Ce symbole du soleil dans le culte de Mithra, que des romantiques

allemands avaient fait l'erreur de relier au peuple aryen et, par une déduction tout aussi erronée, aux Germains.

Briser chacun de ces mythes avait réellement atténué ses terreurs, au moins un peu. Car enfin, qui pouvait éprouver de la crainte face à de ridicules fadaïses ? Il s'avéra que même Hitler en personne avait affirmé ne pas croire aux théories échafaudées par l'Ahnenerbe. Comme à son habitude, Don pouvait encore citer avec exactitude chaque mot de cette déclaration :

« Pourquoi attirer nous-mêmes l'attention du monde entier sur le fait que les Allemands ne *possèdent* pas leur propre préhistoire ? N'est-il pas suffisant de savoir que les Romains construisaient de grands édifices à une époque où nos ancêtres vivaient encore dans des cases en terre ?

Aujourd'hui, voilà que Himmler exhume ces villages aux huttes d'argile et qu'il saute d'enthousiasme devant tout éclat d'un pot de terre et toute hache de pierre retrouvant le jour. Ces fouilles ne prouvent qu'une seule chose, c'est que nous en étions encore à utiliser des lances aux pointes de silex et à nous accroupir autour d'un feu au moment même où la Grèce et Rome atteignaient les plus hauts degrés de la civilisation.

Nous devrions vraiment faire de notre mieux pour rester silencieux sur le sujet, alors que Himmler s'agite en tous sens pour attirer un maximum d'attention. Ses découvertes doivent faire mourir de rire les actuels habitants de Rome. »

Les étapes suivantes de ses recherches avaient permis à Don de disséquer les mythes autour de la rune Sig, du Wolfsangel, de la Croix solaire, de la bague à tête de mort de la Schutzstaffel, de l'ordre de Thulé, de Karl Maria Wiligut, et ainsi de suite, pour finir avec ce Soleil noir – *die Schwarze Sonne* – figurant sur une assiette de cristal cachée au fond d'un tiroir il y a bien longtemps. Au bout du compte, il s'était ainsi prouvé à lui-même que chacun de ces symboles nazis était soit inventé de toutes pièces, soit utilisé de manière totalement erronée : une mise en scène destinée aux masses, qui s'appuyait sur des liens du sang fictifs afin de justifier l'idée d'exterminer tous ceux qui étaient différents.

Une fois sa thèse soutenue et une partie de ses terreurs exorcisées, Don avait élargi le champ de ses recherches au-delà du nazisme, à une étude critique des mythes et des symboles dans leur ensemble. Fâcheusement, son travail avait été mal compris.

Ils avaient d'abord été peu nombreux à remarquer que l'Institut d'histoire avait initié un cours théorique sur les légendes anciennes. Mais dès que la nouvelle s'était répandue, les plus fanatiques des étudiants *new age* du pays avaient afflué pour assister aux cours magistraux donnés par Don. Ils y voyaient la possibilité de recevoir une bourse d'études pour approfondir leur savoir sur l'occultisme le plus ancien. Et Don ne voulait même pas envisager un seul instant quels fantasmes ces personnes parfumées à l'encens tireraient d'une croix trouvée au fond d'un puits de mine.

Il cligna des yeux et secoua la tête. Puis il se leva de sa chaise et fixa longuement le paysage. *Shaynkayt*, la beauté.

Le beau et le simple allaient de pair. Quelle était la solution simple à cette histoire de croix ansée trouvée dans une mine ? Probablement bien plus banale que celle imaginée par ce plongeur.

Don poussa la porte vitrée du restaurant et emprunta la rampe réservée aux handicapés pour se diriger vers le parking. Le cirro-cumulus avait dérivé vers le nord et, désormais, la lumière baignait totalement les lieux.

Il resta un moment debout près de sa vieille Renault 5 à inspirer quelques dernières bouffées d'air frais. Combien de temps fallait-il pour atteindre Falun ? Cinq heures ?

Don ouvrit la portière et s'empara de son sac noir à bandoulière resté sur le siège. Il fouilla un moment avant de mettre la main sur la bonne boîte et de sortir la plaquette d'aluminium. Il délogea cinq cachets de couleur marron clair, l'équivalent de deux cents milligrammes de Ritaline. Il les écrasa de ses dents pour que l'effet soit plus rapide.

Une sensation de chatouillement et d'éveil accru devrait le gagner aux environs de Gränna. Ensuite, il lui faudrait peut-être se réapprovisionner à hauteur de Mjölby, avant de bifurquer vers Motala et Örebro. De là, il n'aurait plus qu'à continuer sur la route 50, jusqu'à ce qu'il atteigne Falun. Il devrait alors, selon les instructions, chercher le panneau indiquant Svartbäck. Puis ce serait à droite, puis encore à droite sur un chemin caillouteux, et à gauche six cents mètres après la grange en ruine.

De là, d'après le plongeur, il lui suffirait de guetter la maison avec une véranda.

La Rivista Italiana dei Misteri e dell'Occulto

Une rafale de vent fit trembler la fenêtre de la chambre. Quelques gouttes de pluie frappèrent la vitre, puis survint ce bruit sourd.

Erik Hall était assis sur son lit, la couette repliée sur les jambes. Sur la table de nuit placée près de lui trônaient une bouteille de gin et un verre à moitié vide. Les ressorts du sommier ployaient sous son poids et le matelas se creusait en forme de hamac. À l'extérieur, le nuage d'orage plombait le ciel et la lumière disparaissait progressivement.

Cette salope de photographe n'avait vraiment pas su tenir sa langue, et tout ce qu'il lui avait raconté était relaté dans un article du *Dalakuriren*, déformé et mal interprété. La croix ansée y était qualifiée de clé des enfers, avec juste au-dessus ce portrait de lui, que plus personne ne prendrait désormais au sérieux. Reparaître une semaine après les dernières révélations policières et se mettre soudainement à parler d'une croix égyptienne qu'il avait trouvée dans la mine... Elle l'avait vraiment fait passer pour un connard de clown.

Erik fit tourner dans sa bouche une amère gorgée d'alcool.

Un connard de clown... c'est sûrement ce que les filles Dykedivers avaient pensé de lui quand il leur avait fait parvenir ses photos de la croix. C'était il y a plusieurs jours, bien avant la parution de l'article de cette salope, mais il n'avait pas encore reçu de réponse. Pas le moindre mot.

Un éclair de lumière, suivi d'une courte pause, et le tonnerre se mit à gronder, puis la pluie à dégringoler. Il laissa sa tête s'affaisser de nouveau contre le mur et ferma les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, c'était comme si le ciel s'était entièrement ouvert, de noires trombes d'eau se déversaient devant sa fenêtre.

Un connard de clown...

Il lui suffisait de fermer les yeux pour se retrouver dans cette salle voûtée et entendre le craquement des doigts coupés qui libèrent la croix, avant de se revoir chanceler en arrière et chuter dans l'eau froide du bassin.

Erik s'efforça d'extirper son esprit des profondeurs de ce puits et l'air siffla entre ses dents serrées.

Reprenant son souffle, il parvint à balancer ses jambes hors du lit.

De ses pieds nus, il piétina la surface de la lirette pour assurer ses appuis et osa enfin se mettre debout.

Lorsqu'il ouvrit la porte de la chambre pour se rendre au salon, le grondement du tonnerre couvrit le grincement des gonds.

Sans vraiment savoir pourquoi, il s'immobilisa sur le parquet au beau milieu de la pièce. Il tenta de ne pas regarder vers le coin où se trouvait son sac de plongée contenant la croix enroulée dans la serviette rouge bordeaux.

Mais il n'arriva pas à se retenir.

En le sortant du sac, il sentit combien l'ensemble était léger, et il laissa ses doigts s'insinuer sous le tissu pour aller effleurer la croix. Il resta un moment sans bouger, contemplant l'obscurité extérieure à travers l'enfilade des fenêtres.

Le petit lac forestier se trouvait au bas de ce bois de pins tout en pente, par-delà ces nappes de brume dues à la pluie. Si seulement il se décidait à sortir pour affronter le mauvais temps, descendre le sombre chemin et balancer cette croix au fond de l'eau... Ils en seraient sans doute satisfaits, autant cette salope que les Dykedivers et tous ces satanés lecteurs. Pendant qu'il y était, il pouvait même en profiter pour s'y jeter lui aussi. Avec une certitude dans ce cas : personne ne se mettrait à sa recherche.

C'est alors que l'enveloppe de tissu-éponge se défit et dévoila cette perfection de métal blanc, dont aucun être humain ne souhaiterait volontairement se débarrasser au fond d'un lac.

Tout en écoutant le martèlement de la pluie, Erik laissa les doigts d'une main glisser sur la partie en boucle. Il sentit un froid glacial remonter du bout de ses phalanges, et via son poignet venir irradier tout son bras. Il ressentit une envie de lumière.

Il se dirigea vers l'embrasure de la porte donnant sur le petit couloir, la franchit en courbant le dos, avant de disparaître dans l'obscurité en direction de la cuisine.

Ce n'était que la fin de l'après-midi, mais il faisait déjà nuit noire et l'éclat de la lampe en porcelaine n'éclairait que faiblement le dessus de la table de cuisine. Il s'assit dos à la fenêtre et, avec précaution, posa la croix au centre du pâle halo de lumière. Elle mesurait environ trente centimètres de long, et autant qu'il pouvait en juger, elle était moulée d'une seule pièce. Mais le métal n'apparaissait pas complètement uni : la surface entière semblait décorée de sillons creusés en volutes. Des stries d'une profondeur si millimétrique qu'il était impossible d'en lire le dessin à l'œil nu dans la blancheur du métal. Il avait déjà tenté sa chance, armé d'une loupe et d'une lampe de poche puissante, mais sans succès. Renonçant alors temporairement, il avait caché la croix spectrale hors de sa vue, en attendant la venue de Titelman. Si ce diable daignait se montrer un jour.

Il regarda en direction du cahier à spirale placé près du téléphone, celui sur lequel il avait noté le numéro de ce professeur avec son crayon à mine bien gras. Il pourrait peut-être lui repasser un coup de fil... mais au fait... pourquoi pas *le crayon* ?

Erik alla chercher le cahier et le crayon. De retour sous la lumière, il commença par arracher la feuille sur laquelle figurait le numéro de Titelman afin de la mettre de côté, même s'il le connaissait par cœur. Songeur, il détacha une autre page dont il entoura la barre verticale de la croix.

Une fois la fine feuille de papier suffisamment resserrée, il prit le crayon et laissa la mine émoussée aller et venir sur les ornements.

La lueur d'un éclair jaillit juste à hauteur de sa nuque. Dans un même réflexe, le crayon tressaillit dans sa main et son regard se retourna vers la vitre.

À travers les nuées brumeuses, il lui était impossible de distinguer quoi que ce soit après la clôture en bois. Il se mit à compter : un... deux... à trois retentit le coup de tonnerre, semblable au

bruit de deux énormes couvercles de marmite frappés l'un contre l'autre. À ce rythme-là, l'orage allait bientôt se retrouver juste au-dessus de la maison.

Quand Erik ramena son regard sur la feuille enveloppant la barre verticale de la croix, il découvrit ce que le crayon avait esquissé sur le papier. Le creux des stries s'était incrusté dans la légère pellicule de mine, comme autant de lignes d'un texte composé de caractères plein d'ambages.

अग्निमीळे पुरोहितं यज्ञस्य देवं
रत्वीजम होतारं रत्नधातमम
अग्निः पूरवेभर्षिभिरीड्यो

La bouche sèche, il vit le crayon se remettre à bouger sur le papier, comme commandé par la main d'un autre. Une fois la première feuille entièrement remplie – alors qu'il ne souhaitait vraiment pas en voir plus –, il déchira une nouvelle page du cahier par automatisme et la plaça ailleurs sur la croix, le crayon se remettant à l'ouvrage.

Impossible d'endiguer le mouvement :

पूरवेभर्षिभिरीड्यो नूतनैरुत स देवानेह यक्षर्तो

Les mêmes caractères apparaissaient partout, aussi bien sur les deux barres de la croix que sur la boucle. La table de cuisine se retrouva bientôt jonchée de feuilles de papier couvertes de signes tortueux.

Erik secoua la tête, comme pour éliminer ce sentiment de paralysie qui faisait de lui une sorte de *spectateur* de ses propres actes.

Deux éclairs fendirent le ciel, et durant les grondements de tonnerre qui suivirent, il réussit enfin à s'en sortir – *lâcher le crayon* – pour lentement reprendre le contrôle de ses mains. Son plus grand souhait fut alors de ramasser tous ces papiers couverts de caractères sinueux et de les mettre en tas au milieu de la table. La lumière embuée le gêna pour bien distinguer comment s'y prendre. La seule obligation qui s'imposait à lui consistait à se débarrasser de tout cela.

À la lumière de l'éclair suivant, il roula les feuilles de papier en boule et les transporta jusqu'au poêle. Il s'accroupit, ouvrit le volet, puis jeta le tout à l'intérieur.

Le grondement du tonnerre se fit entendre.

Il laissa le bruit s'évanouir avant de craquer une allumette. Une fois enflammée, il la balança dans le poêle. Sur le moment, il ne se passa rien, puis survinrent des crépitements et le papier prit feu.

Il tomba assis sur le sol, entourant de ses bras ses genoux repliés devant lui, et c'est alors qu'il eut la vision de cette satanée croix disparaissant dans les eaux du lac. Il ne prit pas cela comme un jeu de l'esprit, mais comme un acte à concrétiser immédiatement, tant il voulait ne jamais plus la toucher.

Peut-être était-ce l'alcool, mais là-bas près de la table...

Une douleur soudaine le contraignit à tourner brusquement la tête. *Qu'est-ce qui...*

Il se toucha l'arrière du crâne.

Quelque chose l'avait... *brûlé*, comme une décharge électrique, comme un projectile qui vous transperce de la base du cou jusqu'au front.

Erik se tourna vers la table de cuisine, face aux fenêtres à meneaux : *y avait-il quelqu'un ?*

Il ne perçut que son vague reflet, tant les trombes d'eau floutaient l'effet miroir de la vitre. Il y eut un nouvel éclair, l'orage se situait juste au-dessus de la maison.

Il fit quelques pas pour trouver refuge le long du mur, tout près de la fenêtre. Il s'obligea à respirer profondément, avant d'entrebâiller le rideau avec prudence et de regarder dehors.

Quelqu'un là-bas ?

Les volutes de brume l'empêchaient de voir loin, mais ses yeux s'habituaient et il commença à discerner les contours de la véranda. Erik laissa son regard longer la gouttière et se poser sur l'herbe détrempée, puis s'éloigner sur la droite jusqu'à ce que le vert nappé de vapeurs vire au gris. L'allée de graviers n'était plus que traces de râteau à demi effacées et flaques d'eau, longeant les buissons de groseilles à maquereau jusqu'au montant de la grille, et c'est là qu'il vit... *une main ?*

Une forme noire qui se dressait au-dessus de la clôture en bois.

Le rideau frissonna, et Erik se recula contre le mur.

Mais ça ne peut pas être...

Ce fut subitement comme si on avait baissé le volume du son pour passer du fracas de l'orage à un grondement, du martèlement de la pluie à un paisible battement.

... Titelman ?

L'apaisement se prolongea, dans l'attente d'un nouveau coup de tonnerre. Mais à la place, c'est l'éclaircie qui s'invita peu à peu.

Depuis la fenêtre, un rectangle blanc se forma sur le sol de la cuisine et Erik se décolla silencieusement du mur. Sa trace y demeura, deux éventails dessinés par ses paumes et ses doigts humides. Lorsqu'il osa revenir dans l'entrebâillement du rideau, les nuages d'orage s'étaient dispersés. Au travers d'une légère brume, il pouvait deviner le soleil, la pluie torrentielle n'étant plus qu'un mince voile de gouttes. Et là-bas près de la grille, debout dans la bruine, se tenait... *une femme ?*

Elle portait un manteau de pluie en plastique transparent, et sous la capuche, on pouvait entrevoir son visage à demi détourné. Entre les croisillons de la clôture, Erik contemplait sa fine silhouette, depuis le haut jusqu'aux bottes.

Pendant que son regard remontait vers le visage, la femme avait eu le temps de le pivoter vers lui. Elle avait désormais les yeux rivés dans sa direction, et même si sa position le rendait pratiquement invisible, leurs regards se croisèrent.

Elle avait l'air très jeune, et on aurait dit qu'elle attendait qu'il finisse de la scruter.

— *Signore Hall ?*

Les mots fusèrent au moment même où il se risqua à ouvrir la porte d'entrée de la véranda. Il fit glisser ses pieds nus dans ses sabots de bois et s'avança de quelques pas vers l'escalier. Il la fixa à travers les dernières gouttes de pluie.

Elle lui fit un signe de la main.

— *Mi scusi, può uscire un attimo ?* Excusez-moi, vous pouvez sortir un instant ?

Sa voix sembla bien fragile. Pourtant, ses paroles traversèrent le jardin, et Erik eut l'impression qu'elle les avait susurrées au creux de son oreille.

Il fit claquer sa langue, mais pas un mot ne sortit, et il n'avait d'ailleurs aucune idée de quoi dire. Il ne savait même pas dans quelle langue elle lui avait parlé.

Elle agita de nouveau sa main.

— *Signore* Hall ?

Il toucha le point douloureux dans sa nuque, sentant qu'il ferait mieux de tourner les talons, refermer la porte et tirer le verrou. Mais il constata que son corps marchait déjà vers elle, en évitant les flaques d'eau sur le chemin.

Elle continua à le saluer de la main tout en lui souriant, et sous cette légère bruine accompagnée de soleil, les visions de la croix s'effacèrent de l'esprit d'Erik. Il se surprit à sourire en retour et à lever sa main en signe de salut. Il lui vint à l'esprit qu'elle n'était pourtant qu'une femme... une jeune femme, d'à peine 20 ans. Une adolescente qui se présentait à sa grille. Bientôt, il ne lui resta plus que quelques pas à franchir.

— *Scusi per l'intrusione, signore* Hall. Veuillez excuser mon intrusion...

La jeune femme lui tendit une toute petite main. Tandis qu'ils se saluaient, Erik remarqua les bouts de manche de son chemisier rose qui dépassaient de celles de son gilet. Il était vraiment temps pour lui de se risquer à dire quelque chose.

— Vous parlez anglais ?

Elle retira la capuche de son imperméable et le regarda de ses yeux verts.

— Oui bien sûr..., répondit la jeune femme en lui souriant gentiment.

Elle portait les cheveux courts, presque coupés à ras. Il laissa son regard glisser sur ce cou féminin, et suivre le contour de ces jolies veines dont il pouvait presque deviner les lentes pulsations. C'est alors que la voix lui fit redresser le regard :

— Je suis terriblement désolée de faire intrusion, *signore* Hall. Eh bien... Je m'appelle Elena Duomi.

— Elena... ?

— Elena Duomi. Je travaille pour un magazine, *La Rivista Italiana dei Misteri e dell'Occulto*, la *Revue italienne du mystère et de l'occulte*.

Alors qu'il s'apprêtait à ouvrir le loquet de la grille, la main de Hall se raidit. Depuis la venue de cette photographie, il n'avait vraiment plus le courage d'avoir affaire à des journalistes.

— Oui, en fait, je suis vraiment... commença-t-il, avant qu'elle ne l'interrompe dans son anglais légèrement hésitant.

— J'ai fait une longue route et je souhaiterais... serait-il possible que vous me laissiez entrer un court moment pour un entretien ? Et je pourrais en profiter pour suspendre cela quelque part et le faire sécher ?

Elle secoua son manteau détrempé et lui sourit de nouveau. Elle avait une grande bouche, aux lèvres pulpeuses, même sans maquillage.

— Eh bien, *signore* Hall... vous pensez que c'est possible ?

Il porta son regard sur sa main qui tenait toujours le loquet.

— Comment avez-vous su où j'habitais ? l'interrogea-t-il.

— Oh, avec l'aide de la police. Nous avons déjà sorti un article sur *l'uomo sotto sale* dans notre numéro précédent, mais nos lecteurs ont manifesté un tellement grand intérêt que...

Elle s'approcha d'un pas :

— Nous l'avons baptisé *l'uomo sotto sale*, l'homme salé, cet homme prodigieusement bien conservé, retrouvé en bas dans cette mine. Comme je viens de vous le dire, j'ai déjà obtenu la version de la police, et...

Elle l'observa, avant de lui prendre la main en douceur et de l'aider à ouvrir le loquet.

Avec hésitation, Erik ouvrit la grille.

— Je suis déjà allée voir le puits de mine, enchaîna-t-elle en amorçant quelques petits pas agiles

dans l'allée de graviers. Je sais bien que ma visite est inopinée, mais pouvoir vous rencontrer et obtenir votre récit de cette plongée, *signore* Hall, voilà qui comblerait nos lecteurs. Vous devriez voir notre rubrique courrier !

Erik se remit à triturer le point douloureux au niveau de sa nuque, essayant de mettre de l'ordre dans ses idées concernant cette petite nana. Il finit par se moquer de tout cela et, d'un signe de tête, lui indiqua de le suivre jusqu'à la maison.

Pendant qu'Elena Duomi retirait ses bottes, Erik se rendit dans la cuisine. Pour éviter de se sentir une nouvelle fois ridicule, il prit la croix qui se trouvait sur la table.

Tandis qu'il la faisait tourner entre ses doigts, il regarda autour de lui. Il se décida pour la pile de journaux qui se trouvait à côté du poêle. Il fit quelques pas, s'accroupit, et dissimula la croix au milieu de la pile. Il se relevait juste lorsqu'il entendit les pas de la jeune femme.

Ils s'installèrent à la table. Elena ouvrit son sac et en sortit un petit dictaphone de couleur grise qu'elle posa entre eux. Puis elle appuya sur la touche d'enregistrement.

— En exclusivité pour *La Rivista*... hebdomadaire italien spécialisé dans le mysticisme et l'occultisme : entretien avec le plongeur suédois Erik Hall.

Lorsque la journaliste italienne commença à lui poser ces questions auxquelles il avait déjà répondu en maintes occasions, les réponses lui vinrent si facilement qu'Erik en profita pour inspecter de plus près ce visage qui lui faisait face. Elle n'était peut-être pas si jeune, malgré tout. Une sorte de chagrin planait au-dessus d'elle, et son regard semblait parfois mal assuré, ses yeux voletant sur les murs de la cuisine comme à la recherche de quelque chose.

Mais les journalistes italiens étaient apparemment très minutieux, et Erik n'eut bientôt plus le temps de s'interroger sur le physique d'Elena. En dépit de son anglais chaotique, il lui fit le récit de ses pérégrinations dans cette mine, et elle réussit si bien à le guider qu'elle consigna des observations dont même la police ne s'était pas préoccupée.

C'était la salle voûtée où il avait trouvé le cadavre qui intéressait le plus la journaliste. Elle l'interrogea sur les inscriptions à la craie, mais elle semblait déjà savoir que les strophes concernant Niflheim et Náströndu étaient tirées de l'*Edda* écrite par l'Islandais Snorre Sturlasson. Et ce n'était pas tout. Vu ses questions, il comprit qu'elle en savait nettement plus long que lui sur la doctrine de l'enfer vieux norrois. Erik parvint à obtenir quelques informations sur le Meurtre d'Ase avant qu'elle ne démolisse cette théorie comme un château de sable.

Lorsqu'elle sollicita une pause et qu'il regarda par la fenêtre, Erik se rendit compte qu'il était déjà tard dans la soirée. Il commença à réfléchir au moyen de la faire rester.

— Mais, vous devez avoir soif.

Au moment de cette interruption, Elena était en plein milieu d'une question. Elle refusa d'un signe de main, alors qu'Erik était déjà debout.

Il se mit à fouiller bruyamment dans les placards et tomba sur des chandeliers tachetés de vert-de-gris. Il les plaça sur la table, et alluma les bougies. Puis, il retourna aux placards et finit par trouver les trois bouteilles de Pata Negra que sa mère avait laissées là il y a longtemps de cela. Habituellement, quand il voulait prendre une cuite, il préférait l'alcool fort. Mais il pouvait bien faire une exception.

Il retira le bouchon, remplit deux verres à ras bord et en tendit un à Elena par-dessus les bougies. Pendant un instant, il crut qu'elle allait refuser, mais elle avança la main.

— *Grazie*.

Elle avala une grosse gorgée et ferma ses yeux maquillés de noir.

Lorsqu'elle les rouvrit, leur conversation prit un ton différent. Ils commencèrent par se demander pour quelle raison la victime se trouvait dans cette mine. Qu'en pensait le *signore* Hall ? Quel était son avis sur la datation du crime et sur ces vieux journaux retrouvés ?

Circonspecte, Elena acquiesça d'un signe de tête, presque comme si elle se soumettait à l'opinion d'Erik. Et quand il passa au whisky, elle le suivit sans faire de manières.

C'est juste une petite nana, pensa-t-il, même avec ses yeux très maquillés. Une petite Italienne sexy, qui se retrouve assise dans sa cuisine pour une raison mystérieuse.

La nuit se mit à tomber, accompagnée d'une chaleur étouffante. Une touffeur palpable et poisseuse qui s'associa lentement aux effets du whisky jusqu'à faire ruisseler la sueur sur le visage d'Erik.

Il venait juste de l'essuyer d'un revers de manche quand l'Italienne sortit une coupure de journal de son sac : l'article du *Dalakuriren* paru dans le supplément du samedi.

— Ce qui est écrit à propos de la croix... c'est vrai ? demanda-t-elle en pointant du doigt le dernier paragraphe.

Il montra sans doute une réaction un peu niaise, car elle éclata de rire en le voyant :

— C'est l'un des policiers qui me l'a traduit. Il avait l'air de dire que c'était... une invention de votre part. C'est le cas ?

Erik sentit sa bouche se tordre et grimacer.

— Pour ma part, je vous crois ! s'exclama Elena. D'ailleurs, j'en ai déjà parlé au téléphone avec mon rédacteur en chef, qui a dit que cette histoire de croix rendait l'affaire encore plus passionnante. Et donc, il exige que je lui en ramène au moins une photo.

Il ne l'entendait plus vraiment, son esprit s'étant de nouveau focalisé sur cette salope de photographe. L'Italienne le relança :

— Juste une photo, et après je m'en vais. Je ne peux vraiment pas me permettre de partir sans.

Pas partir sans. Erik regarda en direction de la pile de journaux.

— Oui, une photo de la croix serait un vrai plus, jugea-t-il.

— J'apprécierais vraiment !

Il tituba légèrement en se levant de sa chaise. Il prit appui sur un accoudoir, tandis que la sueur se mettait à couler le long de son dos jusqu'à ses cuisses.

Elena éteignit son dictaphone et le remit dans son sac. Puis, elle se leva et s'approcha de lui :

— Je peux vous aider, chuchota-t-elle, dites-moi juste où se trouve la croix.

Erik sentait le souffle de cette femme tout contre son oreille, et il ne voyait pas vraiment pourquoi elle était soudain si pressante. Mais il savait une chose : dès qu'il lui aurait montré la croix, elle le laisserait en plan et reprendrait sa route.

— D'accord... mais en échange, vous devez d'abord faire quelque chose pour moi.

Il la regarda et constata qu'elle acquiesçait de la tête. Elle affichait même un sourire.

— Vous avez juste à me suivre dehors un petit moment, à l'air frais...

Erik n'attendit pas la réponse, et enchaîna d'une voix plus pâteuse :

— Si vous m'accompagnez dehors, je vous montrerai quelque chose. Ensuite, vous pourrez faire vos photos de la croix. Et autant que vous voulez !

En l'entendant répondre, il s'obligea à vérifier en renouvelant sa demande, et il lui fallut un moment pour comprendre qu'elle avait vraiment dit oui.

Elle paraissait tellement délicate, tandis qu'elle l'attendait au pied de l'escalier de la véranda,

debout sur l'allée de gravier. Quand Erik arriva à sa hauteur, il fit une tentative pour entourer ses épaules de son bras, mais elle se déroba d'un pas de côté. Puis il s'entendit tenir quelques propos décousus sur la maison et sa mère, surpris de la voir rire en prétendant qu'elle avait tout compris.

Il lui indiqua le chemin jusqu'à l'arrière de la maison et pendant qu'il la regardait marcher devant lui, il n'avait qu'une envie : empoigner ses hanches qui ondoyaient avec souplesse.

Erik alla prendre deux serviettes dans la petite remise située juste derrière la maison. De retour sous la lumière de la lune, il fit signe à Elena de le suivre, pour atteindre le passage dans la clôture en bois donnant sur le chemin qui descendait à travers la forêt de pins.

Lorsqu'ils atteignirent la lisière du bois, elle s'arrêta pour lever son regard vers la lune.

— *Quanto è bello !* Comme c'est beau !

Un bref instant, l'Italienne donna l'impression d'hésiter. Mais dès qu'Erik lui imprima une légère poussée dans le dos, elle se remit docilement à avancer dans l'obscurité.

Tandis qu'ils marchaient côte à côte, elle commença à l'interroger de sa voix claire sur la croix. Quel était son aspect, quel examen en avait-il fait ? Puis, elle lui demanda à plusieurs reprises s'il avait découvert autre chose en bas dans la mine, dont il n'aurait pas parlé à la police.

Même si Erik marqua une hésitation, il ne réussit pas à en dire davantage, sa gorge se nouant comme à chaque fois qu'il s'apprêtait à le faire. Dans l'obscurité, il chercha à tâtons la main d'Elena et parvint à lui effleurer les doigts. Mais elle accéléra le pas, et bientôt, le chemin en pente déboucha sur le rivage du petit lac forestier.

Brillante comme de la soie, la surface de l'eau était recouverte de nénuphars blancs, de la rive jusqu'à l'extrémité d'un ponton en forme de T. Le plus souvent, la floraison prenait fin en septembre. Mais cette année, les pétales duraient encore, nourris par des racines bien ancrées dans la vase.

Erik posa un premier pied nu sur les planches humides du ponton et remarqua à ce moment-là que la journaliste n'avait pas l'intention de le suivre. Il continua jusqu'à l'échelle en fer-blanc qui descendait dans les eaux sombres. De là, il se retourna. Tandis qu'il se déshabillait entièrement, il pouvait entrevoir Elena sur la rive, debout, bras croisés. Mais il lui était impossible de distinguer la tête qu'elle faisait.

— Alors, Elena... vous voulez voir la croix ? Si vous voulez vraiment la voir, il va falloir venir nager avec moi.

Puis Erik se retrouva nu face à l'eau. Il resta là longtemps, afin qu'elle puisse le contempler autant qu'elle le souhaitait.

— *Signore* Hall...

Les mots semblaient chuchotés tout près de lui. Mais son corps était déjà en mouvement, prêt à fendre la surface de l'eau.

L'alcool lui donnait la sensation de porter une armure de plomb, Erik ignorait combien de temps il allait continuer à couler. Puis d'un coup, son instinct lui commanda un premier mouvement de brasse, suivi d'un autre, et il remonta ainsi jusqu'à jaillir à la surface de l'eau. Erik roula alors sur lui-même pour se retrouver à flotter sur le dos et il ouvrit les yeux.

Il les cligna plusieurs fois avant d'admettre que c'était bien Elena qu'il voyait là-bas, debout près de l'échelle, entièrement nue à l'exception d'un bandage noir enroulé autour de son biceps. D'abord, elle s'étira, tendant les bras devant elle, la taille bien dessinée. Puis d'un coup, elle plongea du bord du ponton, passa à sa hauteur en crawlant, avant de continuer vers le milieu du lac.

C'est seulement quand il but la tasse qu'Erik réalisa être resté bouche bée. Il tenta de la rattraper pour s'emparer de ce corps. Mais il dut bientôt renoncer à l'idée et le temps sembla se ralentir. Pendant qu'ils se laissaient lentement dériver, ni l'un ni l'autre ne parlaient, Elena ne manifestait aucun empressement. Ils se contentaient de se laisser porter par les eaux. La lune, à un cheveu d'être pleine, était située très loin au-dessus d'eux. Les seins d'Elena dansaient à la surface de l'eau, comme en apesanteur, et elle ne semblait pas faire cas des regards d'Erik.

Mais la marche du temps reprit son rythme, et c'est Elena qui sortit de l'eau en premier. Elle prit l'une des serviettes et l'enroula autour de son corps. Elle marcha alors en direction d'une petite étendue d'herbe plus haut sur la rive, en lisière de forêt.

Erik voulut se dépêcher de la suivre. Après s'être hissé le long des trois barreaux de l'échelle, il s'assura du regard qu'Elena se trouvait bien là-bas, assise sur l'herbe.

Ses pieds mouillés laissèrent leurs empreintes sur les planches de bois du ponton, avant qu'il ne rejoigne l'îlot de verdure. Erik s'accroupit près d'Elena, avant de tenter une nouvelle fois de placer un bras sur ses épaules. Mais elle lui échappa d'un vif mouvement de recul, et c'est d'une voix acérée qu'elle lui dit :

— Vous avez promis, pour la croix.

— Oui, oui, marmonna-t-il en essayant de nouveau de la prendre dans ses bras.

— Donc première chose, vous allez la chercher.

Entouré de longs cils, le regard noir d'Elena irradiait de détermination, et après une dernière tentative maladroite, il comprit n'avoir d'autre choix que de se lever pour s'exécuter.

Une serviette nouée autour des hanches et le torse nu, Erik remonta vers la maison d'un pas mal assuré. Un moment plus tard, lorsqu'il réapparut au bas du chemin, il tenait dans une main une bouteille de vin ouverte. Il la leva en signe d'invitation, mais en s'approchant il réalisa que son geste tombait à plat. Les yeux d'Elena étaient déjà rivés sur l'objet qu'il portait dans l'autre main : une croix blanc ivoire, terminée à son sommet par une boucle.

— *Bentornata*, bon retour parmi nous, murmura-t-elle.

Erik déposa la croix au creux des mains tendues d'Elena.

Ils restèrent assis un moment, à distance l'un de l'autre, le lac aux nénuphars et le ponton un peu en dessous d'eux. Elena était toujours nue sous sa serviette, examinant la croix tandis qu'Erik buvait le vin au goulot. Il fit bien une tentative pour approcher la bouteille de la bouche d'Elena, mais elle s'esquiva d'un mouvement rapide sans même le gratifier d'un regard.

Et cette maudite inspection qui n'en finissait pas – il n'arrivait pas à comprendre ce que faisait la petite Italienne. Elle tournait sans cesse la barre verticale de la croix sur elle-même, comme si elle savait déchiffrer les inscriptions gravées dessus. Par moments, il avait l'impression qu'elle murmurait quelque chose, mais il voyait bien que sa bouche restait close.

— C'est ma croix, vous savez. C'est moi qui l'ai trouvée, dit Erik à voix basse.

Elena se tourna vers lui, et il aurait juré qu'elle lui avait montré les dents, tel un prédateur. Il ne restait plus rien de l'amabilité d'Elena, dont le visage aux traits parfaits n'exprimait que rejet et froideur.

— Pour tout vous dire, j'ai un autre petit secret...

Erik se rapprocha d'elle.

— Un autre petit secret que j'ai trouvé au fond de cette mine. Une chose dont je suis seul à connaître l'existence.

Délaissant la croix, le regard d'Elena se leva vers lui.

— Mais ça va vous coûter plus cher. Un baiser, c'est le prix à payer pour voir.

Elena prit le temps d'éclater de rire avant de se couvrir la bouche.

— Un baiser, répéta-t-il d'une voix pâteuse.

D'un geste circulaire du bras, il lui enveloppa les épaules et pressa sa bouche contre la sienne. Mais un coup de coude le percuta en plein dans l'estomac et lui coupa le souffle. Elena se retrouva libre.

— Juste un petit baiser, tenta de nouveau Erik.

— Quel genre ? demanda Elena.

Il mâcha dans le vide et sentit le goût âcre de la nausée lui emplir la bouche. Soudain, une vague de noirceur monta en lui, recouvrant tout sur son passage. Sa voix se fit mordante, aiguisée, pointue. Plus la moindre trace d'obséquiosité :

— Tu sais que ça va te coûter cher, espèce de salope !

Il bondit sur elle avec une telle violence qu'il se surprit lui-même. Il pressa ses lèvres contre celles d'Elena, l'obligea à ouvrir la bouche et y fourra sa langue. D'un mouvement de balancier, il se retrouva assis sur elle gisant dos sur l'herbe. Bien calé à hauteur de poitrine, il bloqua les bras d'Elena de ses genoux pour conduire l'affaire comme il le souhaitait.

— *Pezzo di merda !*

D'une main, il lui agrippa fermement la bouche, tandis que de l'autre, il tira résolument sur la serviette qui recouvrait ses seins. Mais pendant un court instant, il perdit le contrôle. L'un des bras d'Elena se libéra, et la gifle qu'elle lui asséna lui brûla la joue. Comment cette petite main pouvait-elle frapper si fort ?

La puanteur de cette mine du diable et la vision de cette photographie à queue de cheval avec ses photos à la con rejaillirent dans son esprit.

Erik bloqua de nouveau les bras d'Elena au sol et vint coller son entrejambe contre la bouche de sa victime.

Mais au moment précis où il parvenait à se libérer de la serviette entourant ses propres hanches, sa tête parut se briser d'un coup. Le bruit fut intense et strident, comme le son aigu d'une scie circulaire qui lui fendrait le front. Il versa lourdement sur le côté, pressant ses mains contre ses oreilles pour arrêter la souffrance. Des ongles effilés creusaient et fouillaient l'intérieur de sa tête. C'était comme si...

Il lui sembla ensuite que la douleur disparaissait, et en plissant les yeux, il se mit à tâtonner à la recherche du corps d'Elena.

Quelque part aux alentours, retentit un bruit de verre qui se brise.

Juste avant de recevoir le coup, Erik Hall était parvenu à se rasseoir, mais n'eut pas le temps de discerner le tesson de bouteille qui l'atteignit dans un sifflement.

Il ne sut jamais non plus avec quelle force Elena lança le verre acéré contre sa tempe, où il pénétra comme dans du beurre. Pas plus qu'il n'eut conscience de cette tranchée sanglante causée par ce même tesson de verre entre son globe oculaire et son hémisphère cérébral droit, avant qu'il n'aille se ficher dans la cloison nasale.

Un peu au-dessus de ce corps gisant dans l'herbe, une douce brise caressait la cime des pins. S'ajoutait à cela le clapotis paisible du lac. Et puis, se rapprochant de plus en plus, le bruit d'une

voiture dont le moteur allait en cahotant.

Don Titelman

Sur un dernier soubresaut du moteur, Don réussit à arrêter sa Renault devant la maison d'Erik Hall quand le rugissement d'une moto déchira la nuit. Dans son rétroviseur, il vit la lumière arrière rouge fuser au-dessus de l'asphalte en direction du sud et disparaître dans l'obscurité.

Il baissa les yeux vers le levier de vitesse de son tas de ferraille dont l'embout en plastique était fendu et tira sur le manche du frein à main bardé de ruban adhésif. Puis il essaya de faire fonctionner le mécanisme capricieux de sa poignée de porte, jusqu'à parvenir au bon clic et pouvoir ouvrir.

Pendant ce temps, le vrombissement de la moto s'était atténué pour ne plus être qu'un lointain bruissement. Mais depuis toujours, Don possédait une ouïe très fine. Et le bruit qu'il avait perçu était celui d'un gros moteur Boxer. Un bicylindre à quatre temps parfaitement réglé, permettant d'atteindre une vitesse maximale de plus de 250 kilomètres/heure à environ 8 000 tours. Une machine allemande. Une BMW.

Don pivota ses minces jambes afin de poser ses pieds au sol. Il redressa les genoux pour se dégourdir les articulations et passer à autre chose, mais sa mémoire des chiffres était encore à l'œuvre.

Bayerische Motoren Werke. L'entreprise ayant produit le premier turboréacteur opérationnel. Engin monté le 18 juillet 1942 sur une Hirondelle, un Messerschmitt ME 262. Premier test en vol en 1944 en Basse-Saxe, avant d'être lancé à partir de 1945 dans la défense désespérée du cœur même de la bête : Stuttgart, Ulm, Munich, Innsbruck, Salzburg. L'ultime arme de qualité supérieure de cette guerre avec les fusées V2.

Don se cogna le poignet sur le montant de la portière et la douleur arrêta net le flot de sa mémoire. Il pivota et finit par s'extraire du siège conducteur, avant de refermer violemment la portière déglinguée derrière lui. Il se frotta les mains pleines de particules de rouille et regarda vers la clôture en bois d'Erik Hall.

Il ne pouvait pas vraiment dire comment il avait imaginé la maison du plongeur, mais il n'avait pas prévu que toutes les lumières seraient éteintes. Il était à peine... Oui bon, 23 heures. La véranda n'était éclairée que par la lune. Pourtant, il paraissait singulier que le plongeur dorme déjà. Cette dernière semaine, la plupart des appels téléphoniques en provenance d'Erik Hall l'avaient réveillé en pleine nuit, le plongeur y allant à chaque fois d'une nouvelle théorie fumeuse sur l'étrange croix en sa possession.

Il pouvait bien se permettre d'aller frapper. Passer à l'improviste, c'est ce que font les gens à la

campagne, pensa Don.

Tout en marchant vers la grille, il laissa sa main glisser sur la palissade de bois tressé. Même avec ce peu de lumière, il était clair qu'on avait investi beaucoup d'amour dans cette maison. Don souleva le loquet et poussa. La grille s'ouvrit en raclant sur le gravier.

Depuis que le bruit de la moto avait disparu, on n'entendait plus que le léger murmure de l'air, ainsi que l'eau de pluie gouttant dans un tonneau depuis une gouttière. Don avait eu de l'orage sur la route, mais il semblait qu'il soit passé ici depuis un bon moment et il faisait particulièrement chaud pour une heure si tardive.

À la lumière de la lune, il remonta l'allée et en vint à apercevoir son propre reflet dans les vitres de la véranda. Il monta l'escalier et se risqua à frapper à la porte d'entrée, mais il n'y eut aucune réaction à l'intérieur. Il pencha son front sur la vitre et jeta un coup d'œil.

Malgré l'obscurité, il distingua une paire de bottes, et un peu plus loin, devant une horloge ancienne de Mora, deux fauteuils en rotin et leurs coussins brodés, ainsi qu'une paire de sabots de bois éculés. Il vit aussi un coupe-vent portant un logo orange, que le plongeur avait suspendu sur un cintre, de même qu'un gilet bleu. Une affiche était accrochée sur le battant d'une porte qui semblait mener de la véranda au vestibule. L'image proposait un inventaire des fleurs sauvages suédoises, avec un porte-parapluies vide placé juste à hauteur du myosotis de Dalie.

Don frappa de nouveau, et cette fois sans retenue. Une vraie série de coups que Hall ne pourrait manquer s'il se trouvait dans quelque coin sombre de la maison. Mais il n'y eut aucune réponse : rien d'autre que le souffle du vent dans les feuillages et plus loin, au coin de la bâtisse, le clapotement des gouttes d'eau à la surface d'un tonneau rempli à ras bord.

Il était sur le point d'abandonner quand il actionna la poignée de porte par pur réflexe. Elle s'ouvrit en grinçant. Pendant un instant, Don demeura indécis au sommet des marches, avant de pénétrer dans cette véranda à l'odeur de vin rouge et de bougie consumée.

— Il y a quelqu'un ?

Rien que le tic-tac apaisant de l'horloge ancienne.

— Hé ho !

Don resta un moment sans bouger, comme hésitant.

Puis il se dit qu'il venait de trop loin pour repartir, et il se mit à cogner contre la porte recouverte de l'affiche aux fleurs. Mais il n'obtint d'autre réponse que ce même silence ponctué du battement régulier du balancier de l'horloge.

Tout en continuant à avertir de sa présence, il traversa une salle de séjour meublée de fauteuils recouverts de velours rose. Il se retrouva alors dans un petit couloir, face à une porte bleue. Don la poussa et balaya du regard une pièce tout en longueur avec vue sur l'arrière de la maison.

En se retournant, il aperçut une autre porte donnant sur la cuisine. Il entra et remarqua la lumière orange de la machine à café. Le plongeur ne pouvait donc pas être bien loin. Il découvrit aussi deux verres posés sur la table, en plus d'un bougeoir et de deux bouteilles de vin. En allumant la lampe en porcelaine, il s'aperçut que l'une d'elles était encore à moitié pleine. Soudain, son sang se glaça en distinguant la silhouette d'une longue et mince créature côté fenêtre. Mais en remuant sa propre main, il constata que ce n'était rien que son propre reflet dans la vitre.

Il avait toujours eu un nez crochu. Un vrai nez juif, *yiddishe nuz*, qui ressortait du visage comme une patère mal fixée. Il avait acheté ses lunettes style aviateur quelques années auparavant, quand sa vue avait commencé à baisser, à peu près à l'époque où ses cheveux s'étaient mis à grisonner et à se clairsemer. Depuis l'adolescence, il s'était toujours tenu un peu voûté. Mais il ne savait dire depuis

quand il était si maigre, ou à quelle date la peau de ses mains avait pris cette teinte jaunâtre. Sa veste en velours n'aidait pas vraiment, elle accentuait l'arrondi de ses épaules tombantes. En fait, il ne pouvait se sentir fier que d'une seule chose : sa nouvelle paire de Doc Martens, malheureusement hors-cadre de son reflet sur la vitre.

Il y eut alors un cliquètement en provenance du réfrigérateur, et le cœur de Don se mit à tambouriner de plus en plus vite, même s'il comprit rapidement que c'était juste l'hélice du moteur en train de tourner. Les palpitations allèrent *crescendo* jusqu'à laisser place à cette sensation d'étouffement au niveau du sternum qui désormais lui était familière. Son inquiétude grandissante finirait bientôt par provoquer un assèchement de la bouche et des difficultés de déglutition.

Don plongea une main dans son sac et en ressortit une boîte de Clonazépam achetée en Russie. C'était la première fois qu'il essayait ces comprimés, mais ils devaient convenir. Il en prit six, de forme plate et dosés à deux milligrammes, qui atterrirent sur sa langue râpeuse et qu'il tenta d'avaler. Se souvenant des bouteilles, il s'approcha de la table et se servit un verre. Tout en buvant ce vin au léger goût ferreux, Don se dit qu'il ne se comportait pas comme un homme respectable, le *khoshever mentsh* de Bube. Néanmoins, à sa décharge, sa venue au domicile d'Erik Hall, à l'extérieur de Falun, n'était pas vraiment de son fait.

Il reposa son verre et écouta le tic-tac de l'horloge. À sa montre, il ne restait qu'une demi-heure avant minuit. Il pouvait bien passer trente minutes chez le plongeur à l'attendre, à condition de ne pas se sentir oppressé par l'obscurité du lieu.

Il n'y avait pas de lumière dans le couloir, mais il trouva un vieil interrupteur en bakélite à l'entrée du séjour. L'éclairage puissant provoqua des reflets sur toute la rangée de fenêtres. Il déplaça son regard sur l'autre côté de la pièce et tomba sur un corps sans pieds ni tête. Il était suspendu sur un cintre accroché au battant d'une porte entrouverte.

Il approcha pour toucher la matière de ce qui était en fait une combinaison de plongée en Néoprène, tout en se demandant qui pouvaient bien être ces gens qui décidaient de leur plein gré d'aller se glisser dans des labyrinthes situés plusieurs centaines de mètres sous terre. Au même moment, il entendit les charnières grincer et la porte s'ouvrit lentement.

Pendant un instant, il crut voir quelqu'un allongé sur le lit, mais ce n'était qu'un fouillis de couvertures. Cependant, tout portait à croire que le plongeur n'était pas loin : l'ordinateur était en marche, avec à l'écran l'article du journal local traitant de la fameuse croix. Le sol était jonché de journaux et de magazines, dont certains contenaient des photos de femmes aux jambes écartées, en plus du linge sale amoncelé à droite et à gauche, ainsi que des tasses ou verres usagés abandonnés ici ou là. La chambre était *ein khazershtal*, une vraie porcherie. Don s'apprêtait à repousser la porte quand son regard perçut quelque chose qui détonnait avec le reste. Une photographie couleur sépia se trouvait sur la table de nuit, derrière une bouteille de gin, en appui contre le mur. Elle représentait une sorte... d'église ?

Il fit quelques pas au milieu du désordre, s'empara de la photo et l'emporta avec lui dans la salle de séjour.

Il s'aperçut alors qu'il s'agissait d'une cathédrale, non d'une église. Le monument incluait trois nefs, ainsi qu'une croix surmontant la façade. Des rosaces ornaient le dessus des portes closes, le tout encadré par deux hautes flèches. Une partie de la photographie s'était effacée avec le temps, mais on distinguait encore la silhouette floue de trois personnes dont un enfant, marchant sur la place pavée située devant l'édifice. Ils étaient sans doute passés là juste au moment où la photo avait été prise, il y avait de nombreuses années de cela.

Avec précaution, les doigts de Don courbèrent cette photographie particulièrement rigide. En la

retournant, il comprit qu'il s'agissait d'une carte postale. Il n'y avait ni timbre, ni nom de destinataire mentionné sur les pointillés réservés à cet effet, mais un texte en français imprimé dans le coin supérieur gauche :

« La cathédrale Saint-Martin d'Ypres. »

Et là où se trouvaient habituellement les salutations de l'expéditeur, Don découvrit la trace rouge de deux lèvres dessinant un baiser, surmontée de quelques mots de français à l'encre bleue rédigés à la main d'une écriture soignée :

« La bouche de mon amour Camille Malraux
le 22 avril
l'homme vindicatif
l'immensité de son désir
les suprêmes adieux
1913. »

Don tourna de nouveau la carte pour réexaminer la photographie. La cathédrale d'Ypres, un peu avant la Première Guerre mondiale. Deux ou trois phrases écrites en français, à une femme aimée, en date du 22 avril 1913. Des mots qui rappelaient un poème.

C'est alors qu'il entendit un cliquetis en provenance de la véranda. Don eut juste le temps de se dire que c'était le plongeur quand il entendit la vieille horloge sonner le premier des douze coups de minuit. Il tapota légèrement la carte postale sur la paume de sa main en attendant que le silence revienne, avant de constater que le délai qu'il s'était accordé venait d'expirer.

Une fois la lumière du séjour éteinte, il vit de nouveau le ciel étoilé au travers des fenêtres. Puis il distingua les draps qui pendaient sur un fil à linge tendu là-bas, vers la clôture en bois. Et juste derrière la palissade, ce qui ressemblait au début d'une pente descendante couverte de hauts arbres.

Quelque chose avec ces comprimés ne tournait pas rond, et Don aurait juste voulu s'asseoir dans un fauteuil de la maison pour se reposer. Mais il se dit qu'il serait mieux dans sa voiture, afin de ne pas passer pour un intrus si le plongeur venait à rentrer vraiment tard.

Don laissa la véranda derrière lui et reprit l'allée en direction de la grille. Réalisant qu'il tenait encore la carte postale à la main, il la glissa distraitement dans la poche intérieure de sa veste. Mais comme elle était trouée, la carte se retrouva dans la doublure. Il poussa un juron, avant de se dire qu'elle pouvait bien rester là jusqu'à ce qu'il rencontre Erik Hall.

Il abaissa autant que possible le dossier du siège avant de sa voiture, s'allongea, ferma les yeux et repensa à cette carte postale. Mais le Clonazépam commençait à le rendre vraiment malade. Il rouvrit les paupières et s'aperçut que le volant avait pris une curieuse forme ovale. Et bien qu'il en soit tout proche, il éprouva des difficultés à ouvrir la portière pour prendre un peu l'air.

Lorsque ses doigts finirent par atteindre la poignée, ils étaient mous comme de la pâte. Il fut obligé de peser de tout son corps contre la portière pour se sortir de là. L'air était chaud, et il resta d'abord allongé au sol, replié sur lui-même, le souffle haletant. Il eut ensuite la sensation que l'acide carbonique se répandait dans ses jambes et il prit conscience qu'il devait bouger d'une manière ou d'une autre. Il s'obligea à se relever et constata qu'il se remettait à marcher.

Il avait sans doute erré depuis un moment quand il comprit se trouver en contrebas de la maison.

Devant lui, la lumière de la lune éclairait le départ d'un chemin qui allait se perdre dans la nuit en serpentant. Ses jambes engourdies le portaient de l'avant, pendant que Don puisait dans son sac pour mettre la main sur le produit qui lui éclaircirait l'esprit, tâtonnant entre les flacons et les seringues sous emballage.

Au cœur de cette forêt de pins, il sentait les arbres l'enserrer de plus en plus, comme à vouloir l'enfermer dans une grotte. Parvenant à mettre la main sur quelques cachets, il fit tomber le premier sur le chemin et ne réussit pas à le retrouver même en fouillant le sol des doigts. Maintenant qu'il se retrouvait assis là, au plus mal, il se demandait comment il pourrait se relever.

Il sentait le poids qui oppressait sa poitrine et sa respiration qui devenait dangereusement faible. Du fait de l'obscurité, il en vint à saisir une boîte de médicaments au hasard. Peu de temps après, sa vision se voila entièrement.

*

Lorsque Don rouvrit les yeux, il était allongé sur le chemin forestier à regarder vers le ciel et il eut l'impression que celui-ci avait changé de couleur. Désormais, le beige dominait, avec un faisceau de bleu qui le poussa à se demander si le matin n'était pas déjà là. Si c'était le cas, il se réjouissait que le plongeur ne soit pas tombé sur lui.

Il s'assit et regarda autour de lui.

Oui, c'était bien le matin. Un merle sifflait non loin, et au bout du chemin, la surface de l'eau brillait. En se remettant en marche, il vit le ponton en forme de T qui avançait au milieu des nénuphars verts à fleurs blanches. Et tout au bout des planches, on distinguait une chemise aux motifs rouges.

Don songea que le plongeur s'était peut-être noyé, ce qui pouvait expliquer les machines allumées dans la maison et la porte d'entrée non verrouillée. C'est alors qu'il repéra une personne qui dormait, allongée près de la lisière du bois.

La rosée brillait tout autour du plongeur, car qui d'autre que lui aurait pu se trouver allongé là dans l'herbe, entièrement nu ?

Mais à hauteur de sa tête, pas de verdure scintillante, juste une flaque boueuse. Un peu comme si Erik Hall s'était couché pour se reposer en posant son visage dans une mare couleur rouille.

Il se rapprocha un peu plus. Ce n'était que l'aube, mais le soleil brillait déjà fort. Pas le moindre mouvement anormal. Don crut avoir une hallucination, tout un côté du visage du plongeur étant arraché – depuis la tempe jusqu'au sommet du nez, via l'orbite oculaire droit.

L'œil avait disparu, ou peut-être traînait-il quelque part dans cette flaque boueuse. Difficile de bien discerner, puisque des premières boucles de cheveux jusqu'au cou, ce côté du visage d'Erik Hall était recouvert d'une couche de sang coagulé semblable à une bouse de vache.

Don hésita à rester, mais ses jambes le portèrent tel un automate et il s'écroula à genoux près du plongeur. Ses mains d'ancien médecin cherchèrent quelque chose à faire. Mais au moment de toucher cette masse rouge, son estomac se noua, l'obligeant à vite se pencher pour retenir son envie de vomir. Son cœur se remit à tambouriner et il fouilla dans son sac. Au lieu d'une boîte de médicament, c'est un objet en plastique de forme rectangulaire que ses doigts saisirent en premier.

En le regardant de plus près, Don comprit qu'il s'agissait de son téléphone portable. Il appuya sur le bouton de mise en marche et l'écran indiqua un très faible niveau de batterie. Pendant qu'il se battait contre les spasmes provoqués par son envie de vomir, ses doigts composèrent le 112.

La plage de Solrød

L'asphalte du pont d'Öresund défilait à toute vitesse juste au-dessous des cale-pieds de la moto. Abritée derrière le carénage en fibre de carbone, Elena se tenait fermement recroquevillée sur son engin, sa mince poitrine collée contre le réservoir d'un blanc immaculé. Depuis qu'elle avait modifié les suspensions, il n'y avait pratiquement plus d'amortisseur entre son corps et les roues, ce qui l'obligeait à utiliser la force de ses cuisses pour parer au plus vite le moindre soubresaut provoqué par telle anfractuosité ou irrégularité de la chaussée. Exactement ce qu'il fallait pour que son mental reste totalement concentré sur cette seule tâche et que l'image cesse de venir hanter son esprit.

Mais la scène lui revenait encore – le corps du plongeur s'effondrant sur l'herbe et tout ce sang qui jaillissait sur son visage. Il lui aurait été plus facile de se trouver une forme d'excuse si la bouteille qu'elle tenait dans sa main n'avait pas déjà été cassée. Elle aurait peut-être pu se dire qu'elle avait tenté d'utiliser la solution la moins violente et que le coup de bouteille n'avait pas été porté avec l'intention de faire si mal.

Seulement, les choses ne s'étaient pas passées ainsi.

En réalité, elle avait consciemment brisé la bouteille contre une pierre, avant de frapper de toutes ses forces avec le bord tranchant sur un homme dont elle savait qu'il était alors vulnérable et faible.

Elle se souvenait encore de l'odeur de son entrejambe collée contre elle, mais elle ne pouvait plus se remémorer l'image du tesson de verre s'enfonçant dans sa tempe.

Son souvenir se résumait à des sons : les craquements à l'intérieur du visage quand elle remuait et tirait sur le tesson de bouteille afin de l'extraire de l'orbite. Venaient après quelques images isolées d'elle-même enfilant son gilet et ses bottes. C'était probablement à ce même moment qu'elle avait deviné pour la première fois un bruit de moteur qui approchait, au-dessus de la forêt de pins.

Elle se revoyait courir sur le sombre chemin forestier, se souvenait de la surprise qu'elle avait ressentie en remarquant qu'elle tenait toujours le tesson à la main en atteignant la clôture du jardin. Elle avait pris son élan, l'avait jeté aussi loin qu'elle pouvait, et l'avait entendu atterrir dans les fourrés. Elle s'était alors remise à marcher vers la maison quand la lumière de deux phares l'avait aveuglée. La voiture avait freiné avant de s'arrêter à proximité de la grille. Le véhicule était resté garé tous phares allumés, sans que rien ne se passe, et dans son trouble, Elena n'avait pensé à rien d'autre qu'à protéger sa croix.

Elle s'était remise à courir en direction du bosquet où elle avait dissimulé sa moto. Une fois sur place, elle avait enveloppé le pâle métal de la croix dans sa cape de pluie, avant de bien caler le tout

entre son corps et le siège et de démarrer en trombe dans la nuit noire.

Elle y vit plus clair en atteignant un panneau routier qui indiquait « Ludvika 17 ». C'est là qu'elle s'arrêta pour aller se soulager dans un petit bois de bouleaux. Le temps aidant, Elena finit par retrouver ses esprits. Elle prit conscience de l'erreur commise sous le coup de la panique, ayant quitté la maison du plongeur sans même tenter de découvrir l'autre secret qu'il détenait. Mais il était trop tard pour y retourner, et peu importait ce qu'ils lui diraient, elle ramenait quand même la croix.

De retour à sa moto, elle sortit une combinaison en cuir de son bagage. Elle se glissa à l'intérieur de cette peau bien tendue, avant d'enfoncer sa tête dans son casque intégral d'un noir mat. Elle se pencha en avant, sa main gantée vrilla la poignée d'accélération et elle reprit sa route.

Jusqu'à Jönköping, elle ne croisa pratiquement personne. Elle dut attendre les premières heures du jour, entre Helsingborg et Malmö, pour rencontrer quelques Suédois éveillés. Elle réduisit alors la puissance de sa machine et, lâchant des yeux les indications vert pâle de ses cadrans numériques, Elena vit apparaître un poste de péage danois.

Elle était enfin hors du pays.

Après avoir laissé Copenhague derrière elle, Elena emprunta la E 20 en longeant la côte du Sjælland et la baie de Køge. De là, elle suivit les instructions : elle sortit en douceur de l'autoroute à hauteur de Cordozavej, prit ensuite à droite sur Jersie Strandvej, jusqu'à ce que la BMW s'arrête à hauteur de la dernière rangée de maisons en briques.

Elle ôta son casque et se massa les tempes pour chasser le chuintement qui lui emplissait la tête. Elle avait commencé à l'entendre dès l'aube, mais l'avait pris pour un simple bruit annexe du moteur. Seulement, même à l'arrêt, il persistait. L'intensité pouvait varier, mais il demeurait audible, un peu comme la voix des parents quand, enfant, on est sur le point de s'endormir.

Durant le voyage, elle avait conservé la croix logée à l'intérieur de sa combinaison en cuir, tout contre sa poitrine. Elle baissa donc la fermeture Éclair pour la toucher à travers la cape de pluie qui l'enveloppait encore. Le métal était toujours froid comme de la glace, alors qu'il aurait dû se réchauffer au contact de son corps. Elle remonta la fermeture Éclair, avant de se projeter vers l'arrière à deux mains et de glisser de sa selle. À chacun de ses pas, les semelles de ses bottes laissaient des traces dans le sable recouvrant l'asphalte.

Exactement comme on lui avait dit, elle trouva la boîte aux lettres sur laquelle figurait un autocollant « DF ». Un dessin ovale entouré de flèches rouges, symbole du Dansk Folkeparti¹. Ouvrant le couvercle de la boîte, elle s'empara d'une enveloppe.

Elena suivit ensuite le chemin qui menait à une longue plage. Le vent s'était mis à souffler, transportant d'infimes particules de sable balayées à la surface des dunes. Apparemment gênée, elle pressait alternativement du doigt sur l'une et l'autre entrée de ses conduits auditifs. Elle avait beau essayer d'ouvrir grand la bouche et de bâiller, les chuchotements ou autres bruissements internes ne voulaient pas cesser. Ses sens lui jouaient ce type de tours depuis bien longtemps, mais vraisemblablement, dans ce cas précis, elle était juste fatiguée.

Une fois totalement assurée d'être seule, Elena se posa dans une petite gorge, au creux de dunes parsemées d'herbes jaunâtre. De là, elle pouvait contempler les sombres étendues de varech et les scintillements de la mer. D'un geste décidé, elle déchira le bord de l'enveloppe et en sortit un téléphone portable à carte prépayée ainsi qu'un bout de papier sur lequel figuraient les treize chiffres d'un numéro en Allemagne. Elle mit le chronomètre de sa montre sur zéro, même en sachant d'avance que son interlocuteur raccrocherait de lui-même dès que le temps imparti serait terminé.

Le crépitement de deux sonneries avant cette voix qui, depuis l'enfance, la faisait succomber d'angoisse :

— *Ja ?*

— *Es ist das Echte.* C'est bien la vraie.

— *Eine erfreuliche Nachricht, Elena.* Voilà une bonne nouvelle, très bien.

— *Aber...* Mais...

— *Ja ?*

— *Es gab eine Abweichung.* Il y a eu un imprévu.

— *Das wissen wir bereits,* interrompit la voix. Nous sommes déjà au courant. Ne t'inquiète pas, nos amis sur place nous ont déjà promis de s'en occuper.

Ses doigts desserrèrent leur emprise sur le téléphone. Elle regarda sa montre, plus que trente secondes.

— Et il y a autre chose...

— Autre chose ?

— Il a trouvé une autre chose.

De nouveaux craquements. Puis la voix qui revient.

— Elena ?

— *Ja ?*

— *Komm jetzt zurück nach Hause.* Rentre immédiatement à la maison.

Le son léger d'un petit coup sec lui parvint, avant qu'elle n'entende plus que le bruit du vent et le murmure de ces chuchotements dans sa tête.

Elle prit le temps de retirer la batterie du téléphone tout en songeant à cet endroit qu'il avait appelé leur maison. Officiellement, c'était peut-être le cas, mais jamais Elena ne le considérerait comme tel. Elle pouvait se le figurer, tourné vers la grande fenêtre, les ridules aux commissures de ses lèvres plus creusées, ne serait-ce que d'un soupçon. Au moment où l'image lui apparut, elle acquit la certitude d'avoir grossièrement échoué.

Sous sa combinaison de cuir, la froideur de la croix envahissait sa poitrine. Elena se releva et fit partir le sable en se brossant.

En retournant vers la moto, elle jeta la carte téléphonique prépayée dans une poubelle. Quant à l'appareil lui-même, elle le balança par-dessus le parapet du pont de Stora Bält, juste avant d'atteindre Fyn.

Maintenant, la moto allait pouvoir montrer tout le potentiel de son moteur Boxer, ses allègements et ses jantes en magnésium : plus que cent quatre-vingts kilomètres avant d'atteindre Flensburg et la frontière allemande. De là, c'était l'autoroute E45 jusqu'à Hanovre, avant de bifurquer en direction de la Rhénanie du Nord Westphalie.

Et voilà qu'une douleur gagnait peu à peu son corps, atteignant son biceps entouré d'un bandage. Elena sentit qu'il lui fallait s'étourdir, pouvoir enfin se perdre dans la vitesse.

¹- Parti de la droite populiste danoise.

Interrogatoire

Le lieu avait d'abord porté l'enseigne EPA, puis Tempo, avant qu'aujourd'hui ce ne soit Åhléns. Une femme enceinte poussant un landau eut tout juste le temps de sortir du grand magasin avant que les portes automatiques ne se referment dans un soufflement. Un peu plus loin, juste devant le Systembolaget¹, deux jeunes filles aux yeux maquillés de khôl attendaient un dealer potentiel, et même si aucune d'entre elles ne le pensait juste à cet instant : la rue commerçante d'Åsgatan située en plein centre de Falun était vraiment un endroit horriblement ennuyeux.

En partant vers l'église Kristinekyrka et la place pavée de Stora Torg, on se trouvait dans la partie de la ville dite « charmante ». Mais si on traversait la rivière à la hauteur de la place Fisktorg, on se retrouvait au plus près du quartier de la Mine de cuivre, qualifié de « minable », construit sur des couches de scories accumulées pendant des siècles. Et c'est de ce côté, tout de suite après le pont, que se trouvait le commissariat central de Falun.

Fin des années soixante, il y avait eu pas mal de protestations quand on avait rasé un bâtiment ancien abritant des bains publics pour construire à la place cet immeuble en béton brut, dont le devant s'incurvait comme une demi-lune inclinée. La façade courbe était recouverte de dalles longues et étroites colorées de goudron, et tout le long de la partie concave couraient deux rangées de fenêtres insonorisées, avec persiennes tirées pour se protéger du soleil de cette matinée.

L'un des quatre bureaux de la brigade criminelle réservés aux interrogatoires se situait à l'angle du deuxième étage, fenêtres masquées par des stores à lattes orientables. Sur la table en placage de bouleau plastifié à moitié plongée dans la pénombre, traînait un carnet ouvert aux pages remplies de mots clés gribouillés à la main. Un magnétophone très ancien était placé à côté du carnet, avec la touche d'enregistrement enfoncée.

Mais en cet instant, l'aiguille témoin ne fluctuait qu'aux sons de la ventilation et des craquements monotones émis par l'un des néons du plafond.

Assis sur une chaise recouverte de tissu noir, un homme se tenait courbé contre le dossier. Il portait une veste en velours et des lunettes de pilote, et avait les yeux injectés de sang. De l'autre côté de la table se trouvait un policier de Falun aux traits revêches, qui souffrait d'un rhume de cerveau et portait la moustache. Leur face-à-face durait depuis plusieurs heures.

Moustache se redressa et tenta une nouvelle fois de faire avancer les choses :

— On va tout reprendre du début. Pourquoi vous trouviez-vous chez Erik Hall la nuit dernière ?

Cette fois, Don n'essaya même pas de répondre. L'homme chargé de l'interroger était clairement ce que Bube aurait appelé un *shmendrik*, un idiot. Et le nombre de fois où on lui répétait les explications ne semblait pas modifier sa totale incapacité à comprendre.

L'interrogatoire avait débuté dès que les policiers étaient arrivés près du ponton, vêtus de leurs gilets jaunes fluorescents. Dans un premier temps, vu le nombre de cachets de Dolcontin que Don avait avalés, il s'était probablement exprimé de façon confuse. Mais il avait répété sa version des faits à de si nombreuses reprises, que la seule raison justifiant la poursuite de l'interrogatoire tenait à son manque de crédibilité.

— Vous n'êtes quand même pas en train de vous endormir ? lui demanda Moustache.

Don retira ses lunettes et se mit à les essuyer minutieusement à l'aide de son mouchoir.

La police savait déjà qu'il était sur place parce que Hall l'avait invité à venir examiner la croix qu'il prétendait avoir trouvée dans cette mine. Cet objet était la cause de toutes leurs communications téléphoniques de ces dernières semaines, une liste établie par la police et sur laquelle elle semblait faire une fixation. Pour le reste, il reconnaissait avoir bu du vin, ce qui expliquait ses empreintes digitales sur le verre. Quant au fait qu'il avait pénétré dans la maison sans autorisation... Était-ce vraiment une raison suffisante pour le retenir ici aussi longtemps ?

Don rechaussa ses lunettes, cligna des yeux, avant de faire son rictus habituel pour qu'elles se mettent bien en place sur son nez.

— Donc, la personne interrogée refuse toujours de répondre.

De son écriture de cochon, Moustache consigna péniblement une nouvelle annotation. Ils replongèrent dans le silence, à l'exception du bourdonnement de la ventilation et des petits coups émis par le plafonnier. D'un coup, Don manifesta sa lassitude :

— Oui, pourquoi telle personne se trouve-t-elle à tel endroit ?

Le policier leva les yeux de son bloc-notes.

— Ou bien, si on prend les choses dans l'autre sens..., poursuivit Don en fixant du regard une tache de graisse sur l'uniforme lustré de Moustache, pouvez-vous éventuellement justifier que nous nous trouvions encore assis ici l'un en face de l'autre ?

Moustache frappa impérieusement la table de son stylo.

— Parce que vous avez donné l'alerte à propos d'un meurtre...

Don lança un coup de pied contre la table, mais le policier se contenta de renifler avant de continuer :

— Et c'est exactement ce qu'il fallait faire. Sauf que lorsque nous sommes arrivés sur les lieux, nous vous avons trouvé assis là avec du sang sur les mains...

— J'ai déjà expliqué qu'en tant que médecin, j'avais essayé d'examiner sa tête.

— Vous aviez sur vous un sac à bandoulière dont le contenu est pour moitié des médicaments classés comme stupéfiants et pour l'autre des calmants puissants. Votre haleine puait l'alcool et il était pratiquement impossible de communiquer avec vous. La victime sentait la même odeur de vin. Dans la cuisine, là où vous vous étiez enivrés, deux verres se trouvaient sur la table, et avec les relevés d'empreintes digitales, on s'est aperçu que vous aviez fouiné dans plusieurs endroits de la maison.

— Je n'ai pas...

— À notre demande, il a été constaté sur le relevé des appels téléphoniques de Hall qu'il vous a contacté à plusieurs reprises ces dernières semaines et que vous avez eu de longues conversations. Sur son ordinateur, nous avons trouvé des remarques concernant cette croix et Hall a mentionné que

vous étiez très intéressé à l'idée d'en savoir plus. Mais en fouillant la maison, nous n'avons pas trouvé trace de cette croix. Qu'est-ce que vous pensez de tout ça ?

N'obtenant pas de réponse, le policier soupira. Puis il marqua une pause et se moucha. Quelques minutes passèrent au son de la ventilation tandis qu'il tripataillait sa moustache pour en retirer les restes de morve. *Smendrik*.

Don laissa ses souvenirs refluer, se retrouvant sur l'herbe pleine de rosée, auprès du cadavre de Hall, le regard tourné vers le lac et ses fleurs de nénuphars blanches.

Après avoir confusément donné l'alarme, il avait bénéficié de suffisamment de temps pour faire disparaître toute trace de sang et de substance cérébrale. Mais durant sa longue attente, il n'avait pas eu la force de bouger, se contentant de rester figé, assis auprès du crâne brisé de Hall, plongé dans le trouble et l'écœurement. Quand il avait entendu les sirènes en haut sur le chemin, il n'avait même pas réussi à se mettre debout.

Par la suite, en voyant toutes ces ombres arriver en courant depuis la lisière de la forêt et emprunter le chemin pour dévaler vers le lac, il s'était juste dit qu'il allait enfin pouvoir se reposer. Grossière erreur, deux bras puissants l'avaient agrippé pour le transporter plus loin, à proximité de la maison, jusqu'à un véhicule garé en biais et surmonté d'un gyrophare clignotant. Une main avait exercé une pression sur sa tête afin de l'obliger à prendre place sur le siège arrière. C'est à ce moment-là qu'il avait remarqué pour la première fois le policier à moustaches. Quand il avait réalisé qu'on n'écoutait pas ses réponses mais qu'on continuait à le questionner, il s'était focalisé sur le paysage qui défilait, suivant de ses yeux fatigués la route sinueuse qui menait à Falun.

Depuis le garage en sous-sol du commissariat central, il avait été conduit jusqu'à une pièce meublée d'un lit avec matelas plastifié. C'est seulement en constatant que la porte ne possédait pas de poignée intérieure que Don avait réalisé être enfermé dans une cellule.

Il s'était allongé pour essayer de dormir, mais au moment où son corps parvenait à se détendre, Moustache avait débarqué avec un collègue. Ils lui avaient de nouveau saisi les bras, pour le trimballer quelques étages plus haut jusqu'à cette salle d'interrogatoire à l'éclairage vacillant.

Au début, ils l'avaient questionné à tour de rôle, puis au cours de la dernière heure, le collègue avait semblé enclin à abandonner. Il venait juste de s'excuser et de quitter la pièce à l'air vicié pour chercher du café. À l'inverse, le policier à moustaches ne lui accordait aucun répit.

— Alors, Don... que faisiez-vous chez Erik Hall la nuit dernière, à part vous gaver de cachets ?

Le policier s'empara d'un sac à bandoulière au cuir usé et le posa sur la table. Il farfouilla à l'intérieur, entre boîtes de médicaments et emballages de seringues, tout en fixant Don du regard.

— Voyons voir, nous avons donc...

Il aligna méthodiquement boîtes et flacons.

— Du Stesolid, du Flunitrazépam, un flacon ne portant pas de nom...

— Mais je vous l'ai déjà dit...

Voyant son sac près de lui, Don fut soudain pris d'une difficulté respiratoire et il sentit sa bouche s'assécher. Mais il parvint quand même à s'exprimer disinctement :

— Je vous ai déjà dit que j'étais médecin.

— De l'Apodorm, du Ketogan, une autre boîte sans étiquette, ajoutons-y du Dolcontin, du Medikinet, du Xanor, de l'Haldol, du Modiodal, quelque chose avec un nom russe, du Fentanyl...

— Je suis en droit de me faire des ordonnances.

— Du Spasmofen, de la Ritaline, du Nozinan, du Dormicum, du Subutex...

— Vous pouvez vérifier en appelant la Direction nationale de la santé et des affaires sociales...

— De l'Oxycontin, du Sobril, du Mogadon, de la morphine, encore une boîte de Stesolid, un

flacon sans mention contenant des cachets, de l'Éphédrine...

Le policier finit par retourner entièrement le sac et les plaquettes de médicaments fusèrent sur la table, ainsi que quelques seringues sous emballage plastique et une sangle en caoutchouc équipée d'un fermoir.

Puis il arrêta le magnétophone et laissa le silence peser un moment avant de reprendre :

— Vous savez... tôt ou tard, nous retrouverons les restes de la bouteille que vous avez utilisée pour entailler à mort le visage d'Erik Hall.

Don fit tout ce qu'il pouvait pour éviter de lorgner sur le tas de médicaments, s'enfonçant les ongles dans la paume de sa main prête à saisir la boîte de Mogadon la plus proche.

Son cœur se remit à tambouriner à toute vitesse et il se demanda comment la personne en face de lui pouvait ignorer sa faiblesse respiratoire grandissante. Quel maudit chaos, *jene tsemishung* ! Il lui fallait barrer la route à ces images qui revenaient en boucle : cette entaille sur la tempe de Hall, ce lobe frontal gauche brisé, cette orbite vide, et ces brins d'herbe durcis par le sang coagulé qui les recouvre.

Don regarda le policier assis devant lui, qui n'avait sans doute plus qu'un vague aperçu de la scène de crime et qui devrait bientôt en appeler aux photographies pour se souvenir du physique de la victime. Pour Moustache, cette image était déjà floue et sur le point de s'effacer. Pour lui, pas de problème pour trouver le sommeil.

On frappa à la porte.

Le battant s'ouvrit et Don inspira quelques goulées d'oxygène avec reconnaissance. Après une heure et demie, le collègue policier franchit l'embrasure, portant deux tasses de café fumantes.

Don remarqua surtout la présence d'une autre personne dans le couloir : une femme, portant un manteau beige et des cheveux clairs relevés. Il n'était pas facile de déterminer son âge, mais Don aurait parié pour 45 ans. Autour de sa bouche, quelques ridules prouvaient que le temps était déjà à l'œuvre.

Le collègue posa les tasses sur la table et Moustache aspira immédiatement le contenu de la sienne. Puis il tourna son regard interrogatif vers le couloir.

Son collègue s'éclaircit la voix :

— C'est Eva Strand, une avocate. Elle affirme être envoyée ici par le cabinet Afzelius de Borlänge.

Moustache fit un petit signe de la main à la femme pour l'inviter à entrer. Elle avança de quelques pas et s'immobilisa sur le seuil. Son collègue posa une main sur l'épaule de Moustache :

— Comme le procureur va bientôt statuer sur la garde à vue, c'est sans doute aussi bien que quelqu'un prenne en charge Titelman. Tu ne crois pas ?

Moustache continua à aspirer son café à grand bruit, sans répondre.

— Si vous n'avez pas de préférence pour quelqu'un d'autre, ajouta le policier...

Et il fallut quelques secondes à Don pour comprendre que la question s'adressait à lui.

— Quelqu'un d'autre ?

— Un autre avocat auquel vous préféreriez faire appel.

Don secoua négativement la tête d'un air las. Il avait encore du mal à comprendre comment il en était arrivé à se retrouver ici. La femme vint se placer près de la table, saisit le dossier d'une chaise et se tourna vers Moustache :

— Si vous permettez... ?

Ce dernier grommela quelques paroles inaudibles, mais de toute façon, elle avait décidé de s'asseoir. Puis elle tendit une main vers Don :

— Bonjour. Eva Strand, avocate.

Don la salua.

— Nous avons entendu parler du meurtre à la radio et du fait qu'un suspect avait déjà été arrêté. Vous êtes Don Titelman, si j'ai bien compris ?

Il opina de la tête, et ce fut comme s'il ne voulait plus lâcher la main toute chaude de cette femme. Elle le laissa faire.

— Si je ne me trompe pas, vous avez passé la matinée entière à répondre aux questions de la police. Vous n'avez pu appeler personne, vous n'avez pas eu de quoi manger, ni de café, rien ?

Don ne sembla pas en état de répondre et elle se tourna vers Moustache :

— C'est bien cela ?

— Oui, mais...

— Il serait donc approprié de donner un petit déjeuner à ce monsieur.

Dans un premier temps, Moustache demeura impassible, mais en réalisant qu'elle parlait sérieusement, il se leva avec maladresse.

— Et qu'est-ce que tout cela sur la table ? interrogea l'avocate en désignant le monceau de médicaments.

Maintenant qu'il était debout, Moustache semblait avoir retrouvé sa confiance en lui.

— Allez-y, vous pouvez regarder par vous-même. Il y a du Subutex, un succédané d'héroïne. Et pour tout le reste, on a toutes sortes de benzodiazépines, des benzos comme on dit.

Il se mit à tripoter les boîtes :

— Il y a également ceci, qui porte un nom russe, et trois emballages sans étiquette. Ici c'est du Spasmofen, avec de la morphine, plus toutes sortes d'autres produits dont raffolent les camés. Vous devez le savoir.

— Pour le Subutex, est-ce qu'il a une ordonnance ?

— Oui, il y a quelques papiers qui traînent au fond du sac. Mais...

— Et pour le Spasmofen ?

À contrecœur, Moustache hocha la tête.

— Dans ce cas, je suggère que vous présentiez immédiatement vos excuses à mon client, avant de lui restituer tous les médicaments faisant l'objet d'une prescription médicale. Concernant le reste, je souhaiterais que le descriptif des pièces saisies soit consigné dans un document écrit. Nous nous en occuperons plus tard, si l'affaire de monsieur va jusqu'au tribunal.

Don tenait toujours la main de l'avocate, avec la ferme intention de ne plus jamais la lâcher.

Mécontents, les policiers replacèrent les médicaments concernés dans le sac et poussèrent le tout vers Don.

— Maintenant, faites ce qu'il faut pour lui servir à manger, reprit l'avocate.

Tout en soupirant, Moustache se dirigea vers son collègue qui se tenait près de la porte. De là, il se retourna :

— C'est bien Eva Strand, c'est ça ?

Elle lui répondit d'un léger hochement de tête, sans lâcher Don des yeux.

— Du bureau d'avocats Afzelius basé à Borlänge ?

Elle acquiesça de nouveau.

— Vous êtes nouvelle par ici ?

— Nouvelle, tout est relatif... Je suis arrivée de Stockholm l'été dernier. J'y ai passé treize ans à

m'occuper d'affaires criminelles. Et donc, quel est le problème ?

— Il veut seulement dire que dans le coin, il n'y a pas très souvent de nouvelles têtes, enchaîna le collègue d'un ton conciliant.

— Par ici, on a pour habitude de collaborer, s'exclama Moustache.

— Ce qui signifie ?

— C'est tout ce que je voulais dire. Bienvenue, donc.

Suite à quoi Moustache fila, son collègue riant discrètement de lui pendant qu'il s'éloignait le long du couloir. Puis il se tourna vers l'avocate :

— Vous savez, la nuit a été longue.

— Je comprends. Pour mon client aussi, d'ailleurs. Et maintenant... si vous pouviez nous laisser quelques instants ?

C'est seulement lorsque le policier referma la porte que Don libéra la main de l'avocate.

Elle ôta son manteau, qu'elle suspendit sur le dossier d'une chaise. En dessous, elle portait une veste de tailleur à chevrons avec des épaulettes, et un chemisier de couleur rouille boutonné jusqu'au cou. Don songea qu'avec ce visage carré, elle lui rappelait Ingrid Bergman en plus blonde, et qu'elle était vêtue comme une actrice des années quarante. Ou peut-être était-il plus exact de parler d'allure intemporelle.

Les yeux d'Eva Strand étaient d'un bleu légèrement transparent, et si Don n'avait pas ressenti autre chose en lui tenant la main, il aurait sans doute dit qu'elle exprimait une certaine froideur.

La quittant des yeux, son attention se focalisa sur son sac à bandoulière. En fouillant les emballages de cartons blancs, il se retrouva enfin en possession de six milligrammes d'Alprazolam. Des comprimés bleu ciel, de forme ovale à la surface striée. Il les avala avec une gorgée de café tiède.

— Et maintenant, Don... entama l'avocate. Si vous preniez le temps de me raconter ce qui s'est passé ?

Il commença par le début : la rencontre au studio de télévision, les coups de fil d'Erik Hall tard dans la nuit l'invitant à venir contempler la croix exceptionnelle qu'il disait avoir découverte. Don informa succinctement l'avocate de ses propres recherches, afin de lui démontrer que lui-même se souciait très peu de ces objets mystérieux, et que sa décision de se rendre en Dalécarlie avait été tout à fait fortuite. Il mentionna la présence de cette moto qui avait démarré peu après son arrivée et c'est seulement quand il en vint à son entrée dans la maison d'Erik Hall que l'avocate l'interrompit :

— L'endroit n'était donc pas fermé à clef ?

Don confirma d'un mouvement de tête.

— Et c'est pourquoi vous vous êtes permis de rentrer.

— Il avait tellement insisté pour que je vienne chez lui.

Elle nota quelque chose et lui fit signe de continuer son récit.

Ils passèrent ainsi toute l'histoire en revue, pourquoi il avait bu du vin et comment il s'était un peu promené dans la maison pour jeter un coup d'œil.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

Il fronça les sourcils.

— Et pourquoi, j'aurais dû ? Ça serait le cas ?

— Vous étiez bien venu là pour voir cette croix ?

Elle avait cessé net d'écrire. Lui sentait monter l'agacement.

— Comment aurais-je pu savoir où Erik Hall avait rangé sa maudite croix ?

— Il vous l'avait peut-être dit au téléphone ?

— Si c'est ce que vous insinuez, je n'ai pas fait le tour de la maison dans ce but.

— Je ne veux rien insinuer du tout, enchaîna Eva Strand en lui souriant faiblement. Mais autant que je sache, la disparition de cette croix préoccupe la police.

À l'abri de la table, Don laissa ses doigts explorer la doublure de sa veste.

— Comme la police a fouillé mes vêtements, il leur sera difficile de prétendre que j'ai volé quoi que ce soit.

— Vous l'avez fait ?

— Quoi ?

— Dérobé quelque chose.

La carte postale était toujours dissimulée dans sa doublure, pratiquement imperceptible.

— Non, comme je l'ai dit et répété. Toute cette histoire n'est qu'un stupide malentendu.

— Tant mieux.

Il soupira et reprit son récit, expliquant que le sang qu'il avait sur les mains n'était que le résultat d'un réflexe pour tenter de secourir Erik Hall. Quand il eut fini de tout raconter, elle traça un grand trait horizontal et se mit à parcourir ses notes en diagonale d'un air soucieux.

— Si je vous ai bien compris, vous vous êtes introduit chez Erik Hall, vous aviez son sang sur vos mains, et vous étiez drogué quand la police a déboulé sur place.

— Drogé ? En fait, je...

— On retrouve vos empreintes digitales dans toute la maison, et vous prétendez avoir entendu le moteur d'une moto – une BMW modèle enduro de course si j'ai bien noté – quittant les lieux au moment précis où vous arriviez, sans pouvoir le prouver. De plus, vous consommez régulièrement de grandes quantités de stupéfiants sous forme médicamenteuse à un point tel qu'on peut vous qualifier de toxicomane.

Elle marqua un petit silence avant de reposer son carnet.

— Bon, on sait au moins sur quoi on travaille.

Puis l'avocate posa son regard sur les persiennes, mais elle détourna les yeux en apercevant son reflet dans les fenêtres à triple vitrage. Tout en s'enfouissant le visage dans les mains, Don se dit que celui de l'avocate méritait pourtant bien d'être contemplé.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? finit-il par demander.

— Y a-t-il autre chose que je devrais savoir ?

Il entrouvrit les doigts pour relever son regard sur elle.

— Je...

— Oui.

— J'ai déjà été condamné une fois.

— Ah bon ?

— Mais c'était pour une infime histoire de violence à personne, une peine avec sursis. Une manifestation de néonazis que...

La voix de Don s'arrêta net, et à cet instant précis, elle lui saisit les doigts en douceur pour les écarter de son visage.

— Du calme, Don. On peut attendre pour parler de cela. Est-ce qu'il y a une personne à informer de votre présence ici ?

Il songea à sa sœur, mais finit par secouer négativement la tête. C'est alors qu'il se rendit compte que l'Alprazolam commençait vraiment à lui alourdir les paupières. Il laissa torpeur et calme se répandre dans toute sa poitrine. Quand la fatigue força son corps à se pencher vers l'avant, il posa

douceMENT sa joue sur la table en stratifié de bouleau. L'avocate lui prit la main, le temps que sa respiration s'apaise totalement.

Elle resta à ses côtés jusqu'à ce que des coups frappés à la porte mettent fin à son repos. Don plissa les yeux pour constater que Moustache et son collègue se tenaient de nouveau sur le seuil de la pièce. Ils avaient tous deux la mine sombre.

— Oui ? interrogea Eva Strand

Le collègue de Moustache pivota légèrement vers elle.

— Eh bien, le procureur vient de nous apprendre que quelqu'un de Stockholm l'avait contacté par téléphone.

— Oui, et alors ?

Moustache s'immisça dans la conversation :

— C'est vraiment une sale façon de faire...

— Le fait est, reprit son collègue, que le suspect doit être transféré ailleurs.

— Transféré ? s'exclama Eva Strand.

Don se redressa péniblement en appuyant ses coudes sur la table, le dos perclus de douleurs et les cheveux grisonnants hirsutes. Il lui était encore difficile de comprendre qu'on parlait de lui.

— Et les choses vont se faire rapidement, renchérit Moustache. Il y a déjà deux gars qui sont ici pour s'occuper du transport.

— La police criminelle ? demanda l'avocate.

Moustache leva les yeux au ciel et répondit par un grognement.

— On voudrait bien. Si encore c'était le cas, on comprendrait que la Criminelle débarque pour se mêler d'un meurtre traité au niveau local. Le collègue s'approcha d'Eva Strand et lui montra l'ordre écrit du procureur.

— Votre client a peut-être une explication.

Il posa son regard sur Don :

— Les deux gars sont de la SÄPO².

¹- Chaîne de magasins appartenant à l'État suédois détenant le monopole de la vente de boissons alcoolisées à plus de 3,5 degrés en Suède.

²- Sûreté nationale suédoise, équivalent des Services de renseignements intérieurs.

13

Le rêve

Après les longues heures passées dans la salle d'interrogatoire, Don se sentit aveuglé par la forte lumière du soleil. Il cligna des yeux à plusieurs reprises avant de pouvoir discerner la courbure de son ombre au sol. Puis, en observant ses menottes dont le métal brillait, il se dit qu'il n'y avait qu'un idiot – *shmendrik* – pour considérer qu'elles étaient utiles autour de poignets aussi fluets que les siens. Mais en se fiant à la force que déployait Moustache pour lui tenir l'avant-bras, on pouvait en conclure que le risque de le voir tenter une évasion flottait dans l'air, même si la scène se situait sur le trottoir juste en face du commissariat central de Falun.

Les deux agents de la SÄPO les attendaient plus loin sur le parking, près d'un véhicule break à la peinture métallisée. L'un d'eux perdait ses cheveux et remettait régulièrement de l'ordre dans les mèches malmenées par le vent. Tous deux portaient un jean et un blouson gris clair. L'avocate Eva Strand leur faisait face, agitant quelques papiers de la main et manifestant un certain énervement. Mais lorsque le dégarni remarqua Don, il sembla perdre tout intérêt pour ses questions et se dirigea vers la porte du commissariat.

Au moment de lui remettre Don Titelman, Moustache se risqua à quelques sarcasmes sur les habitants de Stockholm. L'agent de la SÄPO ne sembla pas disposé à faire un brin de conversation et il se contenta de poser brutalement sa main sur le bras de Don.

En arrivant à hauteur de l'avocate, Don sentit soudain ses jambes flageoler, et le dégarni dut le soutenir pour qu'il parvienne à s'installer sur le siège arrière du véhicule. Tandis qu'il regardait Eva Strand à travers les vitres teintées de la voiture, Don semblait impuissant.

À l'inverse, elle donnait l'impression de ne rien vouloir céder. Il le voyait à la façon dont elle conversait sur son téléphone portable.

Bras croisés, les agents de la SÄPO attendaient qu'elle raccroche, manifestement lassés.

Quelques instants plus tard, la portière arrière opposée s'ouvrit :

— Il y a une place ?

Don opina et elle vint s'asseoir près de lui. Elle mit sa ceinture de sécurité et rangea les papiers dans son sac à main, la jupe étroite de son tailleur l'obligeant à garder ses jambes serrées l'une contre l'autre.

C'est alors qu'elle se tourna vers lui et lui lança :

— Êtes-vous bien certain de ne rien avoir omis de me dire ?

Don resta muet, l'agent dégarni faisait le tour du véhicule en refermant chacune des portières.

Le moteur se mit à ronronner et ils commencèrent à rouler, passant lentement devant Moustache. Don le vit se gratter la tête avant de tourner les talons et de partir au petit trot vers l'entrée du commissariat.

À la hauteur du premier feu rouge, quelqu'un à l'avant enclencha le verrouillage des portières.

— Il est grand temps de nous dire où vous comptez nous conduire, tonna Eva Strand.

L'agent de la SÄPO installé au volant se contenta de lui adresser un regard morne via le rétroviseur intérieur avant de reporter les yeux sur le feu qui venait de passer au vert.

— Tout cela ressemble à un véritable malentendu, murmura-t-elle pour elle-même.

La voiture se remit à avancer.

Eva Strand tambourina des doigts sur son sac.

Don vit que l'avocate avait la peau des mains particulièrement fine, comme un voile léger recouvrant les veines. Elle chercha à calmer sa frustration en enchaînant les questions aux agents de la SÄPO, mais au bout d'un moment, Don n'eut plus la force d'écouter. Au lieu de cela, il laissa ses pensées revenir au long interrogatoire. De quelque manière qu'il tourne et retourne ce qui s'était dit, il ne voyait pas comment il aurait pu agir différemment. Toute l'affaire n'était rien d'autre qu'une stupide méprise, *nur Got vayst far vus*, seul Dieu savait pourquoi.

Il retrouverait bientôt son bureau mal aéré du département d'histoire à Lund, jonché de monceaux de diverses notes préparatoires pour ses cours magistraux, ainsi que de tous les mémoires d'étudiants qu'il n'avait pas encore lus. Don sortit de son sac une réconfortante plaquette d'Halcion. Du doigt, il fit sauter la protection aluminium, libérant quelques pilules blanches de ce léger somnifère. Il les plaça sur sa langue et les avala, jetant un regard en biais vers le rebord de la vitre et le système de fermeture enclenché.

— *Also... die Türen bleiben geschlossen, bitte.*

Via le rétroviseur intérieur, Don croisa le regard blasé de l'homme aux cheveux dégarnis. Puis il laissa sa tête aller vers l'arrière pour s'affaïsser sur le haut du dossier, avant de fermer les yeux et de répéter doucement pour lui-même :

— *Die Türen bleiben geschlossen, bitte. Und wenn denen Wasser so gefällt, gefällt ihnen Jauche noch viel besser.*

Dans l'obscurité de ses yeux clos, il se glissa derrière la porte d'entrée de la maison de Bube. C'était de nouveau l'été et il était allongé sur ce tapis sentant la poussière, en train d'écouter sa grand-mère. Il avait l'habitude de s'installer là, aux pieds de Bube, sous la table en verre, à l'écouter parler tout en gardant les paupières fermées. *Die Türen bleiben geschlossen, bitte...*

Ces paroles provenaient du bois de hêtres polonais où le train de marchandises s'était arrêté, durant le long périple conduisant Bube du ghetto de Varsovie au camp de concentration de Ravensbrück. Il faisait 40 °C et les rayons brûlants du soleil s'insinuaient par les ouvertures rouillées qui constellaient la tôle des fines parois. Bloqués à l'arrêt depuis déjà cinq jours, ils se retrouvaient comme abandonnés sur une voie de garage, au milieu du chaos ferroviaire occasionné par le Plan d'extermination.

Pieds nus, Bube tournait en rond d'un pas lourd parmi les corps inertes de ceux qui étaient déjà morts étouffés, ou se retrouvait hissée vers le plafond par ceux qui avaient encore la force de tenir sur leurs jambes. Les Allemands avaient réussi à entasser près de deux cents juifs, hommes, femmes et enfants confondus, derrière les portes verrouillées de ce wagon d'un train de marchandises. On était en août, en pleine canicule, mais personne ne leur avait rien donné à boire. Les cris de supplications devenant insupportables, certains soldats allemands finirent par craquer. Depuis

l'intérieur du wagon, les occupants entendirent un bruit de pompage en provenance d'une lance d'incendie, et quelques instants plus tard, l'eau se déversa par les fentes dans la tôle du wagon. Mais cette manœuvre n'eut pas de conséquence durable, la chaleur du métal rouillé des parois transformant vite en vapeur la moindre goutte d'eau. Toujours est-il que le commandement se montra fou de rage, *toytmeshuge*, devant un tel gâchis, et l'auteur de cet arrosage fut battu comme un chien. C'est ensuite que Bube entendit ces mots :

— *Die Türen bleiben geschlossen. Und wenn den Juden Wasser so gefällt, gefällt ihnen Jauchen noch viel besser.* Les portes restent fermées. Et si les Juifs aiment tellement l'eau, ils apprécieront encore plus la pisse.

Les gardiens SS montèrent alors sur le toit du wagon, telle une nuée de corbeaux noirs. Ils déboutonnèrent leurs pantalons et se mirent à uriner dans les trous rouillés. Et Bube avait si soif – *a shande !* quelle honte ! – qu'elle se hissa en griffant le dos d'enfants pour aller emplir sa bouche de l'urine chaude des Allemands.

La voiture se mit à tanguer et en forçant ses cils à se décoller, Don entrevit un panneau de signalisation indiquant « Enköping 42 ». Ce fut ensuite comme si l'acidité de son estomac avait décomposé le triazolam contenu dans les pilules d'Halcion, et lorsqu'il rouvrit les yeux, Don eut l'impression qu'on avait coupé le courant en lui.

Se croyant de nouveau éveillé, Don sentit son corps tomber en douceur. Il semblait en planant comme une plume vers le fond d'un abîme, longeant les parois arrondies d'un conduit. En libérant ses cils collés, il vit qu'elles projetaient vers lui une lumière d'un bleu violet.

Il flotta telle une ombre, baigné par une lumière poisseuse, chutant dans l'énorme cavité qui s'ouvrait sous lui. Il était comme aspiré de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'il atterrisse dans une épaisse couche de poussière.

Il en avait jusqu'à hauteur des mollets, et à chaque mouvement de ses bottines, la poussière s'élevait tel un éventail de cendres dans une lumière violette. Don fit un pas en avant et eut l'impression de flotter, de pouvoir se déplacer comme il le souhaitait, avec la sensation de ne plus rien peser.

Ses pointes de pieds couraient à la surface d'une mer de poussière, et tout au fond de la cavité, il aperçut le rebord d'un bassin. Une pierre dépassait de l'eau, sur laquelle apparaissait une sorte de paquet. Non, pas un paquet... il s'agissait d'une personne, assise là, le visage dissimulé derrière une masse de cheveux raides et noirs.

Don entendit alors une voix en provenance de la pierre, qu'il crut reconnaître. Les mots lui parvenaient sous forme d'un désagréable son strident et, à cette distance, il lui était impossible d'en saisir le sens. Il lui fallut descendre dans cette eau froide et patauger vers la pierre avec de l'eau jusqu'à la taille. Au même moment, des doigts glacés atteignirent sa gorge et lui enserrèrent la trachée.

Réussissant à atteindre la pierre, ses mains tâtonnèrent afin de se frayer un passage à travers la chevelure dissimulant le visage de la femme. Mais il s'arrêta net quand le souvenir de Bube lui revint à l'esprit et qu'il se rappela ne jamais avoir vu lâchés les cheveux noirs de sa grand-mère, elle qui les portait toujours attachés en chignon. C'est alors qu'il réalisa connaître la signification de tous les mots qui lui étaient murmurés, sans pour autant comprendre le sens de la phrase :

— *Di nakht kumt. Ikh red tsu der vant un di nakht kumt.* La nuit tombe et je parle à un mur.

— Bube ? Grand-mère ?

Don était presque sûr d'avoir lui-même tenu ces dernières paroles, bien que n'ayant pas perçu le son de sa voix. Au même instant, il distingua une lueur blanche au travers des cheveux raides, et quand il leva son regard vers le sommet du crâne de cette femme, il vit un rectangle lumineux de plusieurs mètres de haut apparaître derrière elle.

— *Loz mikh tsu ru, Don. Loz mir tsu ru*, laisse-moi en paix.

Il ressentit une envie intense de lui dire qu'il ne l'abandonnerait jamais, mais la prise glacée qui lui enserrait la gorge ne faiblissait pas.

— *S'iz nisht dayn gesheft*, continua la voix perçante. Ce n'est pas ton affaire.

Des myriades de mots bouillonnaient en lui sans qu'ils puissent franchir la barrière glacée qui obstruait sa trachée. C'était comme un couvercle qui étouffait toute parole au fond de sa gorge.

— *S'IZ NISHT DAYN GESHEFT, DON !*

Juste au moment où le cri de Bube résonna dans la salle souterraine, ce fut comme si un souffle puissant faisait exploser le rectangle de lumière blanche, libérant une nuée de poussières brillantes.

Le nuage de particules luisantes glissa au-dessus de la pierre où se trouvait Bube et recouvrit Don, qui se sentit saisi par le bras, entraîné en arrière et hissé en planant jusqu'au sommet du conduit.

Lorsqu'il se retourna pour comprendre ce qui le tirait de la sorte, il s'aperçut que le nuage de poussières s'était transformé en créature au visage constitué de lumière. Les yeux avaient l'aspect de deux trous, le front était orné d'un objet noir tourbillonnant à toute vitesse.

Depuis les lointaines profondeurs, il perçut encore la voix stridente :

— *Don, du kenst mir nisht pishn oyfn rikn meynendik as dos iz bloyz regen !*

Comme plus proche de lui, alors qu'il se rapprochait de la sortie :

— *DON, DU KENST MIR NISHT PISHN OYFN RIKN MEYNENDIK AS DOS IZ BLOYZ REGN !*

Il ressentit alors une douleur intense au-dessus des yeux. Quand il dirigea son regard vers la créature lumineuse, il constata que l'objet noir tournait de plus en plus lentement et difficilement, au point qu'il reconnut la forme d'un svastika avant même que la rotation ne cesse totalement.

— Toujours est-il que vous vous êtes trompé de route.

C'était la voix de l'avocate qui résonnait ainsi dans l'obscurité.

— Je ne crois pas, répondit l'homme aux cheveux dégarnis.

Don réussit à ouvrir les yeux et faire pivoter sa nuque endolorie.

Eva était assise à l'avant de son siège, une main posée sur le dossier du conducteur.

— Pour arriver au commissariat central, vous auriez dû continuer en montant la rue Bergsgatan. Vous êtes allé bien trop loin.

— *Du kenst mir nisht pishn oyfn rikn meynendik as dos iz bloyz regen !* s'exclama Don.

L'avocate sursauta et se retourna vers lui.

— Une expression en yiddish. *Du kenst mir nisht pishn oyfn rikn meynendik as dos iz bloyz regen.*

L'homme dégarni jeta un regard sur son rétroviseur intérieur.

— Tu ne peux pas me pisser dessus et espérer me faire croire qu'il ne fait que pleuvoir.

L'avocate se tourna de nouveau vers l'avant du véhicule :

— J'exige de savoir où vous nous conduisez.

Il n'y eut pas de réponse, juste le bruit sourd des roues parcourant l'asphalte des rues de Stockholm.

Lorsqu'ils passèrent devant la statue lumineuse de la place Sergel, Don entendit vaguement une voix nasillarde portée par un haut-parleur, en provenance d'une manifestation.

À travers les vitres teintées du véhicule, il aperçut l'entrée du grand magasin NK, peuplée

d'ombres chargées de sacs rentrant chez elles. Vinrent ensuite les larges marches des escaliers du théâtre Dramaten, avant de prendre vers la rue Strandvägen et les bateaux à quai. Peu de temps après, ils franchirent le pont de Djurgården et continuèrent vers le musée de Skansen, puis l'homme dégarni tourna à gauche pour s'engager dans une allée sinueuse.

Au moment où ils atteignirent de grands hêtres bordant la voie d'accès, la voiture freina et s'immobilisa devant l'entrée d'une villa du début du xx^e siècle dont la façade était couverte d'un bois marron foncé. Avec ses tuiles vertes vernies, le toit de la maison paraissait onduler. Les pierres des fondations rejoignaient si harmonieusement celles des murs à hauteur d'une terrasse que la demeure semblait être le prolongement naturel du typique rocher de granit suédois sur lequel elle reposait.

Par la vitre arrière, Don vit deux hommes s'avancer depuis l'entrée de la villa.

L'un portait un costume sombre et devait avoir la soixantaine. L'autre était petit, avec un visage large qui semblait directement posé sur ses épaules, ce qui lui donnait l'air d'un crapaud. Le chauffeur déverrouilla les portières et l'homme au costume sombre parcourut les derniers pas dans leur direction, avant d'ouvrir à Don. Il se présenta sous le nom de Reinhard Eberlein, et ces paroles suffirent pour que Don perçoive son léger accent allemand.

Eberlein

L'entrée de la villa donnait sur un vaste escalier dont les lustres pendaient bas. Chacune des lumières avait la forme d'un cierge, et Don compara ce foisonnement de lueurs à autant de stalactites sur le plafond d'une grotte, sauf qu'ici, le granit bosselé des parois était remplacé par des murs couverts de tableaux.

Il flottait dans l'air un parfum poussiéreux de romantisme national : depuis les Dalécarliennes de Zorn se mirant dans l'eau jusqu'aux vols d'oiseaux de Liljefors, et pour clou du spectacle une peinture de Carl Larsson se présentant comme un portail qu'on avait placée au centre de ce pompeux escalier. Il représentait une fillette portant un parasol, accompagnée de deux enfants aux blonds cheveux d'angelots vêtus de tuniques. Le titre figurait au bas du tableau : « Les miens. » Sur un plateau situé au pied d'un miroir doré à l'or fin apparaissaient quelques lettres avec des timbres à l'effigie de l'Aigle allemand.

Celui qui s'était présenté sous le nom d'Eberlein avait passé son bras sous celui de Don et le guidait le long de ce parquet grinçant. C'était probablement le teint gris pâle de son visage qui avait amené Don à lui donner la soixantaine, mais il venait à en douter vu la façon féline dont il se déplaçait. Son corps était mince et noueux, habillé d'un costume élégant, de minces épaules tombantes et un nez pointu chaussé de lunettes antireflet. Sous les verres ronds sans monture, ses lèvres légèrement trop rouges semblaient figées en un sourire intérieur.

L'autre homme, dont la caractéristique principale tenait à sa ressemblance avec un crapaud, se trouvait devant eux et avait déjà escaladé en dandinant la moitié du grand escalier, en compagnie d'Eva Strand. Don observait du coin de l'œil comment la main de l'avocate glissait le long de la rampe vernie en blanc, tandis qu'elle montait les dernières marches conduisant à l'étage supérieur.

Les deux agents de la SÄPO ne semblaient pas avoir l'intention de les suivre, et quand Eberlein l'eut conduit assez haut, Don jeta un œil en bas vers l'entrée pour voir l'homme aux cheveux dégarnis installé là s'allumer posément une cigarette.

À l'étage supérieur, Crapaud les mena à travers une enfilade de salons lumineux qui auraient pu figurer dans un catalogue de Svenskt Tenn¹. Un escalier en colimaçon en bois de bouleau grimpait jusqu'à un couloir sans lumière, au bout duquel se trouvait une porte à double battant fermée.

Eberlein sortit deux petites clés qu'il avait probablement reçues de l'agent dégarni de la SÄPO. Il ouvrit les menottes de Don et lui massa doucement les poignets. Le corps de l'Allemand diffusait

les effluves d'un parfum capiteux.

— J'espère que vous comprenez que vous n'avez rien à craindre, dit cette voix dont l'oreille de Don identifia la mélodie saccadée. Il s'agit juste de quelques questions qu'on vous posera en toute amitié. Un simple échange d'informations, pour ainsi dire. (L'Allemand lui serra aimablement le bras.) Par ici.

La porte à double battant donnait sur une bibliothèque au plafond voûté. Les hauts murs de la pièce étaient entièrement couverts d'étagères. Les interminables rangées de livres allaient du plafond jusqu'à une moquette si épaisse qu'elle pouvait étouffer tout bruit de pas. On avait l'impression d'être à l'intérieur d'un cocon. Au centre, à la verticale d'un lustre de cristal, se trouvait une table sombre, qu'Eberlein les invita à rejoindre. Les sièges étaient recouverts d'un cuir vert tenu par des rivets de cuivre. Don se laissa aller sur sa chaise, avant de se recroqueviller et de placer son sac bien serré sur ses genoux. Il entendit alors que quelqu'un derrière lui, probablement le crapaud, était en train de refermer les portes. Eva Strand prit également place autour de la table et commença à fouiller ses papiers, la respiration légèrement oppressée.

— Cette conversation s'inscrit dans un cadre totalement informel... annonça Eberlein, effleurant le dos courbé de Don au passage.

L'impression de cocon produite par la bibliothèque les enveloppa encore un peu plus. Eva s'assura de garder Don bien éveillé en lui donnant un léger coup. Mais elle constata qu'il gardait le silence et prit la parole à sa place :

— Nous ne comprenons pas quel pourrait être le sujet de cette conversation.

Eberlein tira une chaise de l'autre côté de la table et s'installa en prenant soin de réajuster le pli de son pantalon. Il plaça ses mains devant lui et joignit les doigts, avant de poser sur Don un regard particulièrement pénétrant de ses yeux gris-jaune à demi cachés par ses lunettes antireflet.

— Je veux d'abord vous souhaiter la bienvenue à la Villa Lindarne, qui fait actuellement partie de l'ambassade d'Allemagne.

— Vous êtes donc mandaté par l'ambassade ? interrogea Eva Strand.

Le visage d'Eberlein afficha un bref sourire.

— L'ambassadeur est quelqu'un qu'on pourrait qualifier de bon ami, mais personnellement, je ne suis à Stockholm que depuis cet après-midi. Et comme je l'ai dit, je vous serais reconnaissant... (Il pointa du doigt le stylo qu'elle tenait en main.) Je vous serais reconnaissant de bien vouloir participer à cette discussion en toute décontraction.

L'avocate parut hésiter un instant, avant de hausser les épaules et de reposer son stylo.

— J'ai quelques questions à vous poser pour le compte d'une fondation, continua Eberlein. Pour des raisons qu'on qualifiera d'historiques, il existe chez elle en Allemagne un fort intérêt qui implique que l'affaire soit sérieusement examinée.

— Une fondation allemande qui reçoit le soutien de la Sûreté nationale suédoise ? demanda Eva Strand.

— Oui, afin d'obtenir droit à ce bref entretien en toute amitié.

Eberlein esquissa un nouveau sourire, mais cette fois, sans que les commissures de ses lèvres puissent venir égayer le gris pâle de son visage.

— Dans cette affaire, tout le monde gagnera à collaborer.

— J'ai du mal à croire que le procureur de Falun soit informé du but de cette promenade.

— Je peux vous assurer que tout s'est passé dans les règles.

— Si le sujet concerne la mort d'Erik Hall...

— Ce n'est pas le seul point qui nous occupe, répondit Eberlein. La nature exacte de *sa trouvaille* au fond de cette mine m'intéresse davantage.

Il y avait quelque chose de tellement attirant dans le regard de cet Allemand que Don trouvait difficile de s'en détourner.

— Erik Hall vous a-t-il indiqué être en possession de quelque autre document ou objet trouvé dans la mine, en dehors de cette croix disparue ?

— Il a..., commença l'avocate avant d'être interrompue par un raclement de gorge.

Manifestement irrité, Don déglutit afin de s'éclaircir la voix :

— En quoi une telle information ferait-elle votre bonheur ?

— C'est une longue histoire, Don Titelman.

Un bruit de toux incita Eberlein à jeter un coup d'œil en biais en direction de Crapaud qui s'était installé sur un tabouret, adossé aux étagères de livres.

— Une histoire beaucoup trop longue, ajouta Eberlein.

Il donna l'impression d'attendre que Don prenne la parole, mais comme celui-ci resta muet, l'Allemand fit une nouvelle tentative :

— Cette croix, qu'Erik Hall a trouvée par pur hasard, est un objet dont nous avons de fortes raisons de croire qu'il nous appartient. On pourrait dire les choses ainsi : *tout* ce qui se trouvait dans cette salle de la mine a valeur d'indice dans la résolution d'une énigme sur laquelle la Fondation travaille depuis de nombreuses années. Mais maintenant qu'Erik Hall nous a quittés, vous devenez la seule personne qui puisse donner suite à l'affaire.

— J'ai du mal à comprendre ce qui vous fait croire que je pourrais vous aider, dit Don.

Là-bas dans l'obscurité, Crapaud émit un soupir agacé.

— Je n'ai rencontré Erik Hall qu'à une seule reprise, poursuivit Don d'une voix cassée, et le seul objet dont j'ai eu connaissance était cette croix. Pour le reste, je ne sais rien de plus que ce que disent les journaux.

— Je trouve dommage que notre conversation s'engage de cette façon, lança Eberlein.

— Ah bon, répliqua Don.

— Oui, car autant que je sache, vous ne dites pas la vérité.

Don se tourna sur sa chaise, comme pour réajuster sa veste.

— Non, recommençons plutôt du début, continua l'Allemand. D'après ce que j'ai pu comprendre, vous avez eu de longues conversations téléphoniques avec Erik Hall durant la semaine précédant sa mort. Nous avons entendu dire que des notes contenues dans le disque dur de son ordinateur mentionnaient quelque document qu'il aurait aussi découvert dans la mine et dont il vous aurait parlé.

— Je ne vois pas vraiment de quoi il peut s'agir, affirma Don.

— Nous avons également eu vent qu'Erik Hall a évoqué un « secret » qu'il aurait ramené avec lui du fond de la mine. Mais sans savoir s'il parlait alors de ce document ou d'un autre objet.

— Un autre objet que la croix ?

C'était la voix de l'avocate.

— C'est pour essayer de tirer cela au clair que nous sommes venus ici aujourd'hui, rétorqua Eberlein.

Don laissa son regard glisser vers Crapaud qui contemplait le plafond, sa tête massive inclinée en arrière. Il entendit la voix d'Eberlein qui reprenait :

— Erik Hall vous aurait-il parlé d'un objet en forme d'étoile, ou d'une région située au nord du Svalbard ?

Don secoua négativement la tête.

— Ni d'autres documents ?

— Non, comme je vous l'ai déjà dit...

— Mais alors, de quoi avez-vous donc parlé ?

— Il m'appelait toujours tard dans la nuit, répliqua Don en s'agitant. Pour l'essentiel, il rabâchait qu'il voulait que je vienne.

— J'aimerais maintenant que vous repensiez avec la plus grande minutie à ces conversations, le pria Eberlein. Un détail que vous considérez peut-être insignifiant pourrait nous être d'un grand intérêt. Le moindre indice...

En fixant son regard sur les lèvres de l'Allemand, Don parvenait à éviter de croiser ses yeux. La bouche d'Eberlein était d'un rouge marqué qui s'accordait mal avec le reste de son visage.

— Mais les choses se sont déroulées comme je l'ai dit. Rien de plus.

Eberlein claqua des doigts et Crapaud se leva tant bien que mal pour s'approcher de la table en chaloupant. Il tenait à la main un papier manuscrit à l'encre bleu pâle.

— Est-ce que cela vous rappelle quelque chose ?

Don reconnut les mêmes crochets et volutes que ceux du texte figurant sur la carte postale coincée dans la doublure de sa veste.

— Non, affirma Don en tentant un haussement d'épaules, tout en sentant soudain un poids peser sur lui.

C'est alors que l'avocate intervint :

— Je ne vois pas l'intérêt à continuer de la sorte. Il paraît évident que mon client ne sait rien de plus et qu'il n'a aucune envie de prolonger cette discussion. Vous qualifiez d'ailleurs de conversation ce que, dans ce pays, nous considérons comme un interrogatoire. Il est temps pour vous d'appeler les agents de la SÄPO afin qu'ils nous reconduisent à Falun.

Suite à quoi l'avocate écarta résolument sa chaise et se leva.

— Qui plus est, monsieur Eberlein, ou quel que soit votre nom, la majeure partie des éléments auxquels vous avez confronté mon client appartient au domaine protégé par le secret de l'instruction. J'ai du mal à concevoir comment la police suédoise peut justifier de laisser des personnes étrangères à l'affaire avoir accès à ce type d'informations.

Si Don s'était également levé, Eberlein restait assis à table, tête baissée. Il donnait l'impression de réfléchir à quelque chose. Un long moment passa, puis il posa son regard sur Don.

— À bien y réfléchir, je crois que votre avocate a raison.

— Ah bon ?

— Oui, elle a complètement raison sur le fait que notre conversation ne doit en rien s'entendre comme un interrogatoire.

Le sourire intérieur s'épanouit de nouveau sur son visage, souligné par ses lèvres rouges et ses dents grises. Il se déplaça avec souplesse autour de la table et vint poser une main sur l'épaule de Don.

— Il ne s'agit en rien d'un interrogatoire et, de plus, je comprends tout à fait qu'au regard de votre situation, vous n'ayez pas envie de raconter quoi que ce soit. Mais vous êtes le dernier chaînon...

L'Allemand lui toucha distraitement l'épaule à travers le velours de la veste, comme dans une ultime tentative de conciliation.

— Étant donné que vous semblez être le dernier maillon reliant à Erik Hall et à ce qu'il a découvert, nous pouvons reconsidérer les choses et trouver le moyen d'établir une plus grande relation de confiance. Je vous raconte une histoire, et vous m'aidez à en connaître la fin.

— Je ne vois pas comment vous voulez procéder.

— Vous allez voir, les choses se décanteront à mesure que nous avancerons.

Eberlein tapota le bras de Don et baissa la voix pour ajouter :

— Puisque vous êtes chercheur, je crois que vous allez assez vite ressentir le même intérêt que moi à tenter de résoudre cette énigme. Pour cela, il vous suffit de considérer la chose sous le bon éclairage.

Après avoir obtenu de Don et d’Eva qu’ils se rassoient, Eberlein alla retrouver Crapaud près des rayonnages. Il se pencha et lui souffla quelques mots à l’oreille. Suite à cela, Crapaud se leva de sa chaise en grognant et disparut de la pièce.

— Je vous demande juste un petit moment de patience, informa Eberlein en souriant à Don. À mon avis, vous allez admettre que cela en valait la peine.

¹- Célèbre magasin de décoration d’intérieur situé à Stockholm.

Elena

Au début de son adolescence, quand la manifestation de ses dons déclina jusqu'à disparaître, Elena se résolut à ne jamais exiger quoi que ce soit de son tuteur. Mais le jour de ses 18 ans, l'un des chefs auxiliaires de la Fondation lui remit la clé d'un logement. C'était un appartement mansardé situé à quelques rues du local de la banque.

Il se trouvait dans une de ces hautes maisons à colombages, dont les pignons maçonnés se succédaient tout autour d'une place pavée qui possédait un puits muré. Tout là-haut, à l'abri d'une de ces fenêtres uniques des derniers étages, elle bénéficiait pour la première fois d'un lieu où elle pouvait s'enfermer.

Au début, cette clé lui était apparue comme la preuve que Vater acceptait de la laisser libre de mener une nouvelle vie. Mais tout avait continué comme avant. Elle mettait environ quinze minutes à parcourir à pied le chemin conduisant de son appartement mansardé au bureau directorial de Vater. Et leur travail en commun s'y était poursuivi, dans l'ombre de la tour nord du château.

Installée dans l'alcôve de son coin cuisine, une couverture enroulée autour d'elle, Elena goûta une première cuillerée de ce miel qu'elle avait probablement oublié sur la table au moment de son départ précipité pour la Suède. Le va-et-vient de sa main était le seul signe de vie dans ce deux pièces désert. Elle considérait que l'aménager était inutile.

Depuis l'alcôve ornée de moulures, elle pouvait distinguer sa chambre plongée dans l'obscurité. On y trouvait un lit, qu'elle n'avait pas eu le temps de faire, ainsi qu'une commode avec un petit miroir et un portrait de la Vierge Marie posés dessus. À part cela : rien. En revanche, dans l'autre pièce, elle s'était un peu plus impliquée, elle avait suspendu son sac de boxe au plafond par une chaîne et fixé ses divers appareils d'entraînement juste à côté du placard contenant les armes.

Elena lécha le manche de la cuillère. Ce doré au goût de sucre et d'été, *miele di acacia*.

Elle n'avait pas encore eu le temps de dormir depuis son retour à travers les brumes de la forêt de Teutoburg, en bordure de cette puante vallée industrielle de la Ruhr. Douze heures durant, elle avait vu l'asphalte filer sous elle, allongée sur son engin, la croix collée entre sa poitrine et le réservoir.

Tout en reprenant une cuillerée de miel, elle considéra que les douleurs dans ses cuisses étaient peut-être un bon signe. Ces derniers temps, elle avait rarement l'occasion de ressentir la moindre

douleur physique, conséquence de ses séances d'entraînement avec les sinistres hommes de la sécurité – *Sicherheit* – dont le but était que plus rien ne puisse l'affecter.

Sur le chemin la menant du Danemark à la Westphalie, elle avait rappelé le bureau directorial, et avait dû répondre à des questions concernant Erik Hall et un certain Titelman. Elena avait tenté de faire jouer sa mémoire afin de rapporter tout ce qui s'était dit dans la maison de Falun. Maintenant installée près de sa table de cuisine, elle parcourut de nouveau ses souvenirs afin de s'assurer qu'elle n'avait pas omis un détail important.

Elle s'empêtra dans des interrogations concernant son choix de se présenter comme une journaliste de *La Revue italienne du mystère et de l'occulte* dès son premier contact avec le plongeur. Même à cette occasion, elle s'était montrée incapable de tenir à distance sa constante nostalgie du passé. Si elle avait choisi ce magazine italien *new age*, c'est parce qu'il avait, il y a bien longtemps, publié un petit entrefilet la concernant, intitulé « cadeaux astraux ». D'ailleurs, savait-elle déjà lire à cette époque ? Comme tout ce qui concernait sa petite enfance, le souvenir qui lui revenait aujourd'hui mêlait rêve et réalité.

Elena finit par se lasser de ce goût sucré, referma le couvercle du pot de miel et laissa glisser la couverture. Elle se leva et passa devant les rideaux tirés, pour aller s'installer face au miroir posé sur la commode. Elle suivit du doigt la découpe masculine de sa mâchoire inférieure, avant de redescendre jusqu'à sa bouche non maquillée. D'un geste de la main, elle ébouriffa ses cheveux courts, et bien qu'elle tentât aussitôt de chasser cette pensée, elle savait très bien à qui elle ressemblait.

Miele di acacia, ce miel au goût fleuri avec une pointe de vanille.

Elle appuya son front contre le miroir, comme pour contraindre à partir le souvenir de cette femme solitaire, qu'on força un jour à quitter l'entrée de la banque de Vater sans qu'elle puisse emmener avec elle sa propre fille de 6 ans. Avec le goût du miel, lui revint celui bien connu de la ricotta. Miel et ricotta, étalés sur des biscuits farineux qu'elle et ses sœurs avaient pour habitude d'emporter à la plage. Le goût du sirop de citron, la chaleur de la baie de Naples et toutes ses odeurs. La puanteur des montagnes de déchets qui s'infiltrait dans l'appartement défraîchi par l'entrebâillement de la porte du balcon. Elle se souvenait avoir tenté d'agripper la poignée, quand l'odeur nauséabonde devenait trop forte. Mais elle était située tellement haut que les tâtonnements de ses mains d'enfant ne pouvaient l'atteindre.

Elle vit ensuite le visage de sa mère, cet ovale lumineux au-dessus d'une robe en viscose qui scintillait sur son corps comme une deuxième peau. En entendant les rires de ses sœurs, Elena chercha le moyen de se contorsionner pour remonter la spirale du temps, afin que son existence prenne une autre direction précisément ce jour-là. Ce jour où, pour la première fois, on avait mis ses dons à l'épreuve.

Strindberg

La nuit commençait à tomber. Accompagnant l'obscurité naissante, une pluie fine balayait les tuiles vertes du toit, et enveloppait d'un voile d'humidité aussi bien la cime des chênes que les rochers rugueux de Skansen. Mais au cœur de la villa, à l'intérieur de cette bibliothèque sans fenêtres ressemblant à une crypte, il n'y avait aucun moyen de distinguer le jour de la nuit. La table baignait dans la chaude lumière des globes de verre, et l'unique bruit provenait d'Eberlein, tambourinant sur le verrou d'un solide coffret en fer-blanc. Entre les doigts parfaitement manucurés de l'Allemand, Don réussit à entrevoir une étiquette rivetée sur l'objet :

Strindberg 1895-1897

Après avoir apporté le coffret, Crapaud était retourné s'asseoir sur son tabouret, au pied des rayonnages, son visage à moitié caché dans l'obscurité. Eva Strand était assise aux côtés de Don, penchée vers l'arrière, bras et jambes croisés, sa bouche dessinant un trait. Le roulement de tambour cessa et Eberlein rompit le silence :

— Voici qui devrait vous aider à voir les choses à la lumière de la vérité... Puis-je me permettre de commencer par une question : connaissez-vous le désert du Taklamakan ?

On entendit Crapaud soupirer de mécontentement.

— Le désert du Taklamakan, enchaîna Eberlein sans se soucier du commentaire, est un océan de sable qui s'étend du toit du monde, le massif montagneux du Pamir, sur trois cent mille kilomètres carrés en direction du nord-ouest de la Chine. Il y fait un froid polaire en hiver, alors qu'en été, cette immensité de sable peut se transformer en four avec une température atteignant les 50 °C. L'enfer sur terre, selon certains. C'est en tout cas un endroit où il est impossible de vivre, et jusqu'à la fin du XIX^e siècle, il était représenté sur les cartes par une tache blanche, une *terra incognita* grande comme l'Allemagne. À cette époque, personne ne savait dire ce qu'était l'intérieur de cette contrée, pas même les populations qui habitaient à la périphérie. Le seul écrit la concernant se résumait à quelques lignes manuscrites que Marco Polo avait laissées derrière lui au XIV^e siècle, et qui ressemblaient à un récit imaginaire évoquant d'antiques cités enfouies sous des dunes de sable hautes de plusieurs centaines de mètres. Le premier qui osa s'aventurer dans cette terre inconnue venait d'un trou perdu du nord de l'Europe. Il s'appelait Sven Hedin.

En changeant de position, Don fit craquer sa chaise.

— Je suppose que vous connaissez les expéditions de Sven Hedin ? demanda Eberlein.

— Je conserve un profond et impérissable souvenir d'Adolf Hitler, que je considère comme l'un des plus grands hommes de l'histoire du monde, déclara Don.

Crapaud se remit à grommeler, mais Don se contenta de hausser ses épaules voûtées :

— Ce sont les mots qu'écrivit Sven Hedin à propos de Hitler à la fin de la Seconde Guerre mondiale. « Je conserve un profond et impérissable souvenir d'Adolf Hitler, que je considère comme l'un des plus grands hommes de l'histoire du monde. » Il fut anobli – je parle d'Hedin.

— Oui, mais le positionnement politique d'Hedin n'a rien à voir avec ce qui nous concerne, je peux vous l'assurer, reprit Eberlein.

Puis, l'Allemand bougea le coffret sur le côté avant de se pencher vers ses interlocuteurs.

— Non, ce qui nous intéresse s'est passé bien des années avant la guerre, quand Hedin avait à peine 30 ans et était encore un jeune explorateur. Début 1895, il se retrouva aux portes du désert du Taklamakan. Pour arriver là, il avait d'abord pris le train de Saint-Petersbourg à Tachkent, dans le Turkestan russe, puis avait continué son périple à travers les steppes gelées en empruntant des diligences à l'intérieur doublé de fourrures, avant de continuer à pied en compagnie de nomades kirghizes et de franchir des cols situés à cinq ou six mille mètres d'altitude à travers les montagnes du Pamir. À l'époque, cette partie de son voyage représentait déjà un remarquable accomplissement. Le 5 janvier 1895, il finit ainsi par atteindre Kachgar, ville située dans une oasis au bord du désert du Taklamakan, là où toutes les caravanes empruntant la route de la Soie se rejoignaient depuis des millénaires. Le 22 janvier, de sa seule initiative, équipé d'armes et d'outils, il disparut vers le cœur de cet océan de sable en compagnie d'un petit nombre de serviteurs, d'une paire de chameaux et de quelques ânes. Il ne savait rien des violentes tempêtes de sable qui, en quelques heures, redessinèrent le relief de ce désert à coups de tourbillons de sable. Il n'avait pas non plus accordé attention aux avertissements qu'on lui avait adressés à Kachgar, selon lesquels des voix singulières s'élevaient dans cette immensité, des voix ensorcelantes qui conduisaient les voyageurs à se perdre dans les labyrinthes de ce désert. Les deux premières nuits, les choses se passèrent comme prévu. Et tandis que le groupe campait sous le ciel étoilé, Hedin dessinait à la pointe de son fusain la topographie des lieux afin de garder le bon cap. Mais au cours de la troisième nuit, la tempête de sable survint. Selon ce qu'Hedin en écrivit plus tard, elle s'abattit sur eux durant soixante-dix-sept heures. Quand cette poudre noire cessa de voler en tous sens, le paysage autour de leur campement était totalement transformé. Non seulement la tempête avait déplacé des dunes hautes d'une centaine de mètres – comme effacées par le vent, mais des arbres pétrifiés tendant leurs branches vers le ciel avaient surgi du sol là où il n'y avait que du sable. Après avoir erré un moment entre ces troncs de pierre, Hedin remarqua quelques lattes blanchies qui dépassaient du sable et, en s'approchant, il se retrouva face aux restes clairsemés d'une clôture. Avec l'aide de ses serviteurs, il suivit la barrière vers l'ouest, et quelques kilomètres plus loin, il atteignit un ensemble formé de carcasses d'habitations, les vestiges d'une ville que les vents puissants venaient de remettre au jour en balayant les couches de sable qui les recouvraient depuis des centaines ou peut-être même des milliers d'années. Hedin écrivit plus tard que ses serviteurs le conjurèrent de quitter cet endroit qu'ils nommèrent Maisons d'Ivoire, mais lui ne fit que danser de joie, persuadé qu'il venait de découvrir une nouvelle Pompéi. Dans certaines de ses premières notes, Hedin constata que les maisons étaient construites en bois, plus précisément en peuplier. Du peuplier au milieu d'une mer de sable ! Mais si ces façades blanches paraissaient solides, elles éclataient comme du verre quand il frappait dessus à l'aide de sa cravache. Hedin fit bon nombre de dessins montrant certaines des parois ornées de fresques peintes : des femmes nues en train de prier, avec une marque sur le front qu'Hedin considéra semblable à ces signes de castes

connus en Inde. Quant aux hommes, ils portaient d'étranges armes, et avaient à leurs côtés des représentations de Bouddha tenant une fleur de lotus dans ses mains. Hedin en tira la conclusion qu'il devait se trouver sur l'emplacement d'un ancien temple. Ce lieu porte aujourd'hui le nom de Dandan-Uiliq, la ville ensevelie. Mais un point demeure bien moins connu, continua Eberlein, c'est la découverte que fit Hedin, dès le premier jour, *sous* cette ancienne cité ensablée. Dans une lettre à laquelle nous avons accès, Hedin décrit dans un style assez dramatique comment il passa par hasard à travers le plancher d'un des plus majestueux bâtiments, tombant la tête la première sur le sol en mosaïque de ce qu'il pressentit être une très ancienne chambre mortuaire. Il n'est jamais parvenu à la dater. Autour de la mosaïque centrale d'un vert sombre, douze corps ceints de bandelettes étaient disposés, des momies que les vents du désert avaient depuis longtemps préservées et desséchées. En s'approchant, il constata qu'une croix d'un blanc ivoire reposait sur la poitrine de l'une des momies, et qu'elle avait la forme du hiéroglyphe égyptien appelé Ankh. Au-dessus de la croix, à l'intersection des deux traverses, on avait déposé un autre objet bien des années auparavant : une étoile constituée d'un moyeu et de cinq branches. L'étoile possédant cette forme était connue des Égyptiens sous le nom de Seba, et ils la considéraient comme un symbole du dieu Osiris, le souverain des sphères supérieures, le dieu en charge des clés qui menaient aux mondes souterrains.

Eberlein se tut et observa longuement Don, qui cherchait ses mots.

— *Ver volt dos gegloybt ?* demanda finalement Don.

Eberlein garda ses yeux rivés sur lui.

— Ce que je veux dire, reprit Don, c'est qu'une étoile et une croix découvertes dans les tréfonds d'une chambre mortuaire située dans une cité ensevelie...

Après une nuit sans sommeil, les yeux de Don lui brûlaient.

— *Ver volt dos gegloybt*, qui l'eût cru ?

Eberlein esquissa un léger sourire :

— Vous devez bien comprendre... Sven Hedin *ne chercha jamais* à convaincre qui que ce soit de la signification des objets trouvés dans la chambre mortuaire de Dandan-Uiliq. Il considéra jusqu'à sa mort que toute cette histoire était gênante. Le fait est qu'on ne peut pas volontiers disserter sur des objets historiques hors du commun lorsqu'il s'avère... qu'on les a malencontreusement perdus.

Il toussota, sortit un mouchoir de sa veste et s'essuya les lèvres :

— L'air est affreusement sec ici, vous ne trouvez pas ? Peut-être désirez-vous quelque chose à boire ?

Eva Strand ne broncha pas, mais Don acquiesça d'un geste. L'Allemand se retourna vers Crapaud, qui se leva en grognant et quitta l'obscurité de son coin. Dandinant jusqu'au couloir, il laissa la porte entrouverte. Don devina la lueur des rayons rougeoyants du soleil couchant, qui venaient éclairer l'autre bout du couloir et l'escalier en colimaçon à travers les fenêtres. Puis il entendit de nouveau la voix d'Eberlein :

— Nous savons qu'Hedin retourna à Kachgar en possession de la croix et de l'étoile, ces objets apparaissant sur la liste qu'il établit en dressant l'inventaire de ce qu'il avait exhumé. Ce qui se passa ensuite tient essentiellement à la personnalité d'Hedin. Il fut comme obsédé par l'idée qu'il devait lui-même établir la description exacte de chacun des objets découverts avant de les expédier dans des caisses vers Stockholm et les académies scientifiques concernées. Mais s'agissant de la croix et de l'étoile, il ne parvenait à rien. Malgré quelques tentatives préliminaires, Hedin n'arriva même pas à établir de quel matériau ces objets étaient faits. Pour cacher cet échec à ses collègues, il chercha conseil auprès d'une de ses connaissances, qui habitait temporairement Paris à cette époque.

Il plaça donc la croix et l'étoile dans un étui de cuivre scellé, qu'il envoya accompagné d'une lettre dans laquelle il racontait sa trouvaille et sollicitait l'avis d'un technicien. L'opération se trouve consignée dans un document qui figurait dans la succession d'Hedin, et autant qu'on puisse l'établir, l'envoi de Kachgar atteignit l'hôpital Saint-Louis à Paris en date du 2 février 1895. Les mains qui firent sauter les rivets de la boîte étaient bandées de toile de lin et enduites d'un onguent destiné à soulager les gerçures rougeâtres produites par des nuits entières d'expérimentations chimiques. C'était là des mains qui pouvaient à peine tenir un crayon.

Baigné par la douce lumière des globes, le visage d'Eberlein semblait plus jeune, son teint grisâtre s'estompant. L'homme se contentait d'attendre que Don lui suggère un nom :

— Strindberg ?

Acquiescement. Don ne put s'empêcher de s'esclaffer. Il s'ensuivit un toussotement enroué, dont le son se perdit dans la moquette et le cuir du dos des livres. Mais l'Allemand ne lui concéda pas même un regard, se contentant juste de poursuivre :

— Cela peut paraître une étrange coïncidence, mais vous devez comprendre qu'à cette époque, la haute bourgeoisie suédoise se résumait à un tout petit cercle. De plus, Hedin savait que Strindberg avait accès au laboratoire d'analyses de la Sorbonne, doté en ce temps des équipements techniques les plus pointus.

Don lança un regard en biais vers Eva, qui se contenta de rouler des yeux. Puis il se retourna vers Eberlein :

— Mais comment admettre que dans le cas précis de Sven Hedin, il ait choisi de destiner cet envoi à August Strindberg plutôt qu'à n'importe qui d'autre...

— Et pourquoi cela ? interrogea Eberlein.

— Vous savez bien que ces deux-là étaient des ennemis mortels, n'est-ce pas ?

— Oh, mais cette inimitié arriva plus tard ! Et elle pourrait bien être liée à la façon dont Strindberg s'occupa des objets d'Hedin. Non, jusqu'en 1895, ils entretenaient de bonnes relations.

Eberlein sourit de nouveau.

Le soleil s'était probablement couché, l'intensité lumineuse de la bibliothèque variant à peine lorsque Crapaud ouvrit grand la porte à double battant. Il vint déposer un plateau sur la table avec fracas. Dessus se trouvaient une théière argentée, ainsi que trois tasses et soucoupes ornées d'un liseré doré, et une discrète pile de tissus en coton que Don identifia bientôt comme plusieurs fines paires de gants.

Eberlein se leva pour faire le service avec distinction. La vapeur s'élevant des tasses propagea une apaisante odeur de pavot et de cannelle. Don en profita pour glisser discrètement une main dans son sac et en ressortir deux capsules de dérivés d'amphétamines aux vertus euphorisantes. Tout en réfléchissant, l'Allemand porta la tasse à ses lèvres rouges :

— Quoi qu'il en soit, reprit Eberlein après avoir bu une gorgée, Strindberg ne tira qu'un piètre résultat de ses essais sur la croix et l'étoile. Tout compte fait, il était plutôt une sorte de charlatan, lui qui souhaitait se qualifier de poète chimiste. Lorsqu'il s'agissait de déterminer aussi bien les origines que les qualités d'un matériau ou d'une substance, ses connaissances s'avéraient en tout cas trop superficielles. De plus, Strindberg était à l'époque relativement fantasque et, après un mois de tentatives infructueuses, il se lassa de ce qu'il appelait « les babioles du désert de Hedin ». Ne voulant pas avouer l'échec de ses expérimentations, il envoya un court message dans lequel il mentit en écrivant que, par malheur, la croix et l'étoile avaient disparu, égarées au Café du Cardinal, dans le deuxième arrondissement. Sven Hedin fut naturellement furieux de l'apprendre, mais à l'époque en plein désert d'Asie centrale, il ne pouvait pas faire grand-chose.

Eberlein laissa ses ongles glisser sur le coffret en fer-blanc, jusqu'à atteindre un dispositif de verrouillage situé en bas, à l'arrière, qu'il désengagea.

— Non, pour ce qui est d'*August* Strindberg, cette croix et cette étoile ne le menèrent nulle part.

Il dégagea deux autres goupilles situées sur les côtés et le couvercle se souleva.

— Gloire au collectionneur, car il aide celui qui souhaite remettre l'histoire en ordre, n'est-ce pas, Titelman ?

Eberlein resta debout, la main appuyée sur le dossier de son siège, à contempler le contenu du coffret.

— Oui, nous aimons celui qui, tout comme August Strindberg, est tellement convaincu de sa propre importance, qu'il date ses notes de blanchisserie, ses listes de commissions, ou encore la moindre esquisse médiocre, afin que tout ce qui le concerne puisse passer à la postérité. On dit qu'il existe plus de dix mille lettres ainsi conservées, adressées à Nietzsche, Georg Brandes, Zola... et puis il y a ces lettres que Strindberg envoya durant les dernières années du XIX^e siècle à son cousin Johan Oscar, ou Occa comme on le surnommait dans la famille. Ils étaient si proches qu'August devint le parrain du fils d'Occa, prénommé Nils. Or, à cette époque allant du printemps à l'hiver 1895, ce Nils Strindberg était devenu l'un des jeunes physiciens et chimistes les plus prometteurs du pays. Nous savons qu'Occa mentionnait les résultats obtenus par son fils dans le domaine de la résonance électrique dans une lettre adressée à August et datée du 7 février 1895. Nous savons également que, quelques semaines plus tard, ce dernier se tourna directement vers Nils pour lui poser une série de questions de physique, qu'il envoya par courrier à son adresse à l'université de Stockholm. Nils transmit par écrit une réponse détaillée qui fut elle aussi conservée, ainsi que la douzaine d'autres lettres qui suivirent. Durant ce printemps, Nils devint pour August Strindberg une sorte d'homme de confiance, et presque même une caution morale concernant ses recherches en alchimie. Peu à peu, leur ton devint plus personnel, et dans une dernière lettre datant de juin 1895, Nils déplora tristement l'été en solitaire à Stockholm, quand tout travail scientifique était mis de côté le temps des vacances. En guise de réponse, il reçut de son parrain un colis en provenance de Paris qui contenait deux objets : une croix coiffée d'une boucle à son sommet et une étoile à cinq branches d'aspect égyptien.

Sa tasse en porcelaine tinta légèrement quand Eberlein la reposa. Puis il se rassisa face à Eva et Don, rapprocha un peu le coffret, avant d'enfiler une paire de gants de coton.

— Ce que je m'apprête à vous montrer est à relier aux découvertes d'Erik Hall dans cette mine. Mais on peut y trouver un intérêt en soi. Dans la note qu'August Strindberg joignit au paquet adressé à Nils, il ne mentionna pas un mot sur Sven Hedin et le désert du Taklamakan. Il se contenta de quelques phrases courtes exhortant son filleul à une analyse minutieuse de la croix et de l'étoile afin de lui renvoyer rapidement une réponse. Voilà la première chose que fit Nils en examinant les objets, lui qui portait un intérêt marqué pour la photographie...

Eberlein sortit du coffret une mince boîte rectangulaire qui semblait faite en carton. Il la posa sur la table et dénoua la ficelle afin de pouvoir ouvrir le couvercle. Sur le dessus, elle contenait une couche d'ouate grisâtre qu'Eberlein dégagea avant de l'étendre devant eux. Puis il replongea la main dans la boîte, pour en extraire plusieurs plaques de verre fragiles, qu'il commença à disposer délicatement sur le lit de coton.

Don s'inclina en avant pour mieux voir.

Dans un premier temps, les reflets de lumière sur le verre sombre l'empêchèrent de distinguer quoi que ce soit. Mais Eberlein orienta sa main pour y remédier et il n'y eut plus de place pour le doute. Il s'agissait bien de l'image d'une croix couleur blanc ivoire terminée par une boucle, que

l'oxyde d'argent recouvrant les plaques de verre faisait luire. Quant au support en verre d'à côté, il montrait l'image d'une étoile scintillante dont les cinq branches pointaient depuis son moyeu.

Quelqu'un avait pris soin de placer un instrument de mesure près des objets. Don apprit ainsi que la croix, boucle incluse, faisait 42,6 centimètres de long et 21,3 centimètres de large. Et sur une autre image, une note manuscrite disait que cette étoile type Seba faisait 11 centimètres de diamètre.

— Quand on voit cela, toute cette histoire prend une autre allure, n'est-ce pas ? demanda Eberlein.

Désormais, Eva se tenait également penchée au-dessus de la table. Elle saisit la couche d'ouate grisâtre et fit glisser les plaques de verre plus près d'elle afin de les détailler. Eberlein secoua une fine paire de gants extraite de la pile et la lui tendit. Elle les enfila, se mit debout, et commença à examiner les fragiles surfaces de verre disposées devant elle.

— Procédé avec négatif au collodion humide, précisa Eberlein tandis qu'elle poursuivait son observation. L'émulsion se compose de nitrocellulose diluée dans un mélange d'alcool et d'éther, avec un temps d'exposition fixé à dix secondes. Une bonne netteté, vous ne trouvez pas ?

Dans la noirceur de la plaque de verre, le regard de Don croisa celui d'Eva par reflet interposé.

Après qu'Eberlein eut extrait une deuxième couche de coton, une pile de papiers jaunâtres apparut au fond de la boîte. Ils semblaient maintenus entre eux par un fil de fer et la feuille du dessus portait un tampon imprimé :

Université de Stockholm
Laboratoire Berzelius

Rédigées à l'encre bleu foncé d'une écriture peu soignée, plusieurs lignes bien serrées apparaissaient juste en dessous, composées de chiffres et d'abréviations.

L'Allemand déposa la pile de papiers sur la table, près des plaques de verre. Il libéra le fil de fer en le tordant, dégagea la première page et la tendit à Don accompagnée d'une paire de gants blancs.

— C'est tiré des premières analyses effectuées à la mi-juin 1895, lui précisa Eberlein. Don put identifier quelques formules chimiques isolées, mais l'essentiel du texte lui échappa, rédigé dans un style tarabiscoté qu'il ne sut déchiffrer.

— Écriture sténographique Arend, précisa Eberlein. Nils Strindberg utilisait toujours ce mode d'écriture rapide lorsqu'il travaillait seul en laboratoire. Vous voyez ici son rapport sur les premiers essais qu'il mena en employant des acides. Par la suite, il essaya d'agir sur la surface métallique des objets analysés en utilisant d'autres produits chimiques, mais sans obtenir plus de résultats.

Eberlein mit de côté quelques-uns des papiers suivants.

— Celui-ci rend compte de ce qui se passa plus tard cette même nuit, quand il s'attaqua à l'examen des inscriptions figurant sur la croix. Nils Strindberg se servit d'une loupe et d'un microscope, mais ses notes sur le sujet restent assez confuses. Il ne parvint jamais à expliquer comment quelqu'un avait pu exécuter de telles gravures. Même en utilisant l'instrument à pointe de diamant dont on se servait au laboratoire Berzelius pour tester la dureté des matières, Nils Strindberg ne réussit pas à graver la moindre chose sur la surface. De plus, le poids extrêmement faible des objets en question l'étonna aussi grandement.

Eberlein pointa du doigt une colonne remplie de chiffres barrés.

— Aussi bien pour l'étoile que pour la croix, les oscillations enregistrées sur la balance du

laboratoire sont pratiquement nulles.

Il tourna d'autres pages.

— Quelques jours plus tard, il en vint à se demander si, somme toute, ces objets étaient faits de métal. Certes, leur surface reflétait la lumière et il constatait l'aspect métallique de leur brillance, mais il ne parvenait pas à démontrer que l'étoile et la croix pouvaient conduire électricité ou chaleur. Nils Strindberg tenta bien de passer chacun des deux objets à la chaleur de son bec Bunsen, mais même à 1 500 degrés, rien ne se produisit. Comme il l'écrivit, il n'eut même pas besoin d'avoir recours à des pinces pour les retirer de la flamme, leur surface demeurant fraîche, pour ne pas dire froide, même après une demi-heure passée à les chauffer. C'est en date du 27 juin 1895 qu'eut lieu la découverte tant attendue.

De ses doigts revêtus de coton blanc, Eberlein fouilla dans la pile de papiers et parcourut les pages en diagonale. Il finit par trouver la bonne et la mit de côté.

Les notes inscrites dessus étaient très différentes des précédentes, complétées de dessins qui semblaient esquissés en toute hâte. À plusieurs endroits, des traces de pâtes d'encre dessinaient comme des flaques bleu foncé.

— Il faut savoir, reprit Eberlein, que le bec Bunsen du laboratoire de Berzelius produisait une température maximale d'environ 1 500 degrés, mais le soir du 27 juin, Nils Strindberg raccorda sur l'arrivée un réservoir contenant de l'oxygène pur, afin de pouvoir éventuellement augmenter encore un peu la chaleur. Par étourderie, ou par simple paresse, il chauffa pour la première fois les deux objets en même temps après avoir posé l'étoile sur la croix, à l'intersection des branches. Il s'apprêtait à actionner le bouton du gaz pour passer d'une flamme bleue à une blanche quand les deux objets fondirent ensemble de manière tout à fait inattendue. Pourtant, la température n'avait atteint que...

— 1 220 degrés, intervint Eva Strand.

Elle indiqua l'information chiffrée, suivie sur la page d'un point d'exclamation.

— À 1 220 degrés, acquiesça Eberlein, la flamme fit fondre ensemble les deux objets reposant sur le support en fil de fer tressé du bec Bunsen. Nils Strindberg écrivit que l'étoile sembla s'enfoncer à l'intersection des deux branches de la croix comme si ces deux objets constituaient anciennement les deux parties d'un seul et même tout. Et ceci après qu'ils se furent montrés tout à fait inaffectés par la chaleur à plusieurs reprises.

Don sentit une vague le parcourir, les cachets de méthamphétamine ayant sûrement commencé à faire effet. Un sentiment d'éveil grandit en lui et sa bouche sembla s'assécher.

— Vous pouvez le constater par vous-mêmes, ajouta Eberlein, pointant du doigt l'une des esquisses.

Sur le dessin, on distinguait clairement cinq traits minces représentant les branches d'une étoile, dont le cœur se fondait dans la croix au point d'intersection des deux barres, juste au-dessous de la boucle. Sur le côté de l'esquisse figurait une indication écrite verticalement au crayon à papier. Don tourna la feuille pour mieux la lire :

« Au point d'intersection, les instruments
de navigation se sont liquéfiés comme du mercure. »

Don reposa son regard sur Eberlein.

— Quels instruments de navigation ?

Il observa de nouveau la croix et l'étoile comme fondues ensemble, dont Nils Strindberg avait

rapidement tracé l'esquisse sous divers angles. Tout au bas de la page figurait une variante agrémentée d'une tache d'encre bleue transparente ressemblant à une couronne lumineuse, qui formait un arrondi en surplomb des objets.

— La réaction est mieux représentée page suivante, reprit Eberlein en changeant de feuille.

En effet, celle-ci comportait deux dessins nettement plus grands et détaillés, que Nils Strindberg avait pris le temps de soigner. Sur celui du haut, ce que Don avait pris pour une tache d'encre involontaire se révéla être l'esquisse d'une sphère gris-bleu, telle une coupole dominant l'ensemble issu de la fusion entre la croix et l'étoile. Les sept points qui formaient le haut de la sphère se trouvaient positionnés selon un schéma connu, avec juste à côté du plus haut placé une nouvelle indication au crayon :

« L'Étoile polaire au sein de l'aile du Dragon. »

— L'aile du Dragon, dit Eberlein. La dénomination donnée par Nils Strindberg à la constellation que nous nommons aujourd'hui *Ursae Minoris*, la Petite Ourse, ou parfois le Petit Chariot.

Puis il relia du doigt les sept points de la sphère en surplomb de la croix et de l'étoile, passant sur les quatre coins du Chariot avant d'aller jusqu'à son extrémité :

— Les deux étoiles dont la lumière a jailli en premier sont Pherkad et Kochab, les « Gardiennes du Pôle ». Celle-ci a pour nom Anwar al Farkadain et l'autre Alifa al Farkadain. Viennent ensuite Urodelus et Yildun, et enfin Polaris, l'étoile Polaire, que Nils Strindberg nomme aussi l'étoile du Nord. Elle se situe en permanence à la verticale du pôle nord de notre globe terrestre.

Eberlein resta quelques instants assis en silence, à contempler le dessin. Puis il reprit :

— Selon les notes de Nils Strindberg, la forme constituée par ces sept points apparut de nulle part juste au-dessus de la croix et de l'étoile, presque à l'instant même où ces deux objets se fondirent ensemble. Il crut d'abord qu'il s'agissait de quelques étincelles égarées en provenance du bec Bunsen et il ne comprit pas pourquoi elles se maintenaient ainsi en suspension. Une minute ou deux plus tard, l'image de ces étoiles s'ordonna de telle sorte qu'elle forma la première sphère céleste qu'il a dessinée à la verticale de la croix et de l'étoile. Il écrivit plus tard que c'était comme voir une glorieuse auréole poindre de nulle part.

— La *première* sphère ? questionna Don.

D'un signe de tête affirmatif, Eberlein indiqua le dessin figurant au bas de cette même page. Don passa sa langue sur ses lèvres sèches et tourna lentement son regard dans la direction signalée.

Effectivement, le dessin suivant représentait aussi une sphère. Sous la voûte céleste et sa Petite Ourse, Nils Strindberg avait figuré un autre demi-cercle au-dessus de la croix et de l'étoile, une sorte de coupole inférieure grisée parcourue de traits dessinant des contours dont la signification était limpide.

— C'est une carte de l'hémisphère nord ? demanda Don.

— Oui, c'est ce que figure cette deuxième sphère, répondit Eberlein.

De son doigt ganté, l'Allemand parcourut le tracé des terres.

— La côte sibérienne en bordure de l'océan Arctique. La péninsule de Kola. Les fjords du nord de la Norvège... Les sept îles de l'archipel de Svalbard. La limite des glaciers du Groënland et la mer de Lincoln. La côte nord du Canada et la toundra de l'Alaska par-delà le détroit de Béring. Et ici...

Son doigt retourna en arrière pour atteindre le centre de la sphère inférieure.

— Le pôle Nord.

— Et dans ce cas, qu'est-ce qu'on a là ? interrogea Eva.

Partant de l'étoile Polaire, une fine ligne rejoignait un point situé quelques centimètres sous le doigt d'Eberlein.

— Ce trait représente un rayon lumineux affirma Eberlein. Il devint visible en fin de réaction, descendant de l'étoile Polaire jusqu'à l'hémisphère nord, et Nils Strindberg en conclut presque tout de suite que ce rayon fonctionnait comme une sorte de guide.

Don souleva prudemment la feuille de papier jaunie en provenance du laboratoire pour mieux profiter de l'éclairage des lustres.

Descendant verticalement depuis l'étoile Polaire, le rayon atteignait un point marqué d'une petite croix, un peu au nord de cet archipel de Svalbard qu'Eberlein venait de mentionner. Grâce à la lumière des lustres, Don remarqua plusieurs autres petites croix situées précisément dans cette région, tracées au crayon et minutieusement numérotées. Elles semblaient aller ensemble avec une liste figurant dans la marge :

pos. 1 (29/6) : lat. 82°50' N, long. 29°40' E

pos. 2 (30/6) : lat. 83°45' N, long. 27°10' E !

pos. 3 (1/7) : inchangée

pos. 4 (2/7) : inchangée

pos. 5 (3/7) : lat. 83°10' N, lon. 34°30' E !!

pos. 6 (4/7) : inchangée !!!

— Après quelques essais, Nils Strindberg réussit à mesurer les coordonnées de chaque endroit que pointait le rayon avec une étonnante exactitude, reprit Eberlein au moment où Don releva son regard. Comme vous pouvez le constater, il y eut dès le début de légères mais régulières variations de lieux, et il fallut un bon moment à Nils Strindberg pour pouvoir cartographier une sorte de schéma évolutif.

L'Allemand feuilleta plusieurs pages contenant des dessins de plus en plus élaborés de la sphère céleste ainsi que de l'hémisphère nord et du rayon lumineux, jusqu'à ce qu'il atteigne un tableau aux colonnes minutieusement remplies. Il parcourut du doigt les dates et les indications chiffrées de chacune des positions :

— Pour ce que nous en savons, voici le premier relevé méthodique des déplacements du rayon qu'effectua Nils Strindberg. Il est daté de début août 1895, et son auteur développa un rapide coup de crayon, sachant que chacune des apparitions de la sphère céleste ne dura jamais plus de dix minutes. Passé ce délai, la croix et l'étoile se séparaient, retrouvant leur forme et leur froideur initiales, comme si la fusion n'avait jamais eu lieu.

Eberlein laissa le tableau devant leurs yeux pour commencer à rassembler les plaques de verre disséminées sur la couche d'ouate grisâtre.

— Comme vous pouvez le constater, poursuivit-il en ramassant les plaques, ce relevé répertorie une cinquantaine d'essais dont le cours des événements s'est toujours déroulé à l'identique. Nils Strindberg déposait l'étoile à l'intersection des branches de la croix placée sur le support grillagé de son bec Bunsen, puis il réglait la flamme à la bonne température. Après que la croix et l'étoile avaient fusionné, les sept points se mettaient systématiquement à briller. À chaque expérimentation, leur positionnement dessinait la constellation de la Petite Ourse, avec à son zénith l'étoile Polaire, située précisément à la verticale des deux objets en fusion. Dans les minutes suivantes, la sphère céleste prenait de l'ampleur, et bientôt se formait une sombre représentation de l'hémisphère nord

terrestre. Cette suite de réactions se concluait toujours par l'apparition de ce fin rayon lumineux descendant depuis l'étoile Polaire jusqu'à un point de l'hémisphère nord toujours situé autour des 83 degrés de latitude nord, au-dessus de l'archipel de Svalbard et de l'île du Spitzberg. Et en regardant ce tableau, vous vous apercevrez que les distances entre les emplacements successifs pointés par le rayon sont courtes, puisqu'elles se situent dans un rayon d'environ cent vingt kilomètres. Au bout du compte, Nils Strindberg en tira la conclusion que le rayon changeait de position avec régularité, à environ trois jours d'intervalle. Il donnait presque l'impression de suivre le déplacement de quelque chose dans cette région située au nord de l'archipel de Svalbard, un peu comme une aiguille pointant son but.

Eberlein entoura les plaques de verre avec l'ouate et les remit prudemment dans la boîte.

— *Ver volt dos gegloybt*, murmura Don, qui l'eût cru.

Le réveil

Comme pris dans les glaces, l'épisode revenait régulièrement hanter les rêves d'Elena et la forçait à s'éveiller, baignée de sueur. Une fois encore, assise sur le bord de son lit à considérer l'obscurité de son appartement mansardé, elle ne parvenait pas à éliminer totalement cette image de sa tête.

C'était le souvenir d'une femme dont le visage était très semblable au sien, cheveux noirs coupés court, mâchoires hautes et bouche large. Sa mère se trouvait encore agenouillée sur le sol en marbre de l'entrée de cette banque, au pied des escaliers, bras écartés, criant à Elena de la suivre.

Ensuite, elle entendait l'écho insistant de sa propre réponse, courte, prononcée de sa voix de fillette de 6 ans, trop aiguë et fluette pour un espace si vaste.

— *Wer ist sie, Vater ?* Qui est-ce, père ?

En voyant les gardes arriver, elle avait serré encore plus fort les doigts osseux de Vater. Elle savait, bien sûr, qui était la personne qui débarquait dans la banque de Wewelsburg pour la chercher. Mais cette femme arrivait bien trop tard.

*

C'est à l'âge de 5 ans qu'Elena avait enfin osé chuchoter son plus profond secret à l'oreille de sa maman. Elle possédait le don de voir dans les pensées des gens, de visualiser leurs rêves et leurs espoirs au travers d'images déformées étincelantes de couleur. D'abord, sa maman avait ri, pensant que ses propos étaient le fruit de son imagination. Mais quand Elena avait commencé à dessiner les singulières perversions et envies des adultes, le sourire de sa maman s'était effacé.

Durant ce printemps désormais bien lointain, Elena aurait souhaité jouer avec ses sœurs, mais on la traîna pour passer une première série de tests parapsychologiques.

Comme un singe savant, elle dut prouver sa capacité à deviner des chiffres cachés. Elle passa ensuite le protocole de Ganzfeld, au cours duquel on lui banda les yeux avant de l'obliger à porter des écouteurs émettant toutes sortes de bruits. Ce fut enfin le long voyage vers le Nord, pour aller rencontrer ces hommes dont la langue lui sembla si effroyable et si dure. Elle gardait le souvenir de cette sensation de panique, quand on fit entrer sa tête dans un orifice qui ressemblait à celui d'une machine à laver. Ses cheveux étaient couverts d'agrafes métalliques, et le sommet de son crâne de fils, afin de faire une première évaluation de l'extraordinaire aptitude de la fillette à interpréter les

ondes astrales et l'activité électrique du cerveau humain.

C'est ici, dans la maison de Vater à Wewelsburg, qu'on l'avait conduite, puis abandonnée. Un hiver avait passé, puis un autre. Jusqu'à cette heure bien matinale d'une journée de décembre, quand cette femme qui semblait tombée du ciel était apparue dans l'entrée de la banque pour la ramener à la maison.

Malgré une certaine honte, Elena avait le sentiment d'avoir posé la bonne question ce matin-là. Comment cette femme pouvait-elle se permettre de croire qu'une fillette de 6 ans voudrait reconnaître sa propre mère après tout ce qui s'était passé ?

La femme ne revint plus jamais.

C'est à l'adolescence, alors que ses dons s'estompaient lentement, qu'Elena apprit par hasard ce qui s'était passé.

Un jour d'été, ses parents étaient pressés, ses sœurs n'étaient pas attachées, et la route côtière serpentant le long de la côte d'Amalfi était boueuse, suite aux pluies torrentielles. Une camionnette déboucha d'un virage à trop grande vitesse et les plaquettes de freins de la Citroën familiale étaient fortement usées.

Un triste concours de circonstances, lui avait-on dit.

Personne n'était vraiment responsable de leur chute fatale dans la mer. Suite à cela, les chances d'Elena d'obtenir des réponses à ses questions disparurent elles aussi. Mais en quoi une enfant adoptée y aurait-elle gagné à chercher des réponses ?

Elena remonta l'oreiller derrière elle en se tournant vers l'unique fenêtre de son appartement mansardé. L'image de cette femme désespérée ne voulut pas disparaître. Elena tenta de se visualiser en fillette de 6 ans campée dans les escaliers de la banque, et choisissant alors de lever son regard vers Vater. Elle souhaita redécouvrir dans les yeux de cet homme la joie toujours présente durant leurs premières années de vie commune. Elle songea à leur travail, à cette poussière étincelante sous les tiroirs en plomb des vitrines, à ces formes géométriques qui brillaient alors si clairement en elles.

Plus tard, alors que son esprit était muet depuis un long moment, elle réalisa ce qu'elle avait permis à Vater et à la Fondation d'élucider. Mais même avec son apport, ils n'étaient pas si avancés. La matière contenue dans les deux cylindres de verre recouverts de plomb, base de leur recherche, ne représentait que quelques gouttes isolées d'une source depuis longtemps tarie.

Elena revint à la fillette de 6 ans qu'elle était et qui porta son regard vers le bas des escaliers et le visage de sa maman. Elle fit tout ce qu'elle put pour conserver la mémoire de cet épisode le plus longtemps possible. Elle souhaita demeurer immergée dans le long silence qui précéda sa question :

— *Wer ist sie, Vater ?*

Durant cet interminable moment, Elena eut le temps de compter les fenêtres de l'immense entrée de la banque, et de contempler la pâle lumière d'hiver qui tombait sur le gris uni des dalles de pierre. Elle distingua aussi les coutures aux épaules du manteau de sa maman, ainsi que ses bras ouverts l'invitant à la rejoindre et son sourire crispé. Puis, les images se remirent en mouvement.

Mais la suite différa d'habitude. Elle entendit un craquement et la bande-son de son souvenir s'en trouva modifiée. Sa question de petite fille se noya dans un lointain murmure, qui mêlait des voix identiques à celles qu'elle avait perçues durant son long périple à moto entre Falun et Wewelsburg.

Elena rejeta sa couette et courut sur le parquet jusqu'à l'alcôve de son coin cuisine. Elle ne connaissait qu'un seul moyen de chasser ces images, de faire taire tous ces pénibles souvenirs et qu'ils finissent par s'éteindre.

Elle alluma le gaz de la cuisinière et ouvrit le tiroir d'en haut. Puis elle plaça la pointe du

couteau dans les flammes et laissa chauffer jusqu'à ce que le métal rougeois. Elle dénoua la bande qui couvrait la partie supérieure de son bras blanc comme neige et mit au jour une succession de traces de brûlures rougeâtres. Un grésillement survint quand elle pressa la pointe du couteau contre sa peau nue.

En pleine douleur, elle eut l'impression que quelqu'un augmentait le volume des voix qui murmuraient en elle, ressentant une lourde vibration depuis un point situé juste derrière son front. Comme le son d'une bande magnétique jouant à l'envers, elle perçut des syllabes, prononcées par une voix douce qu'elle n'eut aucun mal à reconnaître.

— *Devi darmila*, Elena, tu dois me la donner. *La croce*, la croix, Elena, *dammela*.

Elle remit la lame du couteau dans les flammes. Tremblante, elle brûla de nouveau sa chair jusqu'à ce que tout en elle devienne noir. Elle s'effondra au sol, serra les mains sur sa tête, ne parvenant plus à retrouver un quelconque silence.

L'Aigle

Un coffret en fer-blanc trônait au milieu de la table, près d'une pile de papiers jaunis. Trois personnes se trouvaient assises sur des chaises de cuir vert ornées de garnitures en laiton, sous le haut plafond voûté d'une bibliothèque faisant partie de cette villa fin XIX^e du quartier de Djurgården.

Au niveau de la rangée inférieure des rayonnages de livres aux couvertures noires, se tenait un homme ressemblant à un crapaud. On aurait pu croire qu'il sommeillait assis sur son tabouret, mais la marque de ses réactions aux commissures de ses lèvres prouvait qu'il écoutait encore.

La dernière partie du compte rendu de laboratoire rédigé par Nils Strindberg était un ensemble constitué de plusieurs pages et, quand Eberlein les déploya devant Eva et Don, elles occupèrent la quasi-totalité de la surface de la table baignée par la lumière des lustres. Comme sur les esquisses précédentes, une haute sphère céleste incluant la constellation de la Petite Ourse dessinait une voûte au-dessus de la croix et de l'étoile. La géographie de l'hémisphère nord terrestre qui figurait plus bas était rendue avec précision.

Dans les premières esquisses, la découpe des côtes était à peine discernable, mais Nils Strindberg avait fait évoluer son dessin vers une projection cartographique détaillée, le méridien zéro étant représenté par un trait allant de Londres jusqu'au pôle Nord via l'océan Arctique. À l'est de cette ligne, il avait composé un quadrillage de courbes en direction de l'archipel de Svalbard. Juste au nord de l'île du Spitzberg Occidental un cercle ombré contenait une annotation :

changement de la position
indiquée par le rayon tous les 3 jours
 + *se situe continuellement dans la partie située entre :*
latitude 82°10' N – 84°20' N
longitude 21°0' E – 39°20' E
rayon de la zone (approximatif)
65 milles marins = 120 km

— Certains éléments font penser, commença Eberlein, que Nils Strindberg prit contact avec l'ingénieur dès la mi-juillet 1895. Mais c'est dans les notes relatives à leur rencontre du début août 1895 à Gränna que cette carte fut mentionnée pour la première fois. Comme vous le constatez, le

jeune physicien était alors convaincu que le point d'impact du faisceau lumineux se déplaçait dans une zone dont le rayon mesurait environ 120 kilomètres. Chacune des cibles que l'étoile Polaire désignait ainsi se situait toujours un peu au nord de l'archipel de Svalbard, et en théorie, on devait pouvoir l'atteindre via un court voyage en ballon au-dessus des glaces.

La tête reposant sur ses mains, Don se tenait assis, penché au-dessus des pages collées ensemble pour mieux les étudier. Près de la pointe supérieure des côtes de Svalbard figuraient quelques notes à demi effacées, rédigées d'une écriture manuscrite bien plus figolée que celle de Nils Strindberg et dont les premiers mots posaient la question :

Forts vents de nord-est ?

— Nous ne savons pas ce que l'ingénieur pensa de ce premier entretien avec ce physicien de 22 ans arrivé de Stockholm armé de sa carte et de son bec Bunsen, mais Nils Strindberg qualifia l'événement de décevant.

Eberlein lissa consciencieusement un pli du papier qui courait le long des côtes de la Manche et reprit :

— Nils Strindberg considérait naturellement comme sérieux le projet qu'avait Andrée de se rendre au pôle Nord en ballon, et au début la chose se vérifia. Ce jour d'août, dans la maison d'Andrée, tandis qu'ils partageaient un modeste déjeuner, l'ingénieur lui décrivit de parfaites conditions de vol au-dessus de l'Arctique. Il expliqua que la lumière du soleil de minuit faciliterait la navigation, et que le voyage à bord de la nacelle serait agréable. Il lui exposa le système des cordes traînantes et des voiles qui allaient permettre de diriger le ballon, mentionnant qu'on pouvait s'attendre à une douce météo d'été. Nils était au courant des projets de l'ingénieur, les journaux ne parlant que de cela en cette période, et c'était bien le pourquoi de sa venue à Gränna. Mais dans le récit de l'entrevue qu'il consigna après coup, il raconta que l'enthousiasme d'Andrée sembla considérablement s'atténuer à mesure que le déjeuner progressait, et que leur conversation finit par s'enliser. Alors que Nils Strindberg mettait en place le bec Bunsen et les autres éléments destinés à provoquer la réaction, Andrée fit remarquer qu'il n'était pas particulièrement intéressé par les antiquités ou autres objets d'art, ajoutant qu'*a priori*, il considérait cette histoire de sphères comme de l'illusion bon marché. Il évoqua ensuite un manque d'argent. Devant l'Académie royale des sciences, Andrée avait prétendu que le coût total de l'expédition ne s'élevait qu'à 130 000 couronnes suédoises, alors qu'un tel budget était bien trop serré. Il finit par admettre avoir probablement un peu embelli le projet pour qu'Oscar II et Alfred Nobel y aillent tous deux de leur don. Au moment du café, cognac et cigare, il fut déjà clair pour Nils Strindberg que le projet d'expédition polaire d'Andrée était une fiction, un simple moyen de se faire de la publicité. Il eut aussi un choc en apprenant que l'ingénieur n'avait pas plus de neuf vols en ballon à son actif, qui, pour la plupart, s'étaient conclus par une avarie. D'ailleurs, Andrée déclara souffrir encore de douleurs au dos occasionnées par un atterrissage forcé sur l'île de Gotland plus tôt ce printemps, porté là par le vent depuis Göteborg.

Afin de faire de la place aux pages collées portant le dessin de la carte, Eberlein avait bougé le coffret en fer-blanc vers le bord de la table. Il le récupéra et le plaça devant lui, à hauteur des côtes normandes et bretonnes. Don regarda Eva tandis que l'Allemand ouvrait le verrou. Elle tourna son poignet vers Don pour lui indiquer l'heure. Il la vit ensuite secouer légèrement la tête.

— Si l'expédition devint, pour finir, réalité, reprit Eberlein, c'est grâce à Nils Strindberg. Dans une lettre datée du 17 août, il demanda conseil à son père Occa pour trouver une somme d'argent

supplémentaire et permettre au projet d'Andrée et lui d'aboutir. Occa était négociant en gros, spécialisé dans le commerce avec Hambourg et Berlin. D'abord, il déconseilla à son fils d'aller plus loin, avant de finalement lui servir d'intermédiaire avec un groupe d'hommes d'affaires allemands. Le 3 septembre 1895, Nils Strindberg et Andrée descendirent du train en gare de Berlin, construite depuis peu à proximité du parc zoologique de la ville. Nils ayant fait apparaître les sphères, les Allemands se montrèrent convaincus et décidèrent d'apporter une somme de deux millions de couronnes suédoises au financement de l'expédition. À cette époque, l'engouement pour l'Égypte était à son sommet, et ils se sentirent sûrement inspirés par les découvertes phénoménales que les Anglais venaient de faire dans la vallée du Nil. Plus simplement, ces financiers espéraient que les instruments de navigation aux mains de Nils Strindberg traceraient la voie vers un trésor.

Le visage d'Eberlein laissa échapper un sourire contenu, avant d'aller plus loin :

— Mais ils posèrent plusieurs conditions. En premier lieu, les hommes d'affaires exigèrent que *le but principal* du voyage en ballon soit l'exploration de la zone indiquée par l'étoile Polaire au nord de l'archipel de Svalbard, atteindre le pôle Nord devenant une éventualité accessoire. Leur deuxième condition impliqua que leur engagement ne soit pas divulgué auprès des donateurs suédois, ne souhaitant pas, en tant qu'industriels de l'armement, mettre en péril leurs contacts avec l'entreprise Nobel. Ils considéraient, non sans raison, qu'Alfred Nobel pourrait mal réagir en apprenant que des intérêts allemands détournaient le but de l'expédition polaire d'Andrée. La troisième et dernière condition imposa que toutes les informations ayant trait au bec Bunsen, à la croix et à l'étoile, ou aux éventuelles découvertes dans la région mentionnée, demeurent secrètes et soient conservées *à perpétuité* par une fondation dont le siège était situé en Rhénanie du Nord-Westphalie. Dans un premier temps, l'ingénieur Andrée refusa de signer un tel accord, mais Nils Strindberg finit par le convaincre.

Don observa Eberlein en train d'ouvrir le couvercle du coffret et en sortir un petit cahier à carreaux verts. Le matériau de la couverture du fascicule avait l'aspect lisse de la toile cirée. À l'intérieur du cahier, les pages paraissaient gondolées et bosselées, comme ayant souffert d'une forte humidité.

— Après deux ans de préparation, le 30 mai 1897, le navire affrété par l'expédition se mit à cingler en direction de l'archipel de Svalbard et des falaises de l'île de Danskøya à travers les blocs de glace flottants. Je ne sais pas si vous avez vu les photographies, mais quand on regarde Andrée et Strindberg se tenant côte à côte sur le pont de la canonnière *Svensksund*, ils paraissent vraiment mal préparés. Voilà deux hommes à la silhouette gracile, vêtus de costumes et portant chacun une montre à gousset en or, les mains occupées à tenir les revers de leurs vestes. Le seul membre de l'expédition ayant une expérience un peu plus grande de ce type d'exercice se nommait Knut Frænkel, dont Andrée avait exigé la présence justement en raison de ses capacités physiques. Songeant sans doute que Frænkel aurait la force de tirer les deux cents kilos de la luge, au cas où, contre toute attente, une avarie les ferait échouer à une certaine distance de leur objectif. Ils attendirent durant cinq semaines que les vents soient favorablement orientés. Nils Strindberg passa le temps en jouant du violon et en écrivant à sa fiancée Anna Charlier, tandis que les matelots du *Svensksund* vernissaient et calfataient l'enveloppe du ballon. Andrée et Nils Strindberg avaient commandé ce ballon au constructeur de Paris Henri Lachambre, mais ils ne l'avaient jamais testé en vol. Le 11 juillet, la météo changea enfin, avec un vent matinal soufflant au nord-est.

Eberlein ouvrit le cahier à carreaux verts. Don reconnut l'écriture de Nils Strindberg, mais cette fois, le texte était entièrement compréhensible, sans l'emploi de sténographie.

— Voici son journal de voyage, dont Nils entama la rédaction au moment du déjeuner, peu de

temps avant le départ.

La première page était abîmée par un léger rabat qu'Eberlein s'appliqua à ramener soigneusement sur le côté. Sur le bord supérieur de la page suivante, figuraient ces mots :

*île de Danskøya, port de Virgo
11 juillet 1897
écrit à l'abri du vent sur le côté nord
du hangar de notre ballon*

L'esquisse juste dessous montrait que Nils Strindberg avait allumé le bec Bunsen pour faire fusionner la croix et l'étoile une dernière fois avant le décollage, afin de déterminer la position indiquée par le rayon. Sous le dessin, se trouvait une note à l'encre un peu effacée :

*1 h 27 de l'après-midi, heure de Greenwich
position actuelle du rayon :
lat. 84°10' N – long. 30°45' E
distance estimée depuis l'île de Danskøya :
586 kilomètres.
vent selon Frænkel : 7m/sec. – direction NE – avec de fortes rafales*

Près de ces données apparaissait le paraphe « certifié », suivi d'un A majuscule.

On aurait cru que des gouttes d'eau étaient tombées sur la page au moment où on écrivait dessus, le reste du texte étant pratiquement illisible. Ce que Don parvint à déchiffrer traitait de réflexions sur la capacité de résistance du ballon, avec ce mot notable :

fragilité

À l'opposé de la table, Eberlein fit entendre sa voix :

— On avait abattu l'avant du hangar, Andrée et Frænkel se trouvaient déjà à bord de la nacelle, les pigeons voyageurs étaient rentrés dans leurs paniers attachés au ballon – et malgré tout cela, l'ultime expression d'un doute. Pour ce qui est du décollage, la meilleure description en fut donnée par les témoins visuels : Nils Strindberg hocha la tête à l'attention d'Andrée pour l'inciter à donner l'ordre de couper toutes les amarres. Suivirent trois coups de hache acérés, qui tranchèrent les cordes les retenant ancrés au sol. Durant quelques instants, le ballon resta immobile, jusqu'à ce que Frænkel eût hissé les trois voiles. Le sol se déroba sous eux, et ils se mirent à flotter dans l'air. Mais alors que le ballon allait totalement s'extraire du hangar, un coup de vent envoya l'embarcation cogner contre l'un des murs. En dépit de quoi le ballon s'éleva à cinquante mètres de hauteur et se mit à dériver au-dessus du port de Virgo et de l'île de Danskøya. On avait attendu jusqu'à l'instant de son envol pour le baptiser. Les hommes d'affaires allemands avaient secrètement exigé qu'il porte le nom d'*Aigle*, à résonance plus germanique que *Le Pôle Nord*, la proposition de Nobel.

Eberlein sauta plusieurs pages dans le cahier de Nils Strindberg. L'indication horaire suivante fut :

*3 h 33 de l'après-midi, heure de Greenwich
l'Aigle a dépassé le détroit du Danemark*

En haut, sur le côté, Don vit quelques indications météorologiques. Puis un commentaire à propos de bière et de sandwiches, une esquisse d'oiseaux volant près de la nacelle, et la mention d'Andrée venant de se mettre debout sur le bord de l'embarcation pour uriner. Sur cette même page figurait aussi une courte note spécifiant que Nils avait scellé et jeté à la mer le dernier message adressé à sa fiancée Anna au moment de survoler l'île de Vogelsang. Et puis enfin, souligné :

Frænkel sait !

Don leva son regard vers Eberlein.

— Cette information concernant Frænkel fut une surprise pour Nils Strindberg. Sur le *Svensksund*, toutes les expérimentations relatives au rayon lumineux s'étaient tenues dans la cabine d'Andrée, entre eux deux. Aussi bien le bec Bunsen que la croix et l'étoile avaient été secrètement transportés sur la nacelle juste avant le départ, à l'intérieur d'un sac clos contenant du tissu de voile. L'idée était de garder Frænkel et tous les autres Suédois en dehors du secret. Mais par un moyen ou un autre, il avait appris l'existence des objets. Un peu plus loin, quelques phrases en partie effacées semblent dire que Nils Strindberg soupçonnait Andrée d'être l'informateur.

Les mains revêtues des gants de coton, Eberlein fit glisser un doigt sur quelques traces de mots au bas de la page.

— Il est assez étonnant, poursuivit-il, que Nils Strindberg se soit évertué à s'interroger sur cela. C'est le voyage en lui-même qui tournait déjà à la catastrophe. Dès qu'ils entamèrent le survol du port, une bourrasque de vent s'engouffra dans les voiles et rabattit de force le ballon vers les flots. Ils volaient alors si bas que la nacelle heurta la surface dans un bruit sourd. Strindberg et Andrée parvinrent à faire remonter l'embarcation dans les airs en vidant neuf des sacs de sable servant de lest, seulement le ballon opéra un demi-tour sur lui-même et volait désormais à reculons. Le mouvement de vrille avait aussi arraché plusieurs guideropes¹ de leurs points d'ancrage, et il devenait impossible de diriger le ballon. Mais plutôt que d'interrompre l'expédition, Andrée et Nils Strindberg continuèrent à vider les sacs de sable par-dessus bord, apparemment paniqués à l'idée de perdre la croix et l'étoile au fond des flots. Échappant à tout contrôle, l'*Aigle* s'éleva ainsi jusqu'à six cents mètres d'altitude. Mais le vent qui enflait leur redonna courage, soufflant de plus en plus fort en direction du nord-est.

Eberlein pointa du doigt quelques chiffres :

position actuelle selon Andrée (approximatif)

79°51' N – 11°15' E

distance estimée jusqu'au point

indiqué par le rayon : 560 km

vitesse de déplacement 40 nœuds

temps de vol estimé : 8 heures

— Ils avaient derrière eux les glaciers du Spitzberg et le haut de ses falaises, sous eux le noir de la mer, et Nils Strindberg consigna avoir remarqué la présence d'un bateau à vapeur qui cherchait à les suivre. Ils s'entraidèrent pour épisser les guideropes restants à l'aide de cordes, mais l'*Aigle*

volait désormais trop haut pour qu'un tel système de traîne aide au guidage. Ils glissèrent à l'intérieur d'un nuage de brumes de plus en plus épais et le froid s'intensifia sérieusement, diminuant la température de la fine enveloppe de soie du ballon. La basse pression de l'air occasionnait des pertes en hydrogène bien plus rapides que prévu. Pourtant, Nils Strindberg pensait encore qu'ils pouvaient atteindre leur destination avant le soir.

Au fond du coffret, Eberlein s'empara des derniers éléments : une poignée de films négatifs noir et blanc sous verre, qu'il aligna sur la table. Il poussa l'une des plaques de verre en direction de Don, et elle s'arrêta à proximité du journal de bord gondolé.

— C'est la première photographie prise par Strindberg depuis la nacelle, affirma Eberlein.

Le négatif du film contenu à l'intérieur du verre ne montrait pratiquement rien, à l'exception d'une fine ligne noire.

— Vous devez tenir compte de l'inversion du noir et blanc, ajouta Eberlein. Les voilà qui se rapprochent de la banquise et de sa lisière blanche.

Il fit glisser un autre négatif – deux sphères claires et un rayon noir. Au bas de la sphère inférieure, on entrevoyait la croix et l'étoile fusionnant au-dessus de la flamme sombre du brûleur.

— Strindberg réalisa cette photographie quelques heures plus tard, dans la cabine de repos du bas de la nacelle. Le ballon se déplaçait alors à sept cents mètres d'altitude. Le nuage qui l'entourait le rendait tout ruisselant d'humidité, c'est pourquoi il osa prendre le risque d'allumer le bec Bunsen pour vérifier la position du rayon. La moindre étincelle partant dans la mauvaise direction aurait pu provoquer une catastrophe et transformer l'*Aigle* en une boule de feu.

— Que voit-on là ? demanda Don en pointant du doigt quelques marques blanches sur le bord inférieur du négatif.

— Les points cardinaux et les fuseaux horaires. L'appareil photo de Strindberg était équipé d'un mécanisme faisant paraître ces données sur chaque prise de vue. Celle-ci fut prise peu après minuit, à l'aube du 12 juillet, quand le rayon lumineux n'avait pas encore changé de positionnement.

Il fit défiler quelques pages du journal de bord, l'écriture de Strindberg devenant de plus en plus tordue.

— Cette combinaison entre le froid du nuage et la perte d'hydrogène força le ballon à redescendre encore. Au matin du 12 juillet, le filet porteur entourant le ballon ainsi que les guideropes étaient couverts de glace, ce qui alourdissait l'*Aigle* de pratiquement une tonne. Tous les cinquante mètres, la nacelle heurtait la surface des eaux gelées et, comme vous le constatez, il avait du mal à écrire. Ils dérivaient toujours plus vers l'est, se querellant sur la façon de mener le ballon jusqu'à sa destination. Vers 11 heures du matin, Fränkel et Strindberg allèrent se coucher, sans parvenir à trouver le sommeil.

Eberlein indiqua telle ou telle ligne du journal de bord :

bruissement de guideropes traînant sur la neige – incessant claquement de voiles

Page suivante :

balise polaire sacrifiée

— Le jour d'après, le 13 juillet, ils jetèrent par-dessus bord tout ce dont ils pouvaient se passer. Pour la balise polaire ornée de son drapeau suédois, le sacrifice ne fut pas trop difficile, mais ils en

arrivèrent bientôt à faire de même avec une partie des vivres. Pendant la nuit suivante, un guiderope se coinça entre des blocs de glace, ce qui les contraignit à un arrêt de plusieurs heures. Parvenant enfin à libérer le cordage, ils retrouvèrent une météo ensoleillée et la chaleur ambiante fit remonter le ballon. Ils tentèrent à nouveau de s'élever suffisamment pour capter des vents qui les pousseraient en direction du nord-est. Mais le temps d'ordonner les voiles, la température s'effondra et le ballon se remit à descendre. Il n'y a pas d'autres notes relatives à ce jour. Nils Strindberg écrivit plus tard que les balancements de la nacelle heurtant lourdement la glace lui causaient un tel mal de mer qu'il ne pouvait pas écrire. C'est aux premières heures du 14 juillet que la chance leur sourit enfin.

Eberlein prit un autre négatif sur la table. La photographie montrait de nouveau les deux sphères, mais quelque chose différait : une sorte de couronne nébuleuse entourait le bec Bunsen ainsi que la croix et l'étoile.

— Cette prise de vue eut lieu à 2 heures du matin, reprit Eberlein en indiquant du doigt les chiffres inscrits sur le bas du négatif. Ils s'étaient ancrés sur une plaque de glace flottante afin de s'offrir un moment de repos, et le soleil de minuit brillait si faiblement que Strindberg dut utiliser son flash à magnésium pour photographier. Comme on distingue les contours de la nacelle en arrière-plan des sphères, le bec Bunsen devait se trouver à une cinquantaine de mètres du ballon.

Don orienta le négatif vers lui, mais ne vit rien d'autre que le fin rayon lumineux partant de l'étoile Polaire pour atteindre un point de cette sphère inférieure qui formait une voûte au-dessus de la croix et de l'étoile.

— Au moment où Nils Strindberg revint à la nacelle, Andrée venait d'établir leur position à l'aide de son sextant et se trouvait sur le point d'abandonner. Mais lorsque Strindberg lui montra...

Eberlein alla quelques pages plus loin dans le journal de bord avant de s'arrêter et de plisser le front, puis de revenir en arrière pour tomber sur l'endroit exact :

*14 juillet
1 h 47 du matin, heure de Greenwich
le rayon indique une nouvelle position !
mesures prises à deux fois après une pause et avec un minimum de sécurité
lat. 82°59'N – long. 31°5'E
nouvelle distance approximative jusqu'au but : à peine 45 kilomètres !*

— Comme vous le voyez, enchaîna Eberlein, le rayon s'était déplacé. Strindberg n'était pas surpris. D'après tous les calculs effectués à l'université de Stockholm, il avait bel et bien estimé qu'un tel changement s'opérait approximativement tous les trois jours. Or, le ballon avait quitté l'île de Danskøya le 11 juillet et nous étions le 14, avec une nouvelle position indiquée par l'étoile Polaire qui se situait à moins de cinquante kilomètres de distance. Ils tentèrent une fois encore de faire décoller l'*Aigle*, en jetant tout ce qui se trouvait à bord de la nacelle, à l'exception des vivres non périssables, des fusils, des raquettes de neige et des luges. Avec ce poids en moins, ils purent lentement voler environ trente kilomètres plus au nord. À 19 h 19, ils considérèrent s'être suffisamment rapprochés de l'objectif. Ils firent atterrir la nacelle et Andrée se mit à vider le gaz du ballon. Prenant son appareil, Nils Strindberg essuya la neige qui recouvrait le châssis en hêtre rouge et prit onze photos de l'immense enveloppe de soie au moment où elle retomba au sol. Le matin suivant, ils chaussèrent leurs raquettes pour franchir à pied les derniers kilomètres les séparant du but de leur voyage.

Don se pencha sur le journal de bord dont il tourna prudemment les pages.

Juste après le dernier emplacement pointé par le rayon, il découvrit une liste ressemblant à un inventaire de tout ce qu'ils transportaient au départ. Pour plusieurs éléments, soit leur poids avait été modifié, soit ils avaient été totalement rayés. L'article figurant en dernier était entouré :

6 bouteilles de champagne offertes par la Cour royale

En saisissant la page pour continuer à feuilleter, Don réalisa qu'elle était mal reliée. Elle finit par se détacher avant qu'il constate que les feuilles suivantes avaient été arrachées. Il n'en restait plus qu'une, pliée, précédant la couverture de fin du cahier. Il regarda Eberlein, qui donnait l'impression d'avoir attendu sa découverte.

— C'est quand même étrange, non ? demanda Eberlein. Sur un cahier relié de cent vingt pages, les treize dernières manquaient déjà quand on l'a découvert à la fin de 1899.

D'une poussée, l'Allemand fit glisser un négatif sous verre jusqu'à l'opposé de la table. Apparemment la dernière chose qu'il comptait montrer.

— Sur le dernier rouleau de film, la Fondation n'a pu développer qu'une seule pose. Il fut trouvé près du corps de Nils Strindberg, protégé à l'intérieur d'un cylindre de cuivre, dans une poche de son manteau en feutrine.

La plaque de verre qu'Eberlein avait poussée devant Don et Eva contenait un bout de film noir en mauvais état. L'image en négatif montrait quelque chose qu'on pouvait prendre pour des flocons de neige noirs, avec en arrière-plan un trou blanc qui brillait au beau milieu d'une sombre étendue glacée.

— Ils se sont retrouvés face à un trou dans la glace ? questionna Don.

— Plus qu'un trou, répondit Eberlein. Regardez les bords.

Don releva le négatif devant lui. Sur l'image, la cavité délimitait la forme d'un cercle parfait. En le comparant à la taille de la personne aux jumelles qui se tenait près d'un drapeau à proximité de l'orifice, il comprit que l'ouverture dans la glace était très vaste, au moins cinquante mètres de diamètre.

— C'est à coup sûr Strindberg qui a pris la photo, affirma Eberlein, lui seul sachant faire fonctionner l'appareil. Mais nous ne sommes pas parvenus à déterminer si c'est Fränkel ou Andrée qui se trouve planté là à contempler vers le fond.

Don tenta de s'imaginer la scène en positif, afin de voir les choses telles qu'elles avaient eu lieu ce jour de juillet 1897. Au loin, la forme circulaire d'un précipice noir se découpant sur la blancheur de la glace, et tout près du bord une silhouette humaine portant des jumelles. On aurait dit que quelqu'un s'était aidé de la flamme d'un chalumeau pour découper un puits vertical vers les entrailles de la Terre.

D'un geste, Eberlein pointa les informations figurant sur le bord inférieur de la photographie.

— 82° 59' de latitude nord, au matin du 16 juillet 1897. Ils se trouvent très précisément à la position que le rayon désignait. Il leur a certainement fallu une journée complète pour parcourir la distance depuis l'endroit où ils ont abandonné le ballon.

Don reposa le négatif avant de dégager la dernière page pliée du cahier. Il leva les yeux vers Eberlein qui acquiesça d'un mouvement de tête. Il déplia la feuille et l'étala à plat devant lui. Ce côté de la page était couvert de colonnes de chiffres : dates préimprimées, hauteurs de précipitations, pressions atmosphériques et puissances des vents.

— L'ensemble est tiré du calendrier météorologique établi par Fränkel, déclara Eberlein.

Puis, l'Allemand retourna la page. Sur ce côté, une tache d'encre séchée s'étalait, maculant les tableaux, avec quelques mots lisibles isolés ici ou là, qui portaient dans tous les sens :

Tout est perdu !!!

des étrangers se trouvaient déjà orifice

Andrée et le bec Bunsen

exécution ! Knut saigne

abdomen ! morphine, six carreaux

j'ai moi-même depuis ce

matin cherché refuge dans les voix au-dessus de moi

la porte en bas est ouverte ! et ils savent !

la croix ? et l'étoile !

aspiré vers le fond

cave voûtée, les murs

nous ont suivi jusqu'ici ?

que va devenir l'Aigle ?

le plus âgé s'appelle Jansen, mais c'est le plus jeune qui

ne peux pas faire demi-tour, mais

Anna, je

ma chère et douce Anna

— Il s'adresse à sa fiancée, suggéra Eva à voix basse.

— Oui, à Anna Charlier, acquiesça Eberlein. C'est le dernier indice en notre possession.

Don finit par relever les yeux de ces bouts de phrases éparses. Eberlein tira la feuille vers lui. Il la replaça à la fin du cahier à carreaux verts, avec le côté des données météorologiques en recto, et referma le journal de bord.

— Justement, en repensant à Anna Charlier, je dois dire que la fin de l'histoire fut inutilement tragique. Si je puis me permettre... ?

Eberlein s'empara du dernier négatif que Don tenait en main et il le remit à l'intérieur du coffret avec le cahier. Puis il reprit :

— On découvrit les corps de Fränkel et de Strindberg deux années plus tard. Ils gisaient au fond d'une crevasse à trente mètres de profondeur. Le cadavre d'Andrée ne fut jamais retrouvé, mais les dernières notes de Strindberg indiquent bien qu'il a été tué. Les seuls documents relatifs à l'expédition qu'on possède sont le journal de bord de Strindberg et quelques photographies. Vous venez de voir pratiquement tout ce qui peut être vu et l'ensemble tient donc dans ce coffret en fer-blanc.

— Andrée..., commença Don.

Sa langue ne voulait pas vraiment se mettre en route, mais pourtant, il se devait de le dire :

— Le corps d'Andrée fut retrouvé au dernier campement sur l'île de Kvitøya.

— L'île de Kvitøya... ? interrogea Eberlein.

— Oui, l'île de Kvitøya, réaffirma Don. Le corps d'Andrée gisait là.

La voix éraillée se fit plus forte.

— Vous êtes sûrement au courant de cette découverte. C'est à cet emplacement qu'ont été retrouvés les corps, ainsi que le matériel prévu pour le long périple dans ces contrées glacées. Même chose pour tous les films de Nils Strindberg qu'on a réussi ensuite à développer.

— Comme je le soulignais, cette partie de l'histoire est tragique, culpa Eberlein et, *a posteriori*, plutôt même anecdotique.

Il plongea son regard vers la table et se mit à rassembler les négatifs sous verre. Tête inclinée, il poursuivit :

— Les autorités suédoises ignoraient où lancer les recherches, alors que les financiers allemands connaissaient les coordonnées de la région de destination. Dès l'été 1899, ces derniers dépêchèrent une équipe de secours qui retrouva la nacelle auprès des restes en tissu du ballon. À l'intérieur de la cabine de repos, posés sur des couvertures, ils découvrirent les calculs de Strindberg et d'Andrée avant qu'ils ne partent vers la dernière position transmise par le rayon lumineux. Il ne leur resta donc plus qu'à suivre ces données.

— Et que se passa-t-il à leur arrivée ? demanda Don.

Eberlein releva les yeux vers lui.

— Pas de trou, pas de croix, pas d'étoile. Pas de bec Bunsen non plus. Comme je l'ai dit, on retrouva les cadavres de Nils Strindberg et Knut Fränkel à trente mètres au fond d'une crevasse. Fränkel était mort d'un coup de feu dans le ventre. Et dans le sac à dos de Strindberg, on mit la main sur les cylindres de cuivre contenant certains des films que je viens de vous montrer ainsi que son journal de bord. Quant à sa page de données météorologiques, Fränkel l'avait dissimulée dans l'un de ses gants. Voilà à peu près ce qu'on apprit de l'histoire à l'époque, autant que ce qu'on en sait aujourd'hui.

Un silence gagna la bibliothèque, juste troublé par le tintement des plaques de verre retrouvant leur place dans le coffret de fer-blanc.

L'avocate prit la parole :

— Qu'est-ce que vous aviez commencé à dire sur la fiancée de Strindberg, Anna Charlier ?

— Une mesure de prudence, souffla Eberlein à voix basse. Une mesure de prudence qui alla bien trop loin. Les financiers de la Fondation crurent longtemps qu'on parviendrait à mettre la main sur « les étrangers » responsables de la mort de ces hommes et qu'on récupérerait la croix ainsi que l'étoile. Ils refusaient de répondre aux questions de l'entreprise Nobel et des Suédois concernant le sort de l'expédition. D'ailleurs, en raison des conditions stipulées à l'époque du financement, ils se considéraient comme seuls propriétaires légitimes de la croix et de l'étoile, ainsi que de toutes découvertes éventuelles liées à l'affaire. Pour eux, contrefaire quelques documents ne posait pas de problème. L'écriture manuelle d'Andrée étant chose connue, il leur fut facile de rédiger deux faux journaux de bord de l'expédition. Ils procédèrent de la même manière avec les notes sténographiées de Strindberg et les relevés météorologiques de Fränkel. C'est sans doute le trucage des photos du périple qui connut le moins de réussite et qui donne encore une assez forte impression d'images contrefaites. Après quoi, souhaitant éviter un quelconque intérêt pour les zones situées à une latitude nord-est élevée, ils orientèrent la piste d'éventuels enquêteurs vers le sud-ouest. Le choix se porta sur l'île de Kvitøya, située à l'est de l'archipel de Svalbard, un endroit retiré permettant de préparer le stratagème en toute tranquillité. Là, ils reconstituèrent le dernier campement, et finirent par y installer trois corps bien abîmés ainsi qu'une partie des objets retrouvés dans la nacelle. Afin que les Suédois, une fois là, puissent déterminer l'identité de chacun des cadavres, ils cousurent les monogrammes de Strindberg et d'Andrée sur les vêtements. Tout cela fut réalisé par des hommes de la Fondation durant l'été 1899, mais ce n'est que trente ans plus tard, alors que toute recherche était

abandonnée, qu'un groupe de chasseurs de morses d'Ålesund tomba sur la gaffe de bois placée là et sur laquelle on pouvait lire : « Expédition polaire d'Andrée 1897. » En signe d'hommage *post mortem*, les corps défilèrent à travers le centre de Stockholm, et suite à cela, la question fut réglée.

— Mais la famille d'Andrée – ou la Anna de Nils Strindberg –, ils durent bien se rendre compte que ces cadavres dans les cercueils en provenance de l'île de Kvitøya étaient ceux d'autres personnes ? interrogea Don.

— Trente ans après, il restait peu de choses à voir, répondit Eberlein. D'ailleurs les restes de ces dépouilles furent incinérés sans autopsie préalable. Ce qui fit grand scandale à l'époque.

— Et Anna Charlier ? interrogea Eva Strand.

— Toute cette opération dépassa les bornes, affirma Eberlein. Aurait-ce été différent si on n'avait jamais retrouvé de cadavres ? Ce camouflage s'avéra tout simplement inutile. Quant à Anna Charlier... Elle ne cessa jamais de pleurer Nils Strindberg. Cinquante ans plus tard, on enterra l'écrin en argent contenant son cœur à l'endroit même du cimetière Nord où avaient été répandues les supposées cendres de son fiancé. Il m'a toujours semblé cruel que son cœur repose ainsi, en pleine solitude. Vous permettez... ?

Eberlein se mit à replier le grand dessin représentant les sphères. La collure des pages assemblées émit un craquement quand la représentation de l'hémisphère nord réalisée par Nils Strindberg se referma.

— Une fois qu'ils eurent obscurci les faits sur l'archipel de Svalbard, les financiers allemands poursuivirent leurs investigations. Avec le temps, le rythme de l'enquête diminua naturellement, la Fondation devenant davantage l'archiviste et la gérante d'un secret, d'une énigme historique qui cherche encore sa résolution.

Il replaça les pages repliées à l'intérieur du coffret en fer-blanc, et deux petits coups secs retentirent au moment où les goupilles du verrou se refermèrent. De nouveau, la table était vide.

— Même si les acteurs de l'époque ont évidemment disparu aujourd'hui, il n'empêche que le mandat de la Fondation demeure, et que l'accord signé un jour avec Strindberg et Andrée est toujours valable. Comme vous pouvez le comprendre, la découverte faite par Erik Hall a suscité une forte attente. Je ne crois pas exagérer quand je dis que mon commanditaire en Allemagne est prêt à aller très loin pour clarifier cette affaire.

— Vous voulez que les instruments de navigation de Strindberg vous reviennent, déclara Don. Eberlein sourit.

— La Fondation veut récupérer ce qui lui appartient. Un bien pour lequel elle a déjà payé.

Le jaune-gris de ses yeux s'intensifia derrière les verres antireflet.

— Par le plus grand des hasards, Don Titelman, vous représentez aujourd'hui le dernier lien avec Erik Hall, avec la croix, avec le document et les autres objets qu'il semble avoir trouvés... incluant peut-être une étoile ?

Don se tordit sur sa chaise et il sentit sa main plonger vers la carte postale derrière la doublure de sa veste.

— Vous devez sans doute avoir vous-même envie que la lumière soit faite, n'est-ce pas, lança Eberlein. La croix disparue... les ennuis avec la police. Nous pouvons peut-être vous aider d'une quelconque manière ? Si c'est une question d'argent...

La voix d'Eberlein diminua d'intensité, et dans le même temps, Don se vit intérieurement ouvrir la porte à double battant, prendre l'escalier en colimaçon, traverser les salons lumineux, passer les tableaux, le miroir doré à l'or fin et la porte d'entrée de la villa. Puis il rouvrit les yeux :

— Maintenant que vous le dites, il me revient à l'esprit qu'Erik Hall pourrait avoir mentionné

quelque chose à propos d'une étoile...

Don fixa son regard sur la bouche souriante d'Eberlein. Des lèvres un peu trop rouges et des dents remarquablement grises.

— Oui, quelque chose concernant une étoile, poursuivit Don, il y a eu tellement de versions différentes.

Eva Strand se tourna vers lui :

— Vous n'allez pas...

— Et d'ailleurs, pas seulement une étoile, enchaîna Don. Effectivement, Erik Hall a également parlé d'un document qu'il avait découvert là en bas. Une modeste petite chose dont je n'ai pas cherché à me souvenir. Quelques phrases écrites dans une lettre, ou plutôt sur une sorte de carte.

Il plongea ses yeux dans ceux d'Eberlein, avant de les glisser sur ce costume onéreux, arrogance de la classe supérieure allemande.

— Vous a-t-il raconté ce que disaient ces lignes, demanda Eberlein d'une voix blanche.

— Oui, mais j'ai un peu de mal à m'en souvenir... le contenu était vraiment incohérent, presque comme un code, affirma Don.

— Un code ?

— Oui, ou peut-être un poème. Parmi les mots figuraient une date et le nom d'un lieu.

— Et de quoi parvenez-vous à vous souvenir ?

— Je...

— Oui ?

— Tout dépend de la manière dont on compte, mais je crois pouvoir affirmer qu'en tout, je suis capable de me rappeler de quatre mots, d'un lieu et d'une date. Institut d'hygiène de la Waffen SS, camp de concentration de Ravensbrück 1942.

¹- Cordes de traîne accrochées à la nacelle, et qui pendent au sol de manière à ralentir le ballon par friction.

La carte postale

Tel un rectangle sombre, la moquette s'étalait autour de la table sur laquelle trônait le coffret de fer-blanc refermé. Dans le silence de la pièce, Don balaya des yeux le plafond de la bibliothèque, se disant que le rayonnage supérieur devait culminer à presque cinq mètres de hauteur.

Si seulement il découvrait une façon de passer au travers des quelques centimètres d'isolant de la fin XIX^e et la couche de tuiles qui les recouvraient, il pourrait projeter son regard sur l'ensemble de ce ciel nocturne et peut-être même apercevoir la tour de l'église de Seglora.

Si l'échelle à roulettes en laiton, qui se dressait à un ou deux mètres de la silhouette affaissée de Crapaud, aurait pu être utile à une telle tentative d'évasion, d'une certaine façon, elle semblait complètement inadaptée. D'ailleurs, Don se rendit compte qu'il aurait été impossible d'escalader les murs, étant donné que les rayonnages de livres penchaient déjà nettement vers l'intérieur, ce qui lui donna l'impression que la pièce s'inclinait vers lui.

À la lueur des lustres, les mâchoires d'Eberlein mastiquaient. Un mouvement qui se propageait jusqu'à ses tempes, là où la fine peau se gonflait au rythme de rapides pulsations. Il y eut un raclement près de l'échelle en laiton, au moment où Crapaud se leva de son tabouret.

En allant vers la table, il évita de regarder directement vers Eva et Don. Crapaud se pencha pour souffler quelque chose à l'oreille d'Eberlein. Don ne put capter ce qu'il disait, mais la mélodie traînante qu'il perçut lui permit de comprendre que c'était de l'allemand. Tout en écoutant, Eberlein garda les yeux rivés droit devant lui, en direction d'un point situé loin derrière Don, vers la porte fermée à clé.

Lorsque Crapaud eut fini, Eberlein acquiesça calmement. Il se leva et arrangea l'étoffe de son pantalon. Après quoi il informa ses hôtes qu'il devait passer un coup de fil.

Il enchaîna par un faible sourire qui ne gagna pas ses yeux. Le visage de l'Allemand, qui s'était tellement illuminé au cours de ce long récit, était redevenu gris pâle et taciturne.

Les portes se refermèrent derrière Eberlein et Crapaud s'installa à la table, face à eux. Eva Strand était occupée à rassembler ses papiers et son stylo pour les mettre dans son sac. Quand sa main réapparut, elle tenait un téléphone portable de couleur rouge. Elle interrogea Crapaud du regard, qui se contenta de hausser les épaules.

Quelques secondes suffirent à l'avocate pour remettre l'appareil en marche et composer un numéro. Pendant la sonnerie, elle conserva les yeux rivés sur Don.

Il la vit plisser le front, et baisser le regard sur son portable pour recomposer les chiffres plus lentement. Le signal d'appel lumineux clignota dans le vide. Les yeux exorbités de Crapaud s'élargirent encore davantage.

— Je suppose que cette maison possède une ligne de téléphone fixe ? questionna Eva.

Il n'eut d'abord aucune réaction, mais Don répéta la question en allemand et Crapaud secoua négativement sa tête massive.

Elle fit une nouvelle tentative, que Don observa avant de se perdre dans ses propres pensées. L'effet des amphétamines altérait sa mémoire, transformant des images claires en visions troubles et ambiguës. Les photographies du dernier campement sur l'île de Kvitøya – le corps de Strindberg enterré sous un amas de pierres, le livre de bord d'Andrée, les restes du squelette de Knut Fränkel –, autant d'images qui lui revenaient alors en tête, à la surface des plaques de verre d'Eberlein, sous forme de négatifs doublement exposés.

Don toussa pour étouffer un rire, songeant aux dessins des sphères, au rayon atteignant l'hémisphère nord, et aux mouvements prudents des mains d'Eberlein gantées de coton. Il avait l'impression de se trouver dans une salle remplie de miroirs brisés, et pour s'en sortir, il fit ce qui lui sembla le plus simple : il ouvrit son sac et s'empara de six milligrammes de Xanax.

Il venait juste de revisser le couvercle de la boîte lorsque le verrou cliqueta derrière lui et que la double porte laissa de nouveau passer la lumière.

Eberlein était de retour.

— Vous êtes sans doute plus chanceux que moi, lança Eva à l'Allemand qui s'approchait de la table.

Il la regarda avec perplexité.

— Votre assistant affirme que la maison ne possède pas de téléphone fixe, et dans cette pièce le portable ne passe pas.

— C'est exact, répondit Eberlein. Cela vient sans doute du système de protection contre les écoutes. Pour ce que j'en ai compris, la maison est équipée d'une sorte d'émetteur servant au brouillage. Comme je vous l'ai dit, la villa est actuellement la propriété de l'ambassade d'Allemagne, et ils ont bien sûr leurs règles spécifiques.

L'avocate remit son portable dans son sac à main et repoussa sa chaise.

— Problème de téléphone ou pas, il est temps pour nous de quitter les lieux, si vous n'avez pas d'autres questions. J'espère vraiment que cette curieuse excursion touche à sa fin.

Ses dernières paroles s'adressaient directement à l'homme dégarni de la SÄPO et à son collègue, qui venaient également de faire leur entrée dans la bibliothèque.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas le cas, rétorqua Eberlein.

Il posa sa main sur l'épaule de Don et exerça une légère pression :

— Personnellement, je souhaite donner crédit à vos propos sur Ravensbrück, mais ils ne semblent pas avoir produit grande impression en Allemagne. La Fondation désire vous proposer une option dont j'aimerais mieux m'entretenir avec vous en tête à tête.

— Je ne comprends pas pourquoi... ? interrogea Eva Strand.

Mais Eberlein avait déjà fait un signe en direction des agents de la SÄPO et le dégarni l'empoigna par le bras.

Elle parut d'abord vouloir résister, avant de se résigner et de se lever avec une étonnante difficulté. Ses articulations semblaient rigides, son chemisier fermé au col était entièrement fripé,

alors que ses veines bleues et sinueuses apparaissaient sous ses bas clairs en nylon.

Eberlein lui tendit son manteau.

— Il n’y en a que pour une dizaine de minutes, dit-il.

Eva prit son vêtement sans répondre, passa la lanière de son sac à l’épaule, et dévisagea longuement Don.

— Quoi qu’il vous dise, affirma-t-elle, nous serons très bientôt de retour à Falun.

La porte se referma derrière Eva et les deux agents de la SÄPO. Eberlein prit place sur la chaise près de Don. Son parfum capiteux et l’intensité de son regard ne laissaient pas indifférents. La main qu’il posa sur son genou était petite, son poignet fin, on aurait dit celle d’une femme.

— Il existe aujourd’hui une multitude de technologies modernes, déclara Eberlein.

Don détourna son regard vers la porte, mais la douce voix de son interlocuteur le ramena à leur entretien :

— Une basique fermeture à verrou peut aujourd’hui être remplacée par un système biométrique analysant l’iris de l’œil ou les empreintes digitales. Pour les doigts, le système peut même aller jusqu’à déterminer si la peau est chaude ou froide, ou si c’est le doigt d’une personne vivante.

Don tenta vainement de prolonger l’effet apaisant du Xanax.

— Mais comme toujours, la chose peut bien sûr donner lieu à d’habiles manœuvres indéliques.

Eberlein lui tapota la cuisse.

— Quelqu’un qui voudrait faire une copie précise de vos empreintes digitales pourrait déposer à la brosse une fine couche de poudre de carbone sur la tasse en porcelaine que vous avez utilisée dans cette bibliothèque. Il pourrait ensuite relever la forme de cette empreinte à l’aide d’un simple bout de ruban adhésif transparent. À la pointe d’une aiguille, il pourrait ensuite graver ces dessins dans un moule en forme de dé à coudre, qu’il remplirait ensuite d’une mince pellicule de gélatine. Et une fois durcie, la membrane en gélatine conduirait l’électricité ou la chaleur exactement comme votre propre peau. Il se retrouverait alors en possession d’une fausse extrémité de votre doigt, qui pourrait tromper n’importe quel expert en lecture d’empreintes digitales.

— J’ai toujours eu une prédilection pour tout ce qui est mécanique, lança Don.

— Une telle possibilité offre de nombreux champs d’applications, poursuivit Eberlein. L’un d’entre eux consisterait à déposer ces copies de vos empreintes digitales sur les restes de la bouteille qui doivent se trouver quelque part dans les fourrés à proximité du lac d’Erik Hall. Un tesson de bouteille que, naturellement, on se devrait ensuite de remettre à la police suédoise, puisqu’il serait absolument illégal de garder pour soi un indice aussi important.

Don sentit sa tête acquiescer.

— Mais tout cela implique évidemment une procédure laborieuse, soupira Eberlein.

Il retira sa main de la cuisse de Don et se pencha en arrière sur sa chaise.

— Oui, ça a l’air compliqué, constata Don.

— On pourrait aussi ne pas retrouver le tesson de bouteille responsable de la mort de ce pauvre Erik Hall. Et dans ce cas, tout ce travail s’avérerait inutile, pour ne pas dire plus.

Don montra de nouveau son accord d’un signe de tête.

— Peut-être serait-il concevable que nous n’ayons aucune raison de chercher ce tesson de bouteille. Votre avocate et vous pourriez peut-être avancer une proposition convenable, qui rendrait tout ce que je viens de dire superflu.

Don ferma les yeux et toute lumière disparut. Il tenta ensuite de remettre ses pensées en marche en se frottant les parois du nez et finit par dire :

— *Wovon man nicht sprechen kann, darüber muß man schweigen.* De ce qu'on ne connaît pas, il n'y a rien à dire.

Eberlein sourit.

— Vous avez jusqu'à demain matin première heure pour réfléchir à tout cela.

Don entendit Crapaud se mouvoir jusqu'à la porte, avant de capter un léger cognement. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il s'aperçut que les deux agents de la SÄPO et Eva Strand avaient attendu juste à l'extérieur. Don se leva de sa chaise en hésitant et jeta un coup d'œil sur l'horloge, qui indiquait minuit.

— J'ai peur que le logis prévu pour vous deux soit un peu confiné et précaire, s'excusa Eberlein. Mais il faudra vous contenter de ce que la maison peut offrir.

Après quoi Don sentit la main de Crapaud se poser sur son dos, et il se retrouva à sortir de la bibliothèque, puis à prendre la direction de l'escalier en colimaçon.

L'aiguille

— *Take a tsemishung*, se répéta Don pour lui-même, sans trop savoir combien de fois il l'avait déjà fait.

Ils se retrouvaient là, assis côte à côte sur un matelas en mousse, dos appuyés contre un buffet, dans une pièce étroite réservée au personnel de la villa.

— D'où vient cette expression ? demanda Eva Strand.

Don grimaça en essayant de changer de position. Il ressentait déjà une douleur dans la nuque quand Eberlein narrait sa longue histoire et après ces quelques heures supplémentaires à veiller, elle s'était insinuée dans le haut des bras avant de descendre jusqu'à l'extrémité de ses doigts.

— La seule bonne chose que ma grand-mère paternelle m'a léguée, dit Don, c'est le yiddish, parlé sur un ton chantant.

— Et que dit la phrase de votre grand-mère ?

— *Take a tsemishung*, déclara Don. Un sacré foutoir.

Eva esquissa un léger sourire.

— *Take a tsemishung*, reprit-elle. Oui, pas de doute.

Ils avaient suivi Crapaud et les balancements de son dos tout au long des couloirs du rez-de-chaussée. Après une salle à manger dont le plafond peint représentait deux aigles volant dans un ciel bleu pâle, ils avaient atteint une cuisine grandiose. C'est là que Crapaud avait ouvert le verrou de la porte qui donnait sur un réduit sans fenêtres réservé au personnel. Crapaud avait prié Eva et Don d'y entrer, avant d'en remettre la clef à l'agent de la SÄPO au crâne dégarni.

Les portes des placards étaient décorées d'un mélange de dorures et de languettes de nacre. Quant aux étagères qui surplombaient les vasques et l'évier, elles luisaient d'une couche d'huile de lin. Les saladiers ou autres louches et battoirs se reflétaient dans la brillance de l'habillage en zinc. S'agissant des deux énormes congélateurs, ils bourdonnaient près du plan de travail en bois stratifié gris chiné. Par la porte en verre teinté munie d'un petit verrou, on entrevoyait un cellier, avec ses bouteilles reposant sur de frêles supports métalliques.

Crapaud leur avait indiqué les matelas sur le sol d'un mouvement de tête, avant que l'agent dégarni ne referme la porte et donne un tour de clef.

Au début, Don avait perçu quelques murmures en suédois provenant de l'extérieur, mais ils avaient vite cessé. Les agents de la SÄPO s'étaient peut-être endormis, deux heures trente s'étaient

écoulées depuis leur arrivée ici.

Coincés dans ce réduit, Don et Eva avaient eu le temps de tourner en tous sens les menaces d'Eberlein. Eva avait d'abord refusé de croire ce qu'il lui racontait. Mais elle avait admis que cette histoire d'empreintes digitales truquées était peut-être la chose la moins surprenante de tout ce qui s'était passé depuis leur départ du commissariat de Falun. Don avait évoqué une tradition allemande consistant à provoquer la confusion mentale chez un individu avec une implacable méthodologie. Leur fatigue grandissante avait occasionné quelques rires à demi étouffés.

C'est alors qu'Eva se leva du matelas plastifié pour se diriger vers le long plan de travail. Elle ouvrit au hasard deux ou trois portes de placard et finit par trouver un grand verre qu'elle alla remplir d'eau. Puis elle sembla se raviser et le vida dans l'évier. Don s'aperçut qu'elle tournait son regard en direction de la porte vitrée du cellier et de ses indistinctes rangées de bouteilles.

— Vos recherches historiques, lui demanda Eva. Elles portaient sur les symboles nazis, n'est-ce pas ?

Don opina, mais elle s'était déjà retournée pour aller fouiller les tiroirs placés sous la planche de bois stratifié.

— Et quelle signification symbolique donne-t-on habituellement à un couteau ?

— À un couteau ?

Il fouilla dans sa mémoire et constata qu'il lui restait malgré tout quelques bribes de souvenirs.

— Le couteau signifie habituellement sacrifice et vengeance. La mort.

Il prit une profonde inspiration et continua, yeux clos :

— Couper à l'aide d'un couteau peut symboliser le fait qu'on se libère de quelque chose, comme c'est le cas dans le bouddhisme, à propos de la libération de soi, quand on coupe pour se débarrasser de toute ignorance et toute vanité.

Il entendit Eva refermer les tiroirs en les faisant claquer.

— Pour les chrétiens, le couteau signifie le martyre. Par exemple, l'apôtre Barthélemy fut écorché vif à l'aide d'un couteau.

Il entendit le cliquètement de ses talons sur le sol en tommettes.

— Pour les nazis, le couteau était relié à la croix gammée. Chez leurs prédécesseurs appartenant à l'ordre de Thulé, l'emblème était un svastika traversé par un poignard. Au moment de leur admission dans la SS, les hommes recevaient un poignard à double tranchant qu'ils devaient défendre au péril de leur vie. Selon une croyance étrange, on était ainsi anobli en ligne directe avec les chevaliers de l'ordre Teutonique.

Le silence fut troublé par un bruit, mais Don ne s'arrêta pas pour autant :

— Dans la mythologie nordique, la déesse Hel¹ avait pour lit la Maladie, pour écuelle la Disette, et il était dit que son couteau avait pour nom...

— Merci, ça suffit, coupa Eva.

— Famine.

Don rouvrit les yeux et les leva vers Eva, tournée vers lui. Elle tenait à la main un petit couteau de table à lame pointue.

— Ce que j'aimerais savoir, reprit-elle en se dirigeant vers la porte menant au cellier, c'est si un couteau peut être considéré comme...

Elle enfonça la pointe dans le trou du verrou.

— Comme une clé.

Le mince taquet de sécurité de la porte vitrée céda en claquant.

— Voilà matière pour *Advokaten*, la revue de vos confrères, ironisa Don.

— Le supportable a quand même des limites, répliqua Eva.

Elle glissa la lame le long de l'huissierie et ouvrit la porte, avant de disparaître dans l'obscurité.

Don commençait presque à s'endormir lorsqu'il entendit le bruit des talons en provenance du cellier. La porte en verre s'entrebâilla et, avec précaution, Eva posa sur l'évier une bouteille poussiéreuse. Son verre était foncé et de forme arrondie, portant une étiquette que Don parvint à lire : Graham's Vintage Port.

— L'ambassadeur a constitué une belle cave, s'exclama Eva. Ce porto date de 1948.

Elle sortit alors du placard deux verres étincelants et les plaça à côté de la bouteille. Depuis son matelas, Don suivait ses gestes.

— Un très grand millésime, reprit-elle tout en ôtant la capsule et son cachet. N'est-ce pas ?

Cette question dépassait largement le domaine de compétences de Don.

— Allez-y, prétendez le désintérêt...

Eva retira le bouchon.

— Mais, j'affirme que 1948 est une année hors du commun. Un porto qui pourrait encore vieillir un demi-siècle sans en subir le moindre dommage. Il est parfaitement éternel.

Elle servit deux verres avant d'en tendre un à Don. Il remarqua combien elle observait minutieusement la réaction de son visage quand il le porta à ses lèvres.

— Le goût de Lisbonne juste après la Seconde Guerre mondiale, affirma Eva.

En avalant une première gorgée, Don eut l'impression de boire du sirop. Une saveur de café et de caramel, forte et incroyablement concentrée.

— Cette année-là, le mois de juillet fut inhabituellement froid, continua Eva, après avoir laissé le porto tourner dans sa bouche. Début août, une vague de chaleur sèche fit rapidement mûrir les raisins. Si je me souviens bien, la chaleur était si intense qu'on avança la récolte, mais malgré cela le plus gros des grappes sécha sur pied. Il eut tout de suite ce goût particulièrement sirupeux. Dès le début des années soixante, le millésime quarante-huit devint une référence, jusqu'à le comparer à celui de 1942, qui bénéficie aussi d'une très bonne renommée.

Elle laissa sa langue passer sur ses lèvres sucrées.

— Peut-être pour le porto, dit froidement Don, et il posa son verre.

Il se leva maladroitement du matelas et tenta de se débarrasser de la raideur qui envahissait ses membres. Ses mouvements mécaniques, reflétés par l'inox de l'évier, ressemblaient à ceux d'un épouvantail à moineaux. L'image d'Eva apparut aussi en reflet, debout, hanches appuyées contre la vasque. Sous sa veste à chevrons mouchetée, son chemisier brun pendait un peu de travers et une mèche grise s'était détachée de ses cheveux relevés, se balançant devant ses yeux.

— Allez donc voir vous-même ce que vous trouvez, lança-t-elle en faisant un signe de tête en direction de la porte vitrée.

— On a peut-être autre chose à faire ? répliqua Don, irrité.

Elle se contenta de hausser les épaules.

Il faisait froid dans le cellier. Un air mordant fondait sur lui tandis qu'il parcourait des galeries tapissées de goulots de bouteilles pointées dans sa direction. L'éclairage intégré diffusait une lumière douce. Il se trouva devant un tonneau surmonté d'un tire-bouchon doré et de deux verres en cristal. Juste à côté, il remarqua un escalier qui descendait vers ce qui ressemblait à un étage inférieur. Don

jeta un regard par-dessus son épaule et entra aperçut la silhouette d'Eva qui l'attendait derrière la vitre teintée. Mais il se décida à continuer.

En bas, les murs rugueux du cellier étaient façonnés de briques. Des étagères de planches en bois brut couraient tout du long en rangs serrés, chargées de bouteilles poussiéreuses. Ici et là, une ampoule pendait du plafond, au bout d'un fil électrique enrubanné de tissu.

Don se demanda comment l'avocate avait pu si vite faire son choix, mais il se dit, sans être particulièrement expert en vin, qu'on devait sans doute conserver les meilleurs crus au fond. Arrivé au bout du cellier, il se dressa sur la pointe des pieds et saisit une bouteille couchée au centre de l'étagère supérieure. Elle semblait banale et datait de 1999. La suivante était meilleure, un bourgogne de 1972. Quant à la troisième, millésimée 1959, elle paraissait vraiment prometteuse.

— Si on l'a conservée si longtemps, c'est qu'elle doit valoir le coup, se murmura Don.

Son regard se porta alors vers l'emplacement laissé libre par la bouteille.

Quand il se retrouva en haut, Eva était encore appuyée contre l'évier. Elle paraissait plus fatiguée que lorsqu'il l'avait quittée, et ne semblait plus s'intéresser à la bouteille de porto.

— Il faut en finir avec cette histoire, commença-t-elle.

— Il y a quelque chose en bas que vous devriez venir voir, répliqua Don.

Il la ramena dans le cellier, en prenant soin de bien refermer la porte vitrée derrière eux.

Après avoir parcouru les galeries étroites et dépassé le tonneau avec ses verres de cristal, ils descendirent un étage. Tout au fond, une cinquantaine de bouteilles étaient alignées au sol, Don les ayant descendues de l'étagère du haut.

— Vous ne lésinez pas, commenta Eva Strand.

Don pointa du doigt un casier en bois de cinquante centimètres de haut dont il s'était servi pour vider le rayonnage sans se tenir sur la pointe des pieds. Eva avança de quelques pas, le regarda un peu interloquée, avant de monter dessus. Doigts accrochés à l'étagère du haut, elle regarda furtivement dans l'espace qu'il avait libéré en retirant les bouteilles.

— Vous le voyez, ou pas ? interrogea Don.

Eva acquiesça. Elle tendit ensuite le bras afin de mieux se rendre compte.

— Je n'arrive pas à l'atteindre, ajouta-t-elle.

— On dirait qu'il est vitré, commenta Don.

— Je ne peux pas...

Eva fit une dernière tentative avant d'abandonner, retirant son bras et dévisageant Don depuis son promontoire.

— Et que pensez-vous faire, maintenant ? demanda-t-elle.

Elle cramponnait toujours l'étagère pour conserver son équilibre.

— Aidez-moi à descendre les bouteilles restantes, dit Don.

Eva le gratifia d'un regard interrogateur, avant de lui tendre une première bouteille de bordeaux. Une autre suivit, et une autre encore, jusqu'à vider entièrement le rayonnage supérieur. Ceci fait, ils s'entraidèrent pour soulever la planche épaisse qu'ils venaient de libérer, avant de passer à l'étagère du dessous. Le sol se retrouva bientôt jonché de bouteilles, et ils n'eurent plus besoin de monter sur le casier pour s'occuper du reste.

Ils finirent par pouvoir détailler ce que les étagères dissimulaient presque à hauteur de plafond : un étroit soupirail de cave, constitué d'une mosaïque de verre bleu et rouge maculée de poussière et de salissures. Don tapa sur la caisse en bois pour la casser et en arracha une planche avec difficulté.

Il la brandit telle une arme, deux clous rouillés pointant encore au bout.

— Et au cas où ils entendraient ? demanda Eva.

Il la dévisagea tout en testant la pointe des clous du bout de son doigt.

Ils continuèrent en silence à débarrasser jusqu'en bas les étagères, dont la dernière était vissée dans la brique du mur. Don pensa que c'était peut-être une bonne chose pour qu'elle puisse supporter son poids.

Il fit signe à Eva de venir le soutenir et, saisissant l'épaule de sa partenaire, il s'arc-bouta en posant délicatement une bottine sur l'étagère du bas. Puis il monta d'un cran, oscilla vers l'arrière, et elle dut l'aider pour qu'il ne perde pas complètement l'équilibre.

La petite fenêtre du soupirail était désormais à sa portée, à quelques décimètres au-dessus de sa tête. Don sautilla sur l'étagère, qui plia sous son poids tout en semblant tenir bon. Il tendit alors la main vers elle.

— Donnez-la-moi.

Elle lui donna la planche avec ses clous qui dépassaient.

— Et maintenant, il va falloir que vous me souteniez.

Rien ne se passa.

— Il faut vraiment que vous...

Il sentit les mains de l'avocate contre son dos.

Il prit la planche bien en main, les clous tournés vers l'avant. Il ne savait pas avec quelle force il lui fallait taper, et il commença par donner quelques légers coups. Il y eut comme un crépitement, la pointe des clous ricochant sur la mosaïque de verre.

Il fit une nouvelle tentative, plus fort cette fois et, à la suite d'une frappe aussi brève que puissante, le verre de la fenêtre vola en éclats bleu et rouge qui tombèrent sur le sol dallé. Le fracas fit sursauter Eva.

Un long silence passa, puis elle persifla :

— Quelle discrétion...

Don tira le plus possible sur la manche de son bras droit pour en envelopper son poing, et il se mit à taper sur les derniers bouts de verre encore en place sur tout le pourtour de la fenêtre du soupirail. Il pouvait déjà sentir l'air s'insinuer par l'orifice.

Une fois débarrassé du plus gros des morceaux, il desserra ses doigts, agrippa la manche de sa veste et tendit sa main à l'extérieur de la fenêtre. Quelques centimètres plus bas, Don heurta quelque chose d'humide et, quand il ramena sa main à l'intérieur, il vit à la lumière des ampoules du cellier que ses doigts étaient noirs de terre.

Il le montra à Eva.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, dit-elle.

Ses cheveux étaient tout décoiffés et le contour de ses yeux tout rougi.

— Vous en connaissez une meilleure ? répliqua Don en redescendant.

Elle ne répondit rien.

La conjugaison des capsules de benzodiazépine avec le Xanax commençait à faire effet, et Don reprit la direction de la porte vitrée du réduit de cuisine avec un calme remarquable. Son sac noir était posé sur le matelas plastifié, et la lumière du plafond se reflétait sur le cuir luisant.

Il le souleva par la bandoulière, et se dirigea vers la porte donnant sur la cuisine pour écouter. Aucun bruit de pas ou de voix, rien. Il consulta sa montre. Il était trois heures et demie du matin, ce

qui voulait dire qu'il faisait encore sombre à l'extérieur de la villa. Après une descente au pas de course le long de l'allée de chênes, il se retrouverait sur le chemin qui traverse Skansen. De là, direction Karlaplan, avant de se rendre à la station de métro T-Centralen. Un changement pour la ligne allant vers le nord, afin de rejoindre le seul endroit qu'il savait sûr.

Repensant à cette idée de courir, il se demanda à quand exactement remontait sa dernière course ? Même si, depuis toujours, il avait une excellente mémoire, aucune image de ce type ne lui revint. Mais quelque chose, vraisemblablement l'association du Xanax et de la dexamphétamine, lui procurait la sensation de pouvoir se mouvoir très vite, situation oblige.

Don passa la bandoulière sur son épaule, sentit le sac se caler en toute sécurité le long de son flanc, et, après un dernier regard au réduit, referma la porte vitrée derrière lui.

Dans la cave en briques voûtée, Eva l'attendait. Elle avait le regard levé vers le soupirail.

— C'est vraiment trop étroit, lança-t-elle. Vous ne pourrez pas sortir. Et même si vous y parveniez, que ferez-vous une fois dehors ?

— J'ai une vague idée, répliqua Don.

— Ça a l'air rassurant, ironisa l'avocate.

Elle garda les bras croisés.

— C'est toujours mieux que de rester ici, poursuivit Don. Qu'est-ce que vous en dites ?

Eva regarda vers l'escalier menant à l'étage supérieur. Puis elle reprit la parole, accompagnant ses propos d'un sourire blême :

— C'est le devoir de tout avocat de toujours chercher les issues et de ne jamais entraîner son client dans une impasse, avec une porte de sortie dont la serrure est bloquée.

Elle l'observa tandis qu'il parvenait à se hisser en se maintenant en équilibre sur l'étagère du bas.

— Bonne chance.

En repassant par le réduit de cuisine, il s'était muni de deux serviettes blanches. Il les enroula autour de ses mains, avant de tendre les bras vers le bord de la fenêtre et de l'empoigner. Comprenant que la force de ses bras n'allait pas suffire, il appela Eva à la rescousse. Elle le poussa dans le dos pour qu'il s'élève et prenne appui sur elle en calant ses bottines sur ses épaules.

— Ça ne semble pas très approprié, l'entendit-elle affirmer juste avant qu'il parvienne à s'accrocher et à se franchir l'ouverture de la fenêtre jusqu'à mi-poitrine.

Il sentit quelques bouts de verre pointus qu'il avait négligé de retirer lui piquer le ventre. D'un mouvement de tête, il lança un regard circulaire sur le champ libre.

À quelques mètres sur sa droite, on distinguait les copeaux de bois bruns en façade de la villa. Sur sa gauche, des branchages et des feuillages dont Don pensa qu'il s'agissait d'un massif d'arbustes. Se hissant encore un peu plus au-dehors, il s'extirpa jusqu'aux jambes par la fenêtre du soupirail, finissant par se retrouver accroupi, le dos appuyé au mur sombre.

— Comment ça se présente ?

Le murmure montait du cellier.

Don coulisssa vers la fenêtre le plus silencieusement possible pour plonger son regard dans l'ouverture. En bas, le visage d'Eva Strand semblait inquiet.

— Je ne croyais pas que vous envisagiez sérieusement de le faire, susurra-t-elle.

— En tout cas, vous m'avez bien aidé, répondit Don.

Elle acquiesça avant de jeter un regard autour d'elle.

— Vous avez l'intention de rester là ? demanda Don.

— Je...

Il tendit une main vers elle.

Eva décroisa les bras et fit un pas hésitant en avant. Don l'attrapa par les poignets et réussit à la hisser sur l'étagère inférieure. Il se pencha vers l'arrière, ses bottines arc-boutées sur le rebord extérieur de la fenêtre. Elle était incroyablement légère et c'était comme de soulever un enfant.

Il l'avait presque tirée à l'extérieur quand Eva se mit à crier. Il lui lâcha aussitôt les mains, la voyant agiter une jambe par saccades comme si elle était accrochée à quelque chose. Elle réussit à se libérer et rampa derrière lui au travers des branches, le long du mur de la villa.

Il l'observa en train de tendre la main vers sa jambe pour constater les dégâts. Elle lui montra ses doigts. L'obscurité l'empêcha de bien discerner, mais en lui touchant la main il se rendit compte qu'elle était couverte de sang.

— Je me suis coupée sur quelque chose. Vous auriez pu être...

Ses paroles se perdirent dans un gémissement de douleur, avant qu'elle ne puisse reprendre :

— ... un peu plus minutieux en retirant les bouts de verre.

Don ne sut quoi répondre. À la place, il saisit l'une de ses serviettes et la pressa sur l'endroit qu'elle désignait : juste sous la pliure du genou, une coupure d'une dizaine de centimètres descendant en biais sur le mollet.

Elle se servit de son bras pour se maintenir, et il sentit à quel point la douleur l'obligeait à serrer plus fort. Ils restèrent assis dans cette position quelques minutes, jusqu'à ce que Don pense entendre un léger bruissement, qui se transforma bientôt en bruits de pas.

— Quelqu'un vient, chuchota-t-il.

Il remarqua qu'elle essayait de retenir sa respiration, lèvres bien closes, se limitant à de brèves inspirations par le nez.

Don se glissa accroupi dans les taillis, déplaçant quelques petites branches pour voir ce qui se passait. L'agent de la SÄPO au crâne dégarni se trouvait dehors sur la terrasse de la villa, éclairé par la lumière de la façade. Il prit une cigarette, mit une main en coupe et l'alluma. Il aspira la première bouffée en faisant rougeoyer la braise.

Le dégarni se tenait à une dizaine de mètres des fourrés obscurs où ils se dissimulaient, blottis près du mur. Don parvenait à sentir l'odeur piquante de la fumée. Un peu plus loin, la voiture break métallisée était garée sur l'aire de manœuvres.

L'agent de la SÄPO termina tranquillement sa cigarette. Il en sortit une nouvelle du paquet, toussa, et la plaça entre ses lèvres.

Don se mit à tâtonner dans son sac, cherchant vainement quelque arme que ce soit. Il entendit Eva changer prudemment de position. Des mouvements contre le mur qui ne paraissaient pas détectables, pourtant, il y eut un changement dans l'attitude du dégarni. Il retira la cigarette de sa bouche et la jeta au sol. Puis il se retourna, les yeux braqués dans leur direction.

En observant le regard de l'agent, Don eut la certitude qu'ils étaient repérés. Considérant la lenteur avec laquelle le dégarni se déplaçait vers les taillis, Don comprit qu'il y avait encore du temps. Il jeta un œil sur le petit tube de plastique qu'il venait d'extraire de son sac, surpris lui-même de si bien en connaître les moindres coins et recoins. Il tenta alors de retourner vers Eva, mais ce petit mouvement suffit à alerter le dégarni.

Don sentit qu'on le tirait par le bras gauche pour le traîner sous la lumière crue de la terrasse. Quelque part en chemin, ses pieds volant en tous sens, il réussit à frapper l'agent de la SÄPO à la jambe d'un coup de Doc Martens, ce qui conduisit son adversaire à relâcher son étreinte, ne serait-ce qu'un peu.

Don profita de ce court instant pour se débattre et il parvint à porter le cylindre en plastique à sa

bouche. De ses dents, il arracha la protection et libéra la seringue, avant de planter au hasard la longue aiguille dans le cou de l'agent.

Nul doute qu'elle s'y enfonça profondément, car le dégarni poussa un cri et lâcha prise. Mais en relevant son regard, Don constata que l'agent de la SÄPO était encore debout.

Don ne comprit pas tout de suite ce qui s'était mal passé, puis il s'aperçut que le piston de la seringue n'était pas descendu. L'aiguille avait néanmoins atteint l'artère jugulaire, et le tube en plastique ballottait au rythme des battements cardiaques.

Tandis que les mains de l'agent hésitaient le long de son cou, Don tentait de rassembler ses forces pour se relever. Il distingua alors une forme vêtue d'un tailleur à chevrons qui se rua en boitant dans la lumière. Le dégarni ne la vit pas surgir. Et lorsqu'elle fut juste derrière lui, elle saisit subrepticement la seringue et appuya fort sur le piston pour injecter les six millilitres de Fentanyl.

L'agent de la SÄPO eut à peine le temps de se retourner vers l'avocate et de la regarder droit dans les yeux. Il se mit à balancer de droite à gauche, titubant sur quelques mètres avant de s'écrouler au sol.

Eva Strand demeura penchée au-dessus du corps, ses mains posées contre sa jambe ensanglantée. Don accourut et se mit à fouiller la veste de l'agent. Il jura et pesta jusqu'à dénicher les clés de la voiture.

Ils partirent ensemble en chancelant vers l'aire de manœuvre située devant l'entrée de la villa, Eva prenant appui sur Don. À quelques mètres du but, il actionna l'ouverture automatique des portières du véhicule. Les genoux d'Eva fléchirent au même moment, et il fut contraint de la porter jusqu'à la voiture.

Don parvint à l'asseoir sur le siège passager. Il passa de l'autre côté en haletant, ouvrit la portière et s'installa derrière le volant. Après une infructueuse tentative en aveugle, il alluma le plafonnier pour localiser le contact. Il tourna la clé et déclencha le vrombissement d'un puissant moteur, capable de les emporter loin de là.

Don desserra le frein à main et roula d'abord doucement jusqu'à l'allée, avant d'enfoncer la pédale d'accélérateur. Au dernier moment, il réussit à éviter une racine de chêne massive qui avait surgi devant lui et fit patiner les roues, avant de continuer sur sa lancée.

Alors qu'ils filaient sur la rue Djurgårdsvägen, Eva poussait un cri à chaque soubresaut du véhicule. Don stoppa la voiture à hauteur de l'arrêt du bus 47. Il plongea la main dans son sac et en sortit six cachets violets. Mais alors qu'elle les avalait, il se rendit compte que son dosage était trop fort.

Il la réconforta d'une petite tape sur la cuisse et porta son regard sur la jambe blessée. Le bas en nylon était tout humide, et la chaussure qu'il lui retira pleine de sang.

Il enroula sa dernière serviette autour de la blessure en comprimant le plus possible, avant de faire un nœud. Eva inclina la tête en arrière, contre le dossier du siège.

Don desserra le frein, jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, et considéra qu'il avait le temps de passer avant un camion arrivant à grand bruit.

Rue Strandvägen, se dit-il. Rue Strandvägen, rue Hamngatan, et station de métro T Centralen. Une fois là, on abandonne le véhicule, et enfin, on prend la ligne bleue direction nord.

La croix

Alors qu'Elena poussait la porte cochère de chez elle donnant sur cette petite place et son puits condamné par des planches clouées, elle fut éblouie par la vive lumière matinale.

Son visage ne portait plus aucune trace des rêves de la nuit dernière. Elle avait particulièrement soigné le contour de ses yeux, et s'était même autorisé une touche de rouge sur les joues. Sachant que Vater ne voulait voir aucun signe attestant de son passage à l'âge adulte, il s'agissait d'un exercice d'équilibriste. Pour éviter qu'il ne se sente trop provoqué, elle portait un survêtement ample et des baskets.

Avec la croix droite comme une stalactite à l'intérieur de son sac à dos, elle entreprit de traverser la ville pour se rendre à contrecœur à la banque. Néanmoins, elle accéléra le rythme, et malgré son angoisse, ses pas se firent légers quand elle se mit à courir le long de rues pavées qui lui étaient si familières. Près de l'auberge Ottenhof, elle tourna dans une ruelle bordée de maisons à colombages qui menait vers la place de l'hôtel de ville de Wewelsburg.

Tandis qu'elle trottinait sur les derniers mètres, elle ne put s'empêcher de contempler les toits, en direction du château. Enfant, elle y avait vu le signe qu'elle venait d'arriver dans un lieu de contes de fées – avec son propre château ! – mais aujourd'hui, il ne représentait plus qu'un rappel lugubre de tout ce qu'elle avait perdu.

Devant la porte d'entrée en verre, Elena s'arrêta. Elle tendit la main par-dessus son épaule pour palper une dernière fois le sac à dos et s'assurer qu'il contenait bien ce qu'elle avait promis à Vater. Puis elle inspira à fond, avant de pénétrer dans l'immense salle en marbre de la banque.

En arrivant à hauteur de la réception, dans ce hall rempli d'échos, les deux gardes la saluèrent avec leur rigueur habituelle. Bien qu'elle les connaisse depuis son enfance, l'un d'entre eux poussa vers elle la plaque servant à relever les empreintes digitales. Au moment précis où elle s'approchait du panneau, un chuintement accompagna l'ouverture du vitrage blindé. Elena monta l'escalier en raclant le sol de ses baskets. Elle se refusait à toute réflexion qui la mènerait trop loin.

Quand enfin arriva le sommet de l'escalier, elle prit le couloir sur sa droite. Elle suivit le long tapis, puis monta dans l'ascenseur qui la mena jusqu'à la salle d'attente du bureau directorial. Elle y trouva le jeune assistant au visage constellé de taches de rousseur et à la chevelure d'un blond éclatant presque blanc. Il lui adressa un coup d'œil réservé, signifiant qu'elle était attendue.

Elena leva les yeux vers les portraits peints à l'huile alignés au-dessus de sa tête, d'un noir mat dans leurs cadres dorés. Des générations de visages sévères, dont les regards perçants se braquèrent

tous sur Elena quand elle alla se poster devant la porte du bureau directorial. Finalement, et sans le moindre bruit, elle actionna la poignée.

Murs recouverts de panneaux de chêne anciens, parquets teintés au sol, rangées de coffres-forts dont le plombage aux particules de poussière étincelantes restait depuis longtemps tapi dans l'ombre, tout un ensemble baignant dans la quiétude. Elena s'arrêta près de la fenêtre panoramique, à quelques pas du bureau. Même si Vater lui tournait le dos, elle savait qu'il écoutait sa respiration.

Comme toujours, le regard de Vater demeurait rivé sur le château. Les nuages fondaient sur la tour nord surdimensionnée. Le temps commençait à se couvrir, nuées gris acier maculant le blanc du ciel. Sa silhouette mince dépassait tant du dossier de la chaise roulante que l'image paraissait anormale, comme si on avait posé le corps d'un adulte sur un siège pour enfant.

— Elena...

— Oui, Vater.

Elle s'adressait à son dos.

— Tu as rendu un service probant à la Fondation, mais tu as aussi commis quelques erreurs grossières.

— J'en suis consciente, Vater.

Elle faisait traîner les syllabes, sachant combien il abhorrait cette vague touche d'italien qui perdurait dans son élocution.

— Nous t'avons manifesté une grande confiance en te choisissant pour mener cette mission. Elle était simple mais d'une importance tout à fait décisive. Et tu n'as pas pu t'empêcher de... de compliquer les choses.

Il marqua une pause pour lui permettre d'essayer de s'excuser, mais elle considéra qu'il valait mieux rester silencieuse.

— Finalement, que vaut cette croix sans l'étoile, Elena ?

La gomme des roues de la chaise roulante crissa sur le sol lorsqu'il se retourna vers elle, tout en continuant à parler :

— Pas plus que du toc. Une antiquité sans la moindre valeur.

Il longea la table au rebord de cuir bien astiqué, puis s'arrêta sur le parquet ciré. Il inclina vers l'arrière le réglage des accoudoirs, le mouvement hydraulique du siège et des appuie-jambes lui permettant alors de se retrouver en position verticale.

Elle n'avait jamais vraiment pu s'habituer à ce visage allongé totalement imberbe. Avec ces mâchoires aplaties et une dentition comprimée dans une bouche vraiment trop petite. Pour éviter le reflet trouble présent dans cet œil aveugle, Elena focalisait son regard sur l'autre, qui était noir et perçant.

Elle avait toujours pensé que la maladie avait métamorphosé Vater en araignée, avec ses bras et jambes minces comme des fils. C'était encore plus le cas à cet instant, lorsqu'il s'approcha d'elle, et qu'il dirigea son œil valide sur le sac à dos qu'elle tenait ouvert devant elle.

— Pas plus que du toc, répéta-t-il. Des babioles.

Ses doigts écartés formant comme un râteau, Vater plongea la main dans le sac :

— *Es wiegt ganz leicht, ja ?* Plutôt légère ?

Il tenait la croix devant lui.

— J'avais bien dit qu'elle ne pèserait pas lourd, n'est-ce pas ?

Ses doigts semblables à des pattes d'araignée tournoyaient sur la surface de la barre verticale, pendant qu'il murmurait le sens des inscriptions.

— J'en appelle à toi, administrateur divin, implorateur...

— ... dispensateur de richesse, compléta-t-elle.

D'abord l'œil vitreux, puis l'autre, vinrent la fusiller du regard.

— Je crois que ça reste à voir, asséna-t-il. Pour l'instant, silence complet en provenance de Stockholm.

— Titelman..., commença Elena.

— Nous aurions dû contraindre les Norvégiens à mieux protéger tout cela, voilà ce que nous aurions dû faire, interrompit Vater. Il nous en a coûté quatre-vingt-dix ans. Quatre-vingt-dix ou peut-être même beaucoup plus s'il s'avère qu'il n'y avait vraiment que cela dans cette mine. Même si le fils était tellement attaché à la croix qu'il l'a emportée avec lui jusque dans la mort, il n'a pas pour autant jeté l'étoile à la mer.

— Hall disait...

— Oui, c'est exact ! coupa Vater. Erik Hall *disait* ceci ou cela. Il a donc dit avoir trouvé autre chose. Nous pourrions nous adresser de nouveau à la police suédoise. Il est possible qu'elle nous fournisse certains détails sans que nous devions passer par ce Titelman ?

Elena regarda le sol.

— J'ai entendu dire que les Suédois conservaient le cadavre de Hall à la morgue. Tu as peut-être envie d'y retourner et de mener toi-même l'interrogatoire. Au cas où tu parviendrais à réanimer tes délicates forces mentales, tu pourrais éventuellement obtenir de lui quelque chose ?

Elena serra les lèvres et se tut. Dans le silence de la pièce, il lui revint à l'esprit les voix entendues la nuit précédente, mais elles se manifestaient encore trop faiblement pour qu'elle puisse en informer Vater.

— Nous avons vécu dans une torpeur, Elena.

Il modifia le réglage de sa chaise roulante et revint en position assise.

— Nous avons vécu dans une léthargie et toute notre avance est désormais consommée. Ces dernières années, nous n'avons fait qu'essayer de gagner du temps. Tu dois comprendre...

On entendit des coups secs frappés à la porte. Vater se tut. Puis la poignée s'abaissa et l'assistant entra.

— *Ein Anruf aus Schweden*, annonça l'assistant. Un coup de fil de Suède.

— *Ja, und ?* Oui, et alors ?

Elena constata comment le jeune homme aux taches de rousseur se tortillait. Finalement, il reprit courage :

— Il s'est passé quelque chose.

La station

Eva Strand tenta de replonger dans un sommeil salvateur. Seulement, la douleur était devenue trop forte. Toujours yeux clos, elle voulut soulever sa jambe pour évaluer l'état de la blessure, mais ce fut comme si les ordres ne circulaient pas.

Elle agrippa sa cuisse gauche à deux mains, et passa une main à l'arrière de son mollet. Le bout de ses doigts effleura alors une sorte de tissu, un bandage enroulé si serré qu'il empêchait presque le sang de circuler. En appuyant prudemment tout le long des dix centimètres de sa blessure, elle parvint à sentir la forme des petits bouts de sparadrap collés de façon à maintenir la plaie fermée.

C'est alors que les derniers événements lui revinrent petit à petit en mémoire. De Titelman projeté sur le sol en granit de la terrasse au dos de cet agent de la SÄPO dégarni à dix mètres d'elle. Et dans le cou de cet homme, une seringue de couleur rose s'agitant au rythme de son pouls.

Elle ne reconnaissait pas la femme qui était intervenue ensuite. Durant toute sa longue existence, elle n'avait jamais rien entrepris de téméraire. Mais selon ses souvenirs, c'était bel et bien elle, Eva, qui avait surgi des taillis jouxtant le mur de la villa et avait appuyé sur le piston de la seringue d'un geste résolu. Et quand le dégarni s'était écroulé en perdant connaissance, ses propres jambes avaient aussi fléchi.

Elle se souvenait avoir pensé que ce n'était guère ce qu'on attendait d'une juriste suédoise respectueuse de la loi. Puis la douleur avait pris le dessus et dans son dernier souvenir, elle avalait des cachets. Une ultime sensation de secousse, la voiture franchissant le pont de Djurgården, après quoi tout s'effaçait.

Eva tourna la tête et ouvrit les yeux, s'obligeant à cligner une ou deux fois des paupières afin de mettre de l'ordre dans les motifs qui apparurent. Au gré d'une faible clarté, elle discerna des volutes dorées qui figuraient des pétales et tiges de fleurs dans le pur style indien, brodées sur une étoffe de soie recouvrant le mur jusqu'au plafond en béton brut. Elle s'approcha pour toucher la tenture. Le tissu, qui n'était pas fermement fixé au mur, trembla sous sa main.

En baissant son regard, elle vit le cadre du lit en fer forgé et une autre étoffe brodée. Toujours plus de soies au-dessus d'elle, tandis que ses paumes atteignaient le mur opposé.

Au pied du lit, un épais tapis oriental couvrait entièrement le sol sur une dizaine de mètres carrés. Encore quelques tissus indiens aux couleurs tendres suspendus près de la porte, non loin de plusieurs petits plats en cristal où se trouvaient les bougies allumées et des bâtons d'encens qui se

consommaient. Cela expliquait la senteur de bois de santal dans la pièce, mais une autre, plus faible, restait sous-jacente. Comme une odeur... de caoutchouc brûlé ?

Au moment où Eva réussit à s'asseoir droit sur le bord du lit, une douleur l'élança à l'arrière du mollet. Elle remarqua ses chaussures à talons soigneusement alignées près de la porte. Quand elle tenta une première fois de se lever, la surface du tapis se déroba sous ses pieds revêtus de nylon.

Elle retomba parmi les coussins et resta là sans bouger, attendant que la douleur s'estompe. Le gémissement régulier de sa respiration fut soudain troublé par un autre bruit : un son métallique qui approchait, comme si quelque chose de très lourd fonçait droit sur elle.

Eva agrippa le matelas et tenta de réprimer une envie instinctive de bouger pour ne pas être écrasée. Mais son intuition prit le dessus, et elle se propulsa de toutes ses forces hors du lit pour oser quelques pas chancelants.

Malgré la douleur aiguë, elle sentit que sa jambe blessée la portait. Néanmoins, elle ne voyait pas d'endroit où se protéger de ce grondement fondant sur la pièce. On aurait dit un martèlement rapide sur des... *rails* ?

Monumental, discordant, le vacarme se situait à peine à cinquante mètres, et à n'importe quel instant, elle allait se *faire écraser* ? Mais comment était-ce possible ? Elle se trouvait bien dans une pièce, protégée par quatre murs et un toit ?

Le bruit lui donna l'impression qu'un mur était en train de s'écrouler sur elle. Tout en se recroquevillant, Eva leva les bras pour se protéger le visage.

Pendant un instant qui lui sembla une éternité, le fracas passa juste au-dessus de sa tête, provoquant la chute de particules sableuses qui se détachèrent du plafond en béton et atterrirent sur les épaulettes de son chemisier. Là-bas près de la porte, les flammes des bougies dansaient dans le courant d'air. Finalement, le grondement s'atténua jusqu'à disparaître.

Dans le silence qui suivit, Eva sentit son corps qui grelottait.

Une manche de pull bleu apparut près de la porte entrouverte, une main tâtonnant sur la tenture, et la pièce fut soudain envahie de lumière. Plissant les yeux, Eva distingua une personne de petite taille s'approchant du lit. Celle-ci posa le bras d'Eva sur ses épaules étroites et l'aida à se lever.

— Désolée pour ce qui vient de se passer. C'est sûrement une erreur de signalisation.

La voix était claire et féminine.

— De toute façon, il fallait bien que tu te réveilles un jour, non ?

Eva ne sut pas quoi répondre, tandis qu'elle franchissait la porte en claudiquant, le bras entourant les épaules de la femme.

Un couloir faiblement éclairé s'ouvrit devant elles, avec au sol une succession de tapis tissés main : kashmar, shiraz, karachi, afghan. Longtemps auparavant, Eva avait appris à reconnaître chacun de ces motifs orientaux, et elle s'imagina entrer en titubant dans une salle des ventes.

La femme lui jeta un regard :

— Pour le bruit, dit-elle. Quand une espèce de *shmok* de la direction de la circulation se met en tête de modifier les lignes, on a droit à cet enfer.

Ses cheveux bouclés n'étaient pas aussi grisonnants que ceux de Don, pensa Eva, et le regard différait par son calme. Pour autant, ils avaient en commun ce visage pâle, ces ailes du nez marquées, ainsi que cette façon de marcher légèrement courbé...

— Il est resté éveillé à t'attendre. Et il est presque 7 heures.

— 7 heures, répéta Eva en tentant de reprendre le contrôle du temps. Vous voulez dire, du matin ?

La femme s'arrêta sur le pas d'une porte, au bout du couloir. L'une de ses narines était percée d'un petit anneau, et elle portait un pull orné de lettres blanches sur la poitrine qui disaient : Majornas IK.

— 19 heures, si vous préférez.

La femme fit une grimace.

— Tu es restée couchée à te reposer depuis que ton ami a eu l'idée incomparablement stupide de t'amener ici.

Après quoi elle soutint Eva pour qu'elle franchisse le seuil et se retrouve dans une salle d'entrepôt dépouillée dont les murs de béton brillaient, nus et blancs.

C'était comme de pénétrer à l'intérieur d'un atelier : des étagères métalliques de type industriel couraient le long des murs, remplies de disques durs, câbles, cartons, agrégats de fils, boîtes, cartes mères abîmées, enchevêtrements de câbles, adaptateurs, châssis de PC vides, plaquettes de circuits imprimés, classeurs, cartes et plans en mauvais état...

En plein milieu de ce chaotique entrepôt de matériel informatique trônait un plan de travail doté de cinq écrans à l'image tremblotante. Et plus on s'avancait dans cette grande pièce, plus le ronflement des ventilateurs était fort.

Eva s'étonna du soulagement qu'elle ressentit à rejoindre Titelman, écroulé sur une chaise basse de bureau, face à l'un des claviers d'ordinateur. Elle vint se poster debout derrière lui sans qu'il semble la remarquer, le haut du crâne coiffé d'une paire d'écouteurs de forme arrondie. Son regard demeurait totalement absorbé par le contenu de l'écran le plus proche, sur lequel défilait le télétexte des informations radio :

« 18 h 43 – jeudi 14 septembre

ALERTE GÉNÉRALE SUITE À UNE ÉVASION

La police nationale vient de décréter l'état d'alerte sur l'ensemble du territoire concernant un homme de 43 ans et une femme de 47 ans qui se sont évadés hier durant leur transfert entre Falun et Stockholm. L'homme est soupçonné de meurtre, et la femme de complicité d'évasion et de violence à agent.

Selon Johan Widén, porte-parole des services de police, d'intensives recherches sont en cours dans la région nord de Stockholm.

Toute l'info en continu... »

Hex donna un sévère coup dans le dos de Don qui se retourna l'air irrité. Mais lorsqu'il aperçut Eva, un léger sourire s'afficha sur son visage marqué par la fatigue.

— Tombée sous le train ? ironisa-t-il.

Elle jeta un regard sur ses vêtements fripés.

— Oui, c'est le moins qu'on puisse dire.

Puis, elle se pencha vers l'écran pour lire la courte dépêche.

— Cette femme de 47 ans, ce serait donc moi ?

— Complicité d'évasion et violence à agent, oui, je crois qu'il parle de vous, renchérit Don. Mais bon, c'est vous la spécialiste des questions juridiques.

Il retira ses écouteurs et les passa à Eva. Pendant le rembobinage, l'avocate se mit à fouiller son sac à main à la recherche de son téléphone portable. Elle le trouva, et prit appui de sa main libre sur le plan de travail afin de soulager sa jambe douloureuse.

Elle écouta la séquence en entier une deuxième fois, ses doigts tambourinant de plus en plus vite sur le plan de travail. Elle finit par ôter les écouteurs et inspira profondément :

— L'agent de la SÄPO qui aide Eberlein a sans doute été contraint d'inventer une histoire.

Elle composa un numéro sur son téléphone portable.

— Qui appelez-vous ? interrogea Don.

Eva le regarda avec étonnement.

— Des collègues de bureau, évidemment. Il nous faut bien trouver quelqu'un qui puisse nous aider à tirer au clair ce qui se passe vraiment au commissariat central de Falun.

— Tu n'appelles pas d'ici, trancha la femme.

L'avocate balaya ses deux interlocuteurs d'un regard interrogateur.

— Ce que veut dire ma sœur, reprit Don, c'est qu'il est probablement préférable de ne pas appeler avant que les recherches dans la région de Stockholm soient terminées.

La main d'Eva tenant le téléphone s'abaissa sur le plan de travail.

— C'est donc votre sœur, constata Eva.

On aurait dit que Don avait perdu sa langue.

— J'aurais aimé pouvoir dire autre chose, lança malicieusement la femme.

D'une mimique, Don l'incita à tendre la main et sa sœur s'exécuta à contrecœur.

— Hex.

— Hex ?

La femme ne sembla pas vouloir se répéter. Eva tenta un sourire :

— Eva Strand. Plus jeune ou plus vieille ?

— Quoi ?

— Oui, pour la sœur, précisa Eva. Cadette, ou aînée ?

— Qu'est-ce que tu crois ?

Il y eut un silence gêné, et Don se leva afin d'aider Eva à s'asseoir sur la chaise.

— Maintenant, il va falloir me laisser examiner cette jambe, insista-t-il. Si vous voulez bien... ?

D'un signe de tête, il l'incita à baisser le bas de nylon pour lui permettre de s'occuper du bandage. La voyant hésiter, il ajouta :

— À votre avis, qui vous a soigné pendant votre sommeil ?

Quand Don se fut accroupi près de sa jambe blessée, Eva se pencha pour lui parler à l'oreille :

— Vous pourriez peut-être me dire où nous nous trouvons ?

— Vous êtes chez moi à Kymlinge, répliqua Hex avant que Don n'ait le temps de répondre.

La sœur s'était également installée devant les ordinateurs, inclinée en arrière sur le dossier de son siège.

— Tu n'es pas obligée... commença Don.

— En l'occurrence, c'est plutôt toi qui n'avais pas besoin de l'amener ici, répliqua Hex. Je ne vois vraiment pas en quoi c'était une bonne idée. Tu es juste en train de perdre du temps.

Elle se détourna et se pencha au-dessus d'un clavier d'ordinateur en se recroquevillant sur elle-même. Elle se mit à travailler sur quelque chose et plusieurs écrans se retrouvèrent bientôt allumés.

— Vous habitez ici ?

— Oui, ça pose problème à la juriste ? grommela Hex sans relever les yeux.

Don tira sur la compresse recouvrant la plaie et Eva grimaça avant de secouer la tête.

— Non, je trouve l'endroit beau.

— Tant mieux.

Don poussa un soupir.

— Ce que veut dire ma sœur, c'est qu'elle se sent très bien ici. Nous nous trouvons dans un entrepôt souterrain de la station de métro désaffectée de Kymlinge condamnée à la démolition et située, pour être précis, entre les stations de Hallonbergen et de Kista, sur la ligne bleue.

— Kymlinge ? s'étonna Eva

— En général, les gens réagissent plutôt au fait qu'elle habite dans une station de métro souterraine, ironisa Don.

— Je ne savais même pas qu'il avait existé une station de métro à Kymlinge.

— C'est pour ça que c'est si bien, commenta Hex, concentrée sur ses doigts courant sur plusieurs claviers.

— Kymlinge, poursuivit Don tout en remettant le bandage en place, était une station prévue sur la ligne bleue en direction d'Akalla, au cœur d'un centre-ville qu'on avait prévu de construire dans les années soixante-dix. Le projet ne s'est jamais fait, et la construction de la station en extérieur s'est limitée à quelques escaliers de béton plus un quai. Au-dessus de nous se trouvent pour l'essentiel une forêt de sapins et ce petit bout de quai. Donc...

— Tu as bientôt de quoi écrire un livre, marmonna Hex.

— Donc, le train qui est passé...

— ... allait en direction d'Akalla, le coupa Hex. Mais d'habitude, ils ne le détournent pas sur les voies annexes. Sinon, l'emplacement de la chambre à coucher serait un très mauvais choix.

— Alors qu'en l'état, il s'avère excellent, lança Don.

En reflet sur l'écran le plus proche, Eva vit la sœur ponctuer ce commentaire d'une grimace.

— En tout cas, merci de nous accueillir.

Hex sembla ne pas avoir entendu. Mais quand le crépitement du clavier cessa, elle tourna son visage pâle vers Eva, comme si elle venait de remarquer sa présence :

— Il n'y a pas de quoi. Pas de problème.

Après un sourire en biais, Hex reprit sa position recroquevillée face aux lignes défilant sur les écrans.

— Tout a l'air bien, affirma Don en faisant finalement signe à Eva de remettre son bas. Je suis désolé pour cette histoire de verre brisé.

Après avoir renfilé son bas, Eva tira avec soin sur sa jupe pour se couvrir les genoux. Elle rechaussa ses talons et fit de nouveau porter son poids sur sa jambe blessée. Mais sa bouche se tordit de douleur et elle reposa son pied au sol.

Hex était absorbée par son travail, pendant que Don restait assis en silence, le visage gris de fatigue. Durant un long moment, on n'entendit plus que le bourdonnement des ventilateurs.

— Et maintenant, que se passe-t-il ? finit par questionner Eva.

Don ne répondit pas.

— Que se passe..., reprit Eva avant qu'Hex ne la coupe :

— Ta Eva te demande ce que tu comptes faire, *Danele*. Elle veut que tu l'informes de tes projets d'avenir les plus immédiats.

— Je ne suis pas sa...

— J'ai l'intention... de quitter le pays pour un moment, affirma Don sans se retourner.

— Quitter le pays ? demanda Eva d'un ton troublé.

— *Danele* part en train cette nuit, révéla Hex. Je lui ai promis de l'aider pour son billet.

— En train ?

— Un vrai disque rayé, ton amie, commenta Hex.

— Oui, en train, confirma Don.

— Ils viennent de déclencher une alerte nationale et vous allez prendre place dans un train ? s'étonna l'avocate.

— Bordel, si je dois écouter ça, je ne vais pas arriver à me concentrer.

Elle se retourna vers Eva.

— Je vais expédier *Danele* hors du pays comme la marchandise endommagée qu'il est. Ne t'inquiète pas pour ça. Par contre, tu *devrais* t'inquiéter de la façon dont tu vas pouvoir débrouiller cet imbroglio juridique avec la police. Selon Don, jusqu'à maintenant, tu n'es pas parvenue à grand-chose.

— Il sera sans doute difficile de...

— Oui ?

— J'ai bien peur qu'il ne soit difficile d'obtenir un quelconque résultat si Don se contente de disparaître, exposa Eva.

— Alors accompagnez-moi, lança Don.

Il venait de se mettre debout derrière Hex et suivait le défilement des textes sur l'écran. Eva se demanda si elle avait mal entendu. Mais il la regarda en face.

— Suivez-moi, et chargez un de vos collègues à Börlange de nous aider jusqu'à ce que nous mettions de l'ordre dans cette histoire. D'ailleurs, après l'épisode avec l'agent de la SÄPO, vous êtes en aussi mauvaise posture que moi.

Elle haussa les sourcils.

— D'accord, peut-être pas tout à fait aussi mauvaise, commenta Don.

— Vous et moi, le présumé meurtrier d'Erik Hall et son avocate de 47 ans, fuyant la police en train. En direction d'où ? Du sud ?

— Du sud-ouest, précisa Don.

Hex avait cessé de pianoter sur le clavier. Comme si elle aussi attendait une réponse.

Eva sentit qu'elle avait besoin de temps pour réfléchir, seule, et elle agrippa les accoudoirs. D'un mouvement de balancier, elle réussit à s'extraire du siège. Tentant maladroitement un premier pas, elle transféra le poids de son corps sur la jambe meurtrie et ressentit une brûlure dans le mollet.

Serrant les dents, elle surmonta suffisamment la douleur pour parvenir à boitiller jusqu'au fatras empilé le long des murs en béton. Dans son dos, elle entendait le frère et la sœur qui se disputaient. Hex s'exprimait d'une voix claire et emportée, Don l'interrompant de temps à autre avec ce timbre enroué entendu durant les heures qu'ils avaient passées enfermés dans le réduit.

Eva repensa aux théories bizarres florissant parmi certains étudiants de Don, dont il lui avait alors relaté en râlant quelques morceaux choisis. Eva ne put s'empêcher de laisser un petit sourire se frayer un chemin entre ses lèvres serrées. Tout en qualifiant le long récit d'Eberlein de vision d'horreur condensée d'une décennie de ses séminaires, Don avait quand même semblé éprouver une certaine fascination pour cette histoire de Strindberg et de sphères.

Eva laissa sa main glisser sur l'étagère le long de rangées de châssis vides et de tubes, ses doigts passant sur des barrettes de mémoire vive endommagées ou de la pâte réfrigérante pour processeurs. Elle comprit alors qu'elle devait cesser de se mentir. Elle savait très bien qui il lui rappelait. Qui il lui avait rappelé dès la première seconde. Ce rire saccadé identique à celui qu'elle entendait il y a si longtemps, cette même fascination pour l'étrange, pour les mythes et les trésors dont le secret se dissimulait dans des documents oubliés. Cette semblable mine désabusée et légèrement attristée.

Elle se retourna vers le frère et la sœur en se disant qu'il n'y avait plus de temps à perdre.

— Je pars avec vous ! s'exclama Eva.

Elle se laissa tomber à côté de Don. Il ne répondit rien, mais elle vit qu'il se sentait soulagé.

— Il y a même des fois où tu dis des choses sensées, commenta Hex.

— Mais dans ce cas, je préconise un autre moyen de transport que le train, ajouta Eva. Cette idée me semble incroyablement mauvaise. D'ailleurs, qui l'a eue ?

— Tu en seras sans doute très satisfaite, répondit Hex.

Pendant un moment, on n'entendit plus que le ronronnement des ordinateurs.

— Don ? questionna Eva.

Il hésita à répondre, jetant un œil vers sa sœur.

— Je peux ?

Hex acquiesça d'un hochement de tête. Il se racla la gorge :

— Nous voyagerons dans notre propre wagon, si on peut dire.

— En réalité, c'est plus un wagon de marchandises, fit remarquer Hex.

— Un wagon de marchandises ? reprit Eva.

— La prunelle de mes yeux, ajouta Hex.

Elle rentra l'adresse d'un site dans l'ordinateur et fit signe à Eva de s'approcher en faisant rouler sa chaise. Une fois en position, Eva vit apparaître sur l'écran une page vert et blanc barrée d'un texte :

Green Cargo
Solutions logistiques d'un client à l'autre

— Si tu en parles à qui que ce soit, Eva Strand, je te poursuivrai pour le reste de ta vie.

— Ça finirait par être fatigant, ironisa Eva.

— Bon, voilà le topo.

Hex pointa son doigt vers l'écran.

— En 2001, la Société nationale des chemins de fer suédois a été divisée en six entreprises différentes. Pour que l'ancien service qui s'occupait du fret, SJ Gods, devienne, comme ils disaient, « adapté au marché », ils l'ont transformé en société anonyme portant le nom de Green Cargo. Le processus de transition s'est déroulé de manière plutôt confuse, notamment au niveau du système informatique. Je l'ai suivi avec grand intérêt et j'en ai profité pour subtiliser l'un de leurs sept mille wagons.

— Vous avez volé un wagon ?

Le ton d'Eva traduisit sa perplexité.

— Il serait peut-être plus juste de dire qu'elle a emprunté un wagon, précisa Don.

— C'est ça, plutôt *emprunté*, reprit Hex. Je me suis donné accès au système informatique incroyablement défaillant de Green Cargo et j'ai opéré une petite modification. On pourrait sans doute appeler ça de la comptabilité créative.

— Comptabilité créative ? répéta Eva.

— Il faut vraiment que tu soignes cette manie, se moqua Hex.

Elle quitta la page portant le logo de Green Cargo et alla sur celle proposant ce qui ressemblait à un organigramme. Elle continua :

— Au départ, c'était plus comme une sorte de test, pour voir si on pouvait manipuler leur système. Mais ce qui est vraiment excellent, c'est que Green Cargo n'a pas compris, et toujours pas

aujourd'hui, que je leur ai piqué... *emprunté* ce wagon de marchandises. Quand je l'utilise, leur système de circulation l'enregistre comme opérant le plus ordinaire des transports de marchandises. Et quand je ne l'utilise pas, je donne instruction au système de le placer parmi d'autres wagons hors service, sur une voie de garage d'une gare de triage située à proximité de Kymlinge. Il suffit de quelques codes simples, qui mentionnent que le wagon est soit réservé soit en réparation, et ils vous laissent tranquille. On opère comme ça depuis plusieurs années, maintenant.

Elle montra du doigt une série de chiffres clignotant sur l'écran.

GC 21-74-2262098-9

— Je l'ai baptisé *Flèche d'Argent*, lança Hex.

— Quand même, voyager dans un wagon de marchandises... commenta Eva

— *C'était* un wagon de marchandises, précisa Hex. Après, on pourrait dire que c'est devenu... une sorte de passe-temps. Les voies de garage sont des endroits qui ne sont pratiquement pas surveillés. J'ai donc passé les dernières années à le remodeler un petit peu.

— Dis les choses telles qu'elles sont, insista Don.

— Ben... en tout cas, il est équipé d'un compartiment, et je peux te garantir qu'on peut y passer un voyage sans être dérangé. Au début, je l'utilisais principalement sur le réseau national, mais une fois que j'ai compris les accords de Schengen et l'ouverture des frontières, j'ai également programmé pas mal de voyages sur l'ensemble du continent.

S'apercevant qu'Eva secouait encore la tête avec scepticisme, Hex abandonna l'organigramme et retourna aux autres écrans.

— Tu as le droit de croire ce que tu veux, Eva Strand. Le fait est que je dois maintenant vous fabriquer quelques documents de voyage, et si tu veux obtenir un billet pour partir d'ici, ce serait bien que tu me laisses travailler.

Eva croisa les bras sur sa poitrine, repoussa sa chaise en arrière, et suivit un petit moment les mains de Hex dansant sur les claviers. Elle jeta un regard vers Don qui attendait, la tête en appui sur les mains. Eva sentit la douleur la lancer à nouveau et elle ferma lentement les yeux pour tenter de rassembler ses esprits.

— Green Cargo... susurra-t-elle pour elle-même.

Le wagon

Vers 2 heures du matin, dans la pièce en béton, les disques durs se turent. Ce calme soudain tira Eva de son sommeil. Pour sa part, Hex s'étira en bâillant, assise devant la rangée d'écrans éteints.

Puis elle pivota d'un demi-tour et donna une bourrade à Don. Il redevint relativement accessible, et Hex lui expliqua qu'il était temps de bouger. Le système informatique de Green Cargo avait pris en compte le nom de l'expéditeur, la destination, ainsi que le type de marchandises, et le wagon était programmé pour prendre place sur le train de marchandises partant à 3 h 43. Il leur restait peu de temps, mais c'était ça ou repousser le voyage d'une journée.

En atteignant le quai à moitié construit situé au-dessus de ce sous-sol voué à la démolition, Eva reçut une bourrasque de vent chargée de bruine en plein visage. Hex tenait à la main une puissante lampe torche, les guidant de sa lumière pour traverser les voies du métro, escalader une pente et se retrouver en plein maquis. La main d'Eva s'accrochait de toutes ses forces aux épaules de Don pour profiter de son soutien, mais malgré cela, ses chaussures à talons pliaient sous elle, quant aux branches et tiges, elles lui administraient des coups de fouet qui lui faisaient perdre l'équilibre en permanence. Ils atteignirent enfin un chemin caillouteux, et un peu plus loin, le faisceau lumineux éclaira la forme d'une voiture rouillée, l'avant penché dans un fossé.

La sœur déverrouilla les portes et Don aida Eva à prendre place sur le siège arrière tout abîmé. Hex s'était installée derrière le volant, et elle actionna la clé de contact tant et si bien qu'après quelques chuintements, le moteur démarra en toussant. Au son du grincement lancinant de l'unique essuie-glace en état de marche, ils partirent dans l'obscurité, sur une route forestière.

Ils rejoignirent l'autoroute à hauteur d'une station-service. Au travers des gouttes de pluie qui ruisselaient sur les vitres latérales, ils aperçurent le dépôt de Råsta avec les bus rouges de SL¹ alignés à l'arrêt en attendant le service du matin. La chaussée s'élargit devant eux quand ils prirent la petite route en direction de Solna et Råsunda, ce qu'Eva considéra comme une chance avec des freins fonctionnant à peine.

Ils franchirent un pont au-dessus d'une double voie ferrée, avant qu'Eva voie se profiler un bâtiment de couleur crème à travers la vitre de Don. Au sommet de la façade, le panneau éclairé disait : Centre de tennis de Solna.

La voiture entra doucement sur le parking. Une fois le frein à main relevé, Eva se débarrassa d'une bande distendue, lointain vestige d'une ceinture de sécurité fonctionnelle.

Reprise des talons claquant sur le sol et du bras suspendu aux épaules de Don. Eva tourna son regard vers Hex, occupée à sortir du coffre deux gros bidons en plastique.

Ils recommencèrent à suivre la sœur en clopinant, jusqu'à un café avec un robinet d'eau extérieur prévu pour l'arrosage. Hex s'arrêta devant, s'aida d'un petit outil, et se mit à remplir les deux bidons. Une fois prête, elle souleva le premier et le tendit à Don, avant d'éteindre sa lampe de poche pour se remettre à marcher le long du mur de l'enceinte sportive. Puis, ils montèrent en trébuchant au sommet d'un promontoire boisé à l'état sauvage, et redescendirent de l'autre côté à force de dérapages, jusqu'à être arrêtés par une haute clôture grillagée. Hex longea les poteaux et finit par localiser une attache en fil de fer. Elle démêla le fil, le jeta de côté et ouvrit un bâillement dans le grillage.

— Comme ils utilisent des chiens, il faut essayer d'aller le plus vite possible, chuchota la sœur avant de se glisser dans l'étroit passage avec le bidon à la main.

Grâce à l'aide de Don, Eva parvenait à suivre, et alors qu'elle essayait de prendre appui sur sa jambe douloureuse, elle découvrit une grande étendue caillouteuse couverte d'un vaste enchevêtrement de voies ferrées. À une centaine de mètres, on apercevait de longues files de wagons, en plus de l'unique locomotive qui se déplaçait lentement à travers les rideaux de pluie. Une vive lumière jaune éclairait la gare de triage, avec pour fond sonore le grondement éloigné des poids lourds circulant là-haut sur l'autoroute.

Don posa le bidon pour se reposer. Mais Hex lui murmura que le temps pressait, et après avoir regardé de chaque côté, elle disparut en s'accroupissant vers la première voie à franchir.

Le bras rivé aux épaules de Don et le regard fixé au sol pour ne pas trébucher, Eva boitillait le plus vite possible parmi les traverses en béton et les flaques d'eau qui parsemaient le sol caillouteux. De temps à autre, lorsqu'elle relevait le regard, elle distinguait Hex qui poursuivait sa marche en balançant son bidon afin d'augmenter sa vitesse. En habituée, la silhouette de la sœur semblait survoler la succession de voies.

Les wagons de la première rangée étaient à plateforme, chargés d'empilements pyramidaux de tubes métalliques scintillants. Hex se dirigea vers le bout de la file et se tapit dans l'ombre de ces masses de cylindres.

En rejoignant sa sœur, Don tenta de nouveau de se délester du poids de son bidon, mais Hex lui adressa un coup et lui indiqua quelque chose.

Un wagon de marchandises isolé se trouvait deux voies plus loin, baignant dans la lumière jaunâtre. Les parois latérales peintes d'un vert voyant portaient un nom en lettres noires :

Green Cargo

De part et d'autre du nom de la compagnie, deux lignes verticales signalaient la présence d'une porte.

Ils avaient l'air bien petits en approchant de ce wagon massif dont la façade métallique faisait trente mètres de long et quatre mètres de hauteur. C'est Hex qui s'avavançait en premier, mince créature vêtue d'un imperméable dont le capuchon lui couvrait la tête. Eva suivait dans son tailleur gris moucheté, tout en traînant une jambe sur le sol caillouteux. Elle s'agrippait toujours à Don, la lourdeur de son bidon provoquant chez lui une litanie de jurons en yiddish.

Quand ils s'immobilisèrent devant le wagon, Eva lâcha prise et observa le texte figurant juste au-dessus des imposants essieux de roues :

Hex sortit de la poche de sa veste un objet grossier en forme de clé. Elle l'introduisit dans la serrure de la porte coulissante et provoqua deux craquements en le faisant tourner. Puis elle en saisit à deux mains le bord inférieur et la fit glisser latéralement.

— Mais où va-t-on se mettre ? s'entendit dire Eva.

Face à l'ouverture se dressait un mur compact constitué de caisses en aggloméré de couleur marron foncé. Empilées les unes sur les autres du sol au plafond, elles semblaient remplir entièrement le wagon. Sur chaque côté, des ferrures scintillaient à la lumière de la gare de triage, et il était impossible de déplacer la moindre de ces caisses sans l'aide d'un chariot élévateur.

Eva chercha Don du regard pour obtenir une réponse, mais il aidait déjà Hex à se hisser sur le misérable espace resté libre en avant de la cargaison.

Le bruit sembla indiquer que la sœur déverrouillait des serrures. Un instant plus tard, elle parvint en douceur à faire pivoter latéralement la pile de caisses du milieu. Derrière une paroi d'érable, l'espace ainsi libéré s'ouvrait sur un couloir large de quelques centimètres seulement et noir comme un four.

Hex se tourna vers eux en s'accroupissant :

— Allez-y, dépêchez-vous !

Eva saisit sa main tendue avec hésitation, et aidée de Don, elle réussit à grimper sur le bord intérieur du wagon. Hex lui indiqua comment se positionner pour se frayer un chemin dans le couloir apparu entre les caisses. Elle commença maladroitement à se mouvoir vers l'intérieur, sa poitrine heurtant les parois du passage. La clarté en provenance de la gare de triage dura encore quelques courts instants, avant que, derrière eux, le claquement de la porte coulissante accompagne la fermeture du verrou.

Sans rien voir, Eva laissa ses doigts tâtonner le long des caisses pour continuer prudemment à progresser. Elle finit par percuter le mur du fond, bénéficiant de trop peu d'espace pour envisager un demi-tour.

— Sur la gauche, chuchota Hex.

Ces paroles devaient s'adresser à Don, Eva le sentit se hisser vers le plafond avant d'entendre un cliquetis métallique. Sur fond de raclement provenant de la gauche, le bord inférieur d'une pile de caisses en aggloméré glissa par à-coups sur le sol. Vint alors le chuintement caractéristique de ces anciennes portes de compartiment de trains que l'on actionne.

Les doigts de Don lui saisirent le poignet et la tirèrent sur la gauche pour franchir un seuil. Les talons d'Eva s'enfoncèrent dans un sol moelleux quand la voix d'Hex retentit :

— Mais merde, où elle est... ? Là... ?

Une chaude et agréable lumière jaillit, Eva pensa qu'elle venait de chuter dans une trappe la ramenant dans le passé, comme si elle se retrouvait à la maison.

Le compartiment salon s'étendait devant eux, avec ses dix ou douze mètres de long et ses lambris étroits en teck verni. Trônant sur une moquette d'un rouge foncé, deux profonds fauteuils club en cuir couleur chocolat côtoyaient une table ronde nacrée. Un peu plus loin, on trouvait des meubles de salle à manger en cèdre ornementé, dont six chaises confortables. Des gravures en cuivre figurant des palais indiens et des villas patriciennes étaient suspendues au mur couvrant le côté gauche. Une

mince bibliothèque en bois précieux courait tout le long de la paroi opposée, remplie de romans policiers en édition de poche dans un triste état.

Eva fit quelques pas et en sortit un de l'étagère.

— Agatha Christie... murmura-t-elle.

— Oui, mais c'était un putain de boulot.

Elle se retourna en entendant Hex. La sœur se tenait encore dans l'embrasure de la porte.

— *Le Crime de l'Orient-Express*, enchaîna Hex. Ingrid Bergman, Sean Connery, Lauren Bacall...

Hex cogna sur le verre givré de la porte du compartiment, juste au-dessus de la garniture en laiton du pêne. Puis elle longea lentement le mur de gauche, et alluma au passage chacune des appliques surmontant autant de gravures en cuivre.

— Et bien sûr, avec Albert Finney dans le rôle de Poirot. Un boulot de dingue pour reproduire tout ça.

— Je m'en rends bien compte, assura Eva.

Elle rangea le livre dans le rayonnage et tenta de rassembler ses esprits.

— Une époque très particulière que ces années trente, ajouta-t-elle en souriant.

Hex ouvrit les portes d'un grand buffet en bois d'acajou situé contre le mur du fond. Il contenait une sorte de cuisinette composée d'un évier et de deux plaques de cuisson, avec au-dessus des étagères chargées d'épices, de casseroles et de porcelaines, ainsi que deux réfrigérateurs en inox placés en bas.

Don avait suivi sa sœur en traînant les deux bidons sur la moquette et il les souleva pour les installer dans le réfrigérateur de gauche. Puis il ouvrit celui de droite, contenant à la fois quelques bouteilles de vin, plusieurs rangées de bocaux et diverses conserves.

— C'est là depuis quelques mois, mais on n'avait pas le temps de refaire des courses, expliqua Hex. Et économisez l'eau.

Elle retourna vers la partie salon et rouvrit la porte du compartiment donnant sur l'étroit passage entre les caisses d'aggloméré. Quelques coups résonnèrent dans l'obscurité, avant que s'ouvre une nouvelle cloison en érable et qu'une lumière jaillisse de l'autre côté du wagon.

Eva interrogea Don du regard. D'un geste, il l'invita à le suivre.

Se dirigeant sur la droite du wagon de marchandises et ouvrant une deuxième porte en verre givré, Eva se retrouva à l'intérieur d'un douillet compartiment. Arrimées à l'une des parois, deux couchettes de wagon-lit superposées se déployaient. Un ordinateur portable occupait la table de nuit placée près de celle du bas. Chacune des couchettes disposait de sa propre lampe de lecture en porcelaine orangée et, comme dans le salon, le sol était recouvert de moquette d'un rouge extrêmement foncé.

Hex était assise sur le bord du lit inférieur, une mince serviette en cuir posée sur les genoux. Elle ouvrit la fermeture Éclair, sortit une enveloppe de sa veste et la plaça à l'intérieur.

— Je crois que vous devez considérer vos cartes de crédit comme temporairement inutilisables. Prenez le liquide que j'avais à la maison et pour la suite, on trouvera une solution par Internet.

Hex désigna l'ordinateur d'un signe de tête, avant de se retourner et de placer la serviette en cuir dans un filet accroché au-dessus de la couchette.

— Mais ce n'est pas un cadeau, *Danele*, ajouta-t-elle en se levant.

Elle se dirigea vers Don, qui se tenait appuyé contre le mur du compartiment, épuisé. De ses petites mains, Hex attrapa le revers de la veste de son frère et le fixa droit dans les yeux.

— Dans peu de temps, probablement dans la demi-heure qui suit, une locomotive va vous remorquer hors de la gare de triage d'Hagalund jusqu'à la station de marchandises de Västberga. Une fois là-bas, le wagon sera attelé au convoi du vendredi de la Banverket² en partance pour le port d'Helsingborg. Vous circulerez sur des voies avec un trafic intense et le voyage à travers la Scanie sera lent. J'ai programmé la jonction suivante à 14 h 45, avec un train de marchandises français moins chargé, ce qui signifie une vitesse plus élevée passé Elsenæs. Vous arriverez à destination dix ou onze heures plus tard. J'ai mis toute la documentation dans l'enveloppe.

Don sembla sur le point de dire quelque chose, mais il se contenta de ployer son dos voûté vers sa sœur et de lui donner une accolade maladroite. Hex fit quelques pas en arrière et sourit avec gêne.

— Tu as mes coordonnées de connexion. On peut donc rester en contact par ordinateur. Et maintenant, faites bien attention à ne pas vous faire choper dans un contrôle douanier. Le poids du wagon est déclaré peser vingt et une tonnes à vide, plus deux tonnes de marchandises. Sur le descriptif NHM, je vous ai classifiés comme retour de marchandises.

— Sarah, tu mérites ton prénom, confessa Don.

Hex sursauta, mais se reprit en haussant les épaules :

— Oui, c'est incroyable que ça fonctionne, mais les contrôles actuels sont tellement bâclés. Schengen est vraiment une aubaine. Ah oui, il y a aussi ça dont tu as besoin.

Elle lui tendit l'objet en forme de clé, avant de rester plantée devant lui, hésitante. Elle finit par poser une main sur la joue de son frère :

— *Ikh vintsh dir glik, Danele*, prononça-t-elle, bonne chance.

Elle se tourna vers Eva :

— À toi aussi.

Une dernière caresse furtive sur le visage de Don avant que sa sœur se dirige vers la porte du compartiment. Elle l'ouvrit et ajouta :

— Pensez à acheter des vêtements neufs à votre arrivée. Vous avez vraiment l'air crade.

Elle sortit et disparut dans la noirceur du passage entre les caisses d'aggloméré. Quelques minutes plus tard, ils perçurent le bruit d'une cloison en érable refermée de l'extérieur, puis le claquement étouffé du loquet de la porte coulissante.

Eva s'écroula sur la couchette du bas, et quelques instants après, fit valser ses talons sur la moquette.

— Sarah ? interrogea-t-elle.

— Quoi ? répondit Don.

Il avait ôté ses lunettes et s'était assis, penché vers le mur.

— Vous l'avez bien appelée Sarah ? Votre sœur ?

— Oui... enfin non, j'étais juste trop fatigué. Elle n'aime pas ce prénom, c'est une vieille histoire.

— Elle se prénomme Sarah ?

— Oui... ou plutôt *Chana Sarah* Titelman, pour être précis, mais là, elle nous aurait jetés dehors, vous et moi. On peut dire qu'elle a un petit problème avec sa judaïté.

— Mais pas vous ?

Don détourna le regard.

— On ne choisit pas sa famille, commenta Eva à voix basse.

Il ne répondit rien, se contenta de rester assis là à se frotter les yeux.

— Mais alors, pourquoi Hex ?

— Il y a un rapport avec les ordinateurs, dit Don, je crois que c'est une sorte de surnom. Je ne sais pas comment elle fait, mais c'est un domaine dans lequel elle se débrouille vraiment bien.

— Vous avez déjà voyagé avec ce wagon ?

— Je ne suis pas un grand voyageur.

Dans les moments de silence qui suivirent, il réfléchit à tout ce qu'il aurait pu raconter sur Chana Sarah Titelman.

S'il n'avait pas été si tard et s'il ne s'était pas senti mortellement épuisé, ses réflexions l'auraient ramené à cette nuit de printemps 1994 où elle était pratiquement devenue son aînée, le prenant chez elle et le soignant, lui le grand frère, comme s'il était un enfant. Pourquoi se préoccuperait-il du surnom qu'elle portait ? Elle était juste celle qui l'avait soutenu au moment où il n'avait pas la force de se tenir debout.

— J'ai trouvé des bouillottes, dit Eva.

Elle avait ouvert un tiroir sous la couchette et tenait à la main l'objet en caoutchouc. Au même instant, le wagon fut ébranlé par une forte secousse qui se propagea à travers tout le compartiment et fit vibrer le verre givré de la porte.

Don consulta sa montre.

— La locomotive, supposa-t-il.

Depuis l'extérieur leur parvenaient des cliquetis de chaînes, ainsi que les pas et les voix de personnes s'agitant autour du wagon. Quelqu'un cria, un sifflement strident retentit, et une nouvelle secousse se produisit. Puis tout devint calme.

— Il faut que vous dormiez, affirma-t-elle.

Elle glissa en arrière pour se caler au fond de la couchette, et il eut toutes les peines du monde à faire les derniers pas pour la rejoindre et se coucher à ses côtés, le visage tourné vers la pièce.

Le vitrage du compartiment trembla de nouveau lorsque le wagon fut tracté deux ou trois mètres en arrière sur la voie. Il s'ensuivit quelques minutes de calme, et la locomotive se mit en mouvement. Eva pouvait entendre le bruit métallique des roues au passage des jointures de rails, tel un bercement rythmé se propageant dans la couchette. Elle était sur le point de s'endormir lorsqu'elle laissa échapper un dernier chuchotement :

— Toujours est-il qu'elle a dit quelque chose en yiddish avant de partir. Hex, bien sûr. Et la personne qui avait mal orienté le passage du métro à Kymlinge, je crois qu'elle l'a traitée de *shmok*.

— L'espoir demeure, murmura Don.

Même si elle pensait devoir se taire, Eva ne put s'empêcher de poser la question :

— Pourquoi a-t-elle baptisé le wagon *Flèche d'Argent* ?

Don se retourna vers elle et éteignit la lampe orangée. Il tâtonna dans le tiroir qui contenait les bouillottes, et en retira une couverture qu'il étendit sur eux. Il posa sa tête et contempla fixement l'obscurité, cherchant à s'accorder au tempo donné par les secousses du wagon qui filait sur les rails en ce début d'aube.

— Don ?

Le wagon s'immobilisa sur une voie de garage le temps de laisser passer un autre train, dont le grondement déclinant vint heurter les parois du compartiment.

— Don ? répéta Eva.

— C'est un vieux raconter, lâcha-t-il d'une voix pâteuse.

— Quel vieux raconter ?

Il se tourna en soupirant et tenta de discerner le visage d'Eva. Puis il commença à lui chuchoter l'histoire de ce train de la mort qui errait en boucle dans les profondeurs, parcourant les voies du métro de Stockholm. Lorsqu'il s'arrêtait à quai et ouvrait ses portes, les cadavres présents à bord dévisageaient les vivants au travers des vitres de ses wagons argentés. Et pour ceux qui osaient monter à bord...

Les mots sortaient de sa bouche espacés d'interminables pauses.

La *Flèche d'Argent*, ce Hollandais Volant du monde souterrain, ne permettait d'en descendre qu'à la station de Kymlinge, la station des morts.

Une fois silencieux, il entendit à la respiration d'Eva qu'elle s'était endormie. À six heures et quart, lorsque leur wagon de marchandises quitta Västberga en direction du sud, Don osa enfin se détendre, pour la première fois en deux jours.

La ville qu'ils laissaient derrière eux bruissait tout en s'éveillant lentement. Et dans l'obscurité rassurante du compartiment, il se laissa aller au rythme des lourdes roues qui cognaient sur les rails.

Il sentit Eva qui cherchait son bras à tâtons et qui s'en entourait. Il rapprocha son corps du sien, et se laissa doucement sombrer dans le sommeil.

[1](#)- Initiales de « Storstockholms Localtrafik », l'entreprise de transport du grand Stockholm.

[2](#)- Administration nationale des voies ferrées.

Ypres

Des projets très avancés prévoyaient de conserver la ville dans son état de destruction, comme un monument attestant de la puissance dévastatrice des armes modernes. Mais la chose s'avéra impossible dans la pratique, ceux qui habitaient Ypres avant guerre exigeant peu à peu de pouvoir revenir chez eux. Et même en leur expliquant qu'il n'y avait plus rien vers quoi revenir, ils refusèrent de changer d'avis.

À l'automne 1918, les autorités abandonnèrent donc cette idée, et firent construire des campements provisoires parmi les trous et les amas de ferrailles de ce qui, dans le passé, avait été une ville. De la Grand-Place, (Grote Markt) il ne restait plus que deux ruines noircies par les flammes : un portique effondré qui indiquait où s'élevait anciennement la cathédrale, et le campanile brisé de la halle aux étoffes du Moyen Âge. On aurait dit que quelqu'un avait utilisé une niveleuse géante pour effacer Ypres de la surface du plat pays de Belgique.

Les malheurs de cette ville tenaient depuis toujours à sa position stratégique. Elle ressemblait à un appât au beau milieu des terres fertiles de l'ouest des Flandres, à quelques dizaines de kilomètres des côtes faisant face à l'Angleterre, avec l'Allemagne sur son flanc est et la France au sud-ouest. Un lieu tout indiqué pour un déploiement de forces, dépourvu du moindre obstacle naturel, et qui vit défiler presque chacune des armées européennes.

Peu de temps après sa fondation, la ville fut pillée par une légion romaine. Et au Moyen Âge, alors que ses habitants étaient parvenus à un modeste niveau de vie grâce au commerce du textile, les Anglais arrivèrent par le nord et détruisirent totalement Ypres. La peste survint quelques années plus tard, et à la fin du XVI^e siècle, il ne restait guère plus de deux mille habitants. Ce furent ensuite les Français qui, durant près d'un siècle, multiplièrent les sièges de la ville, jusqu'à ce qu'elle tombe en ruine et sombre dans l'oubli.

Ypres atteignit un tel degré de déclin et de marginalisation qu'il devint extrêmement rare qu'un écolier de Bruges ou de Gand puisse même placer cette localité sur une carte. Et cela, bien que la superficie du pays soit très limitée.

C'est en octobre 1914 que la grande offensive allemande déferla sur la Flandre-Occidentale, en direction des villes côtières du nord de la France. Pour les forces alliées, Ypres devint alors la tête d'épingle sur la carte où les vagues d'infanterie balayant le territoire devaient être retenues, le point

d'ancrage où se stabiliser pour éviter aux lignes de défense françaises d'être écrasées. C'est ainsi que le lieu devint pour l'histoire *Le saillant d'Ypres*, à cause du relief bosselé où s'établit la ligne de front. Et à quelques kilomètres à l'extérieur des murs de la ville, on creusa les premières tranchées de cette Grande Guerre. Avant de s'y embourber, les Allemands attaquèrent Ypres sur trois côtés. Depuis les basses collines environnantes, ils purent bombarder la ville à volonté. Un mois après, en novembre 1914, on atteignit le chiffre d'un quart de million de victimes mais les alliés tenaient toujours la ville. La presse allemande baptisa cette première bataille d'Ypres *der Kindermord*, l'Infanticide, du fait de l'entière génération d'adolescents exterminée dans l'argile boueuse de ces terres de Flandre-Occidentale.

À peine six mois plus tard, en avril 1915, la boucherie reprit. L'industrie allemande de l'armement venait de mettre au point un nouvel engin de guerre : une pièce d'artillerie gigantesque, capable de lancer des obus de plus d'une tonne. Après une semaine à subir le feu de ces tirs d'artillerie, il ne resta plus rien de la ville médiévale d'Ypres.

La troisième bataille fut l'emblème même de la démence de cette Première Guerre mondiale. Elle est entrée dans l'Histoire sous le nom de Passchendaele. Quatre mois d'une pluie battante et d'une boue perpétuelle, durant lesquels des jeunes gens furent envoyés par vagues successives à l'assaut des barbelés pris sous le feu des mitrailleuses. Cette tentative alliée de créer une brèche dans les lignes allemandes se prolongea jusqu'en novembre 1917, avec pour unique résultat la mort de centaines de milliers de personnes supplémentaires. Il s'ensuivit une telle période de résignation et d'épuisement que les deux camps attendirent la fin de la guerre sur les positions qu'ils occupaient au début des combats.

Avec l'argent reçu au titre de ces réparations des dommages de guerre – qui allaient constituer l'une des raisons du conflit mondial suivant –, on entama la reconstruction d'Ypres à partir de l'automne 1918. Les campements provisoires disparurent progressivement, et on restaura méticuleusement le fleuron de la ville, le palais médiéval à la gloire du commerce textile dénommé Lakenhalle. On rebâtit peu à peu l'ogive de ses fenêtres, au point qu'elles en devinrent presque plus belles qu'à l'origine. La tour centrale – et ses soixante-dix mètres de hauteur – se para d'un nouveau clocher en 1967. Une fois l'ensemble des travaux réalisés, il sembla que les destructions n'avaient jamais eu lieu.

Mais pour ceux qui ne voulaient pas oublier, il existait un chemin jalonné de flèches qui menait aux tranchées de la Grande Guerre. Il partait de la façade monumentale du Lakenhalle, avant de longer la rue Meensestraat, là où tant de jeunes hommes avaient marché en rangs serrés, en route vers ces lieux, théâtre de massacres.

En mémoire des soldats britanniques dont les corps ne furent jamais retrouvés, on construisit un arc de triomphe baptisé Mémorial de la Porte de Menin. Cinquante-cinq mille noms furent gravés dans sa pierre. Quant aux quelque 500 000 victimes tombées au champ d'honneur, elles furent enterrées dans les centaines de cimetières s'étendant hors des murs de la ville. Chacune repose sous une croix blanche, selon des tracés rectilignes longs de plusieurs kilomètres.

La cathédrale Saint-Martin fut reconstruite d'après des photographies datant d'avant guerre, sauf pour la flèche refaçonée en style gothique. Bientôt, elle s'éleva de nouveau au-dessus des halles de la Grand-Place, telle une pointe rebelle défiant ce ciel d'où les bombes incendiaires avaient plu auparavant.

Du haut de la tour de la cathédrale Saint-Martin, il devint désormais possible de deviner une lumière blanche dont le faisceau se déplaçait lentement à la frontière sud de la ville d'Ypres. C'était

l'emplacement de la gare de marchandises, posée là comme un rectangle jaune. Ce soir, en bas de la rue festive de Rijselsestraat, le dernier bar avait déjà fermé. Dans le calme de la nuit, le sifflement d'un train résonna clairement, même s'il se trouvait encore à quelques kilomètres.

Dans le salon aménagé de ce wagon de marchandises brinquebalant et bruyant, Don déploya le plan fourni par la compagnie ferroviaire belge sur la table située entre les fauteuils. Il l'avait trouvé dans la serviette qu'Hex lui avait remise, où se trouvait également une vue générale de la gare de triage réservée aux marchandises. Sa sœur avait aussi entouré la voie sept et inscrit au crayon l'heure d'arrivée prévue.

Avec l'aide d'Eva, Don estima la distance entre la voie sept et la sortie de la gare, et ils tombèrent d'accord sur cent cinquante mètres environ.

L'avocate lui assura pouvoir courir tout le long de ce court trajet sans qu'il la soutienne. Après avoir examiné l'état de sa blessure, Don comprit que ses propos ne venaient pas d'une simple envie de se montrer courageuse. La vilaine coupure n'était plus qu'une mince cicatrice. Quant aux morceaux d'adhésif qui maintenaient la plaie, Eva les avait déjà enlevés. Don se dit qu'il avait peut-être surestimé la profondeur de l'entaille et que ses connaissances en matière médicale commençaient à dater. Mais néanmoins, la vitesse de la cicatrisation avait un côté étrange.

Leur voyage en train durait maintenant depuis plus de vingt heures. Don était resté éveillé. Après le passage d'Hässleholm. Dès le début d'après-midi, le soleil avait chauffé intensément, rendant l'atmosphère du wagon aussi étouffante que confinée. En arrivant à Helsingborg, il avait osé ouvrir la porte coulissante pour laisser entrer un peu d'air frais. Aux bruits de la mer, Don avait compris que leur wagon s'était fait remorquer sur une voie de garage située à proximité du port. En regardant au-dehors, il avait vu les flots gris anthracite qui s'épalaient paisiblement au-delà de la voie ferrée, à l'extrémité du quai. Alors qu'il hésitait à sortir pour tenter de se dégourdir les jambes, il avait entendu Eva crier dans les profondeurs obscures du wagon. Il avait aussitôt refermé la porte.

Ils avaient dîné en toute simplicité : une soupe de légumes en boîte de la réserve d'Hex, un verre de vin blanc chacun, du pain croquant et des biscuits. Pour le dessert, Eva avait mis la main sur des fruits en conserve. Puis, ils avaient allumé l'ordinateur portable.

Via Internet, ils avaient suivi la chasse aux nouveaux indices menée par la police suédoise, et Eva avait envoyé un message au cabinet juridique de Borlänge pour savoir s'il leur était possible de recevoir une aide quelconque. Mais jusqu'ici, la requête était demeurée sans réponse.

Alors qu'ils se trouvaient assis au salon à étudier ce plan général, le train de marchandises commença enfin à freiner. Une fois à l'arrêt, ils attendirent une bonne heure au fond des fauteuils, laissant les dernières voix s'atténuer et finalement disparaître. À trois heures moins le quart du matin, il n'y eut plus que le son lointain de quelques annonces transmises par un haut-parleur nasillard, dans une langue ressemblant à un mélange d'anglais et d'allemand.

Ils se levèrent et enfilèrent leurs vêtements d'extérieur en piteux état. Don fit un double nœud à ses lacets de bottines, et d'un signe de tête, indiqua à Eva de le suivre dans l'étroit couloir conçu entre les caisses d'aggloméré.

Une fois devant la cloison en bois d'érable, il libéra avec prudence les verrous extérieurs en les soulevant. Il resta debout à écouter un court instant, avant de se risquer à insérer l'objet en forme de clé dans la serrure et à le tourner tout en douceur.

Lorsque Don sortit la tête et sentit l'air nocturne, il constata que la gare de triage n'était que

partiellement éclairée, et que la voie était libre jusqu'à la sortie du terminal située une centaine de mètres plus loin. Il n'y avait là qu'une simple barrière en bois à hauteur d'une guérite non éclairée. Deux ou trois ouvriers en blousons jaunes se tenaient accroupis au pied d'une grue. Ils semblaient occupés à souder quelque chose, des étincelles bleues et blanches jaillissant de temps à autre.

Don aida Eva à descendre du wagon, elle se retrouva en talons sur le ballast. Puis il fouilla dans son sac et mit la main sur un inhalateur de forme cylindrique. Il s'en pulvérisa bruyamment deux doses et sentit un calme libérateur l'envahir. Il referma la porte coulissante, et sentit l'odeur ambiante de caoutchouc et de diesel.

Les cailloux crissaient sous leurs pas tandis qu'ils avançaient vers la barrière en bois peinte en noir et jaune. Quelque part, loin derrière eux, il leur sembla que quelqu'un appelait.

Au lieu de se retourner et tenter de voir d'où venait la voix, Don se contenta d'accélérer le pas. Trente secondes plus tard, ils passèrent la guérite du gardien et se dirigèrent vers ce qui ressemblait à une zone industrielle.

Une fois là, ils se réfugièrent derrière une benne un moment, et s'assurèrent qu'aucun des hommes présents à la gare de triage n'avait l'intention de les suivre.

Comme personne ne se montra, Don sortit de son sac à bandoulière la carte du centre d'Ypres fournie par Hex. Eva indiqua du doigt un large emplacement dont le nom semblait être Grote Markt, la Grand-Place, avec à chaque coin plusieurs cercles rouges entourant la lettre « H ».

Saint-Martin d'Ypres

L'hôtel Langemark occupait une étroite maison du XVII^e siècle en briques qui, à cause d'une faible surface au sol, proposait peu de chambres malgré ses vingt mètres de hauteur. Les fenêtres voûtées étaient grillagées de blanc, et comme chacun des bâtiments d'Ypres entourant la place médiévale de Grote Markt, la maison avait été entièrement reconstruite brique par brique à la fin de la Première Guerre mondiale.

Un dais rouge et blanc flottait mollement au-dessus de la terrasse extérieure, et le réceptionniste de nuit prit son temps avant de venir ouvrir la porte. Quand Don commença à lui expliquer pourquoi ils n'avaient pas de passeports ou d'autres pièces d'identité, l'homme se contenta d'un geste pour manifester son indifférence. En échange d'un paiement comptant à l'avance, le vieil homme décrocha une clé sur le meuble situé à l'arrière du comptoir de la réception. Sans plus de questions, il les guida en boitillant jusqu'au quatrième étage en empruntant un escalier bien raide. Il alla ouvrir la porte d'une chambre défraîchie, aux murs tapissés d'un papier peint à gros motifs, et dont les fenêtres à meneaux donnaient sur la façade du palais Lakenhalle.

Une fois le réceptionniste reparti, ils s'allongèrent côte à côte sur le lit double, à même la couverture, afin de se reposer encore un peu avant le début de la matinée. Mais il ne fallut pas longtemps avant que tous deux sombrent dans le sommeil, épuisés par leur long voyage.

Quand Don se réveilla, à 9 heures du matin, il lui suffit d'un coup d'œil dans le miroir pour comprendre qu'il devait suivre le conseil d'Hex. Au cours de son évasion par le soupirail à Djurgården, les manches de sa veste s'étaient déchirées et de larges traces de terre brunes avaient maculé les jambes de son pantalon de velours.

Eva non plus n'avait pas l'air particulièrement élégante, assise sur un tabouret dans ses vêtements froissés. Elle portait encore un bandage enroulé autour du mollet et des traces de sang de couleur rouille au-dessus de sa chaussure gauche.

Don suggéra qu'ils aillent se procurer de nouveaux vêtements avant même le petit déjeuner. Eva acquiesça et il l'aida à se lever. Dans le couloir, il lui proposa en toute amitié l'appui de son bras. Mais Eva rétorqua d'un ton sec qu'elle pouvait descendre seule. Et quand ils traversèrent la grande place illuminée par le soleil de septembre, il remarqua qu'elle ne boitait plus.

Don avait pensé que la chose serait vite réglée, mais une bonne heure plus tard, ils sillonnaient

encore les ruelles proches de la Grand-Place à la recherche de vêtements au goût de l'avocate. Pour sa part, Don s'était dégoté un costume noir moucheté dans la première boutique digne d'intérêt, et il l'avait gardé sur lui après la cabine d'essayage. Sa vieille veste en velours côtelé contenant la carte postale pendait désormais à sa main, au fond d'un sac en plastique jaune. Don prenait sur lui pour éviter de se plaindre. L'avocate faisait preuve d'un goût bien défini et ne tolérait pas la moindre objection. C'est dans une rue à l'écart de l'artère commerçante principale Rijselsestraat, qu'elle découvrit enfin une boutique proposant des vêtements de coupe suffisamment classique.

Comme un bon nombre de dames d'un certain âge jouaient des coudes entre les piles de vêtements, Don choisit d'attendre à l'extérieur, jusqu'à ce qu'il aperçoive Eva, qui lui faisait signe à travers la vitrine.

Elle se tenait devant la caisse avec les vêtements de son choix. L'avocate semblait s'être fixée sur un style années quarante : pantalon larges à plis, chemisier en satin blanc, et trench-coat vert mousse avec foulard de soie assorti.

Le tailleur sali gisait en boule sur le comptoir. Eva expliqua en français à la vendeuse qu'on pouvait bien mettre au feu ces vieux chiffons. Lèvres pincées, la vendeuse répliqua qu'on ne parlait pas *français* à *Ieper* ou dans le reste de la Flandre-Occidentale, et qu'il valait mieux s'essayer à l'anglais ou encore mieux, au *flamand* si l'on souhaitait obtenir une réponse à sa question. Une gaine et plusieurs paires de bas de soie rose saumon disparurent dans une pochette que la vendeuse tendit à Eva, et la caisse enregistreuse cliqueta.

À quelques portes de là, l'avocate découvrit une boutique de chaussures qui sembla convenir. Et tandis que Don réglait la paire d'escarpins à talons en cuir italien verni avec les grosses coupures en euros qu'Hex lui avait confiées, Eva finit enfin par se montrer satisfaite.

Au bout d'une promenade tranquille, ils retrouvèrent la Grand-Place et allèrent s'installer en terrasse devant leur hôtel, à l'ombre du dais.

Les tables étaient encore dressées pour servir un petit déjeuner continental. Mais comme il était plus de 11 heures, Eva considéra qu'un déjeuner matinal lui convenait mieux. Elle opta pour un plateau de fruits de mer et un verre de chardonnay du Domaine Saint-Martin-de-la-Garrigue en provenance du Languedoc.

Don s'essaya à une bouchée d'un croissant au goût de chocolat desséché, qui se désintégra presque aussitôt en formant un tas de miettes. Il commanda alors un autre café, abandonnant pour un temps toute idée de nourriture.

La brochure touristique colorée, que Don avait pris au passage à la réception de l'hôtel, était posée entre eux sur la table.

On pouvait lire sur la couverture :

Ieper – city of peace

Au milieu, on trouvait une carte détaillée du centre-ville.

Don regarda l'autre côté de la place, et voyant les bus remplis de touristes s'élancer vers le palais Lakenhalle ou le mémorial de guerre, il se dit qu'Eva et lui ressemblaient probablement à un couple d'âge moyen échappé d'un voyage organisé. Et puisque leur idée était de pouvoir se déplacer aussi anonymement que possible, il n'y avait rien à redire à cela.

— « A more sacred place for the British race does not exist in the world¹ », lut Don à haute voix

dans la brochure touristique, comme s'il voulait que l'illusion soit complète.

Eva leva la tête de son plateau de fruits de mer et s'essuya le coin de la bouche avec une serviette.

— C'est une phrase de sir Winston Churchill à propos d'Ypres.

Il pointa du doigt la citation rédigée en majuscules en surimpression d'une photo de cimetière militaire avec ses croix blanches.

— *Ieper*, rectifia Eva. Une phrase de Churchill parlant de *Ieper*.

— En français, la ville porte le nom d'Ypres. Et pendant la Première Guerre mondiale, Anglais et Français la nommaient ainsi, précisa Don. Et la cathédrale qui se trouve ici...

Il remonta les pages de la brochure pour retomber sur la carte et pointer une petite photo couleur.

— Autant que je puisse comprendre le français, elle s'appelle Saint-Martin d'Ypres.

— Et moi, j'affirme que ceux qui habitent ici aujourd'hui lui donnent le nom de Sint Maarten, rétorqua sèchement Eva. Mais je pense que se consacrer au tourisme serait une mauvaise idée. Il vaut sans doute mieux partir du principe que la police belge dispose déjà de nos photos.

En voyant Don hésiter, Eva poursuivit :

— L'un des associés d'Afzelius a en tout cas indiqué que dès hier, la police criminelle avait émis un mandat de recherche internationale. J'ai réussi à le contacter depuis l'hôtel, pendant que tu dormais.

— Ah bon, finit-il par dire. Est-ce que cette personne d'Afzelius a dit autre chose ?

— Il m'a demandé où nous nous trouvions, chose qu'on l'avait prié de faire, je suppose, au cas où je prendrais contact.

— Et qu'as-tu répondu ?

— La vérité. Que nous avions quitté le pays dans un wagon de marchandises privé et que nous nous trouvions actuellement dans la partie nord-ouest du continent européen.

Eva repoussa son assiette.

— Non, j'ai raccroché, bien entendu. Si tu veux, je peux demander à quelques-uns de mes anciens collègues des Affaires criminelles à Stockholm s'ils ont envie de nous aider, mais...

Elle soupira.

— Mais je ne suis pas sûre que ce soit vraiment la meilleure chose à faire, Don.

Il resta à contempler les traces dans le marc de son café. Tous deux demeurèrent assis un moment sans rien dire, jusqu'à ce que Don se décide :

— Je crois bien que c'est la cathédrale Saint-Martin qu'on aperçoit là-bas.

Il pointa du doigt une flèche de style gothique qui s'élevait tout à l'arrière de l'immense palais Lakenhalle. Eva compara avec la photo qui accompagnait la carte et acquiesça.

— Comme j'essayais de le dire... relança-t-elle.

— Mais la cathédrale n'avait pas du tout cet aspect *avant* la Grande Guerre, commença Don.

Il plongea une main et tira sa vieille veste en velours toute sale du sac en plastique jaune. Il la posa sur ses genoux et fit glisser la main le long de la doublure pour repérer le morceau de carton. Il finit par plonger ses doigts dans la déchirure de la doublure pour y pêcher la carte postale, dont il présenta la vieille photographie imprimée à Eva.

— On le voit ici, commenta Don en désignant l'image jaunie. Avant la Première Guerre mondiale, la cathédrale de Saint-Martin d'Ypres ne possédait qu'une seule tour carrée bien plus basse et sa rosace était beaucoup plus petite.

Eva observa longuement la photographie en gardant le silence. Puis elle reposa son verre de vin et lui prit la carte postale des mains. Elle la tourna, et soupira en découvrant les quelques lignes

rédigées au dos.

— Et qu'est-ce que cela... ? demanda-t-elle sans lever les yeux.

— J'ai découvert cette carte dans la chambre à coucher d'Erik Hall, avoua Don.

Elle hocha la tête avant de se mettre à lire.

— Les suprêmes adieux, prononça-t-elle.

Puis elle posa la carte juste entre eux sur la table, face écrite visible, et parut se perdre un moment dans ses pensées avant de reprendre :

— Et que s'est-il passé d'autre chez Erik Hall dont tu n'as pas parlé ?

— C'est moi qui lui ai enfoncé cette bouteille dans le crâne.

Sans un sourire, l'avocate dévisagea Don d'un regard inquisiteur.

— Donc, la cathédrale Saint-Martin d'Ypres, reprit-il.

Don lui indiqua le texte imprimé figurant dans le coin supérieur.

— Une photographie prise quelques années avant la Première Guerre mondiale, continua-t-il. Pas de timbre ni d'adresse, juste ces quelques vers.

— Et c'est lui qui les a écrits, suggéra l'avocate.

— Erik Hall ?

— Non, grommela-t-elle un peu absente, pas Erik Hall. Je suppose que ça doit être l'œuvre de l'homme qu'on a retrouvé dans la mine.

— Oui, c'est une hypothèse envisageable, admit Don.

— Mais pourquoi ne l'as-tu pas montré à Eberlein ?

Il s'interrogea, mais ne trouva pas de réponse satisfaisante.

Eva laissa la question en suspens, but la dernière goutte de vin, et rapprocha la carte postale. Elle se mit alors à lire les mots à haute voix, les prononçant un à un, au rythme auquel ils avaient été rédigés autrefois sur cette marque de lèvres rouge.

la bouche de mon amour Camille Malraux

le 22 avril

l'homme vindicatif

l'immensité de son désir

les suprêmes adieux

1913

— La bouche de mon amour Camille Malraux ? Je suppose qu'il s'agit de la bouche de Camille Malraux ? suggéra-t-elle en caressant la marque pâissante des lèvres.

— Cherchez la femme, commenta Don.

— C'est donc la raison de notre présence ici ?

— De toute façon, il fallait bien choisir une destination.

Eva marmonna le prénom féminin pour elle-même avant de continuer sa lecture.

— L'homme vindicatif... l'immensité de son désir..., les suprêmes adieux... Le tout écrit le 22 avril...

— 1913. Un an avant que la Première Guerre mondiale éclate.

Eva se pencha en arrière sur sa chaise, avant de laisser pointer un petit sourire :

— Voilà donc ce que tu considérais si important de cacher à Eberlein et aux Allemands ? Les traces du baiser d'une femme aimée et quelques vers de poésie rédigés il y a bientôt cent ans ?

Don haussa les épaules avant de ranger la carte postale dans son sac. D'un signe au serveur, il

indiqua vouloir payer.

— Et quelle est ton idée ? demanda Eva en se levant. Nous allons essayer de trouver cette Camille Malraux ? Pourquoi serait-elle à Ypres ?

— Tu as un meilleur endroit où entamer des recherches ?

Don sortit la liasse d’euros de sa poche et en tira quelques billets.

— Il est possible que quelqu’un présent ici l’ait connue. Elle-même doit être morte depuis des années. Mais il se peut que des papiers existent qui expliqueraient...

Il s’arrêta de lui-même, remarquant combien l’hypothèse semblait tirée par les cheveux. Il posa les billets sur la table.

— Peut-être que Camille Malraux possède de bons gènes, sourit Eva en mettant son trench-coat. Qui sait si elle n’est pas encore en vie ?

¹- « Il n’existe pas dans le monde un lieu qui soit plus sacré pour la race britannique. »

Archives municipales

Situé à l'intérieur du palais Lakenhalle, l'office de tourisme était bondé, et la personne au guichet, avec son sourire crispé, refusa d'abord de comprendre la question de Don. Puis, sans doute pour que la queue se remette à avancer, elle daigna lui suggérer de commencer ses recherches avec les documents historiques détenus par les archives municipales d'Ypres. On y trouvait la totalité des registres d'état civil, incluant naissances, morts, mariages, émigrations ou immigrations. Et pas seulement pour la ville d'Ypres, mais pour toute la Flandre-Occidentale.

L'employée ajouta que tous ceux qui faisaient des recherches généalogiques choisissaient généralement de commencer par là. D'après ce qu'elle avait entendu dire, on pouvait même y trouver conservés, dans certains cas, des éléments personnels comme des copies de testaments ou autres actes juridiques et même parfois, des lettres intimes. Et Camille Malraux restait quand même un nom inhabituel, en tout cas dans la partie flamande de la Belgique.

Après quoi elle appuya sur le bouton rouge d'un petit boîtier commandant l'ordre de passage, qui déclencha un sifflement et l'apparition d'un nouveau chiffre clignotant sur l'écran électronique situé au-dessus de sa tête.

Don convainquit Eva de monter dans un taxi qui les conduisit hors des remparts médiévaux du quartier historique. Une fois qu'ils eurent franchi un pont pavé enjambant un canal, la ville changea totalement de caractère, devenant moderne et plane. C'était comme si l'argent de la reconstruction n'avait pas suffi à venir jusqu'ici.

Les archives et la bibliothèque municipales partageaient l'entrée d'une construction en verre et briques rouges en forme de boîte à chaussures située dans la rue Weverijstraat.

Dès qu'on franchissait le seuil, des affiches écrites en cinq langues informaient que le lieu abritait 130 000 mètres de rayonnages chargés de documents importants. Mais lorsqu'ils finirent par trouver leur chemin jusqu'au bureau des archives en généalogie, ils furent saisis par le manque d'enthousiasme manifesté par l'employée qui allait quérir un document en traînant les pieds. La fille qui bâillait, assise derrière le terminal d'ordinateur en plastique gris, devait à peine avoir 20 ans. Elle était probablement là de manière temporaire, pour un remplacement. Ou alors c'était une grave erreur de recrutement. Des bras maigres et blancs, un rouge à lèvres violet, et un tee-shirt noir orné d'une tête de bélier rouge sang qui luisait barré d'une inscription « Church of Satan ».

La fille s'envoya un chewing-gum dans la bouche avant de bâiller à nouveau pour manifester son

ennui à ce monsieur plutôt âgé qui avait la malchance d'occuper le siège situé en face d'elle. Quand il finit par se lever pour repartir, manifestement sans avoir obtenu la moindre réponse à ses questions sur sa parenté, la fille glissa devant elle un livre de poche bleu lilas qu'elle commença à lire avec grand intérêt.

Don jeta un regard à Eva avant de se diriger jusqu'à la petite cabine et de s'annoncer en toussant.

— Un moment..., lui jeta la fille en flamand sur un ton de défi, sans même le regarder.

— Oui, bonjour, dit Don. Je m'appelle Don... *Malraux*. Je souhaiterais volontiers...

La fille secoua la tête, visiblement agacée et poussa vers lui un carnet avec crayon à papier attaché.

— Épelez s'il vous plaît, grommela-t-elle.

Don tenta de lui sourire, mais la fille était déjà replongée dans sa lecture. Il inscrivit le nom de famille MALRAUX en capitales d'imprimerie distinctes. Quand elle prit le temps de regarder ce que Don avait écrit, elle soupira un grand coup.

— Jésus... Prénom. Lieu de naissance. Année.

— Elle s'appelait Camille, lança rapidement Don pendant qu'il bénéficiait de l'attention de la fille. Ma sœur et moi pensons qu'il peut s'agir d'une parente.

— Votre sœur ? demanda la fille avec scepticisme en regardant la femme blonde qui se tenait derrière Don, avant de revenir sur lui et son visage noiraud.

— Oui. Notre famille a des racines wallonnes.

— Et quel est votre niveau de parenté avec cette Camille ?

— Elle est...

— Vous êtes ses petits-enfants ? Cousins germains de troisième génération ?

— J'ai peur que ce ne soit une histoire un peu trop longue. Est-ce que ça a une importance ?

— Mouais, bof, murmura la fille. En ce qui me concerne, vraiment rien à battre. Cette Camille, elle est née ici en Flandre-Occidentale ?

— Oui...

— Oui, c'est ce qu'on croit, reprit Eva venue rejoindre Don et affichant un air décidé.

— Je vois, commenta la fille. Et à quelle date ?

Don jeta un regard en biais vers Eva.

— Quelque part vers la fin du XIX^e, à ce qu'on croit, suggéra-t-il.

La fille manifesta un intérêt soudain pour ses ongles et se mit à les examiner avec soin.

— Vous n'avez qu'à faire la recherche sur la période allant de 1870 à 1895, indiqua Eva.

— De 1870 à 1895, répéta la fille. Dans la ville de Ieper même, ou dans certains des villages aux alentours ?

— Nous..., tenta Don avant d'être interrompu par un flot de noms débités machinalement sur un ton désabusé :

— Boezinge, Brielen, Dikkebus... Elverdinge peut-être ? Hollebeke, Sint-Jan... Zillebeke ?

— Nous...

— Zillebeke donc, trancha la fille.

— Nous croyons savoir que Camille Malraux est morte à Ieper, précisa Eva. Nous sommes sûrs qu'elle vivait encore en 1913. Peut-être est-elle morte durant la guerre.

De mauvaise grâce, la fille se tourna vers son clavier d'ordinateur et fit apparaître sur l'écran les archives des services de l'état civil de la ville de Ieper. De son index, elle tapa « Camille Malraux ».

— Oui, attesta-t-elle sans se retourner vers eux. Il y a bien deux personnes qui portaient ce nom et qui seraient mortes pendant la Première Guerre. L'une est née en 1885 à Voormezele, et ses

parents s'appelaient...

— Et l'autre ? demanda Eva.

— Pour la seconde, il n'existe aucune indication concernant le nom des parents, ou son lieu de naissance. Nationalité française. Il est écrit qu'elle est morte à Ieper en 1917.

— Et qu'y a-t-il de plus ? interrogea Eva avec impatience.

La fille souffla fort, cracha son chewing-gum et le balança dans la corbeille à papier.

— C'est la seule chose qui figure ici. Toutes les informations ne sont pas informatisées. Malheureusement. Si vous voulez en savoir plus, je vais devoir me rendre au fin fond des archives pour mettre la main sur son dossier. Et ça vaut très rarement le déplacement.

— J'insiste, lança sèchement Eva.

Tout en soupirant, la fille leva son corps frêle de derrière son ordinateur. Puis elle verrouilla l'appareil en deux clics, avant de s'éloigner entre les étagères, traînant ostensiblement le pas.

Elle fut de retour une demi-heure plus tard, deux minces dossiers en main. Elle les jeta devant Eva et Don avant de retourner à son livre.

Le premier dossier contenait juste quelques éléments à peine utiles. Il concernait une femme du nom de Camille Malraux, née Holst en 1895, et qui avait épousé le dénommé Ronald Malraux, originaire de Onze-Lieve-Vrouwekerk, en 1905, à l'église de l'Annonciation de Voormezele. Rien ne disait si cette Camille avait eu un métier, des enfants, ou des frères et sœurs. Juste un rapport d'hôpital, ainsi qu'un certificat de décès accompagné d'une courte note situant la mort du mari en 1907.

— Alors, ça valait le déplacement ? grommela la fille derrière son livre.

Le dossier de la Camille Malraux suivante ne comportait que deux feuilles. Le certificat de décès et une note d'expédition qui précisait que tous les documents la concernant avaient été transférés aux autorités compétentes de Charleville-Mézières, la commune de naissance de cette femme d'origine française.

— Peut-on obtenir des copies des documents transférés en France ? demanda Don.

La fille fit comme si elle n'avait rien entendu.

— Nous voulons que vous demandiez à vos collègues des archives de l'état civil de Charleville-Mézières une copie de tous les documents en leur possession concernant cette Camille Malraux, martela Eva en insistant sur chacune des syllabes.

La fille se résolut à poser son livre.

— Une telle opération, expliqua-t-elle, prend *très* longtemps. Il y a une quantité de conneries administratives à remplir et il faut plein de coups de tampons.

La fille saisit le premier dossier Camille Malraux, celui de la personne née Holst.

— Je parie que c'est celle-ci, affirma-t-elle.

— Nous voulons obtenir..., reprit Eva.

— Vous pensez rester longtemps à Ieper ?

La fille afficha un sourire moqueur.

— Parce que en général, il faut plusieurs mois pour obtenir des documents en provenance d'un autre pays. Surtout avec un pays comme la France. En plus, l'opération devra faire l'objet d'un enregistrement et...

Don sentit qu'Eva était sur le point d'exploser.

Il sortit la carte postale qu'il avait placée, après en avoir vérifié minutieusement les coutures, dans la poche intérieure de son nouveau costume. Il la posa sur la table, face à la fille, et lui présenta

la photographie de la cathédrale Saint-Martin.

— Je vois qu'on a fait un peu de tourisme au palais Lakenhalle, commenta la fille. C'est incroyable que les gens puissent vraiment acheter cette espèce de camelote sentimentale.

— Celle-ci est un héritage, elle fut d'ailleurs achetée avant la Première Guerre, répliqua Don.

Il retourna alors la carte pour lui montrer les vers de poésie et l'empreinte de rouge à lèvres. Pour la première fois, le regard de la fille sembla manifester un vague intérêt. Elle lut les quelques lignes.

— Oui, comme vous le disiez, ça semble dater de 1913, reconnut la fille. Mais c'est quoi exactement, une petite lettre d'amour ?

Elle parcourut de nouveau les vers en les murmurant.

— Des mots bien choisis, admit-elle. Mais empruntés.

— Ce sont ceux que notre grand-père écrivit à cette femme prénommée Camille, affirma Don. Nous vous serions infiniment reconnaissants si vous pouviez nous aider. Elle était le grand amour de sa vie.

— Vous êtes vraiment sûrs qu'il soit question d'amour ? interrogea la fille.

Elle reposa la carte postale.

— Je veux dire qu'avec des termes comme l'homme vindicatif, l'immensité de son désir, les suprêmes adieux... En quelque sorte, il déclare être un homme qui a soif de vengeance et qui porte en lui un désir inextinguible. Ce n'est pas que ça me gêne personnellement.

Eva en eut marre :

— Vous pensez nous aider, ou pas ?

— En faisant quoi ?

— En remplissant la demande destinée à Charleville-Mézières, afin de savoir s'ils ont conservé certains éléments, précisa Don. Nous sommes prêts à attendre.

— C'est bien parce que votre grand-père avait bon goût en matière littéraire, consentit la fille.

Fouillant dans le tiroir de son bureau, elle en sortit un formulaire épais, fit craquer ses doigts, se pencha au-dessus des papiers, et se mit lentement à remplir les cases. Au bout d'un moment, la fille s'adressa à eux sans relever le regard :

— Vous n'avez pas besoin de rester plantés ici à me regarder faire. Donnez de vos nouvelles dans quelques jours, peut-être qu'on aura reçu une réponse.

— Merci, dit Don, prenant la carte postale sur la table avant de se lever.

— Dessin d'un Maître inconnu, murmura la fille pour elle-même.

— Pardon ? interrogea Don.

— Dessin d'un Maître inconnu, répéta la fille en levant les yeux vers lui. Vous ne croyez quand même pas que votre grand-père suédois à lui-même composé ces vers ? *Combla-t-il sur ta chair inerte et complaisante, l'immensité de son désir...* Il a emprunté chacun de ces mots, comme vous le saviez sans doute déjà.

Don fixa Eva, avant de tourner une nouvelle fois son regard vers ce visage à la peau blanche et aux lèvres violettes.

— Baudelaire, on ne peut qu'aimer, certifia la fille.

Puis elle se remit à son lent travail d'écriture.

Le musée In Flanders Fields

Il commença à pleuvioter au moment où Don et Eva se mirent en quête d'un taxi qui les raccompagnerait à la Grand-Place. Quand la voiture freina sur les mares d'eau de la place, les gouttes éparses s'étaient muées en pluie torrentielle.

Eva pointa au loin la foule de touristes, recroquevillés et cherchant refuge sous les voûtes de l'entrée du palais Lakenhalle et son musée de la guerre. Elle ouvrit la portière et se mit à courir dans leur direction, son trench-coat au-dessus de sa tête.

En attendant que le chauffeur de taxi lui rende la monnaie, Don la vit se glisser parmi les touristes pour éviter d'être noyée sous la pluie.

Des drapeaux pendaient un peu avant l'entrée du musée. Par temps sec, ils auraient sans doute été rouge clair, mais chargés d'eau, ils avaient la teinte foncée du sang. Chacun était frappé d'une croix bleu et blanc, ornée d'une gerbe de fleurs de pavot dont les tiges étaient en barbelé. Tout au bas sur un liseré noir, on pouvait lire :

*In Flanders Fields Museum
Ieper 1914-1918*

Don tenta à son tour de se frayer un chemin dans le flot de touristes massés sous la voûte de l'entrée. Un couple de Japonais âgés le repoussa à plusieurs reprises. Lassé, il empoigna Eva par le bras pour fendre la foule agglutinée en jouant des coudes et franchir les portes du musée.

Tout devint paisible, et ils se retrouvèrent dans un lieu semblable à l'intérieur d'une cathédrale. Des fenêtres gothiques se succédaient le long des murs, leurs encadrements en plomb formant comme une toile d'araignée tissée autour des morceaux de vitraux bleus et rouges. Don souffla un grand coup avant de passer une main dans ses cheveux mouillés raides et ternes. À ses côtés, Eva tentait de sauver son mascara ruisselant de pluie à l'aide d'un mouchoir.

La haute salle bruissait de chuchotements contenus, avec au loin des bruits d'explosions et autres coups de feu en provenance des salles d'exposition projetant des films.

Près de la billetterie du musée se tenaient deux personnages de cire en vêtements d'époque. L'un portait une tenue de combat dont les boutons en cuivre descendaient du cou jusqu'à la ceinture de l'uniforme. Il arborait une petite moustache et ses yeux bleus en porcelaine exprimaient l'indifférence. Son nom figurait sur un petit panneau : « Robert Launer », artilleur allemand.

Aux côtés de Launer se tenait une femme figée dans une position implorante, un voile blanc recouvrant ses faux cheveux. Elle représentait une personne nommée « Roosje Vecht ». C'était une infirmière hollandaise qui avait officié dans les campements situés à l'arrière des tranchées, et qui avait perdu ses jambes dans une explosion survenue le 23 janvier 1915 peu après midi.

Une fois qu'ils eurent payé et franchi les grilles d'entrée, le dos d'Eva sembla se raidir d'un coup. L'air sombre, elle passa devant la longue fresque de pierre portant gravé le mauvais présage exprimé par HG Wells :

« Chaque personne sensée au monde sentait que le désastre était imminent
et personne ne connaissait le moyen de l'empêcher. »

Ce musée de la guerre s'avéra être particulièrement grand, et Eva se déplaçait avec une lenteur exaspérante d'une projection à l'autre de ces séquences hachées en noir et blanc. On aurait dit qu'elle souhaitait ingurgiter tout ce morbide, s'arrêtant un long moment devant chaque extrait de film pour prendre le temps de le disséquer.

De son côté, Don estimait que ces salles obscures donnaient la chair de poule, avec leurs petites scènes reconstituées autour de soldats de cire en taille réelle. Créatures distordues, figées pour l'éternité en train de ramper dans la boue au fond de tranchées étroites qui les protégeaient des tirs.

Au bout d'un moment, il commença à s'agacer du pas indolent de l'avocate et de tous ces détails abominables sur les combats qu'elle était capable de relater. Concernant les armes de la Première Guerre mondiale, il avait vraiment trouvé son maître. Elle connaissait des particularités techniques et des innovations dont il n'avait même pas idée. Et quand il l'interrogea sur la source de ce savoir, elle répondit que certaines choses ne pouvaient tout simplement pas s'oublier.

Les commentaires qu'elle lui chuchotait, au cours de ces projections d'images vacillantes montrant tirs de mitrailleuses et corps déchiquetés, finirent par conduire Don à un abattement grandissant. Ils n'en étaient pourtant qu'au premier des quatre étages, constata-t-il en levant les yeux vers un panneau d'informations qui indiquait les différentes sections du musée.

C'est ainsi que Don remarqua le symbole d'un ordinateur accolé au niveau 4. Il le pointa du doigt, soudain soulagé, et offrit tout de suite de s'y rendre pour tenter d'établir un contact avec Hex.

À mesure qu'il escaladait les marches vers les étages supérieurs, le poids sur ses épaules diminuait. Progressivement, les crépitements des tirs de mitrailleuses et les cris finirent par disparaître, le couloir en pierre du dernier étage était totalement baigné de silence et de calme.

Une flèche montrait la direction du « Centre de documentation », et en arrivant devant la porte d'entrée, il fit face à un austère panneau en fer-blanc :

« RÈGLEMENT DU CENTRE DE DOCUMENTATION

Aucun prêt vers l'extérieur.

Les documents fragiles ne doivent *jamais* être photocopiés.

Toujours s'assurer de *l'accord formel* de l'intendant du centre. »

Sous le panneau, un papier mentionnait une interdiction stricte d'utiliser les ordinateurs pour autre chose que des recherches sur la seule base de données du musée consacrée aux sépultures de

guerre.

L'intérieur de la salle abritait une rangée d'armoires à archives, plus quelques coins cloisonnés tous équipés d'un simple bureau et d'un ordinateur fixe. Don se rendit vite compte qu'il était le seul visiteur. Une femme d'un certain âge gardait les lieux, assise dans une petite cabine vitrée, ses cheveux aux reflets bleus rigoureusement attachés en chignon.

Il sentit qu'elle observait le plus infime de ses mouvements, tandis qu'il pénétrait à pas feutrés dans cette pièce au silence sépulcral. Il prit place devant l'ordinateur le plus proche et perçut le raclement d'une chaise quand elle se leva.

La femme sortit de la cabine en verre, un classeur serré contre sa poitrine. Une barrette plastifiée accrochée juste au-dessus disait « 1^{re} Opzichter – 1^{re} Intendante ». L'air sévère, elle s'approcha pour l'examiner.

Après avoir tenté de le renvoyer vers les galeries d'exposition, elle finit par taper un code sur le clavier, qui redonna vie à l'écran de l'ordinateur.

— Nom ? interrogea l'intendante d'une voix grinçante.

— Titelman, répondit Don

— Armée ? enchaîna l'intendante.

Il ne s'attendait pas à cette question et ne sut que répondre.

— À quelle armée appartenait la personne que vous recherchez ? Belge, française, anglaise ou allemande ?

— La... belge, choisit Don.

D'un clic, elle fit apparaître sur l'écran un formulaire gris intitulé « Base de données en pertes humaines ». Ensuite, elle cocha « Pertes humaines de l'armée belge », avant de rentrer le nom de TITELMAN. Elle pressa sur « rechercher ». Sans résultat.

— Vous êtes juif, à ce que je comprends, poursuivit l'intendante.

Don décida de ne pas répondre et fit diversion :

— J'ai quelques autres parents que j'aimerais rechercher...

La femme resta à attendre, penchée par-dessus l'épaule de Don.

— Je peux sûrement m'en sortir tout seul, si vous m'accordez un petit peu de temps.

— Ah oui, je vois... commenta l'intendante. Nous fermons dans vingt minutes.

— C'est probablement suffisant, répliqua Don.

Elle fit quelques pas en arrière et se posta debout, les yeux rivés sur l'écran d'ordinateur.

— Eh bien, merci à vous, lança Don.

L'intendante rejeta la tête en arrière, son classeur toujours serré contre elle, et disparut en direction de sa cabine vitrée. En jetant un regard par-dessus la cloison, il remarqua qu'elle s'était assise de façon à pouvoir le surveiller.

Mais l'intendante n'avait pas la possibilité de voir ce qu'il écrivait, et Don se mit à rentrer les codes d'accès du serveur de l'ordinateur situé à Kymlinge, chez sa sœur. Un instant plus tard, apparut à l'écran un smiley mécontent signifiant que sa sœur était momentanément absente.

Don écrivit un court message, l'informant de ce qui s'était passé depuis qu'ils avaient quitté Stockholm en wagon de marchandises. Il termina en priant Hex de bien vouloir regarder ce qu'elle pouvait trouver sur une dénommée Camille Malraux, née fin XIX^e dans la petite ville française de Charleville-Mézières.

Il lança ensuite un regard vers l'horloge et constata qu'il n'y avait que cinq minutes de passées.

Dehors, la pluie tombait toujours. La salle était imprégnée d'une vague odeur de détergents, et le

silence se faisait pesant.

Il adressa un regard en biais à la cabine vitrée de l'intendante, et reçut en retour un haussement de sourcils. Il décida de s'attarder à sa place jusqu'à ce qu'elle vienne le jeter dehors, espérant que d'ici là, Hex se connecterait.

Pour passer le temps, il se mit à vagabonder sur la toile.

Sur l'une des pages principales d'un des grands quotidiens du soir suédois figurait une photo d'un collègue de Don qu'il avait toujours détesté.

SON AMI RACONTE :
LA VÉRITÉ SUR CET EXPERT EN NAZISME

Don ouvrit l'article et eut à peine la force de parcourir l'ensemble des citations déformées. Il n'avait guère fallu plus d'une journée pour qu'il passe du statut de chercheur en histoire à celui de toxicomane accro aux médicaments. On le condamnait d'avance par principe, en tant qu'individu violent, obsédé maladif des mythes et symboles nazis. Il cliqua rageusement sur la souris pour fermer la fenêtre.

Avec un mauvais pressentiment, Don passa aux pages en ligne des quotidiens suédois du matin. C'était presque pire, avec en plus la confirmation que l'avocate avait eu raison.

La police criminelle disait opérer à grande échelle, au-delà même des frontières de la Suède. Elle affirmait se situer pour l'heure dans une phase intensive de l'enquête, qui impliquait l'absolue nécessité de garder le silence vis-à-vis de l'extérieur.

— *Oyf tsores*, grommela Don, pas bon tout ça.

Il se connecta à nouveau au serveur de sa sœur, mais apparemment, Hex n'avait toujours pas regagné son antre sous la ligne de métro. Don n'osa pas regarder vers la cabine vitrée de l'intendante, mais supposa qu'il pouvait s'attarder au moins quelques minutes de plus.

Il se mit à penser aux mots de Baudelaire ressortis à la bibliothèque municipale et, pour passer le temps, il entra le titre du poème et la phrase « l'homme vindicatif » dans le moteur de recherche.

Dès le premier lien, il s'avéra que la fille au chewing-gum avait vu juste. Il menait au poème 178 figurant sur le site *fleursdumal.org*.

« Charles Baudelaire
Une Martyre
Dessin d'un Maître inconnu »

Don parcourut rapidement la biographie succincte de l'auteur qui figurait à côté du poème, dans l'espoir de trouver quelque indication permettant d'avancer. Mais en vain, il dut revenir au poème, au demeurant très long.

Le français n'avait jamais été son fort, mais à ce qu'il comprenait, le texte parlait de nécrophilie : l'envie d'un homme d'avoir une relation sexuelle violente avec le cadavre d'une femme, truffé de détails, à la limite de la pornographie.

Il découvrit les vers figurant sur la carte postale dans les troisième et quatrième strophes du poème en partant de la fin :

« L'homme vindicatif que tu n'as pu, vivante,

Malgré tant d'amour, assouvir,
Combla-t-il sur ta chair inerte et complaisante
L'immensité de son désir ?

Réponds, cadavre impur ! Et par tes tresses roides
Te soulevant d'un bras fiévreux,
Dis-moi, tête effrayante, a-t-il sur tes dents froides
Collé les suprêmes adieux ? »

Après quelques instants passés à fouiner sur la toile, il parvint à dénicher une traduction en suédois.

Une chair inerte et complaisante qui calme la ferveur d'un désir, réfléchit Don. Cet homme retrouvé mort dans la mine devait être *toytmeshuge*, un peu dérangé.

— Un bras fiévreux et des dents froides, se murmura Don, tout en s'apprêtant à faire disparaître le texte d'un clic.

Mais même s'il ne s'agissait probablement que de *narishkayt*, une idiotie désespérante et une impasse, il appuya quand même sur l'icône « Imprimer ». Quelques mètres plus loin, l'imprimante se mit à ronfler.

Alertée par le bruit, l'intendante se leva étonnamment vite et, avant que Don ait le temps de réagir, elle s'empara du texte du long poème craché par la machine.

— Je crois vraiment qu'il est temps que vous partiez, pesta l'intendante.

Elle reprit la lecture de la page du dessus.

— Vous êtes un malade.

Elle dit la chose avec calme, comme une constatation, Don sentit qu'il ne pouvait qu'acquiescer d'un signe de tête. Avec difficulté, il ajusta la bandoulière de son sac sur son épaule et, en soupirant, ferma la fenêtre du logiciel de navigation. Il vit l'intendante s'approcher, mais en la sentant se pencher au-dessus de lui pour le forcer à se déconnecter, il eut une dernière pensée.

— Laissez-moi juste vérifier un dernier nom.

Il crut qu'elle allait essayer de l'en empêcher, mais nerveusement, elle recula d'un pas. Maintenant qu'il n'était plus sur la toile, la page « Base de données en pertes humaines » éclairait tout l'écran de l'ordinateur. Il inscrivit le nom voulu dans la fenêtre « recherche » et appuya sur la touche entrée.

Aucun résultat.

L'intendante se reprit :

— Maintenant, je dois vous prier de...

Don hésita un instant avant d'aller sur la page des « Pertes humaines de l'armée française ». Il retapa le nom. L'avait-il bien épilé ? Il lança la recherche.

*

L'avocate Eva Strand se tenait devant une vitrine dans laquelle on pouvait contempler des personnages de cire vêtus de l'uniforme français se tordant au sol sous des volutes de fumée gris-vert. L'un des mannequins pressait ses doigts autour de sa gorge, comme pour signifier qu'il manquait d'air. Tout près de la bouche d'un autre, une flaque rouge brillait au sol, indiquant que le gaz de combat provoquait des vomissements sanglants.

Bien que Don soit venu se placer juste derrière elle, Eva ne sembla pas le remarquer. C'était d'autant plus surprenant qu'il haletait fortement, ayant couru le long des salles obscures du musée.

Eva finit sans doute par comprendre qu'il se trouvait là puisqu'elle commença à parler à voix haute, sans pour autant le regarder :

— Dès qu'ils inhalaient le gaz, gorge et poumons se mettaient à les brûler. Quelques soldats français qui parvinrent à bloquer leur respiration moururent plus tard, leurs poumons se remplissant de pus et de sang. C'était une lutte contre la mort comparable à une noyade, sauf qu'on avait autour de soi tout l'air du ciel.

— Eva..., tenta Don, sans pouvoir l'arrêter dans la contemplation de l'horreur grotesque de cette scène.

— Les attaques aux gaz toxiques perpétrées durant la bataille de la crête de Gravenstafel transgressèrent totalement les lois de la guerre, continua-t-elle d'une voix éteinte. Couchés à attendre au fond de leurs tranchées, les soldats français ne comprirent pas ce qui leur arrivait dessus. Ils virent seulement apparaître un gros nuage de fumée vert au niveau des positions allemandes qui, peu à peu, obstrua toute la lumière. Il monta jusqu'à trente mètres de hauteur, avant que le vent le porte lentement dans leur direction. Quand le nuage enveloppa leurs tranchées, une fumée huileuse s'abattit sur eux. Plus lourde que l'air, elle coula sur leurs visages. Quelques minutes plus tard, plus personne n'était capable de voir. Le gaz pénétra leurs yeux en les rongant. Lorsqu'ils essayèrent de se traîner hors des tranchées, ils furent réduits en bouillie par le feu des mitrailleuses.

— Eva..., essaya Don de nouveau.

— C'était la première fois qu'on utilisait le gaz sur le front ouest. Quelques semaines auparavant, les Allemands avaient testé des obus d'artillerie au bromure contre les Russes. Bien sûr, le procédé a ensuite été perfectionné, avec le phosgène, la lewisite et le sarin.

Don la tira par le bras, mais l'avocate se libéra d'une secousse et indiqua le petit panneau d'information qui se trouvait à hauteur de leurs genoux.

— À 17 heures, lut-elle, 170 tonnes de gaz avaient été libérées depuis 5 700 cylindres métalliques. Six mille Français étaient morts ou presque, et une brèche existait enfin sur le front. Mais les Allemands furent tellement choqués par le résultat, qu'ils ne parvinrent jamais à exploiter tout le potentiel offert par le gaz. Ils...

— Maintenant ça suffit, Eva, tonna Don en la saisissant par l'épaule.

De l'autre main, il tenait la feuille imprimée qu'il avait extorquée à l'intendante avant de quitter le centre de documentation.

— Tu sais, poursuivit Don, nous nous sommes trompés depuis le début.

Il capta enfin le regard d'Eva.

— La carte postale s'adresse à un homme.

Elle resta silencieuse, avant de secouer la tête :

— Non, c'est impossible. Il y a ce rouge à lèvres, le baiser...

— Si, coupa Don, le mort de la mine a écrit ces mots à un homme qu'il a aimé. Lis toi-même.

Il lui tendit la feuille imprimée, tirée de la base de données du musée sur les champs funéraires de la région.

Nom : Malraux

Prénom : Camille

Grade : Sous-lieutenant

Régiment : 87 RIT

Après avoir lu, Eva dit d'un ton hésitant :

— Il se peut malgré tout que ce soit quelqu'un d'autre. Rien qu'à titre d'exemple, nos recherches aux archives municipales ont bien donné deux personnes du nom de Camille Malraux. Et je pense que...

— Je suis sûr du résultat, Eva.

— Je trouve que ça ne cadre pas avec le reste.

Elle laissa son regard glisser de nouveau vers la vitrine.

— Eva...

— C'est quand même une coïncidence incroyable.

— Et pourquoi ça ne serait pas une lettre d'amour, entre ces deux amants ? Il considérerait peut-être Malraux comme sa femme. Ils...

— Non, je ne parle pas de ça, l'interrompit Eva. Regarde à quelle date Camille Malraux est mort.

Don vérifia sur le papier, avant de poser son regard sur le panneau situé près de la vitrine qu'Eva lui indiqua d'un coup d'œil :

*La bataille de la crête de Gravenstafel
22-23 Avril 1915*

— Tué par les gaz, murmura Don.

Eva opina de la tête. Elle prit ensuite une profonde inspiration et se secoua, comme si elle cherchait à s'éveiller :

— Mais malgré tout, je ne comprends toujours pas comment tu peux être si sûr. Comme je le disais...

Don sortit la carte postale de sa poche et la lui tendit.

— Oui ? interrogea Eva après avoir lu une nouvelle fois les quelques lignes.

— Regarde le dernier chiffre.

— Oui, la carte postale a été écrite en 1913. Que dire de plus ?

— Le nombre 1913 n'indique pas une date, affirma Don. C'est le numéro de la sépulture de Camille Malraux. Il repose au cimetière militaire de Saint-Charles-de-Potyze, tout près d'Ypres.

Saint-Charles-de-Potyze

Sous le porche voûté du palais Lakenhalle, Don tentait de se protéger des rafales de vent en tenant sa mince veste de costume bien fermée sur ses épaules courbées. Le soir était déjà là, et les trombes d'eau privaient la grande place de toute luminosité. Il avait la sensation que cette humidité glaciale allait s'insinuer en lui.

Des pluies torrentielles faisaient bouillonner les bouches d'égouts et, à intervalles réguliers, des torrents d'eau d'un brun jaunâtre déferlaient sur le pavage, chargés de mégots et autres saletés. Dans la rue Rijselsestraat, les activités commerçantes semblaient avoir cessé depuis longtemps. Les petites boutiques avaient rabattu leurs stores et toutes les vitrines étaient éteintes.

Contre son gré, un chien solitaire était la seule créature vivante à braver la pluie diluvienne. Il était attaché à un réverbère, oublié. Trempé, il tirait en tous sens sur sa laisse, dans le vain espoir de se libérer.

— Nous devrions quand même aller vérifier si tu as vraiment raison, dit une voix derrière lui.

L'avocate avait remonté le col de son trench-coat et plongé les mains au fond de ses poches. Il était à peine possible de distinguer son visage dans l'obscurité du porche.

— Je veux parler de la sépulture de Malraux, continua-t-elle. Le numéro 1913, à Saint-Charles-de-Potyze, si tu te souviens.

Don ne se préoccupa même pas de répondre, persuadé qu'elle plaisantait. Mais ce n'était pas le cas :

— Comme ça, nous saurons si le corps se trouve vraiment là.

— Dans ce cas, allons-y tôt demain, réussit à articuler Don, qui grelottait.

Il ne pouvait discerner les yeux de l'avocate. Il poursuivit :

— Maintenant, comment savoir ce que ça va nous apporter ?

— Dans ce cas, à quoi sert de rechercher Camille Malraux ?

Don avait froid. Et c'était comme si la pluie violente avait fait s'envoler tout son enthousiasme.

— Au moins, nous aurons essayé de suivre la piste de la carte postale aussi loin que possible, non ? souligna-t-elle.

— Si c'est le bon Malraux qui gît là-bas, il se trouvera encore dans sa tombe quand le beau temps sera revenu...

Mais il vit qu'Eva levait déjà le bras et agitait la main vers la file de taxis qui stationnait sur la Grand-Place.

Aucune réaction dans la première voiture. Le chauffeur resta plongé dans la lecture de son journal posé sur le volant. Le deuxième taxi était éteint, comme abandonné. Quant au troisième, il envoya un indolent appel de phares, de son éclairage avant défectueux. Constatant que le couple du porche ne s'élançait pas à sa rencontre sous le déluge, il accompagna le signal lumineux d'un coup de klaxon bref et rageur.

Eva agrippa le bras de Don et l'entraîna à travers la place. Et même en pataugeant le plus vite possible entre les flaques d'eau, c'est avec une chemise trempée qu'il finit par se propulser sur le siège arrière du taxi.

Le chauffeur lui jeta un regard via le rétroviseur intérieur. Son visage était clairsemé de grains de beauté et il avait les yeux injectés de sang. Quant à sa main posée sur le levier de vitesse, elle était couverte de tatouages d'un bleu improbable. Lorsque Eva eut également refermé sa portière, l'odeur des vapeurs d'alcool se fit encore plus présente dans le taxi.

— La nécropole Saint-Charles-de-Potyze, marmonna Don d'un ton désabusé.

À force de répéter l'information en anglais, le chauffeur finit par bien vouloir comprendre. Ils commencèrent à rouler le long de la rue Meensestraat, et Don distingua quelques retraités en imperméables, qui pointaient du doigt des noms de soldats gravés sur le mémorial de la Porte de Menin.

Une fois Ypres derrière eux, ils avancèrent dans un paysage d'un gris étrange, et le chauffeur se mit à désigner chacun des champs funéraires devant lesquels la voiture passait à faible allure.

D'une voix bredouillante, il les informa que cette route nommée Zonnebeekseweg était précisément celle que les soldats anglais avaient baptisée « Oxford Street » en avançant vers la mort dans les tranchées de la Première Guerre mondiale. De tout cela, il ne restait aujourd'hui que de longues et lugubres rangées de croix blanches qui signalaient leurs sépultures.

Tandis que la voiture poursuivait sa route en cahotant, le chauffeur lança un regard en biais vers Don.

— On dit que les cadavres qui se trouvent là-dehors peuvent encore reconnaître l'odeur de la pluie. Avec la boue argileuse qui suinte à travers le couvercle endommagé du cercueil, le mort se met à espérer qu'il est encore vivant.

Dans l'obscurité de l'habitacle, Don observa Eva, qui fixait les champs funéraires embrumés.

— À la guerre, la fin survient bien trop rapidement, continua le chauffeur de sa voix cafouilleuse. L'âme n'a pas le temps de suivre, les changements sont trop soudains. La seconde qui précède, chaque parcelle de muscle du corps est mobilisée pour continuer à se ruer en avant dans un capharnaüm de bruits de ferrailles. Et la seconde d'après : tout est fini. L'âme ne peut pas surmonter ces bouleversements. Pour l'éternité, elle continue à ramper dans la boue, même si elle ne possède plus de corps pour incarner ses mouvements. Elle refuse de comprendre que son temps est révolu et que la vie est finie pour toujours.

Le chauffeur lança un nouveau coup d'œil avant de reprendre.

— Sans doute que vous aussi, vous pouvez les voir ramper entre les tombes ?

Don choisit de ne pas répondre. La pluie continua à tomber, et une fois à hauteur d'un muret de briques, le chauffeur ralentit. De l'autre côté, des rangées de croix blanches rejoignaient une ligne d'horizon formée d'arbres rabougris. Tandis qu'ils longeaient le lieu, l'ensemble des croix dessinait tantôt une verticale et tantôt une diagonale ressemblant à une longue entaille.

Le taxi finit par s'arrêter à la porte d'entrée du champ funéraire : deux colonnes blanches et une grille en fer forgé. Une épée en métal était rivée sur chacun des piliers, des feuilles de lauriers ciselées sur la lame.

À l'intérieur des murs s'érigait un monument mélancolique sous forme de Golgotha : deux femmes vêtues de manteaux plissés en bronze, debout sur un socle de granit, le visage dissimulé par une capuche. Au-dessus d'elles, sous une pluie torrentielle, se dressait la croix sur laquelle était clouée la figure du Christ. Sous la couronne d'épines pointues, il conservait les yeux ouverts.

— En Flandres, pas de repos pour les morts, affirma le chauffeur en se tournant vers Eva et Don.

Don sentit sa chemise collée comme une main glacée contre ses reins.

— Et il va continuer à pleuvoir comme ça toute la nuit, poursuivit le chauffeur. En tout cas, c'est ce qu'ils ont dit à la radio.

— Alors, vous pouvez peut-être nous prêter un parapluie, rétorqua Eva.

Puis elle s'empara du sac à bandoulière posé sur le siège arrière et le lança à Don pour qu'il paye. Il sortit quelques billets et s'adressa au chauffeur :

— Ça ne sera pas très long. Nous voulons juste vérifier une chose et nous serons vite de retour.

— Je ne peux pas rester là à attendre et...

— Don lui tendit trente euros.

— Tout le temps que je passe ici, je perds des courses en ville...

Le chauffeur reçut quelques billets supplémentaires, et sur son visage constellé de grains de beauté apparut un sourire édenté. Un souffle suivit chargé d'une forte odeur d'alcool :

— Regardez à l'arrière si vous y trouvez quelque chose pour vous protéger de la pluie. Contre le reste, je n'ai pas de protection.

D'un regard décidé, Eva incita Don à se mettre en route. Il grelotta d'avance et ouvrit la portière.

Dans le coffre, il trouva effectivement un parapluie au manche brisé. Sur le nylon, on pouvait lire « Supermarché Colruyt – prix cassés », mais il était au moins de bonne taille.

Ils se serrèrent le plus possible sous le parapluie et allèrent ouvrir les grilles grinçantes. Une allée centrale pavée divisait les champs de croix qui s'étendaient sur l'herbe détrempée. Il doit bien y avoir la place pour plusieurs milliers de tombes, pensa Don en se dirigeant vers la plus proche.

Un fin maillage de moisissure recouvrait la surface blanche de la croix en béton, mais l'écriteau plastifié où figurait le nom était encore propre. Sous le patronyme français étaient inscrits des mots que Don allait retrouver tout au long de sa quête parmi les tombes numérotées :

Mort pour la France

Après avoir marché courbés entre les tombes, en cherchant au hasard, sans résultat, le numéro 1913, ils finirent par trouver une carte du cimetière. Elle trônait au-dessus d'un banc de pierre, tel un retable.

Don mit la main sur un petit briquet en plastique qu'il avait dans son sac, l'alluma et le leva vers le panneau.

Nécropole nationale française Saint-Charles-de-Potyze

Sous le texte écrit en noir, le plan du cimetière se divisait en quatre rectangles rouges, remplis de

chiffres miniatures.

Don commença ses recherches par le bas, à l'aide de la flamme, et remonta la première colonne représentant une centaine de tombes, puis ainsi de suite tout au long des quatre rectangles. Vers la fin, le briquet chauffa tant qu'il n'arrivait plus à le tenir et il fut contraint de l'éteindre.

— Pas de tombe de Malraux ici, glissa-t-il à Eva dans l'obscurité.

— Tu as dû la manquer. Essaie encore.

Don soupira. Puis il pointa du doigt les quatre rectangles dont les contours rouges devenaient difficilement visibles :

— De ce côté se trouvent toutes les tombes numérotées jusqu'à 1800. Et là-bas...

Il bougea son doigt :

— Ici commence une nouvelle série qui part du numéro 2101, et va jusqu'au 3567. Pas de numéro 1913. Il doit y avoir une erreur dans les données du Lakenhalle.

Eva lui prit des mains le briquet. Il avait eu le temps de se refroidir et elle ralluma la flamme afin d'entamer l'exploration systématique de la carte plastifiée. Juste au-dessous du crêpe noir qui marquait l'extrémité la plus éloignée du cimetière, elle découvrit un rectangle bleuâtre :

— Le mausolée de Gravenstafel, lut-elle en laissant la lueur de la flamme glisser sur le texte.

Puis elle éteignit le briquet, et ils restèrent debout en silence sous la pluie.

Don jeta un dernier regard vers le taxi au moment où Eva le prit par la main. Il la suivit ensuite le long d'une allée pavée, toujours plus profond dans l'obscurité.

Ils passèrent devant le drapeau tricolore français attaché à plat juste au-dessus du sol, en plein milieu du cimetière. La courbe du tissu servait de réceptacle à une poche d'eau sale. Semblant pressée, Eva se moquait d'éviter les flaques.

Presque au bout du cimetière, un modeste obélisque marquait la présence d'une fosse commune. Une rangée de saules se dressait à l'arrière-plan, formant un mur, branches ployées jusqu'au sol. Juste à côté des arbres, une petite allée de gravier partait sur la gauche. Il lui arrivait sans doute d'être minutieusement ratissée, mais là, elle ressemblait à une petite voie boueuse.

En suivant ce chemin qui longeait l'extrémité du cimetière, Don remarqua que les tombes ne portaient plus de noms français. On se trouvait maintenant face aux dépouilles de Marocains, d'Algériens et de Tunisiens.

Leurs pierres tombales verticales se terminaient en pointe, comme un bulbe, et étaient ornées de caractères arabes gravés dessus. Mais pour les dates de décès, les tombes des musulmans ne présentaient aucune différence avec celles des Français.

Le chemin argileux menait à un petit bosquet d'arbres. Un bâtiment en forme de temple apparut entre les branches. Autrefois, la façade avait dû arborer du marbre romain, mais depuis, les piliers de béton s'étaient disjoints. Avec l'inclinaison, l'eau de pluie jaillissait du toit pour former une petite mare au pied du large escalier.

Eva entraîna Don dans son sillage pour couper à travers les saules et éviter de patauger sur le bout du chemin qui menait au mausolée. Le bâtiment ne possédait pas de porte, juste un portail surmonté d'une inscription :

Les crimes de guerre – La grâce divine

— Après vous, s'exclama Eva.

Don risqua quelques pas hésitants et franchit les piliers à travers l'ouverture béante du portail. Il faisait si sombre à l'intérieur qu'il ne parvenait pas à distinguer l'extrémité de la salle en béton. Il ne percevait que l'écho lancinant de sa propre respiration. Les bruits de pas d'Eva vinrent s'y ajouter, mêlés à ceux de leurs souffles.

— Il doit bien y avoir une lumière, s'entendit chuchoter Don.

Ses mains tâtonnèrent le long du mur pour atteindre une lueur rouge vacillante, et quelque chose crépita au plafond. Une clarté bleu clair se mit alors à luire dans des globes de verre givré.

— Et qu'est-ce qu'on a ici ? interrogea Don pour avoir quelque chose à dire.

Le sol du mausolée était recouvert d'un carrelage parsemé de taches, et le long des murs, une succession de dalles carrées en béton correspondait à autant de stèles funéraires dont l'ensemble formait un losange. Le nom des morts et la date du décès figuraient gravés dans le béton, sous une couche de moisi verdâtre.

Il régnait une odeur nauséabonde de toilettes publiques, et il y avait un trou dans le sol, en partie obstrué par quelques planches grossièrement rabotées. Elles étaient clouées ensemble pour former un couvercle, mais la structure paraissait provisoire.

En s'approchant, Don comprit que la puanteur venait du fond de ce trou. Il lui parvint le bruit d'un clapotement, semblable à celui d'un siphon ayant perdu son étanchéité.

Il s'éloigna de la sordide trappe, entamant la lecture des chiffres gravés sur les murs. Le premier numéro de stèle se situait dans le coin gauche de la salle :

— 1801 —

MOUTARD JEAN-LOUIS

MORT POUR LA FRANCE le 22-4-1915

Tué à l'ennemi

Il suivit le losange de la pièce jusqu'à atteindre la stèle funéraire numérotée 1850. La série de chiffres se termina avec la dalle 1900, treize numéros trop tôt. Don regarda en direction de ce couvercle en bois disjoint au beau milieu du dallage.

— Il doit exister un autre niveau, chuchota-t-il.

Au son de la pluie crépitant sur le toit du mausolée, ils saisirent chacun un côté du sommaire assemblage de planches. Il leur fallut empoigner fermement le couvercle pour parvenir à le soulever, et quand enfin il atteignit la verticale, Don se retrouva seul à en supporter tout le poids.

Eva venait de lâcher prise pour se couvrir la bouche d'une main, en raison de la puanteur viciée qui avait déferlé sur eux. Dans l'ouverture rectangulaire, un escalier apparut, qui descendait vers un lieu d'une noirceur de jais et dont l'éclairage était hors service.

Don repoussa la trappe en bois qui alla heurter le sol avec fracas. Il lança un regard rempli d'espoir à Eva, mais celle-ci se contenta de secouer la tête. Elle lui fit signe que c'était à lui d'y aller.

Il inspira une profonde goulée d'air et alluma de nouveau son briquet. Il tourna la petite molette en plastique sur le maximum et engagea ses Doc Martens sur la première marche.

L'escalier descendait le long du mur droit et froid. Don posa son regard sur Eva, qui gardait sa main contre sa bouche. Il écouta le bruit de la pluie battante. Il estima alors être parvenu trop loin pour faire demi-tour et il continua lentement à descendre.

Une fois ses yeux habitués à l'éclairage ambiant, Don comprit d'où venait cette puanteur abominable. Un tuyau d'égout avait dû éclater quelque part dans le coin et provoquer une fuite. Les dernières marches étaient recouvertes d'un flot brun de saletés qui recouvrait tout le sol. L'inondation était si massive que le liquide venait clapoter au-dessus de la base des stèles funéraires. Il espérait que les joints en ciment qui scellaient les couvercles des sarcophages étaient encore étanches.

— Pas besoin de m'accompagner ! cria Don en direction d'Eva.

Il prit quelques goulées d'air supplémentaires avant de descendre les dernières marches encore à sec. Puis il laissa son briquet s'éteindre afin qu'il refroidisse. De là-haut lui parvenait le bruit étouffé de la tempête de pluie.

Il ralluma la flamme et se pencha vers la gauche, afin de pouvoir examiner la rangée de stèles la plus proche.

— 1907... 1908, 1909.

Le briquet lui brûla les doigts et Don poussa un juron en agitant la main devant lui.

En dépit de l'intense obscurité, il tenta de visualiser la disposition des sépultures. L'ordre des numéros allait de la gauche vers la droite. La stèle 1909 était la dernière qu'il avait pu localiser. Il lui fallait juste s'étirer quatre numéros plus loin pour atteindre la tombe 1913. Elle se trouvait probablement à la limite de ce qu'il pouvait rejoindre sans avoir besoin de patauger dans les eaux fangeuses.

D'une main, il empoigna le rebord supérieur de l'ouverture, au-dessus de sa tête. S'y agrippant, il se pencha vers l'avant, aussi loin que son dos raidi le lui permit.

Il tendit sa main libre jusqu'au mur de stèles et alluma la flamme :

— 1912 —

BELLEMÈRE GEORGES

MORT POUR LA FRANCE le 23-4-1915

Blessures de guerre

Don laissa le briquet s'éteindre et se redressa. Il fit juste une courte pause. Fermant les yeux, il écouta le silence de l'obscurité.

Il les rouvrit pour une ultime tentative, un dernier effort.

Il s'étira aussi loin que son bras pouvait le mener. Un bruit strident du briquet et la flamme s'alluma. Elle dansa devant ses yeux :

— 1913 —

MALRAUX CAMILLE

MORT POUR LA FRANCE le 22-4-1915

Tué à l'ennemi

Les capsules de verre

Elena savait bien qu'elle n'était pas la seule enfant que la Fondation avait élevée. Au fil des ans, Vater avait ramené plusieurs gamins à Wewelsburg, mais ses pouvoirs à elle s'étaient avérés d'une qualité exceptionnelle.

Les autres bambins travaillaient en petits groupes de douze – pour une certaine raison la combinaison la plus favorable. Les membres de la Fondation essayaient sur eux toutes sortes de méthodes pour développer leurs capacités respectives. Mais l'esprit de ces enfants restant désespérément émoussé, elle demeura la principale et unique découverte de Vater durant toutes ces années.

Avec son statut d'élue et l'adoption qui l'accompagna, Vater lui consacra une attention particulière. Avant même qu'Elena puisse comprendre de quoi il s'agissait, Vater lui montra les plus anciennes esquisses issues des profondeurs de la source. Des documents qui comportaient des descriptions purement techniques de ce qu'on avait découvert dans les débuts, avec ici et là l'évocation de visions. Des dessins isolés et vite exécutés dans la marge, qui semblaient être l'œuvre d'une main différente.

Mais parmi les chercheurs initialement concernés, peu d'entre eux disposaient des aptitudes psychiques nécessaires pour capter ces éléments en provenance du domaine astral dissimulés sous terre. Et ceux dont les notes tenaient compte du sujet le rejetaient en tant que phénomène dénué de la moindre assise rationnelle.

Tout changea lorsqu'on prit conscience que l'une de ces esquisses irrationnelles comportait la structure d'une molécule capable de s'autodupliquer, et dont personne n'avait jamais entendu parler. On aurait pu qualifier cela de hasard si le phénomène ne s'était pas bientôt reproduit, avec des croquis de matériaux de construction aux qualités toujours plus hors normes.

Les visions semblaient vouloir apparaître sans ordre préétabli, et la Fondation se donna bientôt pour mission de les interpréter. En vérité, même après que le contact avec la source eut cessé, la somme des notes sur le sujet restant à traiter représentait plusieurs décennies de labeur.

C'est seulement après avoir épuisé toutes les interprétations possibles sur chacune des visions connues, qu'on tenta de générer par simulation les bases de nouvelles découvertes. Il existait encore des échantillons d'une poudre étincelante, conservés à l'intérieur de capsules de verre scellées de plomb. Cette remarquable poussière renfermait des parcelles de l'énergie immatérielle régissant ce

monde souterrain. Une lueur persistante, que seule une personne en possession d'un mental et d'une âme suffisamment sensibles pouvait appréhender.

Elena portait ce don au fond d'elle, et elle les avait aidés à parvenir plus loin qu'ils n'avaient jamais osé l'envisager. Oublieuse de sa propre histoire, et se comportant en enfant obéissante, elle avait reçu une récompense pour toutes les représentations qu'elle avait su coucher sur le papier durant les premières années.

Par la suite, au moment où son corps avait commencé à se muer en celui d'une femme, les grains de poussière contenus dans les capsules cessèrent de lui parler. Ils ne furent plus que des particules de cendre grisâtres, inanimées et muettes.

Lorsque Vater releva qu'elle échouait de plus en plus souvent, elle se défendit en expliquant que la matière dans les capsules en verre s'était vidée de son pouvoir. Mais quand d'autres enfants aboutirent à de nouvelles découvertes, elle se retrouva démasquée et fut contrainte d'admettre que son propre pouvoir mental s'était tari.

Le fait que Vater consente néanmoins à la garder sous son toit lui fut présenté comme une remarquable faveur. Il considérait qu'elle avait fait son temps dans son domaine, et elle tenta de justifier son existence en se trouvant un nouveau rôle.

Grâce aux hommes de la sécurité interne, Elena apprit à se servir de son corps comme d'une arme. Une nouvelle fois, elle fit preuve de dispositions exceptionnelles. Ils lui enseignèrent la technique pour maîtriser des machines si puissantes qu'elle ne se serait jamais crue capable de les soumettre. Ils l'exercèrent au corps à corps, et manièrent la moquerie à son égard jusqu'à ce qu'elle apprenne à contrôler ses réactions et garde un visage impassible.

Dans un accès inattendu de sentimentalité, Vater lui avait confié la mission de ramener à la maison ce qu'Erik Hall avait découvert. Il aurait pu envoyer quelqu'un d'autre, ce qui, après coup, aurait été une bien meilleure idée.

Elle avait réussi – et échoué. Voilà le message qu'on lui répétait ces derniers jours. Désormais, sa tâche impliquait de remédier à tout ce qui s'était déroulé de travers.

Et maintenant que la croix se trouvait dans la chambre forte de la banque, les chuchotements qu'elle avait l'impression d'entendre dans sa tête s'étaient de nouveau tus. Ils avaient disparu, emportant avec eux tout souvenir d'une autre existence, et ne laissant à l'intérieur d'Elena qu'obscurité et vide.

Les suprêmes adieux

Une fois remonté au sommet de l'escalier, Don fut contraint de se pencher en avant, d'appuyer ses mains sur les genoux, et de respirer profondément pour extraire de ses poumons cette puanteur d'égout. Et pendant qu'il haletait dans la clarté bleutée de la lumière, courbé au-dessus du dallage souillé, ses pensées voltigeaient dans sa tête, se demandant ce qu'il espérait vraiment découvrir.

Une image gravée de la croix et de l'étoile de Strindberg ?

Un indice ? Que comptait-il trouver ? Une esquisse montrant les sphères que le bec Bunsen faisait apparaître, déposée entre la pierre du sarcophage et le mur en béton ?

— *S'iz nur vi redn tsu der vant*, c'est comme si je parlais à un mur, soupira Don pour lui-même, remettant en place la trappe en bois afin d'atténuer l'écœurante puanteur. Puis il se traîna jusqu'au mur du mausolée pour s'y adosser et s'accroupir, les bras entourant ses jambes frêles. Il resta figé dans cette position jusqu'à ce qu'un sac à bandoulière s'agite soudain devant son visage.

— Peut-être as-tu besoin de cela, suggéra Eva.

Don lui retira l'objet des mains et se mit à fouiller fiévreusement à l'intérieur, finissant par y découvrir un anxiolytique bulgare qu'il ne se rappelait même pas avoir emporté avec lui en quittant son bureau de Lund.

Lorsque plusieurs comprimés de couleur atterrirent sur sa langue, sa bouche s'emplit d'un goût amer d'hydrate de chloral. Il les avala avant de vite inhaler une dose de trichloréthylène. Il lui fallait tout faire pour accélérer l'arrivée de l'apaisement chimique.

Suite à l'inhalation, ses yeux se révoltèrent quelques secondes. Ceci sembla provoquer la nervosité d'Eva, qui lui secoua le bras.

— Alors, qu'y avait-il en bas ? interrogea-t-elle, quand il parvint de nouveau à focaliser son regard sur elle.

— Rien, répondit Don.

— Malraux n'est pas enterré ici ?

Don fit craquer sa nuque et jeta un regard vers les globes de verre au plafond.

— Je me disais bien qu'il ne pouvait pas être question d'un homme, marmonna Eva. Alors, il ne reste plus qu'à...

— Si, Camille Malraux se trouve bien ici, interrompit Don. *Gants geshtorben*, complètement mort, à condition que sa tombe ne soit pas vide.

Eva s'accroupit devant lui. Après un silence, elle se lança :

— Et il n’y avait rien d’autre ?
— Descends et va voir par toi-même, si tu es tellement intéressée.
— La date correspond ? L’orthographe du nom également ?
— Il y a juste écrit « Tué à l’ennemi ».
Il la dévisagea et sourit faiblement.
— Point mort, pour ainsi dire.

L’avocate demeura immobile quelques instants sans rien dire. Puis elle se dirigea vers l’entrée donnant sur le cimetière, avec cette pluie qui ne cessait de tomber. Elle appuya une main contre un pilier criblé de moisissure, tandis que l’autre remettait en place une mèche de cheveux.

Don gardait les yeux clos et écoutait le crépitement des gouttes de pluie.

— Camille Malraux, entendit-il en provenance d’Eva. Camille Malraux, tué à l’ennemi. Une carte postale écrite pour un homme aimé qui mourut à la guerre.

Il perçut le bruit des talons d’Eva, et lorsqu’il rouvrit les yeux, il la vit tournée vers lui :

— Qu’est-ce que tout cela signifie ?

Il examina le vert terne du trench-coat d’Eva, ses bras maigres croisés devant elle, son sac à main pendant à son épaule, et sa mine renfrognée.

— Que nous avons un taxi qui nous attend, rétorqua Don.

Il enfila sa bandoulière et rassembla ses forces pour se relever. Eva resta immobile au même endroit, comme une ombre se découpant sur la pluie.

— Eberlein brûlait d’apprendre ce que tu avais trouvé chez Erik Hall...

Don soupira en s’appuyant de nouveau contre le mur.

— Il pensait sans doute à autre chose. Le plongeur en savait peut-être plus que ce qu’il m’a raconté. C’est bien un coup du hasard si j’ai trouvé cette carte postale, et ça ne veut pas dire qu’elle signifie quoi que ce soit. Erik Hall l’a peut-être écrite lui-même. Il brûlait peut-être d’un intérêt particulier pour la Première Guerre mondiale.

— Il n’empêche qu’il a existé un Camille Malraux, répliqua Eva, qui se trouve dans la tombe 1913 du cimetière militaire de Saint-Charles-de-Potyze, à l’extérieur d’Ypres. Et la date correspond, mort le 22 avril au cours d’une attaque au gaz près de Gravenstafel.

Elle quitta le portail du mausolée, revint à lui et tendit la main.

— Laisse-moi regarder encore une fois.

Don sortit la carte postale de sa poche. La pluie l’avait presque détruite. Les bords étaient ramollis et commençaient à se détacher. Mais il la retourna et constata que l’encre n’avait pas coulé. Il la lui donna et elle en murmura chaque ligne une nouvelle fois :

*la bouche de mon amour Camille Malraux
le 22 avril
l’homme vindicatif
l’immensité de son désir
les suprêmes adieux
1913*

En raison du froid, elle avait le bout du nez rouge. Mais elle gardait des lèvres fines, des ridules au front, et des yeux transparents qui se déplaçaient de gauche à droite.

Eva retourna la carte pour observer à nouveau la photographie de la cathédrale.

— Est-ce qu'il pourrait y avoir une sorte de jeu de mots ? se demanda-t-elle à haute voix. Un code ?

— Il peut aussi s'agir d'une vieille carte postale sans importance, que l'homme de la mine avait juste l'intention de conserver pour ses vieux jours, sans rapport avec le fait qu'il se soit donné la mort à l'aide d'un poinçon.

Elle ne rit pas.

— *La bouche de mon amour Camille Malraux*, reprit Eva.

Elle riva son regard sur Don et donna l'impression d'attendre une aide de sa part. Il finit par prendre une profonde inspiration et se lança :

— Peut-être sont-ils assis ensemble dans un café de la Grand-Place. La Première Guerre mondiale fait rage, mais il existe encore un espoir. L'homme de la mine a en sa possession une vieille carte postale représentant la cathédrale telle qu'elle était avant le début des hostilités. Pour eux, elle possède une signification particulière. Il se peut qu'ils en viennent à se promettre quelque chose. L'homme prie Camille de presser ses lèvres maquillées sur l'envers de la carte postale et la remet dans sa poche pour la sauvegarder. Bien plus tard, il écrit ces phrases en souvenir de leur amour. C'est plausible ?

— Oui, qui sait ? répondit Eva.

Elle sembla satisfaite qu'il se soit efforcé de réfléchir à cela, et elle vint s'asseoir à ses côtés.

— Et donc, la suite ? demanda-t-elle.

— Il choisit la date du jour où Camille est mort – le 22 avril 1915 – durant l'attaque au gaz sur la crête de Gravenstafel. Le chiffre 1913 correspond au numéro de la tombe de Malraux. Ensuite, il écrit ces mots « les suprêmes adieux » pour dire qu'il prend définitivement congé d'une personne qu'il a aimée.

— En fait, nous ne savons pas s'ils se sont véritablement aimés d'un point de vue charnel, commenta Eva. Il est possible qu'ils n'aient été que des amis chers.

Don la regarda avec étonnement.

— Mais quelle importance ?

— Vraiment aucune, je voulais juste... Continue.

— Il reste donc deux phrases. « L'homme vindicatif » et « l'immensité de son désir ».

— Oui ?

— Cette histoire de désir immense signifie sans doute qu'il existait bien une forme d'attraction physique, précisa Don. Quant au mot « vindicatif », il est peut-être dirigé contre les Allemands. En même temps, je crois qu'on peut qualifier ces explications de *meshugas*, choses insignifiantes. Il peut tout juste s'agir de l'évocation d'un poème qu'ils appréciaient tous les deux.

— Baudelaire ?

Don acquiesça de la tête.

— Oui, c'est une œuvre de Baudelaire, précisément, comme l'a dit la fille des archives municipales. J'ai trouvé le poème correspondant au musée de la guerre, avant de découvrir la note mentionnant le numéro de la tombe de Malraux.

— Et ?

— Je ne sais pas. Les trois vers figurent dans un même poème de cet ouvrage intitulé *Les Fleurs du mal*. Pour ce livre, Baudelaire fut poursuivi et condamné. Certaines poésies de ce recueil, considérées comme extrêmement perverses, restèrent interdites en France jusqu'aux années cinquante.

— Les temps changent, commenta Eva.

Don ferma les yeux et tenta de réactiver les souvenirs du musée.

— Je n'avais pas beaucoup de temps, mais je pensais qu'il devait exister quelque chose reliant l'homme de la mine à Baudelaire.

— Oui ?

— D'après ce que j'ai pu lire, ils partageaient une même fascination morbide pour l'enfer. L'homme a effectivement inscrit sur les murs de la mine les mots Niflheim et Naströnd, « la Rive des cadavres ». Quant à Baudelaire, il rend hommage au diable dans le poème en préface du recueil.

Il revit devant lui les phrases de Baudelaire, avec écrit tout en haut : « Au lecteur ». Il fit une tentative, dans son français médiocre :

« C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent !
Aux objets répugnants nous trouvons des appas ;
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent. »

— C'est le diable qui..., commença-t-il à traduire en suédois.

— C'est le diable qui contrôle nos mouvements, chuchota Eva. Dans tout ce qui est repoussant nous trouvons du plaisir. Chaque jour nous descendons plus profond vers l'enfer. Et nous nous déplaçons entre ombres et puanteurs sans la moindre crainte.

Il opina de la tête.

— Quelque chose dans le genre.

Une lumière vacilla au plafond avant qu'un globe de verre ne s'éteigne.

— De quelle poésie sont tirés les vers qui figurent sur la carte postale ? demanda Eva.

— Ils sont extraits d'un long éloge de la nécrophilie, une description détaillée du désir qu'éprouve un homme à faire l'amour au cadavre d'une femme.

— Quel en est le titre ?

— *Une Martyre, dessin d'un Maître inconnu*, comme l'indiquait précisément la fille. « Un cadavre sans tête épanche comme un fleuve », une histoire de personne décapitée dont le sang coule sur la taie de l'oreiller qui s'en imprègne tel un pré assoiffé, et ainsi de suite.

Il rechercha sa respiration :

— Je ressors la carte ?

— Pas encore.

À l'extérieur du mausolée, une rafale de vent déchira le rideau de saules. D'autres lampes semblaient en bout de course, cliquetant et craquant au-dessus d'eux.

— Une martyre, murmura Eva. Peut-être pensait-il à Malraux.

— Un martyr au service de son pays, abonda Don, en effet. Ou peut-être se vise-t-il lui-même, lui, l'homme de la mine, martyrisé par la souffrance et le chagrin d'avoir perdu son sous-lieutenant français. Au point qu'il en est venu à se suicider.

Eva s'était recroquevillée au sol, la tête dans les mains. Don pensa lui demander si quelque chose n'allait pas, mais elle se contentait de réfléchir puisqu'elle dit bientôt :

— Quels sont les mots exacts du poème ?

— En suédois ?

Elle haussa les épaules.

— Il l'a choisi pour sa description de l'abus de pouvoir.

Don ferma les yeux et plongea dans sa mémoire :

« L'homme vindicatif que tu n'as pu, vivante,
Malgré tant d'amour, assouvir,
Combla-t-il sur ta chair inerte et complaisante
L'immensité de son désir ?

Réponds, cadavre impur ! Et par tes tresses roides
Te soulevant d'un bras fiévreux,
Dis-moi, tête effrayante, a-t-il sur tes dents froides
Collé les suprêmes adieux ? »

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il constata que l'avocate fixait sur lui un regard interrogateur :

— Tu as bien dit : « Dis-moi, tête effrayante, a-t-il sur tes dents froides collé les suprêmes adieux » ?

— C'est ce que spécifiait la traduction.

— Les mots sonnent bizarrement.

— Peut-être faut-il être bizarre pour bien traduire Baudelaire, commenta Don.

Elle demeura plongée dans ses pensées tout en inspectant la carte postale à la lumière. Une fois encore, elle murmura les paroles.

— Les suprêmes adieux. Sur tes dents froides collé les suprêmes adieux. Et... quels sont les mots de la fin dans le texte original ?

— Le texte original ?

— Oui, quelle est la fin du poème en français ? précisa Eva.

— Tu as vraiment le courage de m'entendre ?

— Oui, si tu évites de rouler les r.

Yeux clos, Don remonta le fil de sa mémoire jusqu'à l'intendante et le bourdonnement des ordinateurs de la salle de documentation. Il lut ensuite à haute voix ce que sa mémoire photographique lui proposait :

« Dis-moi, tête effrayante, a-t-il sur tes dents froides
Collé les suprêmes adieux ? »

Il y eut un silence. Puis elle demanda :

— *Collé* les suprêmes adieux ?

Don acquiesça.

— Rien qui parle d'un baiser ?

Il secoua la tête.

— Textuellement, les deux derniers vers signifient qu'il *colle* son dernier baiser d'adieu sur ses dents froides, ou sa bouche froide. Qu'est-ce que l'homme de la mine a voulu coller sur la bouche de son amant ?

Don l'interrogea du regard tandis qu'elle se relevait.

— Serait-il possible que...

— Tu ne crois quand même pas...

— ... que la trace de lèvres sur la carte postale date d'*après* la mort de Malraux, alors qu'il se trouve déjà dans sa tombe. L'homme de la mine a peut-être ouvert et refermé la pierre tombale ? Et dans ce cas, qu'a-t-il voulu cacher dans la sépulture de son bien-aimé ?

Don se gratta la tête.

— Je pense que tu devrais retourner au taxi pour lui demander s'il a quelques outils, affirma Eva.

*

Le temps que Don parvienne à retrouver son chemin jusqu'aux grilles de l'entrée, ses chaussures étaient couvertes de boue.

Le taxi stationnait tous feux éteints. Un peu soulagé, Don pensa que le chauffeur s'était endormi. Mais les phares s'allumèrent et la soudaine lumière l'aveugla. Il mit sa main en visière et s'avança à tâtons jusqu'à venir frapper à la vitre côté conducteur.

Le carreau s'abaissa :

— Et votre amie ?

— Elle est restée là-bas, répondit Don.

Il parlait fort pour que le son de sa voix couvre le bruit de la pluie.

— Vous savez l'heure qu'il est ? Ça fait presque une heure que je vous attends.

— Oui, nous...

— Vous avez vu les morts ?

— Ils sont à leur place.

Le chauffeur bougea les lèvres, mais ses paroles se noyèrent dans le vacarme de la pluie torrentielle. Don s'efforça de parler aussi fort que possible :

— Le fait est que... nous aurions besoin d'emprunter quelques outils.

Pendant un instant, il douta que ses mots aient été entendus, jusqu'à ce qu'apparaisse ce même sourire édenté :

— Vous pouvez me les louer, proposa le chauffeur en portant sur Don un regard chargé d'alcool. Pour trois cents euros, vous prenez dans le coffre tout ce dont vous avez besoin.

Don se demanda s'il ne pouvait pas inventer une excuse auprès d'Eva, mais il sortit la liasse de billets fournie par Hex et commença à compter, abrité par son parapluie.

— Deux cent cinquante euros, suggéra-t-il.

— Trois cents pour tout ce qui vous permettra d'aller creuser dans ce cimetière. Et trois cents de plus si vous voulez que je vous attende ici.

Sa langue violette glissa sur sa rangée de dents.

Don s'écarta un peu, jura pour lui-même, et recompta la somme en sa possession.

— Trois cents pour le tout, annonça-t-il à son retour en baissant les yeux sur la vitre ouverte du taxi.

Le chauffeur lui prit des mains le paquet de billets et se pencha pour déclencher l'ouverture automatique du coffre. Quand Don se tourna pour aller voir, il entendit un dernier braillement. Il jeta un coup d'œil et vit une main qui agitait une carte de visite à la vitre. Manifestement, il était devenu un bon client. Il la prit, et le chauffeur releva aussitôt la vitre, sans doute pour conserver la chaleur sèche de l'habitacle.

Sous la roue de secours, Don découvrit une série de robustes tournevis enroulés ensemble, qu'il fourra à sa ceinture. Après avoir fouiné quelques instants, il mit également la main sur une lampe torche gainée de caoutchouc noir, dont les piles étaient pratiquement à plat.

Sur le chemin du retour à travers le cimetière, elle s'éteignit à plusieurs reprises, et lorsqu'elle fonctionnait, sa lumière orangée n'éclairait pas à plus de quelques mètres.

En atteignant le portail du mausolée, il s'aperçut qu'Eva était parvenue d'elle-même à soulever la trappe en bois donnant sur le niveau inférieur. On voyait l'escalier, et l'odeur d'en bas était toujours présente.

— *A groyse shande*, une grande honte, grommela Don en arrivant à elle et en sortant les outils.

Il choisit un long tournevis doté d'un manche en bois et dirigea le faisceau de la lampe torche vers la marche du haut.

— On ne doit pas déranger les morts.

— Je peux y aller moi-même, répliqua Eva.

Don sentit la tension à l'intérieur de sa cage thoracique, et il mit une dernière fois la main dans son sac pour en retirer deux comprimés de Tramadol. Voyant Eva descendre les marches, il comprit qu'il n'avait pas le choix.

La lampe torche était vraiment défectueuse. Elle s'éteignait toutes les quelques secondes, et il fallait la secouer pour la faire repartir. Dans le cône de lumière rouge orangé, il distingua Eva qui plissait les yeux vers lui. Elle se tenait sur la dernière marche encore à sec.

— Et où se trouve la stèle de Malraux ? demanda-t-elle.

Don laissa le faisceau de la lampe glisser quelques mètres le long du mur, au-dessus des eaux brunes.

— Tué à l'ennemi, chuchota Eva.

Il lui tendit le long tournevis.

— Je t'en prie.

Mais c'était un geste inutile. Il savait qu'il allait devoir descendre lui-même dans les eaux sales du cloaque. Il fit un premier pas prudent, et la pointe de sa Doc Martens passa sous la surface. Il sentit alors le froid glacial s'insinuer à l'arrière du laçage.

— *Di ale toyte mentshen*, toutes ces personnes mortes, se dit Don tandis que son regard longeait les pierres tombales.

Il appuya son pied au sol et pataugea dans l'eau jusqu'au genou.

— Apparemment, ce n'est pas si profond, commenta Eva.

Don s'entendit grogner une sorte de réponse, avant de vite rejoindre le bas des escaliers. La fange lui arrivait à hauteur de la taille et il s'efforçait du mieux possible de ne pas respirer par le nez. En même temps, il lui fallait respirer profondément pour maintenir son corps en fonction.

Il repartit en barbotant vers le haut de l'escalier, et tendit la lampe de poche à Eva.

— Tu peux peut-être m'aider un peu en éclairant.

Un faisceau lumineux orangé frappa le plafond avant de descendre le long du mur et d'atterrir sur le chiffre 1913 accompagné du nom de Camille Malraux. Don se dirigea vers cette pierre tombale. Ses bras tremblaient de froid, et il tenait le tournevis à deux mains pour éviter de le faire tomber. On aurait cru que quelque chose sous l'eau s'enroulait autour de ses jambes et se collait à ses chevilles, comme une corde visqueuse qui tentait de l'empêcher d'avancer.

— Toujours aussi surprenant, Don Titelman.

Il ne sut dire si ces paroles venaient juste de sa tête ou si c'était vraiment Eva qui les avait prononcées. Le fait est qu'il se retrouva suffisamment avancé pour pouvoir prendre appui sur les pierres tombales longeant le mur. Il tourna le regard vers l'avocate, accroupie sur la partie sèche de l'escalier.

Don inspecta des doigts la pierre tombale de Malraux sur tout son contour, et localisa une petite fente qui paraissait prometteuse. Il y enfonça la partie biseautée du tournevis le plus profondément

possible, à peine quelques centimètres. Il se recula et pesa de tout son poids sur l'outil d'un mouvement destiné à faire rompre la dalle, avec le maximum de rapidité et de puissance.

Un morceau de béton se détacha et des éclaboussures vinrent lui asperger le visage.

— *A bisele nakes !* Quel bonheur ! jura Don.

Il ne put s'empêcher de se pencher vers l'avant, à cause de l'odeur putride qui venait de l'assaillir. Pris de nausée, il entendit une voix lui rappelant celle d'Eva. Il lui sembla qu'elle disait partir chercher quelque chose. Don eut juste le temps de se retourner pour la voir disparaître au sommet des escaliers.

La bouillie glacée emplissait ses chaussures, ses chaussettes, l'intérieur de son pantalon, jusqu'à atteindre sa peau.

— *Riboyne shel oylem...* Maître de l'univers...

Quand Eva fut de retour, elle montra à Don ce qu'elle tenait dans la main. C'était une pierre grise rugueuse, qu'elle tendit vers lui aussi loin que possible. Il pataugea jusqu'à elle et s'en empara.

— Tu es sûre de ne pas vouloir me suivre ?

L'avocate éclata de rire, tout en conservant bien sa main devant la bouche pour éviter d'inspirer plus que nécessaire.

Les jambes figées comme deux blocs de glace, Don repartit en titubant vers la pierre tombale de Malraux. Il ne lui restait plus beaucoup de temps avant d'être incapable de tenter quoi que ce soit.

Il glissa le tournevis dans la fente et frappa sur le bout à l'aide de la pierre. Le manche en bois de l'outil éclata dès le deuxième coup, et à force de taper la pierre sur le métal, sa main commença à s'engourdir.

À bout de forces, il espéra que le tournevis se trouvait assez enfoncé pour supporter le choc d'une forte poussée latérale. Il prit son élan, et se propulsa de tout son corps. Il vint parfaitement heurter la partie visible de l'outil, avant de poursuivre vers l'avant ; la pierre tombale pivota et céda soudainement.

Don reprit ses esprits et agrippa le bord de la pierre pour la déplacer.

Mais quand la partie principale finit par se libérer, elle était si lourde que Don lâcha prise. Elle atterrit sous l'eau dans un bruit sourd, juste devant ses pieds.

Don regarda Eva et constata qu'elle venait d'orienter le faisceau de la lampe torche vers l'intérieur de l'étroit sarcophage. La lumière atteignit une boule jaune pâle couverte de mèches de cheveux gris et noirs. Don eut besoin d'un instant pour comprendre qu'il contemplait le sommet d'un crâne humain.

— Et maintenant ? demanda-t-il à Eva.

— Tu ne peux pas essayer de le soulever ?

— *Gotteniu...* Mon Dieu...

— Prends-le juste aux épaules et tire.

Don serra les dents avant de regarder dans le tombeau. Malraux gisait étendu sur le dos, les pieds tournés vers l'intérieur.

Il guida lentement ses mains le long des parois en béton, évitant de toucher la mâchoire du cadavre ou les restes de ce qui avait été des oreilles. Il fouilla des doigts sans voir ce qu'il faisait, et saisit une chose osseuse dont il espérait qu'elle soit l'épaule du Français.

— Doucement maintenant, souffla Eva.

Il tira sur l'une des épaules sans résultat. La colonne vertébrale du cadavre semblait s'être accrochée au béton. Mais quand Don agrippa les deux épaules à la fois et qu'il souleva vers lui,

l'ossature se détacha des derniers restes de peau dans un bruit rappelant le zip d'une fermeture Éclair. Le squelette fut projeté hors du tombeau, et c'est par pur réflexe que Don réussit à attraper l'occiput de sa main droite, pour arrêter la chute des ossements.

Dans la lumière de la lampe torche, le visage du Français apparut curieusement bien conservé. Il subsistait des lambeaux de joues fins comme du parchemin, et les tendons jaunâtres rivés aux pommettes tenaient encore les mâchoires en place.

— Est-ce qu'il porte des traces de blessures ? chuchota Eva.

— Il est mort tué par le gaz, répliqua Don.

Il lui fit signe de continuer à éclairer le visage, et de sa main libre, il ouvrit prudemment la bouche de Camille Malraux. Et là, au fond d'une cavité buccale dont les chairs s'étaient décomposées depuis bien longtemps, une chose blanche brilla dans le faisceau de lumière.

Don tendit ses doigts à l'intérieur et ressortit l'objet en douceur. Apparemment métallique, il racla au passage contre les dents du mort. Don le tint haut en direction d'Eva.

Une forme blanc ivoire apparut sous une fine pellicule de poussière jaunâtre : l'étoile à cinq branches des photographies d'Eberlein, que l'Allemand avait appelée Seba. L'autre composante de l'instrument de navigation de Nils Strindberg.

— Donne-la-moi, souffla Eva.

Mais Don conserva l'étoile entre ses mains et la pria de diriger de nouveau le faisceau de la lampe vers l'ouverture du tombeau.

Il y avait autre chose... Il palpa la cage thoracique du cadavre, et sentit quelque objet encore retenu entre les phalanges du squelette. En plusieurs secousses, il l'extirpa de l'emprise du mort, ramenant sa main jusqu'à lui pour identifier ce dont il venait de s'emparer. Il s'agissait d'un morceau de papier plié. Don le leva afin qu'Eva puisse aussi le voir.

— Reviens ici maintenant ! lança-t-elle à haute voix. Tu risques de tout faire tomber à n'importe quel moment.

Don baissa les yeux vers l'étoile blanche et le bout de papier qu'il conservait dans sa main gauche. Il estima le poids du crâne qu'il soutenait dans l'autre. Il crut pouvoir lui tendre.

— Tiens ! siffla-t-il à Eva.

Don remarqua un peu tard qu'il s'était trop avancé vers les marches, et il sentit le haut du crâne lui glisser des mains.

Privée de soutien, la nuque de Malraux s'inclina lentement vers l'arrière et alla frapper le mur d'un son creux, juste au-dessous de l'ouverture du tombeau. Les orbites vides du Français regardaient vers Eva. Mais elle était trop occupée par le petit bout de papier pour s'en rendre compte.

— C'est une sorte de lettre, commenta-t-elle. C'est...

Sa phrase fut interrompue par un craquement semblable au bruit d'une chaîne qui se rompt. Don regarda vers l'ouverture du tombeau et s'aperçut que les vertèbres cervicales ne parvenaient plus à porter le poids du crâne. Elles se brisèrent l'une après l'autre, tel un chapelet, et quand Don tenta d'y aller, ses jambes refusèrent de lui obéir.

Un dernier tendon jaunâtre retint le crâne en place un instant de plus, puis la tête de Camille Malraux se détacha pour plonger au fond de la bouillie brune dans un lugubre plouf.

Pendant quelques courtes secondes, l'air présent à l'intérieur du crâne forma des bulles qui remontèrent en surface.

Le téléphone

Le murmure en provenance du service déjeuner sur la terrasse de l'hôtel Langemark s'insinuait dans la chambre du quatrième étage à travers l'entrebâillement de la fenêtre. La pièce empestait l'odeur du tombeau. Le pantalon et les chaussettes de Don encore couverts de boue gisaient sur le sol. Quant aux chaussures qu'il s'était fébrilement employé à rincer, elles séchaient dans la baignoire de la salle de bains.

Le déluge de la nuit dernière avait cessé depuis longtemps, et un faible rayon de soleil pointait à travers le fin tissu des rideaux. Pour autant, Eva et Don n'étaient pas encore réveillés. Immobiles, ils se tenaient allongés côte à côte sous une couverture en éponge.

La chambre n'avait pas été rénovée depuis les années soixante-dix. Les murs s'ornaient d'un papier peint miteux avec des taches de gras sur les motifs à fleurs couleur abricot, et un vieux réseau de tuyaux d'eau en cuivre courait tout le long. Près de la fenêtre donnant sur la Grand-Place, un téléviseur bas de gamme trônait sur une étagère. Le mot manuscrit scotché au-dessus du haut-parleur indiquait que la télécommande avait disparu.

Soudain, la couverture s'agita, Eva roula sur le côté et chercha à s'asseoir malgré la raideur de ses articulations. Le rayon de lumière lui éclaira le visage. Elle cligna des yeux et se frotta les cheveux pour essayer de se remémorer où elle se trouvait.

Elle demeura un moment assise sur le bord du lit, à rassembler ses forces. Elle s'efforça de conserver une respiration silencieuse afin de ne pas réveiller Don. Finalement, Eva parvint à se redresser et disparut pieds nus vers la salle de bains.

À ce moment, les souvenirs lui revinrent : la sensation éprouvée en tenant dans ses mains l'étoile couleur ivoire, et le petit bout de papier que Don avait réussi à soustraire en douceur à l'emprise du Français.

Avec tout ce temps passé dans l'eau, Titelman avait attrapé un bon coup de froid, et avait été agité de frissons de fièvre pendant toute la route du retour. Elle gardait le souvenir d'avoir attiré Don à elle, pour le tenir dans ses bras tel un enfant, et lui transmettre un peu de chaleur humaine. Après tout ce qu'il avait enduré, c'était bien le moins qu'elle pouvait faire, même si elle ne se sentait coupable de rien.

Une fois habillée, Eva se dirigea vers le dossier de la chaise auquel Don avait suspendu sa veste.

L'un et l'autre étaient tellement fatigués au retour à l'hôtel qu'ils n'avaient même pas songé à discuter du bref contenu de la lettre. Elle sortit donc le papier de la poche intérieure, le déplia avec prudence, et se mit à le relire :

« Mon bien-aimé Camille !

La promesse que je t'avais faite est tenue. Les portes du monde souterrain sont refermées.

J'aurais souhaité être d'un plus grand soutien.

En repartant d'ici, je me dirige vers mon propre Niflheim, là où le second objet sera enfermé à tout jamais.

Ton Olaf »

En glissant de nouveau le papier dans la poche de Titelman, Eva remarqua que ses mains tremblaient légèrement.

Elle enfila ses chaussures à talons italiennes, avant d'envelopper ses épaules de son trench-coat et de jeter un dernier coup d'œil vers la maigre créature allongée dans le lit double. Don était encore plongé dans ses rêves.

Une fois dans l'étroite entrée, elle abaissa la poignée de la porte et referma derrière elle, le plus silencieusement possible. La rampe gainée de laiton de l'escalier était mal scellée, et elle s'aïda du mur de l'autre côté pour conserver son équilibre jusqu'à la réception. Elle salua l'employée d'un signe de tête avant d'ouvrir la porte donnant sur la Grand-Place.

Devant le musée du palais Lakenhalle, plusieurs drapeaux rouges flottaient dans la lumière du soleil. Mais Eva souhaitait s'écarter de cette grande place ouverte, et elle se replia rue Boomgaardstraat. Tandis qu'elle avançait entre les vitrines et les voitures, elle explorait des yeux les ruelles pour y trouver un coin tranquille. Elle découvrit ainsi une enseigne aux lettres enjolivées qui indiquait l'entrée du *Cherry blossom tearoom*.

Les fenêtres du café étaient ornées de rideaux blancs en dentelle. En entrant, elle fit tinter la clochette au-dessus de la porte, et derrière le comptoir incurvé, une jeune femme se tourna vers elle. Eva lui commanda une tasse de chocolat viennois et une gaufre. Ensuite, elle alla s'asseoir à une table située au fond de l'établissement afin d'éviter les regards.

Eva laissa le goût noisette du chocolat envahir sa bouche, avant de sortir son téléphone portable de son sac à main. Elle constata avec surprise qu'un vague sentiment de honte la gagnait. Malgré cela, elle composa le préfixe international suivi du long numéro qu'elle gardait si bien en mémoire.

Le signal sonore se prolongea.

Au moment même où elle pensait abandonner, quelqu'un répondit.

Une personne en droit de savoir ce qui venait de se passer.

Antenne relais

Pendant de nombreuses années, le réseau de contacts tissé par Vater s'était étendu comme une toile d'araignée. Mais cette fois, quand il tira sur les fils, rien ne sembla fonctionner.

En dehors de la négligence dont avait fait preuve la police de ce petit État du nord, il se sentait particulièrement irrité par l'apathie des services de contre-espionnage allemands et par leur incapacité à collaborer. Mais il s'était toujours niché un parfum d'incompétence derrière tous ces sigles, qu'il s'agisse du BfV pour Bundesamt für Verfassungsschutz¹, LvF, BND, ou pourquoi pas, SS et Gestapo.

Depuis l'époque de la police impériale allemande, le seul service de ce type à qui il avait eu affaire, et qui avait fait preuve d'un réel professionnalisme, se nommait Ministerium für Staatssicherheit, autrement dit la Stasi, les services de police est-allemands du Renseignement intérieur. Mais ils avaient malheureusement cessé d'exister depuis bien longtemps, et il avait d'ailleurs fallu de longues heures de travail pour faire disparaître de leurs archives tout ce qui concernait la Fondation.

Il considérait comme une énigme que les services secrets fédéraux – *Bundesnachrichtendienst* – aient pu passer à côté de ce bref appel téléphonique. Aujourd'hui, au bout d'un long processus législatif, ils disposaient des mêmes capacités d'écoute que leurs homologues français, mais ils semblaient incapables de s'en servir. Dans un monde global, peu importe où se trouvent les antennes, lui avait-on affirmé, mais il avait quand même dû négocier toute la matinée avec les bureaucrates de la Direction générale de la Sécurité extérieure pour qu'ils lui envoient les informations depuis Paris. Comme d'habitude, l'accueil avait été aussi arrogant que cavalier, malgré toute l'aide accordée par la Fondation à l'industrie française de défense au fil des années.

En tout cas, le document se trouvait désormais devant lui, une image satellite avec les coordonnées de l'endroit indiquées au feutre noir. Des toits de tuiles rouges, une cathédrale dessinant au sol une croix grise, à proximité d'une place ouverte portant le nom de Grote Markt. L'antenne relais qui avait acheminé le signal de ce téléphone portable était désignée par un mot ressemblant au premier coup d'œil à une succession aléatoire de lettres :

VOORUITGANGSSTRAAT

Il fallait impérativement se rendre sur place pour découvrir où la personne en possession de ce

téléphone s'était rendue par la suite. Mais à ce niveau, la Fondation bénéficiait au moins d'une latitude totale pour agir, sans avoir à collaborer avec quelques fonctionnaires lourdauds.

¹- Office fédéral pour la protection de la Constitution, qui correspond au Service fédéral du Renseignement intérieur allemand.

La visite

Eva se trouvait seule dans l'obscurité, allongée sur le lit de la chambre d'hôtel. Les cloches du palais Lakenhalle venaient juste de sonner minuit, et comme c'était dimanche, la Grand-Place était déserte et silencieuse depuis un moment.

Eva avait passé plusieurs heures dans le petit café, à se réchauffer à coup de chocolat belge. Elle s'était égarée dans les souvenirs de temps anciens, revoyant toutes les choses qu'elle s'était promises dans l'existence et qui n'avaient jamais voulu se réaliser.

Une fois débarrassée de son humeur mélancolique, elle avait regagné l'hôtel. La chambre était vide et Titelman avait disparu. La veste contenant la missive et l'étoile manquait également, et elle ne trouva aucun mot indiquant où il s'était rendu. Eva s'en informa auprès de la réception, mais ils ne purent lui fournir d'autre réponse que des haussements d'épaules.

Durant les premières heures, elle n'avait pas ressenti de nervosité particulière. Elle s'était contentée d'attendre, se disant que Titelman avait voulu se procurer des vêtements neufs en remplacement de ceux imprégnés de l'odeur de Saint-Charles-de-Potyze.

Mais le temps passant, elle s'était mise à s'interroger, jusqu'à ce que la nuit tombe sans plus de nouvelles. Néanmoins, elle s'était retenue de partir à sa recherche. Au contraire, elle avait décidé de se reposer en attendant que l'aube se lève.

Eva ouvrit les yeux et tenta de se libérer d'un fort sentiment de malaise. Insidieusement, il avait commencé à s'emparer d'elle dès la visite du lugubre musée de la guerre du palais Lakenhalle, et depuis, il ne l'avait plus vraiment lâchée.

Elle ne voulait plus voir défiler en elle les actualités filmées en noir et blanc avec tous ces corps mis en pièces. De même pour la vitrine contenant ces deux mannequins en cire ensanglantés et mutilés qui gisaient dans un nuage de gaz vert.

À quelques pas de là, il y avait ce compte rendu glacial sur l'essor incroyablement rapide des industries d'armement au cours de la Première Guerre mondiale. À titre d'exemple, on citait les obus chargés de phosphore blanc inflammable, et elle se souvenait des images aux couleurs criardes montrant la capacité du produit à ronger les chairs.

Elle leva son regard vers le plafond et essaya plutôt de songer à Titelman. Elle tenta de se le représenter en train de marcher dans les ruelles d'Ypres, avec son sac en bandoulière et sa démarche voûtée. L'avait-on laissé rentrer dans les coquettes boutiques avec l'épouvantable odeur de mort qui

l'accompagnait ?

Eva sentit poindre quelque chose qui ressemblait à un sourire, et elle pivota pour se coucher sur le côté.

Il lui était impossible de dormir sur le dos. Elle ressentait un point douloureux entre la deuxième et la troisième vertèbre lombaire, qui ne pourrait jamais plus guérir totalement. C'était l'endroit où la grosse aiguille s'était enfoncée, lorsque les médecins lui avaient injecté ce liquide violet dans la moelle épinière. Elle en portait encore la cicatrice, même si elle n'avait que quinze ans à la date des premières injections. On lui avait toujours dit que ce qui s'était passé n'avait eu pour but que son propre bien. Eva sentit son poing se serrer au-dessus de son diaphragme, là où depuis, tout était resté vide et inanimé.

Finalement, le sentiment apaisant de pouvoir pardonner commença à germer en elle. Elle entendait l'eau goutter dans la salle de bains, mais n'avait pas le courage de se lever. Elle somnolait de plus en plus profondément dans l'obscurité, le plic ploc des gouttes d'eau s'estompa, avant de faire place à un faible frapement.

Eva reprit ses esprits, et resta un moment allongée à écouter et tenter de comprendre de quoi il pouvait s'agir. Elle choisit de croire qu'elle avait mal entendu. Elle recala l'oreiller sous sa tête, marmonna quelque chose pour elle-même et replongea dans les limbes.

Mais le bruit se manifesta de nouveau, et cette fois par une série de coups secs sur la porte d'entrée.

— Oui ? lança Eva avant que son cerveau ne s'éclaircisse assez pour comprendre qu'elle aurait mieux fait de rester silencieuse.

On frappa encore.

Eva s'assit aussi prudemment que possible, en évitant d'allumer la lampe de chevet. Elle se demanda où elle avait posé ses chaussures et son trench-coat, puis les localisa là-bas, vers la chaise.

Elle posa ses pieds nus sur le sol.

Elle put ainsi se faufiler sans faire de bruit sur le lino et atteindre le vestibule. Chemin faisant, Eva se demanda combien de temps la porte pourrait résister si ceux qui avaient frappé tentaient de rentrer. Elle essaya en pure perte de se remémorer si la porte lui avait semblé épaisse ou fine. La seule chose dont elle se souvint, c'est que le verrou lui avait paru solide.

À travers le judas, un filet de lumière perçait l'obscurité de l'entrée.

Eva mit son œil droit contre l'ouverture ronde et regarda au-dehors.

L'effet déformant lui renvoya l'image de deux yeux verts maquillés de khôl cherchant eux aussi à voir. La personne qui se tenait de l'autre côté était une jeune femme, et elle savait qu'Eva avait osé s'approcher.

— Miss Strand ? dit la jeune femme d'une voix claire et d'un ton manifestement amical.

Eva était sur le point d'ouvrir quand elle distingua la silhouette de deux hommes dans le couloir : un costaud qui portait une veste militaire, et un autre au crâne pointu et aux cheveux rasés.

Mais c'était la femme qui semblait décider. Elle était vêtue d'une combinaison de motard si serrée qu'elle semblait être une seconde peau. Sous l'un des bras, elle tenait un casque intégral d'un noir brillant. Elle leva l'autre et frappa de nouveau, particulièrement fort.

— Miss Strand. Ouvrez la porte, s'il vous plaît.

Quel était cet accent ? Allemand ? Non, pas allemand... français ? Italien ?

Elle n'eut pas le temps d'y réfléchir davantage. À l'extérieur, la fine main se transforma en poing rageur, la jeune femme commençant à tambouriner violemment contre la porte.

— Miss Strand ! Vous détenez dans cette chambre quelque chose qui nous appartient.

Plus tard, en repensant à l'événement, Eva s'étonna de ne pas s'être éloignée du judas dès le premier coup de poing implacable. Mais quelque chose chez la jeune femme du couloir faisait qu'on ne pouvait la quitter des yeux : une énergie énorme, bouillonnant dans un corps trop petit pour la contenir.

La puissance des deux coups martelés ensuite se propagea sans doute dans tous les étages de l'hôtel. En entendant de nouveau crier son nom, Eva eut la brusque impression que la voix de la jeune femme se trouvait à l'intérieur de sa propre tête. Le son vibra avec une telle intensité que les mains d'Eva se tendirent par réflexe vers la porte.

Mais juste avant qu'elles atteignent la poignée, la jeune femme à l'extérieur propulsa son pied directement sur le judas. Eva comprit le danger au moment même où le cylindre de laiton fut éjecté.

Elle le reçut en pleine tête, s'effondra sur le lino en se tenant l'œil d'une main, et sentit quelque chose couler entre ses doigts. Clignant des yeux en direction de la porte, elle fut surprise de constater qu'elle y voyait encore. Mais elle avait une entaille profonde en plein sourcil et le sang coulait sur son visage.

Au-dessus d'Eva, par le trou correspondant à l'ancien emplacement du cylindre métallique, un œil vert noirci de khôl inspectait l'entrée. Une voix douce se fit alors entendre :

— Miss Strand ? Est-ce que tout va bien ?

Eva secoua la tête, étendue au sol. Puis elle commença à ramper jusqu'à la salle de bains. Une fois arrivée, elle tira une serviette afin d'arrêter le saignement, au moins temporairement.

Presque à l'aveugle, elle se dirigea vers le téléphone qui se trouvait sur la table de chevet. Elle porta le combiné à son oreille, et constata l'absence de tonalité. À cet instant, elle comprit comment ils l'avaient retrouvée. Elle maudit les antennes relais et toutes ces innovations techniques.

Une nouvelle ruade furieuse heurta la porte, mais pour une raison incompréhensible le verrou tint bon. La même voix claire féminine ordonna quelque chose, bientôt suivie par un bruit sourd. Puis un deuxième, et Eva réalisa que les hommes à l'extérieur tentaient d'ouvrir la porte en se jetant dessus. Les charnières commençaient à céder et il n'y en avait plus pour longtemps.

Cherchant à s'éloigner le plus possible de l'entrée, Eva gagna la fenêtre basculante située à l'autre bout de la pièce. Elle tira alors les rideaux et libéra le taquet supérieur de l'ouverture sur la Grand-Place. En reflet dans les petits carreaux de la fenêtre, elle voyait voler les éclats de bois, et comprit que la porte d'entrée était sur le point de rompre.

— Nous voulons juste récupérer ce qui nous appartient, chuchota la voix féminine toute proche.

Eva finit par dégager le loquet du bas et la fenêtre s'ouvrit en basculant vers l'intérieur. Elle sentit l'odeur des ordures ménagères et entendit le soufflement des ventilateurs sur la terrasse en bas sur la place. Elle songea à crier à l'aide dans la nuit, mais en jetant un œil vers l'entrée, elle en resta sans voix. Au milieu de la porte, elle distingua un trou de la taille d'une épaule, dans lequel apparut le visage d'une jeune femme.

— Miss Strand, lança la jeune femme.

Pieds nus, Eva était déjà en train d'escalader la fenêtre.

— Je vais sauter ! cria-t-elle.

Mais en voyant les pavés de la chaussée située quinze mètres plus bas, Eva se dit que le moment n'était peut-être pas venu.

Elle choisit plutôt de pivoter sur l'appui intérieur de la fenêtre et de sa main gauche, elle commença à tâtonner le long de la façade de l'hôtel. L'espace entre les briques lui permettait juste de glisser ses doigts dans les rainures. Pour ses pieds, elle pouvait les appuyer sur le rebord en tôle

dépassant du mur, qui conduisait à la fenêtre de la chambre voisine. Eva posa son pied gauche à l'extérieur, avant de sentir ses doigts prendre prise. La brise de cette nuit de septembre la caressa à travers son léger corsage.

Sa dernière image de la chambre fut le trou béant dans la porte d'entrée. Il n'était plus temps de s'attarder pour observer ce qui allait suivre.

Pieds et mains la maintenant en équilibre, Eva se mit prudemment à avancer, le corps aussi collé au mur que possible. Silhouette en forme de croix, un être humain se déplaçait entre les fenêtres de la façade de l'hôtel Langemark.

Lorsqu'elle parvint à tourner son visage pour voir où elle allait, sa joue droite frotta contre la brique. Eva s'aperçut que le rebord en tôle sur lequel elle se tenait en équilibre passait sous la fenêtre suivante pour rejoindre une gouttière dont elle pourrait peut-être se servir pour descendre. La distance à parcourir était à peu près équivalente à la hauteur de la chute sur les pavés. Ainsi agrippée à la façade, elle conclut qu'elle n'avait pas d'autre choix.

Ses poignets commençaient déjà à la faire souffrir, et ses mollets tremblaient à chaque petit pas supplémentaire. Eva songea qu'elle était incontestablement trop vieille pour ce genre d'exercice. Elle entendit le bruit d'un coup derrière elle, suivi d'un fracas au moment où la porte de la chambre se fendit. Elle ne se retourna pas pour autant, enchaînant des petits pas de fourmi qui finiraient bien par la mener à destination.

La voix claire et féminine prononça de nouveau quelques paroles, l'incitant à revenir en arrière. Mais il n'était plus question de rebrousser chemin. Eva venait tout juste de réussir à s'accrocher au jambage de la fenêtre voisine. Sa main en saisit le coin supérieur, assez grand pour lui permettre une bonne prise. Avec difficulté, elle parvint à poser son pied gauche sur la large margelle de fenêtre, puis le droit, avant de pouvoir faire une pause.

Un bruit de respiration incita Eva à regarder vers sa chambre. Elle vit que la jeune femme était également sortie par la fenêtre, il lui fallait vite continuer. Mais avant de reprendre sa fuite en direction de la gouttière, elle respira un grand coup et jeta par hasard un coup d'œil à travers la fenêtre. Un jeune homme au crâne pointu et rasé se tenait juste derrière la vitre. Elle le vit lui adresser un signe de la main, et dans un mouvement de recul, l'un de ses pieds fit un pas dans le vide.

Elle tenta de rectifier son erreur, mais trop tard. Alors qu'elle allait chuter, elle empoigna un thermomètre extérieur vissé sur l'appui de fenêtre. Seulement, la fixation ne pouvait pas même supporter le poids d'une femme frêle.

En vacillant, Eva eut le temps de voir la lumière des réverbères luire sur les pavés quinze mètres plus bas. Elle se sentit tomber.

Mais elle avait tout juste entamé sa chute quand on lui empoigna fermement le bras, pour la hisser en douceur jusqu'à la fenêtre.

Eva se retrouva de nouveau en équilibre sur la margelle. Elle tenta alors de se libérer de l'emprise par quelques secousses. C'est ainsi qu'elle s'aperçut de la petite taille de la main qui l'enserrait. Cette jeune femme qui la tenait si solidement semblait parfaitement à l'aise avec la situation. Vêtue de sa combinaison noire de motarde, elle se maintenait accrochée à la façade en briques avec un calme olympien.

— Où se trouve notre étoile ? interrogea la jeune femme.

Elle fit alors un petit bond en avant pour venir se poser près d'Eva, ses pieds comme équipés de ventouses. Elle s'inclina et chuchota :

— Et dites-moi, miss Strand, où est passé votre ami Don Titelman ?

Connexion

Quand le barman de ce morne bistrot de la rue Minneplein ne se contenta plus d'allusions subtiles pour lui signifier qu'il était temps de partir, Don remit à tâtons la main sur ses lunettes et se laissa glisser du tabouret de bar branlant. Ses articulations des genoux fléchirent immédiatement comme du caoutchouc, et il fut contraint de s'agripper au comptoir pour se maintenir debout.

Ce dernier verre de bière belge n'était absolument pas nécessaire, et depuis longtemps, il n'avait plus idée du nombre d'anxiolytiques et autres barbituriques qu'il avait avalés. Les montures métalliques de ses lunettes aux verres ébréchés et de travers sur son nez, il décrocha du siège sa veste de velours toute neuve. Quand le barman lui tourna le dos pour se mettre à compter la recette du soir, Don eut la présence d'esprit de vérifier que l'étoile se trouvait toujours dans la poche intérieure de sa veste.

Durant les heures passées dans ce bar, il avait tenté maladroitement d'examiner les inscriptions gravées dans le métal. Le barman lui avait prêté un stylo pour dessiner les motifs qu'il croyait distinguer dans la faible clarté du lieu. Mais Nils Strindberg avait sans doute bien fait d'utiliser une loupe et un microscope pour passer l'étoile au crible. Le fouillis de lignes figurant sur la serviette en papier toute souillée de Don ressemblait plus à de l'art abstrait qu'à autre chose.

Quant à la courte lettre trouvée sur Camille Malraux, il la gardait dans les profondeurs obscures de sa poche intérieure. Pas besoin de la relire, il savait à tout moment faire ressurgir de sa mémoire le message crypté :

« Mon bien aimé Camille !

La promesse que je t'avais faite est tenue. Les portes du monde souterrain sont refermées.
J'aurais souhaité être d'un plus grand soutien.

En repartant d'ici, je me dirige vers mon propre Niflheim, là où le second objet sera enfermé à tout jamais.

Ton Olaf »

Dans son ivresse, ces mots en norvégien mentionnant des portes qu'on refermait avaient amené Don à se prendre lui-même en pitié. Il suffisait de remettre l'étoile à Eberlein, et pour le reste,

l'ensemble de ses ennuis avec les autorités suédoises pourrait sans doute se résoudre très facilement. Pendant les quelques semaines qu'il passerait en maison d'arrêt, les enquêteurs s'apercevraient que cet homme qu'ils avaient retrouvé titubant sous l'emprise de stupéfiants à proximité du ponton d'Erik Hall était innocent. Quelqu'un qui n'avait rien à voir avec la mort soudaine du plongeur. En Suède, finir inculpé et condamné pour un malheureux fait du hasard était tout simplement impossible. À ce stade de réflexion, une sorte de son nasillard lui était revenu en mémoire : la voix de Moustache au commissariat central de Falun. Ce souvenir l'avait conduit à ouvrir quelques capsules contenant du Pentobarbital, après quoi Don s'était décidé à ne pas prendre de décisions trop hâtives, en tout cas pas ce soir. D'ailleurs, il n'avait jamais entendu parler de conséquence favorable récoltée en donnant sa confiance à des Allemands.

Après que le barman l'eut poussé dehors, Don repartit en chancelant de la rue Minneplein vers l'hôtel Langemark. Vêtu de son costume en velours marron foncé, il se fondait dans la nuit tout en longeant les fenêtres à ogive éteintes du palais Lakenhalle.

En regardant la façade étroite de l'hôtel, de l'autre côté de la Grand-Place, Don pensa d'abord à l'ébauche de travaux de rénovation. Une sorte de construction en forme de croix blanche était présente entre deux des fenêtres du quatrième étage.

Mais quand la chose se mit à se mouvoir lentement vers la gauche, Don cligna des yeux pour y voir plus clair. Il interrogea sa science en barbituriques anxiolytiques, mais cette vision-là était bien réelle.

En se rapprochant un peu plus de l'hôtel, Don s'aperçut alors que la croix possédait des bras et des jambes. À quinze ou vingt mètres de hauteur, une personne se déplaçait le long de la façade en s'aidant des briques, vêtue d'un chemisier et d'un large pantalon flottant. Don l'avait parfaitement reconnue, mais il refusa de croire que c'était bien l'avocate qui s'était mise à tanguer, sur le point de lâcher prise.

Il se mit instinctivement à courir vers la terrasse de l'hôtel avec l'ambition, aussi irréfléchie que vouée à l'échec, de crier à l'avocate de descendre.

Mais au moment où il se trouvait assez proche pour qu'Eva puisse l'entendre, il vit une ombre surgir de la fenêtre derrière elle. Une mince créature, portant une combinaison noire luisante, qui suivait Eva en assurant ses prises aux briques de la façade. Elle se déplaçait en souplesse et remarquablement vite, fondant sur l'avocate comme une araignée sur sa proie.

Eva venait d'atteindre la fenêtre voisine quand Don porta ses mains à sa bouche pour lui hurler un avertissement. À ce moment précis, l'avocate vacilla, et il ressentit dans son propre corps la sensation de perte d'équilibre et de chute.

Mais cette ombre mince comme un fil parvint à atteindre Eva d'un bond le long du mur, telle une danseuse. Elle saisit l'un des deux bras qui virevoltaient en tous sens, et l'avocate se retrouva tel un poisson accroché à l'hameçon. Le poids supplémentaire ne parut pas poser de problème à la créature de l'ombre, ses membres semblant rivés aux briques de la façade.

Par un mouvement de balancier, elle hissa le corps d'Eva jusqu'à la fenêtre. Don souffla de soulagement, avant d'entendre le cri aigu lancé par l'avocate. Elle venait de se libérer et avait remarqué la présence de Don, mais elle lui signifiait d'un geste qu'il devait fuir. Eva fut alors tirée en arrière et disparut à l'intérieur de la chambre, la Grand-Place redevenant déserte et silencieuse.

Il n'avait plus devant lui que la personne de l'ombre. Elle orienta son visage vers Don et se mit à descendre rapidement le long de la façade. Il restait la hauteur de deux étages quand elle s'apprêta à bondir.

Don se retourna en titubant sur ses jambes, et commença à courir aussi vite que possible, la respiration coincée dans la gorge. Il coupa par la rue Rijselsestraat, à droite dans celle de Burchtstraat, suivant de tête le parcours de la carte touristique. Encore à gauche près de la poste, puis l'allée de gravier du parc, jusqu'à ce qu'il se retrouve à l'extérieur des remparts de la ville, fermant les yeux et se pressant entre les voitures qui circulaient sur les quatre voies du boulevard Oudstrijderslaan et qui le klaxonnaient au passage.

Il ne s'arrêta pas avant d'avoir atteint les bus touristiques garés sur un parking de l'autre côté. Il s'accroupit, abrité derrière l'un de ces véhicules aux carrosseries chatoyantes, et pour la première fois il osa regarder derrière lui. Après le passage de quelques faisceaux de phares, il comprit que plus personne ne le suivait.

Don se mit en route vers la partie sud de la ville, trotinant mollement. Il tenait son sac à bandoulière sous le bras, serré contre lui, telle une amulette protectrice.

L'aube se faisait encore attendre quand il atteignit enfin la gare de marchandises de Ieper, environ une heure plus tard. Il se pencha pour se glisser sous les barrières jaunes et noires situées à hauteur de la guérite toujours privée de personnel. Il poursuivit son chemin à moitié penché vers l'avant, traversa les voies ferrées et le ballast tout en se demandant combien de temps allait s'écouler avant que l'avocate mentionne la gare et le wagon de marchandises positionné sur la voie sept.

Le wagon Green Cargo d'un vert criard stationnait en solitaire dans un fort halo de lumière, et quand Don vit les lettres noires du logo inscrites sur la plaque latérale, il sentit combien il avait le mal du pays. Grâce à son instrument en forme de clé, il fit sauter le verrou, avant de faire coulisser la porte et de grimper.

Il demeura immobile quelques instants, dans l'espace situé entre l'aggloméré et les parois intérieures du wagon. La voix en flamand diffusée dans les haut-parleurs le fit tressaillir, avant qu'il n'entende au loin le sifflement strident d'un train à l'approche. Ses lourds wagons emplirent bientôt l'enceinte de la gare de leurs roulements sourds, et Don fit alors sauter les goupilles qui tenaient ensemble les caisses d'aggloméré pour se faufiler dans le passage menant au confortable compartiment couchette.

Une odeur de sommeil et de renfermé imprégnait encore des lieux, et il se dirigea à tâtons dans l'obscurité pour allumer la lampe de porcelaine placée près de la couchette du bas. Une lumière douce éclaira l'endroit tel qu'ils l'avaient laissé quelques jours plus tôt : la couverture roulée en boule, et sur la petite table de nuit, l'ordinateur portable ouvert. Ses bottines laissant des traces sur la moquette, il les retira avant de s'affaïsser sur la couchette.

Il passa en revue les derniers événements : l'ombre agrippée au mur de la façade et le corps chancelant d'Eva Strand. Puis les signaux désespérés qu'elle lui avait adressés pour lui indiquer de s'enfuir, et lui qui avait fini par disparaître en se fondant dans l'obscurité.

Don pianota ensuite sur le clavier de l'ordinateur, qui se remit en marche en émettant un faible bruissement.

Dans sa poche intérieure, il sentit les pointes de l'étoile de Seba, juste au-dessus d'un petit papier replié. Il fut tenté par la réserve de tranquillisants chimiques de son sac... Mais ce n'était ni le moment de prendre un calmant, ni celui de se jeter sur la couchette et de fermer les yeux pour l'éternité. Passant outre, il posa son regard sur l'écran de l'ordinateur.

Don composa les codes qu'il avait transmis à Eva Strand, et qui donnaient accès au serveur installé dans le local en béton situé sous la station abandonnée de Kymlinge. L'idée était que l'un et

l'autre puissent communiquer avec Hex au cas où quelque chose d'inattendu se produirait. Et ce qui venait d'arriver n'était en aucun cas une éventualité prévue par Don.

Une fois le contact établi avec le serveur de sa sœur, un petit smiley s'éclaira, les coins des lèvres relevés indiquaient que Hex se trouvait à la maison. Don sentit en lui un frisson de plaisir, comme une vague de chaleur se dégageant du clavier et rayonnant jusqu'à sa poitrine.

Mais lorsque le petit visage s'éteignit et que Don découvrit l'image du bureau d'ordinateur de sa sœur, il ne reconnut rien.

À la place de l'habituel fond d'écran figurant le PDG de Microsoft crucifié, il découvrit une fenêtre noire de messagerie, dans laquelle la trace blanche de curseur clignotait devant un signe en forme de flèche :

> –

Sa bouche s'assécha lorsque Don entendit du bruit à l'extérieur du wagon. Mais cela provenait de mouvements de chariots et de voix criant aux abords du train de marchandises arrivé en gare que l'on commençait à décharger.

Il cliqua pour aller à la ligne avant de lancer un premier appel :

>

> *il y a quelqu'un ?*

La marque verticale du curseur continua à pulser lentement. Finalement Don écrivit une phrase supplémentaire :

>

> *il y a quelqu'un ?*

> *sarah ? hex ?* –

Dans la pièce de Kymlinge quelqu'un prit les commandes. À la suite de quoi il vit les lettres clignoter et s'inscrire une à une :

> *pas le temps, c'est* –

La marque du curseur resta ainsi à clignoter.

Il se passa environ dix minutes avant que sa sœur revienne :

> *voilà, c'est mieux, alors quoi* –

Il se mit à écrire :

> *tu dois bouger le wagon, eva n'est plus là* –

Cette fois le dialogue fut mené rapidement :

> *quelqu'un d'autre dans le disque dur impossible à atteindre*

> *qui ?*
> *je ne sais pas une personne habile*
> *nous devons aider eva*
> *j'ai laissé un*
> *nous avons trouvé l'étoile de Strindberg.*
> –

La lumière du curseur clignota. Sa sœur reprit depuis Kymlinge :

> *je sais que vous avez trouvé l'étoile –*

Don sentit sa langue râper à l'intérieur de sa bouche sèche. Il finit par rassembler ses esprits et écrivit un unique signe :

> ? –

Mais Hex n'était plus là.

Sa sœur ne s'étant toujours pas manifestée après une demi-heure, Don sentit une douleur gagner ses mains. Il constata qu'il avait les poings serrés si fort que le sang ne circulait plus dans ses doigts.

Il tenta de dénouer en douceur cette prise convulsive, et ce faisant, il eut l'impression d'entendre un bruit à l'extérieur du wagon. Le silence revint, avant un léger frappement contre la tôle.

Don fixa ses doigts, comme pétrifiés de froid. Il attendit en retenant sa respiration. Des bruits de pas se manifestèrent au-dehors, avant que les craquements sur les cailloux ne s'éloignent progressivement jusqu'à disparaître.

Et quand Don tourna lentement son regard vers l'écran, il s'aperçut qu'une ligne tremblante de lettres blanches était apparue :

> *don. ils ont laissé un message pour toi ici –*

Mitterpunkt der Welt

La chose fut tranchée un matin brumeux de novembre 1933.

Le vieux château du ^{xvii}^e siècle situé dans la petite ville de Westphalie portant le nom de Wewelsburg allait être repris par la SS pour devenir le siège des études rituelles de la Schutzstaffeln. Selon les plans, la tour nord formerait le noyau central de ce monde futur dominé par les nazis. Le projet fut baptisé *Mittelpunkt der Welt*, le Centre du Monde.

On aurait pu croire qu'une décision aussi déterminante découlait du chef de la SS lui-même, Heinrich Himmler. Mais dans les faits elle sembla appartenir à un autre homme encore plus dément, pour ce qu'il est possible d'en juger.

*

En tant que chef de la SS et de la Gestapo, Heinrich Himmler était considéré comme le prince de l'ombre du III^e Reich allemand. Il avait la responsabilité de toute la politique raciale ainsi que du contrôle idéologique, et c'était ses hommes qui veillaient à ce que les fours des camps de concentration brûlent en permanence.

En plus de ce pouvoir formel, Himmler possédait un fichier redouté contenant des centaines de milliers de renseignements individuels. On y conservait tous les secrets obscurs pouvant précipiter la perte de n'importe quel nazi. Fort d'un tel moyen de pression sur ses concurrents, il n'avait plus à répondre que devant Adolf Hitler. Vers la fin de la guerre, on pouvait même se demander si Himmler considérerait vraiment le rapport de force en ces termes.

Enfant, Himmler était fluët et faible, avec un sens de l'équilibre si mauvais qu'il n'apprit jamais à faire de vélo. De plus, il avait un problème aux bronches qui contraignit sa voix à se bloquer dans les aigus et à se briser souvent en sons stridents.

Avec ce corps chétif, Himmler devint un mordu de lecture, vouant une adoration aux mythes et contes germaniques. Même une fois adulte, il continua à en considérer chaque mot comme véridique. Partout dans ces légendes, il décelait les traces d'une antique civilisation aryenne. Il présumait qu'elle trouvait son origine dans cette Atlantis qui avait sombré au fond de l'Atlantique nord en dépit de sa technologie hautement avancée.

En 1933, après la victoire électorale du national-socialisme, le chef de la SS se mit en quête d'un lieu digne de son but, d'où il pourrait diffuser encore plus largement ses théories. Il voulait créer un

centre d'enseignement supérieur SS, dont les matières principales seraient la mythologie germanique, l'archéologie et l'astronomie.

Aux environs de cette date, un homme âgé sorti de nulle part fit son apparition dans le bureau d'Himmler à Berlin. L'homme se présenta sous le nom de Karl Maria Wiligut et en vint bientôt à tenir un rôle déterminant.

Comme de bien entendu, Himmler ordonna qu'on explore son passé, mais la seule découverte des SS se résuma à apprendre que Wiligut était financièrement nanti et qu'il possédait de puissants contacts dans l'industrie d'armement, allemande et internationale. Himmler se montra particulièrement impressionné par le fait que Wiligut prétendait jouir de liens sanguins aryens courant sur plus de 220 000 années en arrière. Un officier SS ordinaire devait faire la preuve de ses origines en remontant à 1750 – moins de deux cents ans, une bagatelle en comparaison.

Karl Maria Wiligut affirmait descendre en ligne directe de l'ancien dieu nordique Thor. Pour le justifier, il se plongea dans un état de transe, pendant lequel il établit le lien avec « l'esprit de son ancêtre aryen ». De ce puits de savoir, Wiligut fit surgir la véritable histoire aryenne. Himmler en fut d'abord stupéfait, et quelques heures plus tard, son ébahissement se changea en enthousiasme grandissant.

Selon Wiligut, l'histoire du monde avait débuté 228 000 ans plus tôt. Il était alors peuplé de nains, de géants et de dragons, avec trois soleils qui brillaient au-dessus d'eux. Bien sûr, des Aryens d'essence divine se trouvaient déjà présents, sous la conduite des ancêtres de la famille Wiligut.

Durant sa transe, Wiligut expliqua qu'au fil des millénaires, les Aryens avaient créé tout ce qui avait valeur dans le monde. À titre d'exemple, le christianisme avait des origines germaniques, avant de se retrouver dénaturé par des exploiters juifs. Jésus était en réalité le dieu aryen Balder, qui avait fui au Moyen-Orient à une date proche de l'aube des temps.

Sur la base de tels récits et d'autres histoires alambiquées, Himmler nomma Wiligut au grade de général de division SS, et il lui donna une fonction de direction au département de l'Ahnenerbe du musée de la préhistoire de Munich, ainsi qu'une villa particulière incluant le personnel de service à Berlin.

La première tâche qui incombait à Wiligut fut de consigner par écrit tout ce que ses ancêtres lui transmettaient. Mais le vieil homme désirait plutôt servir d'intermédiaire pour des contrats d'armement, sans jamais cesser d'envoyer à Himmler des projets de constructions. Wiligut se montra particulièrement concerné par la réalisation d'une énorme forteresse SS en Westphalie, ouvrage qu'il considérait nécessaire pour remporter l'affrontement qui s'annonçait avec les sous-hommes venant de l'Est. Il déclara que ses ancêtres avaient désigné le château de Wewelsburg comme étant le lieu idéal. Le sol à cet endroit regorgeait d'ondes de forces aryennes d'une violente énergie psychique.

En novembre 1933, Himmler se joignit à Wiligut pour un voyage à travers les forêts humides et froides de Westphalie. Le vieil homme lui montra le château de Wewelsburg, niché au sommet d'une falaise de calcaire au-dessus de la ville du même nom. Les murs de cette construction du XVII^e formaient un triangle. Trois tours se dressaient vers le ciel d'automne allemand, et Wiligut estima que le siège des études rituelles de la Schutzstaffeln devait se situer ici et nulle part ailleurs.

Heinrich Himmler se montra d'abord réticent : la Westphalie était trop éloignée de Berlin et du pouvoir politique. Mais Wiligut le convainquit en l'entretenant de sa vision intérieure montrant les sous-hommes slaves écrasés à cet endroit précis. Il avait même avec lui un recueil de pages manuscrites enveloppé d'un cuir grasseyé dans lequel il était spécifié que la bataille aurait lieu dans le courant des années 1940. Himmler, considérant qu'il valait mieux prévenir que guérir, loua le

château pour le prix abordable d'un mark par an.

Quand les SS reçurent les clés, le château se trouvait largement en ruines. La tour nord penchait et ne tenait plus debout que grâce à quelques barres en fer branlantes.

Karl Maria Wiligut se proposa généreusement de s'occuper de tout l'aspect pratique du travail de rénovation. Bientôt, des camions bâchés circulèrent dans la cour intérieure triangulaire de l'édifice. Leurs cuves cylindriques contenaient un matériau composite dont Wiligut prétendait qu'il possédait une qualité de résistance jusqu'ici inconnue. Mais il ordonna de l'utiliser uniquement pour remodeler l'intérieur de la tour nord, sans se soucier du reste de Wewelsburg.

Dans la partie supérieure de la tour nord, Wiligut conçut une salle ronde dont le sol était recouvert de marbre gris clair. Le nouveau plafond était orné de stucs blancs, maintenu par douze solides piliers se dressant tout autour. Huit petites fenêtres lumineuses logées dans les arcades se succédaient le long des murs.

Au milieu du sol, Wiligut fit réaliser une mosaïque figurant une roue solaire, dont la profondeur du vert était telle que sa couleur virait au noir quand l'obscurité venait. La roue possédait douze rayons dont chacun formait une encoche, et son moyeu était paré d'un disque constitué de l'or le plus pur.

Quand Himmler vint inspecter, Wiligut lui expliqua que ce Soleil noir, *die Schwarze Sonne*, était en réalité composé par trois croix gammées entrelacées. Mais pour dire la vérité, personne ne savait vraiment d'où il tenait ce symbole.

Au pied de cette salle, Wiligut fit façonner une crypte. On creusa le sol sous la tour, avant de consolider la cavité avec des camions entiers de ce même matériau particulier. Au milieu de la crypte, il fit bâtir un bassin sans eau, creusé cinq mètres sous la surface du sol. Tout le long des murs, douze socles noirs furent posés, d'une hauteur permettant une bonne assise. De là, on pouvait contempler le tuyau de gaz qui dépassait en plein centre du bassin. Wiligut jura solennellement qu'une flamme brûlerait depuis cet orifice jusqu'à la fin des temps.

Sur une remarque d'Himmler, il laissa – à contrecœur – mouler en relief une croix gammée dans la voûte du plafond. Mais il fit percer quatre trous sur l'axe central de la croix, qui eurent pour effet de modifier l'acoustique de la crypte. Toute parole prononcée fut désormais comme immédiatement aspirée, avant de disparaître dans les tréfonds de la tour nord du château.

Les autres salles de Wewelsburg échappèrent à toute rénovation conduite par Wiligut. Et jamais on ne sut comment le vieil homme souhaitait qu'on utilise la tour nord. Il fut soudain congédié par Himmler dans les années précédant la guerre, au motif invoqué de « santé mentale déficiente ». Aussitôt après, Wiligut disparut dans les brumes de l'Histoire.

Selon les néonazis, le souvenir de Wiligut le plus durable, en dehors de la tour nord de Wewelsburg, reste cette bague en forme de tête de mort qu'il créa à l'intention des plus hauts officiers SS. Himmler avait recommandé que la gravure soit composée uniquement d'antiques runes nordiques. Wiligut parvint quand même à y faire ajouter une étoile, dont la forme rappelait un hiéroglyphe égyptien. On ne put demander au vieil homme ce que cette étoile signifiait, plus personne ne sachant où il se trouvait. Mais une brutale éviction des rangs SS était rarement de bon augure.

En dépit des curieuses idées de Wiligut associées à la tour nord de Wewelsburg, Himmler se montra très content en prenant finalement le contrôle du château. Il fit bientôt aménager à son goût les salles vides du bâtiment principal.

Concernant celle que Wiligut avait fait réaliser dans la tour nord, Himmler la fit meubler d'une table ronde en chêne. Il la nomma Obergruppenführersaal, et fit fabriquer douze chaises avec sièges

en peau de porc. C'est là que devaient s'asseoir les douze plus hauts officiers SS, pour composer une variante nazie des chevaliers de la table ronde d'Arthur. Et avec cet aménagement, on évitait du même coup de voir ce Soleil noir en mosaïque qui semblait pomper toute la lumière.

La crypte demeura vide et inutilisée, personne ne parvenant à en comprendre l'objet. Himmler l'évita totalement, et quand quelqu'un l'interrogeait à ce sujet, il prétextait toujours que ses bronches ne pouvaient s'accommoder d'une atmosphère aussi froide.

Dès que les chefs SS commencèrent à utiliser le château, ils en firent un centre consacré à leurs deux enfants chéris : d'une part les recherches historiques de l'Ahnenerbe, et d'autre part de la RuSHA, le Bureau pour la race et le peuplement de la SS.

La tâche de l'Ahnenerbe consistait à exhumer le plus grand nombre possible de preuves d'un passé germanique grandiose.

Pour leur premier voyage d'études, les chercheurs se rendirent à Backa, dans la province suédoise du Bohuslän, là où des gravures dans les rochers de granit leur semblaient figurer un alphabet arien. Comme ils jugèrent certains motifs de forme identique à une croix gammée, la découverte fut qualifiée d'encore plus sensationnelle.

Sur les îles Canaries, ils découvrirent des restes de l'ancienne Atlantis, demeure originelle de la civilisation aryenne. Au Tibet et dans l'Himalaya, ces chercheurs se mirent en quête de traces des migrations aryennes venues de l'Atlantis pour rejoindre l'Inde de la préhistoire.

L'Islande offrant des terrains d'études particulièrement intéressants et bien conservés, on y planifia l'expédition la plus coûteuse. Mais les Islandais ne laissèrent jamais entrer les scientifiques allemands, ne considérant pas leurs recherches comme sérieuses.

Heinrich Himmler s'engagea personnellement dans le travail de l'Ahnenerbe, surtout sur un sujet traitant de l'art du combat chez le peuple arien. Entre autres choses, il s'intéressa à Mjölnir – l'arme de la foudre et du tonnerre des dieux Ases – intimant alors cet ordre dans son style bureaucratique :

« Faire des recherches sur ce qui suit : identifier tous les points de la sphère culturelle nordique d'influence germanique où figurent des connaissances faisant référence aux éclairs et à la foudre, à ce marteau que Thor lance et qui lui revient en volant, ainsi qu'à toutes les sculptures de ce dieu qui le représentent en train de manipuler cette hachette capable de produire des éclairs. Merci de rassembler toutes les preuves existantes de cela sous forme de peintures, sculptures, récits, écrits, mythes.

Je suis persuadé qu'on ne parle pas ici de foudre et de tonnerre sous une forme naturelle, mais qu'il s'agit plutôt d'une des armes de guerre initiales de nos ancêtres, hautement évoluées, dont l'usage était bien sûr réservé aux seuls Ases et dieux, ce qui prouve qu'ils possédaient une connaissance de l'électricité dont on n'avait pas encore entendu parler. »

Quand la guerre commença à prendre une mauvaise tournure, Himmler fut contraint de diminuer les activités de l'Ahnenerbe. Le Führer déclara que toutes les ressources du pays devaient maintenant se concentrer sur ce qui était primordial. Himmler se consola en constatant qu'au moins, ces priorités incluaient la RuSHA, le Bureau pour la race et le peuplement de la SS.

Mais à ce moment-là, les spécialistes des recherches sur les races se sentaient enlisés. L'invasion de l'Union soviétique avait mis à terre leur système théorique.

Dans leurs registres des races bien structurés, ils n'avaient pas prévu de place pour ces myriades

de nouveaux noms. Qui avait entendu parler des Tchouvaches, des Mordves, ou des Toungouses ? Qui savait si ces populations étaient juives ? Peut-être que tous étaient aryens ? Les fonctionnaires allemands ne savaient répondre.

La question se compliquait d'autant plus que dans leur propre pays, ils ne pouvaient établir scientifiquement la différence entre juifs et aryens. Une fâcheuse enquête avait établi qu'en Allemagne, à titre d'exemple, un juif sur dix possédait des caractéristiques physiques aryennes comme les yeux bleus ou les cheveux blonds.

Ils se retrouvaient obligés de reconnaître que seul un petit nombre d'individus correspondait à la description du vrai juif figurant dans le formulaire :

*de petite taille
démarche traînante
poitrine plate
dos voûté
musculature faible
oreilles charnues
nez crochu
peau jaunâtre
ainsi que des dispositions innées pour :
la schizophrénie, le syndrome maniaco-dépressif et le morphinisme*

La sélection à partir de tels critères se montrant particulièrement faible, ils se mirent en quête de différences plus quantifiables.

Les fonctionnaires allemands analysèrent les sutures crâniennes, les muscles des mollets, le rythme cardiaque, les empreintes digitales et le groupe sanguin – sans découvrir la moindre différence. En plein désespoir, ils passèrent au contrôle de l'odeur corporelle des juifs ainsi que de leur cérumen. Mais leurs résultats demeurèrent toujours aussi médiocres.

C'est alors que germa l'idée de constituer un ensemble de références comprenant exclusivement des squelettes juifs.

On choisit les victimes du camp de concentration de Natzweiler-Struthof et les exécutions furent menées avec prudence. Il s'agissait de ne pas abîmer la moindre parcelle du squelette pour ne pas ruiner la valeur scientifique du catalogue. Les cadavres furent transportés par camion jusqu'à un laboratoire flambant neuf, où on les plaça à l'intérieur de citernes remplies d'alcool pour les conserver.

Un problème fit alors son apparition, que les fonctionnaires eurent du mal à résoudre : comment retirer la chair entourant le squelette sans laisser de marques ou de traces à la surface des os ?

On essaya d'abord d'éliminer les muscles en les corrodant à l'aide de produits chimiques. Mais il s'avéra qu'un tel processus prenait beaucoup de temps et donnait au squelette une odeur abominable.

La méthode suivante consista à placer les corps dans des conteneurs clos. Cela devait permettre à des colonies d'insectes de nettoyer tranquillement toute chair présente sur les cadavres. Mais là encore on changea rapidement d'avis, estimant que la présence d'insectes dans un laboratoire flambant neuf n'était pas plus hygiénique qu'esthétique.

Finalement, les fonctionnaires pensèrent que la meilleure solution passait sans doute par une sorte de dissolution. En plongeant les cadavres dans un bain de chlorure de chaux, les muscles

finissaient lentement par se détacher. Après quoi on conservait pour un temps ces mêmes corps dans de l'essence pure et les derniers restes de graisses ou de cartilages disparaissaient en fondant.

La constitution de cet ensemble de références était déjà en cours au moment où les alliés prirent possession du laboratoire, et les soldats découvrirent seize jeunes cadavres de femmes et d'hommes dans les salles de la clinique. Ils flottaient nus à l'intérieur de larges citernes, et aucun des fonctionnaires allemands présents ne sembla avoir la moindre idée de la façon dont ces corps avaient atterri là.

Sur quinze de ces cadavres, la peau du bras gauche avait déjà été récurée, mais le vague bleu du tatouage encore visible sur le seizième indiqua d'où venaient ces corps.

Durant la phase finale de la guerre, Himmler entretenait encore de grandioses projets concernant Wewelsburg. Avec le temps, il s'était attaché à la tour nord de Wiligut et la voyait comme le noyau d'un futur gigantesque complexe SS.

Le projet global avait donc pour nom *Mittelpunkt der Welt*, le Centre du Monde. L'ensemble des plans était déjà prêt, avec une durée de construction estimée à vingt ans. On prévoyait que tout serait prêt au milieu des années soixante, incluant un aéroport et un barrage pour produire sa propre énergie.

Pour que l'eau alimentant le barrage soit en quantité suffisante, il fallait inonder une grande partie de la vallée encaissée autour de la ville de Wewelsburg. La population devait être évacuée de force. Mais avec l'arrivée des troupes américaines, ce projet fut gelé.

En mars 1945, une unité spéciale des forces SS débarqua pour faire exploser le château. On ne voulait pas le voir tomber aux mains des alliés, dont les troupes se trouvaient à quelques kilomètres de là. Mais quelle que soit la façon dont ils procédèrent, les spécialistes SS ne parvinrent même pas à ébranler la tour nord. Comme Karl Maria Wiligut l'avait prédit, elle résista, et même la dynamite n'y fit rien.

Dès la fin de la guerre, l'élite politique de Wewelsburg expliqua que le château devait être considéré comme monument de guerre. On le rénova minutieusement pour en faire un musée consacré en priorité à son histoire avant la date de 1933.

La gestion du château et de ses activités fut confiée à une fondation localement implantée, qui se réunissait une fois par mois dans le grand bureau directorial d'une banque. Et si un jour on passait par là, on pouvait voir la tour nord de Wiligut depuis ses fenêtres panoramiques.

Wewelsburg

Les vibrations du taxi se propagèrent en Don. Et même s'il tenta de garder ses jambes immobiles, la boîte en carton posée sur ses genoux se mit à trembler légèrement.

Elle ne pesait presque rien. Sous le couvercle fermé par un nœud, son contenu se résumait à du coton en vrac et à l'étoile blanche de Strindberg, faite d'un métal léger comme une plume.

Don avait suivi toutes les instructions transmises par Hex. Elle avait pris les commandes, à mille deux cents kilomètres de distance. Malgré tout, il en était à se demander si l'idée allait s'avérer brillante.

Le message que les Allemands lui avaient adressé était court et ressemblait à une invitation polie :

*Unser Stern gegen Ihren Freund
Alter Hof, Wewelsburg, Mittwoch mittags.*

« Notre étoile contre votre amie, auberge Alter Hof à Wewelsburg, mercredi à midi. »

Mais le ton amical sonnait faux. Il venait bien de ceux qui avaient voulu copier puis détruire le contenu du serveur informatique d'Hex.

Quand sa sœur avait finalement réussi à reprendre le contrôle de son ordinateur, elle avait transmis le code de l'attaque informatique à l'un de ses amis sur la toile, qui occupait un poste haut placé dans l'unité chargée de la cyber-sécurité du NSA¹, à Maryland aux États-Unis.

L'ami en question avait jugé le style du code intéressant en soi et lui avait promis de reprendre contact dès qu'il aurait quelques éléments de réponse. En même temps, il ne savait pas ce qu'il serait autorisé à lui dire, puisque au premier coup d'œil, il avait pu y voir l'empreinte d'un service connu et ami des renseignements allemands.

Hex était parvenue à sauver l'essentiel des éléments de valeur de son serveur, et notamment l'accès au système logistique de Green Cargo. À l'heure actuelle, le wagon était déjà reparti de la gare de marchandises d'Ypres. Pour une question de sécurité, elle avait aussi modifié son code chiffré, après quelques heures d'un travail simple mais requérant de la patience, plongée dans une procédure administrative aussi affligeante que désuète. Le wagon devait ainsi arriver à Mechelen le soir même.

Don se trouvait donc à l'intérieur de ce taxi légèrement bringuebalant sur l'autoroute en direction d'une ville qu'il pensait n'avoir jamais le courage de revisiter.

En découvrant ce nom repoussant, il avait d'abord soupçonné Hex de plaisanter. Mais elle s'était mise en furie, ne voyant aucune blague là-dedans. D'ailleurs, elle devait maintenant modifier toutes ses adresses et reprogrammer tout son système informatique. Et elle avait ajouté que l'intention de Don de se rendre à Wewelsburg en faisant confiance à la bonne volonté des Allemands était l'idée la plus stupide qu'elle ait jamais entendue.

Don avait alors tenté de lui expliquer qu'il ne pouvait pas lâcher l'avocate, et qu'il valait peut-être mieux pour tout le monde que l'étoile échoue entre les bonnes mains. D'abord, Hex n'avait même pas pris la peine de lui répondre. Durant plusieurs heures, il s'était retrouvé face à un écran noir et silencieux, avant que soudain, elle réapparaisse avec un plan.

Don remit avec soin le carton en place, espérant que le dernier bout de route menant de Salzkotten à Wewelsburg ne se montrerait pas aussi cahoteux que dans son souvenir. Il ne lui semblait pas être un individu particulièrement malveillant. Mais sa sœur avait toujours eu une grande force de persuasion lorsqu'elle se montrait agacée. Et elle était apparue d'une humeur exécrationnelle en lui envoyant ses instructions détaillées.

— *Blut und Boden*, déclara la voix depuis le siège conducteur.

Les yeux injectés de sang qui se reflétaient dans le rétroviseur étaient ceux du chauffeur de taxi en charge de la course nocturne à Saint-Charles-de-Potyze. Don, qui avait gardé sa carte, l'avait appelé.

À cet instant précis, il ne parvenait plus à se remémorer le cheminement de sa pensée, mais sans doute avait-il désiré qu'un visage connu l'accompagne en Allemagne. Qu'il ait pu faire abstraction de la façon de conduire déplorable du Belge paraissait plus difficile à comprendre.

— Le sang et le sol, répéta le chauffeur. Au cœur de la bête.

C'était vraiment une mauvaise idée que de l'avoir recontacté.

— De la famille ici en Westphalie ? interrogea le conducteur.

— Peu probable, trancha Don en regardant par sa vitre zébrée de saletés.

De lourds nuages bas flottaient au-dessus de Wewelsburg, mais la pluie n'était pas encore là. La petite ville ressemblait au souvenir qu'il en gardait. En premier lieu, ils traversèrent un éparpillement de maisons en briques des années cinquante, là où les destructions avaient été les pires. Puis le taxi fit route jusqu'au centre historique, avec ses bâtiments à colombages et ses constructions médiévales, moins lourdement frappés par les bombardements alliés. Cette région rendait hommage à la ruralité et au folklore, quelques-unes de ces maisons basses paraissaient tout droit sorties d'un conte des frères Grimm.

Le chauffeur de taxi s'arrêta pour demander son chemin à hauteur d'un bâtiment couleur pistache de la Volksbank qui détonnait avec les constructions en briques. Une dame rondelette vêtue d'un manteau automnal pointa son visage rosé près de la vitre et, du geste, indiqua gauche, gauche, droite et tout droit. Le chauffeur interpréta les indications de cette main potelée, avant de secouer la tête et de remonter sa vitre sans même dire merci.

En réalité, ce ne fut pas très difficile à trouver.

L'Alter Hof était un restaurant qui proposait des tables rustiques en terrasse sur la place de l'hôtel de ville de Wewelsburg, que dominait la façade d'une banque anormalement haute. Par-delà

son toit, au sommet de la falaise calcaire, Don put apercevoir la partie supérieure plate de la morbide tour nord du château.

Du lierre courait le long des fenêtres ventrues du restaurant, et les tables en terrasse étaient à moitié vides. On en remarquait d'autant plus un petit groupe de jeunes hommes vêtus de vestes militaires et arborant des crânes rasés.

Quand le taxi prit le virage pour déboucher sur la place, Don pensa qu'ils n'avaient pas l'air de néonazis. Ils portaient tous une oreillette, et l'un d'entre eux tenait en main un objet noir qui, à défaut d'être une arme, pouvait ressembler à un téléphone.

Ils paraissaient attendre son arrivée, puisque plusieurs d'entre eux se levèrent. L'un des hommes avait un crâne de forme pointue, et un autre la stature d'un lutteur au corps taillé dans le roc. Mais Don eut beau scruter la place dans toutes les directions, il ne vit pas trace de l'avocate Eva Strand.

Le chauffeur de taxi tira le frein à main et pivota vers l'arrière.

Conformément aux instructions de Don, il s'était garé en plein milieu de la place, à bonne distance du restaurant.

— Remettez le moteur en route, grommela Don. À partir de maintenant, vous ne devez plus le couper.

Le conducteur leva les yeux au ciel, avant de s'exécuter.

— Je vais leur remettre ceci, expliqua Don en désignant le carton posé sur ses genoux d'un signe de tête. Vous devrez commencer à rouler pour quitter les lieux dès que mon amie refermera la porte arrière. Ensuite, vous vous dirigerez vers Mechelen aussi vite que votre voiture le permet.

Le chauffeur ne parut pas particulièrement inspiré. Néanmoins, il laissa le moteur ronronner au point mort, donnant même un petit coup d'accélérateur.

À travers la vitre du véhicule, Don s'aperçut que tous les hommes du groupe étaient maintenant debout. L'une de ces tenues vert foncé tourna le dos pour disparaître à l'intérieur du restaurant.

Un court moment plus tard, une jeune femme surgit à la porte et lança un regard en direction du taxi au moteur bourdonnant. Elle portait des vêtements ordinaires, mais sous sa veste, on percevait l'étui d'une arme plaqué contre son corps menu.

Elle adressa un signe de tête affirmatif au lutteur. C'est seulement quand elle commença à avancer vers le taxi que Don fit le rapprochement avec cette ombre en mouvement sur la façade en briques de l'hôtel Langemark.

Il plaça prudemment la boîte en carton sur le siège à côté de lui, ouvrit la portière arrière du véhicule, et marcha à grands pas sur les pavés. Sur la place de l'hôtel de ville, il sentit flotter des effluves de saucisse aux épices et de viande grillée, réhaussés par une odeur de bière renversée.

La jeune femme lui adressa un sourire, mais Don leva une main pour lui signifier qu'elle se situait suffisamment près. Elle s'arrêta à une dizaine de mètres du taxi, sans que son sourire disparaisse.

— Où se trouve l'avocate ? interrogea Don.

— Je suis désolée pour tout ce dérangement... commença-t-elle dans un anglais marqué d'un faible accent italien.

— Oui, oui, interrompit Don, mais où se trouve Eva ? Je veux que vous la fassiez immédiatement venir ici.

Elle mit sa main en coupe devant ses lèvres et chuchota quelque chose dans l'émetteur combiné à l'oreillette. Don regarda vers le restaurant, l'image du taxi se reflétant dans l'arrondi des vitres.

À Ypres, installé dans le wagon du train, la place de l'hôtel de ville lui avait semblé un choix rassurant pour remettre l'étoile : une large esplanade où de nombreuses personnes devraient circuler un jour de semaine à midi. Mais maintenant, appuyé contre la carrosserie du taxi, Don ne se sentait plus du tout en situation favorable.

Les seules personnes à proximité de lui étaient les hommes rasés positionnés à côté des tables du restaurant, ainsi que quelques écoliers faisant du skateboard près d'un kiosque à tabac situé à une cinquantaine de mètres.

Il y avait aussi un clochard assis sur un banc public, la tête penchée en arrière comme s'il prenait le soleil, et là-bas, au pied de l'escalier menant à l'entrée de l'immeuble de la banque, un homme installé dans une chaise roulante, entouré par un groupe d'individus vêtus de noir.

Don se dit que les Allemands ne lésinaient pas sur la prise en charge de leurs handicapés, voyant les aides-soignants obéir docilement au moindre geste de l'homme.

Tous les crânes rasés avaient les yeux braqués sur lui, montrant aussi leur intention de suivre la scène – l'assurance pour chacun d'entre eux de pouvoir réagir au cas où l'échange en question se passerait mal.

Quelques secondes, Don eut le souffle coupé en voyant la personne debout dans l'embrasure de la porte du restaurant Alter Hof. Le visage de l'avocate était couvert de bleus et enflé, avec, sous son œil gauche, l'ovale d'une croûte marron clair en train de noircir.

— Voilà Miss Strand, dit la jeune femme se tenant devant lui. Je suis vraiment désolée, mais elle ne nous a pas laissé le choix.

— Ah bon ? répliqua Don, qui voulait vraiment quitter cette ville à l'ambiance malsaine aussi vite que possible.

— Et vous, vous l'avez... ? enchaîna la jeune femme en faisant quelques pas vers lui.

Don tenta de garder un œil sur elle tout en se penchant vers le siège arrière du taxi pour passer ses doigts sous la ficelle entourant la boîte en carton. Il constata que derrière de la jeune femme, Eva commençait à se rapprocher, conduite par les poignes fermes du lutteur et d'un autre homme de main de la Fondation.

Quand l'avocate arriva à sa hauteur, la jeune femme demanda à Don comment il envisageait d'opérer la transaction.

Tenant le paquet dans ses mains moites, Don ne trouva pas de réponse. La langue collée au palais, il pensa à la dose de Stesolid absorbée dans le taxi. Par mesure de sécurité, il en avait pris une bonne quantité, mais à ce stade, la sensation d'anesthésie avait totalement disparu.

— Eva... commença Don.

L'avocate leva les yeux vers lui en grimaçant.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Elle ne répondit pas, le fixant juste du regard. En revanche, la jeune femme à ses côtés reprit :

— Et maintenant, si vous pouviez nous remettre ce qui nous appartient.

Il lui tendit le carton, mais elle lui adressa un signe de refus :

— Merci, on a juste besoin de l'étoile.

Don dénoua la ficelle et la laissa tomber sur les pavés. Puis il ouvrit le couvercle et retira prudemment la couche supérieure de coton. L'étoile de Strindberg apparut à la lumière, et il inclina la boîte de façon à ce que la jeune femme puisse voir.

— Satisfaite ? interrogea-t-il au bout d'un moment.

La jeune femme arracha ses yeux noircis de khôl à la contemplation du petit objet.

— Nous allons bien voir, répondit-elle. Je peux... ?

Elle tendit sa main et s'empara de l'étoile à cinq branches couchée sur un lit de coton. Elle la tint devant elle et parut irritée en brossant de la main quelques particules blanches présentes sur le métal. Ses lèvres bougèrent à mesure qu'elle examinait de près les volutes ornementales gravées.

— Vous comprenez ce que ça signifie ? demanda Don sans pouvoir s'en empêcher.

— Oui. Mais l'étoile semble recouverte par quelque chose, répliqua la jeune femme.

— Elle avait cet aspect quand nous l'avons trouvée. C'est un problème ?

La jeune femme secoua la tête et glissa l'étoile dans la poche de sa veste. Puis son sourire revint.

— Pas du tout. Tout est en ordre.

Elle fit signe aux deux hommes de lâcher l'avocate. Mais celle-ci les devança en se libérant elle-même de leur emprise.

Puis elle jeta un regard vers le carton vide, et en passant lentement devant Don, elle lui chuchota :

— Comment as-tu pu être aussi naïf ?

La bouche de Don s'assécha encore davantage quand il entendit la portière qui se refermait de l'autre côté du taxi. Le moteur était en marche, Eva se trouvait assise à l'arrière. Pourtant, quelque chose allait de travers.

Pour la jeune femme, l'opération paraissait terminée. Elle retournait vers le restaurant Alter Hof la main dans sa poche, les doigts sur l'étoile. Quant aux deux crânes rasés, ils n'avaient pas bougé.

Don entendit la jeune femme leur crier de la suivre, mais ils ne semblaient plus se soucier de ses instructions. Don se rendit compte qu'il avait omis de la mettre en garde à propos de la croix. Néanmoins, sur le moment, ses propres problèmes lui suffisaient.

Le lutteur se situait tout près de lui et tenait dans sa main un chiffon humide. Quand il pressa le morceau de tissu contre sa bouche, Don sentit l'odeur aigre du gaz. Il ne parvenait pas à se libérer de cette emprise autour de son cou, surtout maintenant que tout devenait si nébuleux.

Qu'est-ce qui se passe ? pensa-t-il, juste avant que ses jambes ne plient sous son poids et que tout cet environnement allemand ne s'estompe en douceur.

[1-](#) La NSA (National Security Agency) est le Service du renseignement américain en charge de la sécurité intérieure des États-Unis.

L'aveuglement

L'anesthésique des Allemands avait rendu totalement inopérants les amortisseurs présents à l'intérieur de son crâne. Son cerveau allait donc racler contre les parois de la cavité et lui causait un mal de tête explosif.

Gisant au sol, une joue plaquée contre un dallage glacé, Don se demandait si on lui avait injecté un produit de type kétamine après l'avoir endormi à l'aide du chiffon. Il connaissait très bien le malaise dont il souffrait. Tout tanguait à chaque fois qu'il essayait de se dresser sur ses coudes, en plus du goût caractéristique d'amande amère et de citron présent dans sa bouche. Mais jamais une ivresse à la kétamine ne lui avait provoqué une quelconque cécité. Alors que cette fois, il ne voyait plus rien.

Il tenta de vérifier avec ses doigts que ses yeux étaient bien ouverts et ressentit une brûlure au niveau de l'iris. Mais le monde autour de lui demeurait noir comme de la suie, et ses narines étaient emplies d'une odeur de cave en terre battue et de fruits confinés.

Il se mit à masser les articulations de ses genoux pour les soulager des rigidités dues au froid. Quand ensuite il redressa son dos voûté, il y eut un craquement. Il n'avait aucune idée du temps qu'il avait passé étalé au sol. Probablement plusieurs heures, étant donné ses nombreuses tentatives très douloureuses pour parvenir à se mettre debout.

Don finit par retrouver un certain équilibre sur ses jambes et se mit à marcher à tout petits pas. Il tenait les bras tendus devant lui à la façon d'un somnambule, dans l'espoir confus que, par pur hasard, il réussirait à sortir en tâtonnant de cette obscurité totale. Au bout de quelques mètres, ses doigts heurtèrent une paroi.

En passant la main sur la surface rugueuse, il comprit qu'il se trouvait face à une muraille. Elle partait en courbe, comme pour former un cercle, et il se mit à la longer en suivant les jointures entre les pierres.

Pendant qu'il se déplaçait en essayant de compter ses pas, ses pensées retournèrent vers Eva et tout ce qui s'était passé aux abords du restaurant Alter Hof. Il repensa à la mise en garde à propos de la croix qu'il n'avait jamais exprimée avant qu'on presse le chiffon anesthésiant sur sa bouche. Don n'avait pas eu le temps de voir ce qui s'était passé ensuite avec l'avocate, et préférait ne pas essayer de deviner.

Décrivant un demi-cercle, il en était tout juste à trente pas quand résonna le cliquetis d'une chaîne qu'il venait de heurter. Il en saisit les maillons métalliques rudimentaires, et comprit aussitôt

qu'il se trouvait dans la cave située sous la tour ouest du château de Wewelsburg.

Don tenta vainement d'empêcher ce souvenir étouffant de resurgir. Mais l'image lui revenait déjà : la guide du musée avec sa chevelure blonde, ses sourcils maquillés, et sa bouche d'un rouge luisant. Ce jour-là, il y a bien longtemps, elle portait un foulard aux couleurs chatoyantes, et Don se souvenait qu'il était orné d'une broche en porcelaine dont la forme triangulaire était semblable au contour du château nazi.

Cette visite guidée au musée du château avait débuté devant la photographie d'Heinrich Himmler. La guide et lui se tenaient là, à contempler le visage du chef de la SS, si difficile à mémoriser en raison de son manque de caractère. Rasés haut sur les côtés, les cheveux en forme de calotte peignés à l'eau. Le double menton naissant d'un homme entre deux âges, avec, au-dessus de la lèvre supérieure, quelque chose entre duvet et moustache.

Au bas de la vitrine qui entourait la photographie, on avait placé différents objets comme dans une nature morte. Dont une ceinture portant l'inscription :

Meine Ehre heißt Treue.

« Mon honneur s'appelle fidélité¹. » La bague à tête de mort et le poignard tranchant de la SS étaient posés près de la ceinture.

Malgré son travail sur l'Ahnenerbe et les symboles nazis, Don avait tenté d'éviter le château d'Himmler le plus longtemps possible. Et après coup, il avait souhaité ne jamais avoir mis les pieds dans cette tour nord. Mais il s'était décidé à venir en visite privée, et la guide du musée avait ouvert en l'invitant à entrer.

Ses premiers pas dans l'Obergruppenführersaal l'avaient transporté plus loin que jamais, et dans la pièce privée d'air, sa vision s'était brouillée. C'est aussi qu'il y faisait vraiment chaud en ce mois de juillet et la touffeur s'immisçait à travers les hautes fenêtres. Il s'était forcé à avancer vers le Soleil noir en mosaïque, jusqu'à fouler le disque d'or central de ses bottines. Il avait contemplé les douze colonnes érigées le long des murs de la tour, comprenant avoir atteint le cœur des symboles que le tiroir de Bube recelait.

Malgré tout, il n'avait pas manifesté la moindre émotion.

Ou du moins, pas avant de se retourner vers la guide du musée et de voir son doigt qui lui faisait signe de se taire. Cette obligation de respect avait suscité chez lui une telle aversion qu'il avait pensé interrompre la visite. Mais la guide s'était trompée sur ce qu'exprimait le visage de Don. Elle lui avait alors chuchoté pompeusement qu'ils se trouvaient ici dans l'indestructible salle des héros.

Elle l'avait ensuite mené à la crypte souterraine de la tour. Comme ses jambes commençaient à fléchir, Don avait cherché appui sur la rampe en fer de l'escalier.

Il s'était risqué jusqu'à la porte à barreaux de la crypte, mais sans trouver la force d'aller plus loin, bien que la guide lui ait ouvert. Il avait pu apercevoir la croix gammée ornant le plafond, et la guide lui avait indiqué du doigt l'arrivée de gaz. Il se souvenait qu'elle avait qualifié la chose d'emplacement de la flamme éternelle.

Quand il lui avait demandé à qui on devait cette flamme, elle s'était tue. Quelque chose dans la mine de Don avait dû lui permettre de sentir enfin son hostilité, et elle avait déclaré que la visite était terminée. Il se souvenait avoir monté l'escalier raide qui ramenait à la salle du haut en se disant qu'il venait d'apercevoir les vestiges de l'œuvre d'un fou.

— Wiligut, chuchota Don pour lui-même.

Il abandonna la chaîne qui retomba en cliquetant contre la muraille en pierre de l'autre souterrain de la tour ouest. Il crut entendre le bruit d'une personne qui reniflait. Don resta figé dans sa maudite cécité, avant qu'une voix enrouée s'élève :

— Il y a quelqu'un ?

Il fit quelques pas en avant, se pencha en tâtonnant dans l'obscurité. Il tomba sur du tissu, avec des boutons et un revers. Puis il dénicha la main chaude, au bout de la manche du trench-coat.

— Eva ?

Elle le tira près d'elle, sans répondre, et il sentit comment elle lui étreignait maladroitement la tête.

— Tu ne vois rien, toi non plus ? lui murmura-t-il.

— Non, comment je pourrais ? chuchota-t-elle. Ils nous ont transportés au château, n'est-ce pas ?

— Ils nous ont enfermés dans le musée. Tout en bas de la tour ouest. Je crois que le panneau d'information du camp de concentration de Buchenwald se trouve juste au-dessus de ta tête.

— Buchenwald ?

— C'est ici que les SS avaient emprisonné les juifs de la région après « la nuit de Cristal ». Ils étaient restés entassés dans ce trou environ deux semaines avant d'être envoyés à Buchenwald. Un petit détail qui m'a été dispensé au cours de la visite guidée.

— Tu es déjà venu ici ?

Il soupira.

— Pour Himmler, Wewelsburg représentait sa version fantasmée du château de Camelot des chevaliers de la Table ronde. Impossible pour moi de ne pas m'y rendre.

— Volontairement ?

— Dans le cadre de mes recherches. Peut-être aussi pour honorer tous les prisonniers qui ont rénové le château. Un à deux milliers de personnes, pour la plupart des Russes, qui ont travaillé ici jusqu'à en mourir, de faim, par pendaison, ou par balles. On qualifiait cela de « Vernichtung durch Arbeit », extermination par le travail.

L'avocate respirait doucement, sans rien dire.

— Le camp de concentration local s'appelait Niederhagen, et il a été géré avec une telle efficacité que son chef a reçu en promotion un commandement à Bergen-Belsen. J'ai entendu dire que son vieux corps de garde a été transformé en villa à deux appartements.

— Je trouve idiot d'enfermer des gens dans un musée, grommela Eva.

Don haussa les épaules :

— En tout cas, il nous sera sans doute difficile de sortir de là.

Il caressa légèrement le visage d'Eva du bout des doigts. Il n'y avait plus traces du gonflement sous l'œil.

— Tu cicatrisés vraiment très vite, constata-t-il.

— Ils ne m'ont frappée que durant les premières heures, expliqua Eva. Une fois parvenus à me faire révéler les codes d'accès d'Hex, ils ont présumé qu'ils réussiraient à t'abuser pour te mener jusqu'ici. Mais maintenant...

Elle laissa sa phrase se fondre dans le silence, puis demanda :

— C'était quoi, le nom que tu as prononcé ?

— Quand ça ?

— Juste avant que tu me marches presque dessus.

— Wiligut ?

— Oui, Wiligut. J'ai l'impression de connaître.

— C’est à cause de lui que le château est encore debout aujourd’hui. On n’a jamais pu faire exploser la tour nord, même quand les SS eux-mêmes s’y sont essayés. Au sein du nazisme, il représente une sorte de personnage occulte. C’était un vieil officier de l’armée autrichienne, qui avait appris à travailler silencieusement dans l’industrie de l’armement pendant l’entre-deux-guerres, pour ensuite émerger auprès d’Himmler tel un oracle des temps anciens, au début des années trente. On ne savait pas grand-chose de son passé, sinon qu’il avait fait un séjour en hôpital psychiatrique, point sur lequel Heinrich Himmler s’appuya quand il finit par le renvoyer. Il...

Il y eut un cliquètement métallique, le bruit d’une clé qu’on enfonce dans une serrure et qu’on tourne. Après un grincement, la noirceur de l’obscurité se modifia.

Un faisceau de lumière apparut, d’abord dirigé vers le sol avant de venir lentement balayer les murs. Il captura enfin leurs visages, éblouissant Eva et Don de sa forte clarté.

— Don Titelman ? appela une voix bien connue.

La lumière s’alluma dans l’escalier à l’extérieur, et en plissant les yeux, Don vit les contours métalliques des lunettes aux verres antireflet qui ne pouvaient appartenir qu’à Reinhard Eberlein. Juste derrière l’Allemand, une forme lourde se profilait, rappelant celle d’un crapaud.

¹- Devise de la Schutzstaffel (SS).

La tour nord

Dans l'entrée du château, le vent vint faire trembler les fenêtres masquées derrière les rideaux tirés. Quelques mètres devant les autres, dans la lumière ombragée, Crapaud chaloupait en longeant les bustes de ces lugubres évêques de Wewelsburg, la clé de la tour à la main. Il était suivi par Eva Strand, l'avocate du cabinet Afzelius de Borlänge.

Eberlein avait saisi le bras de Don, et avançait en le serrant de près. La seule différence que l'Allemand présentait avec la créature féline rencontrée Villa Lindarne à Djurgården venait de cette oreillette dont le fil pendait le long de son visage au teint gris clair. Mais les lèvres de cet homme âgé luisaient encore d'une nuance de rouge trop marquée, et derrière les verres antireflet, il conservait le même regard caustique.

Il ne semblait pas y avoir d'urgence, le petit groupe se déplaçait lentement le long d'un couloir en pierre propice à l'écho.

Les Allemands s'arrêtèrent longuement pour observer une maquette du projet d'Himmler « Mittelpunkt der Welt ». La miniature du monstrueux bastion SS dont les nazis rêvaient en 1941 trônait dans une vitrine. Une succession d'immenses bâtiments en béton entourant la tour nord et dont la concrétisation aurait anéanti tout signe de vie dans la province de Westphalie environnante.

— Une personne remarquable que ce Karl Maria Wiligut, murmura Eberlein pour lui-même, bien que Don l'ait entendu.

Mais avant qu'il ait eu le temps de protester, l'Allemand lui fit un signe en se détournant, comme si l'on venait de lui parler dans l'oreillette. Il écouta un moment, le visage incliné de côté, avant que la communication ne prenne fin sur un hochement de tête tout en raideur.

— *Noch eine kleine Weile*, cela va prendre encore un petit moment, indiqua Eberlein à Crapaud.

Les larges épaules tombantes se contentèrent d'un léger haussement en guise de réponse. Crapaud pointa alors le doigt vers un panneau qui indiquait :

Kreismuseum Wewelsburg Rezeption

En pénétrant dans le hall d'entrée du musée, ils plongèrent dans une lumière tamisée. Elle provenait de lampes en porcelaine ovales suspendues au-dessus de l'âtre d'une cheminée entouré d'une frise en marbre de style romain.

À quelques mètres du foyer se trouvaient deux canapés au cuir usé. Eberlein proposa à Eva et

Don d'en profiter pour se reposer un petit moment. Lui-même vint s'asseoir en face, pendant que Crapaud restait debout dans la pénombre, telle une statue difforme.

— Comme vous le comprenez, exposa Eberlein, les préparatifs ne sont pas totalement achevés. Pour la cérémonie de cette nuit, nous attendons encore quelques invités venant de loin.

Don pinça les lèvres, tandis qu'Eva se recroquevilla dans le coin du canapé. Le visage de l'avocate ne portait plus trace des bleus, et la croûte brune sous son œil gauche avait laissé place à un simple rond rose pâle.

Durant le long silence qui suivit, Eberlein regarda plusieurs fois sa montre. Il donnait l'impression de ne pas savoir si le mécanisme marchait.

Don finit par se lasser. Il se pencha vers Eberlein et lui chuchota :

— Vous savez que nous nous trouvons dans l'ancienne salle des mariages nazis, n'est-ce pas ?

— Pour dire les choses honnêtement, je n'ai aucune idée des actions démentes qu'Himmler a accomplies ici à Wewelsburg pendant la guerre, répondit Eberlein.

Les yeux gris-jaune de l'Allemand brillaient.

— Dans ce cas, je vais vous raconter, reprit Don. Dans cette salle, la Schutzstaffel procédait à sa propre cérémonie de mariage portant le nom de SS-Eheweihen. C'est Heinrich Himmler en personne qui avait élaboré la procédure légale pour une célébration de mariage aryenne. Avant les noces, la future mariée devait fournir une radiographie de son crâne de face et de profil. Il devait y être joint un certificat médical attestant que son sang était suffisamment pur, ainsi qu'un arbre généalogique à l'attention des fonctionnaires du RuSHA, le Bureau pour la race et le peuplement. Si on la jugeait apte, les documents étaient validés par un tampon de son antenne locale au château.

Eberlein se tortilla sur le cuir du canapé et le fit craquer.

— À quelques portes d'ici se trouvaient les installations cliniques en charge du programme *Lebensborn*. C'est là qu'on inséminait les femmes de race pure qui n'avaient pas eu la chance de rencontrer un homme qui convenait. Lorsque la grossesse arrivait à terme, on plaçait les nourrissons dans des orphelinats spéciaux, où la qualité de leur pureté raciale était évaluée. *Lebensborn*... Vous savez ce que ce mot signifie ?

Eberlein soupira.

— Littéralement, c'est « fontaine de vie ».

— Comme je l'ai dit, je ne sais rien de ce que les nazis fabriquèrent pendant la guerre, répliqua Eberlein. Il fut somme toute fâché qu'ils obtiennent de s'occuper de notre château. Surtout que nous étions seulement intéressés par une reconstruction de la tour nord.

L'Allemand remit ses lunettes en place, et il manifesta une certaine satisfaction quand il remarqua que Don s'était figé.

— Pour nous, la mission de Karl Maria Wiligut consistait à créer dans la crypte une salle de cérémonie appropriée pour la croix et l'étoile, et à réaliser une salle de réunion digne de ce nom pour la Fondation à l'étage de cette même tour nord. Rien d'autre. Tout ce qui est advenu par la suite tient de la seule responsabilité d'Heinrich Himmler et de la SS.

Don se sentit pris de vertige et il s'affaissa en arrière contre le dossier du canapé.

Dans cette lumière tamisée, le visage d'Eberlein avait pris une teinte plus rose. L'Allemand s'avança de quelques centimètres, et s'inclina, assis sur le bord du siège. Pensif, il fit craquer ses doigts.

— C'est la dernière fois que nous nous rencontrons, vous et moi, Titelman, dit-il d'une voix hésitante. Vous avez vraiment été d'une aide inestimable. Il serait dommage que vous finissiez par

croire que la Fondation et moi-même sommes des sortes de... *nazis*.

Don demeura assis en silence, tandis qu'Eberlein s'inspectait les ongles.

— Alors, de quoi est-il question dans tout cela ? finit par demander Don.

— Ce dont il est question, répondit Eberlein, c'est qu'en retrouvant l'étoile de Strindberg et en l'apportant ici, vous avez offert à la recherche sur la connaissance humaine la possibilité de faire un bond en avant supplémentaire. Et cette nuit, quand l'étoile et la croix seront à nouveau réunies, la Fondation pourra enfin reprendre le travail interrompu.

— Le travail de la Fondation interrompu... ? répéta Don.

Il glissa une main dans son sac à bandoulière pour essayer d'y trouver un remontant. Quelque chose qui parviendrait à l'extirper du sentiment croissant de nager en plein rêve.

— Le fait est qu'en vous racontant l'histoire de Nils Strindberg lors de notre rencontre à Stockholm, je l'ai peut-être un peu arrangée.

— Et donc, les sphères n'ont pas existé ? grommela Don en mettant la main sur la bonne plaquette de comprimés.

— Les sphères de Strindberg ? grogna Eberlein. Vous les avez bien vues vous-même sur les négatifs des photographies du voyage en ballon, ou sous forme d'esquisses dans les notes de laboratoire sténographiées de Strindberg, et vous avez pu suivre dans le journal de l'expédition les fluctuations des coordonnées indiquées par le rayon. Que vous faut-il de plus ?

Désabusé, Don haussa les épaules avant de craquer la pellicule d'aluminium de quatre comprimés et de les placer sur sa langue. Un soupir d'Eva lui parvint depuis le coin du canapé, mais il ne s'en soucia pas. Il avala, hochant ensuite la tête vers Eberlein pour lui signifier qu'il était prêt à entendre la suite.

— Non, tout ce que j'ai raconté dans cette bibliothèque de la villa Lindarne est historiquement correct, jusqu'au moment où ils ont découvert l'ouverture vers les entrailles de la terre, dit Eberlein. La distorsion concerne ce qui s'est passé *ensuite*. La vérité, c'est que nous savons qui a tué Nils Strindberg, l'ingénieur Andrée et Knut Fränkel, là-bas sur les glaces de l'Arctique. En fait, la Fondation a connaissance de cela depuis le printemps 1901.

Eberlein se recula dans le canapé pour mieux se rasseoir. C'était comme s'il rajeunissait lentement à l'écoute de ses propres paroles, et les sillons de ses rides s'estompèrent peu à peu sur son visage, jusqu'à disparaître.

— Je ne sais pas si vous vous souvenez des ultimes notes confuses rédigées par Nils Strindberg que je vous ai montrées. Celles qu'il avait écrites au dos des relevés météorologiques de Knut Fränkel, après s'être caché de ses poursuivants en descendant dans une crevasse. Strindberg indiquait que la croix et l'étoile avaient été volées par des étrangers, qui avaient attaqué l'expédition au beau milieu de ces immensités glacées. Selon Strindberg, Fränkel en était alors à se vider de son sang, suite à ses blessures par balles. On avait aussi tué l'ingénieur Andrée, quant à Strindberg lui-même, une mort lente l'attendait. La porte du monde souterrain était ouverte, et Strindberg finit en donnant le nom d'un des assaillants. Il écrivit : « Le plus âgé s'appelle Jansen. »

Don relut dans sa mémoire ces écritures à l'encre partant en tous sens, et il acquiesça à contrecœur.

— Voilà pourquoi, poursuivit Eberlein, il fut si surprenant pour les hommes d'affaires de la Fondation de recevoir en mars 1901 une lettre signée justement de ce nom, ou pour être précis : « J. Jansen – armateur. » L'adresse de retour était celle d'un cabinet d'avocats de Hambourg. Et quand la Fondation prit contact avec ces juristes, ils lui communiquèrent une revendication assez invraisemblable. Il s'avéra que ceux dénommés « les étrangers » par Nils Strindberg étaient en

réalité un groupe d'indigents norvégiens, chasseurs de baleines. Sur leur bateau, ils avaient pisté le ballon des Suédois depuis l'archipel de Svalbard, avant de poursuivre la traque à ski une fois atteinte la banquise arctique. Personne ne sait dire encore aujourd'hui comment ils avaient réussi à se diriger sur la glace pour parvenir à rejoindre les Suédois à l'entrée de ce trou. Une théorie consiste à penser qu'au camp de base de l'île de Danskøya, Knut Frænkel aurait entretenu les Norvégiens de l'histoire du bec Bunsen et des coordonnées transmises par les sphères. Nous savons que durant plusieurs semaines, leur bateau à vapeur était ancré dans le port de Virgo à proximité du Svensksund, la canonnière de l'expédition Andrée. En tout cas, les Norvégiens parvinrent à atteindre cette ouverture un jour après que Strindberg et Andrée eurent commencé à examiner l'embouchure du tunnel. Selon les Norvégiens, les Suédois se montrèrent inutilement agressifs et se rendirent responsables des coups de feu. D'une manière ou d'une autre, Jansen et ses hommes obtinrent de Strindberg le mode d'emploi du bec Bunsen et des sphères. En effet, dès le premier rendez-vous avec la Fondation, les Norvégiens attestèrent de leur connaissance des déplacements du rayon ainsi que de la façon dont on pouvait suivre ses changements de position. Pendant les quatre années écoulées depuis 1897, les chasseurs de baleines étaient descendus à plusieurs reprises dans ce lieu qu'ils nommaient « salles des enfers ».

Ils ne savaient pas expliquer avec exactitude ce qui se trouvait là, mais ils en comprenaient la valeur.

Don fut pris d'une toux.

— Salles des enfers ?

— C'est ainsi que les Norvégiens décidèrent de les appeler, reprit Eberlein. Ils avaient découvert que cette ouverture dans la glace, bien que se déplaçant tous les trois jours, menait systématiquement à un immense passage englobant ces... oui, salles des enfers. Mais à ce stade, ils avaient également compris ne pas avoir les moyens financiers ou les connaissances requises qui leur permettraient de tirer profit du contenu de ces salles. C'est pourquoi les Norvégiens proposèrent un marché. Ils conserveraient le contrôle de la croix et de l'étoile de Strindberg et fonctionneraient comme gardiens de l'ouverture. Quant à la Fondation, elle se chargerait sur place de l'expertise scientifique, et grâce à ses contacts dans le monde des affaires, elle transformerait en espèces sonnantes et trébuchantes ce qui se trouvait en bas.

— Et qu'y avait-il en bas ? interrogea Don.

Eberlein sourit.

À l'extérieur du château, le vent soufflait fort. Du coin de l'œil, Don constata que l'avocate Eva Strand s'était également mise à écouter attentivement.

— Pour commencer, rien que des chercheurs du début du xx^e siècle ne puissent parvenir à comprendre, expliqua Eberlein. Il fallut dix années d'intenses études pour que la Fondation mette au point une méthode, que l'honnêteté oblige à qualifier de primitive, pour retirer quelque chose du savoir présent en ce lieu. Du reste, peut-être que le terme de « savoir » n'est pas exact, plutôt des bribes sur la constitution première de ce qui existe, bien difficiles à interpréter. Une sorte de schéma intellectuel de base sur la façon dont le monde est édifié d'un point de vue purement physique.

— Un point que je n'ai jamais bien compris, releva Don.

— Mais pour obtenir des réponses utiles, ne faut-il pas aussi se poser les bonnes questions ? rétorqua Eberlein. En premier lieu, on doit au moins posséder une vague compréhension de la manière de poser les choses. Donc, les recherches de la Fondation débutèrent dans les premières années du xx^e siècle, à une époque où une notion comme le boson de Higgs paraissait désigner quelque saleté, et il se passa encore plus de trente ans avant que James Joyce n'invente le mot

« quark ». Les neutrons, les mésons, les mystères astronomiques des quasars... nous parlons d'un monde qui n'avait pas même encore accepté la théorie de l'Évolution de Darwin. La locomotive à vapeur était encore considérée comme une avancée. Le fusil Mauser avec sa poudre sans fumée représentait la plus belle réalisation dans l'art du combat. On connaissait la spirale en acier, mais guère celle de l'ADN. Et même si quelqu'un était alors parvenu à mettre en dessins son approche visionnaire de cette découverte, personne n'aurait pu ou voulu en comprendre la signification. Mais, par malheur sans doute, le recueil de toutes ces données s'arrêta à l'été 1917 – au moment où la croix et l'étoile disparurent de manière tout à fait inattendue.

— 1917 ? questionna Don.

— Le moment où l'étoile fut cachée dans la tombe de Malraux, marmonna Eva.

Eberlein resta assis à attendre, éclairé par la lampe en porcelaine. Puis il enchaîna :

— La dernière expédition de longue durée fut organisée à la fin de l'automne 1916. Là-haut dans l'Arctique, avec les techniques dont la Fondation disposait à l'époque, on faisait face à des conditions climatiques difficiles. Les rapports de cette expédition sont les derniers en date encore conservés. En juin 1917, les Norvégiens nous signalèrent qu'on était sans traces de l'étoile et de la croix, ce qui, naturellement, rendit caduc pour la Fondation l'accord passé avec eux. Toutes les transactions s'arrêtèrent, et d'après ce que j'ai compris, cet armateur Jansen mourut ruiné, à peine quelques années plus tard. Comme je l'ai déjà mentionné, les hommes d'affaires de la Fondation opéraient principalement dans l'industrie de défense, et jusqu'alors, ce qu'on était parvenu à tirer de ces profondeurs avait permis d'accélérer de façon conséquente le développement de l'armement.

Don fut assailli par un sentiment de déjà-vu. Il pouvait sentir l'odeur de renfermé des locaux de l'université de Lund abritant les séminaires, avec ces théories du complot qui ne semblaient jamais finir. Néanmoins, il ne put s'empêcher d'écouter quand Eberlein reprit :

— Même si cette ouverture avait alors disparu, il subsistait encore de nombreux dessins tirés de visions. Pendant toutes les années vingt et trente, les chercheurs de la Fondation travaillèrent dur pour examiner ce que ces profondeurs obscures pouvaient apprendre. Et comme l'intérêt majeur allait au domaine des technologies d'armement, on se focalisa tout naturellement sur ce qui traitait de la structure de l'atome. Il semblait que si on parvenait à bien interpréter les dessins, on accédait à une énergie pratiquement inépuisable. Mais bien qu'elles aient été significatives à l'époque, les ressources de la Fondation ne suffisaient pas à assumer le coût d'un tel projet. Pour cela, on avait besoin d'un État. Le plus naturel partenaire de travail était, bien entendu, l'Allemagne avec ses partis politiques berlinois. En novembre 1933, les tenants du national-socialisme avaient remporté les élections de façon assez surprenante, et la Fondation constata brusquement manquer de contact personnel avec la nouvelle élite au pouvoir dans le pays. Le nazisme était un mouvement de la droite populiste que personne n'avait pris au sérieux, et tout le monde dans l'industrie de la défense s'était trouvé surpris. Mais le rapide réarmement que décida Hitler arriva ensuite en lot de consolation, accompagné d'un puissant écho favorable du pouvoir pour toute innovation technique concernant l'armement, aussi poussée et tirée par les cheveux qu'elle pouvait paraître.

— Et Karl Maria Wiligut ? demanda Don, qui à ce point se mit à ressentir une légère sensation de vertige.

— Karl Maria Wiligut, sourit Eberlein, était l'une des personnes clés de la Fondation au début des années trente. Au cours de la Première Guerre mondiale, il avait acquis une bonne expérience des activités d'espionnage et exposa un plan qu'il qualifia lui-même de brillant. Il avait pour but d'établir une collaboration plus proche et plus personnelle avec les nazis. Il s'était donné une cible

prioritaire : le chef de la SS Heinrich Himmler, véritable patron derrière cette rhétorique fumeuse. Au départ, quand Wiligut expliqua à la direction de la Fondation qu'il allait se présenter à lui comme un arien avec des liens du sang remontant à 220 000 ans en arrière, l'idée fut qualifiée de ridicule, et rejetée. Mais il apparut rapidement qu'il avait bel et bien raison. Sa réussite auprès d'Himmler s'avéra si exceptionnelle que Wiligut devint l'homme le plus proche du chef de la SS. C'est dans cet environnement favorable que la Fondation eut l'idée de faire reconstruire la tour nord de Wewelsburg. Le lieu était chargé d'une énergie psychique dont elle avait fait un usage favorable pendant des années. La Fondation souhaitait maintenant redonner à ce lieu un aspect plus conforme à son rang, tout en croyant naïvement que les nazis, dont Himmler, s'avéreraient une aide fiable.

— Il faut quand même bien dire que c'était une bonne analyse, commenta ironiquement Don en regardant vers l'obscurité de l'âtre.

— Oui, et la reconstruction de la tour nord se déroula comme prévu. Mais en 1938, Wiligut fut assassiné dans une ruelle de Munich, et toute collaboration avec les nazis cessa immédiatement.

— Karl Maria Wiligut n'a pas été assassiné, répliqua Don sans même avoir la force de hausser la voix. Il a été renvoyé de la SS quand on a mis en évidence qu'il avait été interné en hôpital psychiatrique pendant de longues périodes de sa vie. Ils se sont débarrassés de lui quand il est apparu trop fou même aux yeux d'Himmler.

— Il s'agit là des habitués mensonges nazis, grogna Eberlein. Comme je l'ai dit, il a été assassiné, Himmler ayant découvert, par pur hasard, qu'en plus d'une homosexualité affichée qui était déjà suffisamment néfaste, Wiligut était juif. Himmler ne pouvait guère imaginer plus grand scandale.

— Karl Maria Wiligut. Un juif... reprit Don. Vous voulez donc dire que c'est un juif infiltré qui a dessiné la bague de la SS, avec la tête de mort, le svastika, la rune Sig et celle de l'hagalaz germanique ? La bague qu'on attribuait en récompense aux unités SS qui géraient les camps de concentration les plus efficaces ?

— Wiligut n'a jamais dessiné de rune hagalah, souligna Eberlein avec calme. Le motif qu'il a représenté sur la bague des officiers SS a pour modèle l'étoile découverte autrefois par Sven Hedin dans une ruine du désert de Taklamakan. Cinq branches partant d'un moyeu, selon la forme que les Égyptiens de l'Antiquité nommaient Seba.

Don ne parvint pas à répliquer quoi que ce soit. Dans un coin du canapé, Eva tortillait une boucle de cheveux grisonnants, en silence. C'est alors qu'Eberlein jeta un œil machinal à sa montre et qu'il émit un sifflement :

— Je crois que c'est le moment d'y aller.

L'Allemand se leva et arrangea son pantalon de costume. Don sentit que toute force physique l'avait abandonné.

— Non, s'exclama Eberlein en brandissant la main vers Don. Après 1938, la Fondation n'est coupable en rien de ce qui s'est passé. En outre, d'un simple point de vue commercial, ce fut un bon choix que de laisser les nazis face à leur destin. En théorie, les forces armées de Hitler étaient déjà entièrement équipées. Les esquisses qu'on retira de ce savoir des profondeurs aboutirent à des opportunités commerciales bien plus grandes de l'autre côté de l'Atlantique. Là-bas, les États-Unis venaient tout juste de lancer leur industrie de guerre.

Eberlein aida Don à se relever.

— Ensuite, par quel soutien diabolique Himmler, Hitler et Goebbels parvinrent-ils à tenir bon encore six années, le mystère reste entier. Mais revenons au présent. Dans un petit moment, avec votre ultime contribution, la croix et l'étoile de Strindberg vont à nouveau indiquer la porte d'entrée vers les profondeurs, là où se trouvent les réponses à toutes ces questions non résolues.

— Quelle ultime contribution ? demanda Don.

Mais Eberlein se trouvait déjà à l'entrée de la salle attenante, là où attendait Crapaud. Et tous empruntèrent bientôt le sombre passage, que Don savait mener à la tour nord du château de Wewelsburg.

*

Un homme chauve assis dans un fauteuil roulant électrique se tenait au beau milieu du Soleil noir en mosaïque ornant le sol en marbre. L'un de ses yeux ressemblait à une pierre grise sans vie, tandis que l'autre était remarquablement vif et perçant.

Par la fenêtre de la tour, apparaissait un mince croissant de lune voilé par des nuages légers comme une fumée. Un escalier raide conduisait de la salle à la crypte, d'où montait une lueur vacillante. Pour la première fois depuis soixante-dix ans, on avait allumé cette flamme de gaz éternelle.

Aux côtés de Vater, Elena piétinait, mal à l'aise dans une robe du soir d'un rouge sang. Deux hommes au crâne rasé se tenaient également à proximité, visages tellement fermés qu'ils semblaient faits de porcelaine.

En pénétrant dans la salle de la tour, Don accrocha son regard à cette jeune femme vêtue de rouge, évitant ainsi de baisser les yeux vers la roue solaire. Eberlein l'entraîna vers l'escalier menant à la crypte.

Lorsqu'ils passèrent devant Vater au centre de la salle, Eberlein se racla la gorge avant de desserrer les lèvres.

— Merci, je sais, anticipa Vater, avant de tendre vers Don ses longs doigts squelettiques et de lui signifier de les saisir.

Ils étaient aussi minces que les antennes d'un insecte, et Don les relâcha rapidement.

— Don Titelman, énonça Vater. Et ici, naturellement, nous avons *kleine Eva*...

Eva ne serra pas la main tendue vers elle. Vater se mit à rire.

— Vous avez fait un long voyage pour parvenir jusqu'ici, et vous vous êtes montrés d'une grande aide. Maintenant, une dernière chose manque encore avant que les sphères de Strindberg puissent renaître.

Vater tira sur une petite manette fixée à l'un de ses accoudoirs. Le système hydraulique du fauteuil releva son corps à la verticale, et son œil perçant vint se planter droit sur Don.

— Nous avons besoin de votre aide pour tenir une promesse.

— Une promesse, chuchota Don, et quelle est la suite ?

— Ce soir, nous allons nous acquitter d'un engagement, poursuivit Vater, ou faire une offrande, si vous préférez. C'est une chose que nous avons décidée juste après la mort de Karl Maria Wiligut, aux heures les plus sombres de la Fondation. J'irais même jusqu'à penser qu'avec vos antécédents, vous pourriez considérer la chose comme une sorte d'hommage.

Don secoua la tête comme s'il tentait de s'éveiller d'un rêve. Vater interpréta mal son geste et poursuivit sur un ton irrité :

— Dans un moment aussi historique que celui-ci, il n'y a pas de place pour les hésitations personnelles. En bas, dans cette crypte que la SS et Heinrich Himmler avaient baptisée *Walhalla*...

Vater donna l'impression de cracher ce dernier mot.

— En bas dans cette *crypte*, douze socles sont disposés le long des murs, qui vont enfin être utilisés comme il se doit. En cet instant, onze personnes, comment dire... occupant toutes une position

clé dans la Fondation, sont assises en cercle pour délimiter un champ de télékinésie. L'étoile et la croix seront présentées simultanément à la chaleur de la flamme sortant du tuyau de gaz. Une fois portés à une certaine température, les deux objets se fondront ensemble et redeviendront les instruments de navigation de Strindberg. Dans la sphère supérieure, la constellation de la Petite Ourse scintillera de nouveau et l'étoile Polaire désignera d'un rayon cette ouverture vers les profondeurs. Et à cet instant précis, Don Titelman, une ère nouvelle et bien plus lumineuse débutera.

— *Ikh vintsh aykh glik*, prononça Don, je vous souhaite donc bonne chance.

— Pourquoi à nous ? Vous aussi allez venir en bas, s'exclama Vater. Vous pouvez considérer cela comme votre dernier service à l'égard de la Fondation.

Don interrogea des yeux la jeune femme en rouge qui lui avait pris l'étoile la veille. Elle soutint brièvement son regard avant qu'une gêne ne la pousse à détourner les yeux.

— Le fait est, continua Vater, qu'à la mort de Wiligut, la Fondation promet d'organiser une cérémonie célébrant le triomphe du sang juif sur les nazis. L'idée était de la tenir le jour où la croix et l'étoile se fondraient de nouveau ensemble, dans cette belle tour conçue précisément à cet effet.

— Le sang juif, je ne comprends pas...

Don se mit à vaciller et la jeune femme en robe du soir se précipita vers lui pour le soutenir.

— *Votre* sang juif, s'exclama Vater. Nous avons besoin de vous en emprunter. La promesse que nous avons consentie impliquait d'en remplir une cavité en bas dans la crypte. Elena... ?

Don remarqua comme la jeune femme hésitait.

— C'est le moment, indiqua Vater.

Elle resta immobile, mais finit par placer le bras de Don autour de ses épaules et de lui chuchoter :

— Si vous voulez bien avoir l'amabilité de me suivre jusqu'en bas.

Quittant la salle pour s'engager dans l'escalier, Don perçut une odeur de gaz brûlé. Il ferma les yeux et se reposa sur Elena comme une poupée de chiffon. Elle l'épaula pour descendre les marches raides.

Quand il regarda de nouveau, il se trouvait sur le seuil d'une entrée voûtée donnant sur une crypte circulaire de couleur ocre. Au centre d'un bassin de pierre rond, la flamme bleuâtre du gaz éclairait par-dessous onze hommes âgés, tous assis en surplomb sur les stèles de pierre et formant un cercle inachevé.

Onze vieillards à la peau jaunie, qui le suivirent des yeux lorsqu'il rejoignit l'escalier menant à l'intérieur du bassin. Don était toujours soutenu par Elena, et quand son regard glissa le long des murs en quête d'une aide, il s'aperçut qu'Eberlein et Crapaud faisaient partie des hommes installés en cercle.

Le calme murmure présent dans la crypte cessa quand Don atteignit la cavité du bassin. Au sommet du plafond, à la verticale de la flamme, on apercevait la forme jaune sale d'une croix gammée. Quatre chaînes épaisses pendaient depuis des ouvertures taillées en son centre. Reliées entre elles, elles formaient un support métallique sur lequel reposaient l'étoile et la croix blanches.

— Donnez-moi votre main, souffla Elena à l'oreille de Don.

Il se trouvait si proche qu'il pouvait sentir la chaleur de la flamme.

— Mettez-vous à genoux.

Submergé par la nausée, il obéit et se laissa choir sur les dalles de pierre au centre du bassin. Il vit étinceler un vague objet métallique dans la main d'Elena. Don regarda ailleurs, avant de ressentir une douleur aiguë lorsque la lame du couteau entailla ses veines le long de son bras.

— C'est bientôt terminé, lui murmura Elena tout en le retenant pour qu'il ne s'écroule pas.

Un jet de sang gicla vers la flamme. Le liquide atteignit le tuyau de gaz brûlant et provoqua un grésillement suivi d'une faible odeur ferreuse. Don leva les yeux vers la croix gammée au plafond, avant de les reporter sur les instruments de Strindberg et de se dire : *voilà donc ce Mittelpunkt der Welt*.

Il demeura agenouillé jusqu'à ce qu'une profonde flaque de sang se forme autour du tuyau de gaz qui dépassait du sol. À ce stade, Elena parut en avoir assez de cette cérémonie, et on entendit un murmure de déception quand elle aida Don à se relever.

Au moment de repasser sous la voûte, il jeta un dernier coup d'œil à la crypte, croisant du regard Eberlein qui le gratifia d'un signe de tête chargé d'estime. Derrière les verres antireflet de ses lunettes, ses yeux gris-jaune brillaient d'une lumière singulière.

Dans l'escalier qui remontait vers la salle à l'étage, la jeune femme enroula délicatement un bandage autour du bras entaillé de Don.

— Je ne suis pas responsable de ce qui s'est passé, souffla-t-elle.

Don acquiesça, sans qu'un seul instant il ait foi dans ses paroles. Puis il leva son bras bandé vers sa poitrine, et il reprit sa marche chancelante jusqu'à l'Obergruppenführersaal, où il s'écroula aux pieds de l'avocate.

Comme dans un brouillard, Don aperçut les hommes au crâne rasé et vêtus de noir soulever Vater de son fauteuil roulant et transporter son corps fin d'araignée en direction de la crypte.

La jeune femme resta debout à hésiter, ne semblant pas savoir si elle devait suivre ou rester dans la salle. Elle finit par se décider et s'engouffra dans l'escalier. Don ouvrit la bouche pour lui crier un avertissement. Ou il tarda trop, ou ses lèvres étaient trop sèches, mais il ne réussit pas à former le moindre mot.

*

En bas dans la crypte, Vater venait juste de prendre place sur le douzième socle.

— *Raus, bitte*, dehors, ordonna-t-il d'un signe aux hommes qui l'avaient transporté, et qui s'empressèrent de déguerpir.

Ils se postèrent sous la voûte d'entrée, en compagnie d'Elena, afin d'observer ce qui allait se passer.

Vater prononça quelques paroles dans son émetteur d'oreillette, et les chaînes se mirent à descendre depuis la croix gammée ornant le plafond circulaire. Durant la descente, l'étoile de Seba qui reposait sur la traverse de la croix d'Ankh, trembla légèrement, dans un tintement lugubre.

Posés sur leur lit métallique, les objets n'étaient plus qu'à environ un mètre de la flamme et la tension monta dans la crypte.

Elena se pressa plus près, voulant voir les instruments de Strindberg fondre ensemble pour la première fois depuis 1917. Elle souhaitait contempler ces sphères et ce rayon émis par l'étoile Polaire dont Vater parlait. Tout un phénomène dont elle ne connaissait que des images. Une réaction inexpliquée qui était devenue la raison centrale du vide de son existence.

Encore un peu plus bas.

Elena et les deux hommes en noir se tenaient serrés sous la voûte de l'entrée. Les lèvres rouges d'Eberlein, et les yeux de Crapaud dans lesquels les reflets distordus de la flamme scintillaient. La

dernière chose qu'Elena entendit fut Vater en train de crier quelque chose à propos de Karl Maria Wiligut et du triomphe du sang juif.

L'instant suivant, elle fut aveuglée par l'éclair de l'explosion en provenance de l'étoile et de la croix. Dans un fracas, la détonation réduisit la crypte en morceaux, et la puissance de l'onde de choc la projeta en arrière, tête la première.

Hôpital des frères Saint-Josef

Cris et bruits de course la réveillèrent et, pour un court instant, Elena parvint à s'extraire du brouillard dans lequel les sédatifs l'avaient plongée. Elle remarqua alors que tout ce qu'elle entendait venait de sa gauche, mais que le côté droit de son visage était paralysé, insensible et sans réponse. Lentement, elle retomba dans l'obscurité, avec l'espoir de ne plus jamais devoir s'éveiller.

Sa souffrance lui faisait penser à des pointes de ciseaux taillant leur chemin vers l'intérieur de son conduit auditif droit. Elena avait beau presser le bandage de son poing aussi fort que possible contre sa tempe, elle ne parvenait pas à atteindre le mal qui la déchirait.

Depuis que les infirmières l'avaient obligée à se réveiller, la douleur l'enfermait dans des spasmes. Recroquevillée sur un brancard vert bouteille, elle les voyait pousser bruyamment les chariots le long du couloir des urgences de l'hôpital.

Suite à l'explosion de la tour nord de Wewelsburg, la plupart des grands brûlés se trouvaient déjà en soins intensifs.

Dans les heures précédentes, elle avait entendu la voix d'Eberlein rabâcher ses paroles de l'autre côté du mur de la salle des urgences. Malgré elle, Elena avait dû écouter ses multiples et vaines tentatives pour donner un ordre à ce chaos.

La moitié de ses appels téléphoniques semblait concerner ce qui avait vraiment explosé en bas dans la crypte. L'autre partie avait pour but d'empêcher les bulletins d'information sur l'affaire de s'emballer et d'échapper à tout contrôle.

Une douzaine d'hommes d'affaires liés au château de Wewelsburg et ses rituels nazis, voilà qui constituait déjà en soi, une assez bonne histoire. Une douzaine d'hommes d'affaires y *explosant*, voilà qui devenait un événement vraiment exceptionnel.

L'aube pointait à peine, mais toute l'Allemagne paraissait être à pied d'œuvre. Le téléviseur situé dans le couloir propageait l'écho des retransmissions en direct, avec mises à jour permanentes depuis l'hôpital des frères Saint-Josef en Westphalie, dans le district de Paderborn.

Les tentatives d'Eberlein de renvoyer à de vieilles lunes – menace terroriste et responsabilité de la presse – semblaient plutôt avoir embrasé l'enthousiasme des journalistes allemands. À chacun des reportages en direct, de nouvelles spéculations apparaissaient avec leurs lots de coupables potentiels, et au fil des heures, des théories toujours plus folles se développaient.

Quant à Elena, elle n'avait pas la force de s'interroger sur ce qui avait provoqué la destruction de la crypte. Vater l'avait obligée à accomplir sa mission avec le couteau comme une marionnette sans volonté, et elle savait ce qui attendait Titelman et la femme si la cérémonie s'était achevée comme prévu. L'explosion représentait un dénouement à sa convenance. La seule chose qui la gênait était son corps, qui refusait toujours aussi résolument de lâcher prise.

Les blessés à la peau brûlée avaient été nettoyés à la chlorhexidine afin d'éliminer toute trace de l'explosion. Depuis, leurs cris et leurs lamentations venaient sans cesse se mêler aux grésillements de la télévision. Il semblait de la plus haute importance que leurs plaies soient maintenues propres et humides avant la chirurgie plastique à venir.

Elena entendit quelqu'un entrer dans la chambre d'Eberlein, et reconnut bientôt la voix nasale du médecin chef. Il fut encore une fois question de l'état de Vater : le vieil homme se trouvait en soins intensifs, dans les mains de spécialistes, brûlé au visage, le corps criblé de tuyaux et d'aiguilles. Le choc avait provoqué un arrêt du cœur, mais, dans sa candeur, un secouriste l'avait fait repartir.

Elle laissa la conversation se poursuivre sans l'écouter, et si certains considéraient qu'elle était tenue de lui rendre visite en tant que fille, il leur faudrait l'y traîner.

Les pensées d'Elena se mirent alors à dérailler, les pointes acérées s'enfonçant toujours plus profond dans son conduit auditif. Et elle sentit que c'était justement ce qu'elle souhaitait : que son existence finisse ainsi, court-circuitée.

Elle leva sa main vers l'appareil de goutte-à-goutte qui gérait son approvisionnement en morphine, et elle augmenta au maximum le débit. Puis elle replongea sa tête sur l'oreiller, en attendant que la vague anesthésiante vienne déferler sur elle, et qu'elle l'emporte au loin pour toujours.

Mechelen – Berlin

Ils avaient déjà nettoyé entièrement l'intérieur du wagon de marchandises, mais Don se sentait toujours inquiet. Il versa du produit à vaisselle sur la lavette et ouvrit le robinet d'un des bidons d'eau. Puis il se remit à astiquer l'évier de la kitchenette construite dans le placard en acajou. Malgré une mollesse dans les genoux, il cherchait à se maintenir debout et compenser les balancements du compartiment.

Leur wagon occupait la queue de l'immense train de marchandises qui avait quitté Mechelen à l'aube en direction de Berlin. Eva considérait qu'il valait mieux bouger, même si un tel parcours les obligeait à revenir en Allemagne et à repasser par la Rhénanie du Nord – Westphalie, à proximité du château de la Fondation.

Ils avaient promis à Hex de lui communiquer avant midi le choix de leur destination suivante. De cette façon, la sœur pourrait bénéficier d'un minimum de quelques heures pour, une fois encore, manipuler à sa guise le système logistique archaïque de Green Cargo.

Dans le fond, Don savait que les bouteilles ne pouvaient pas être plus dangereuses maintenant que lorsqu'il les avait prises sur les étagères du magasin de peinture. Mais c'est avec précaution qu'il souleva le sac en plastique au logo « Boca-Paint » contenant les fameuses bouteilles avec leur bouchon sécurisé bien vissé.

— Qu'est-ce qu'on va faire de tout ça ? demanda-t-il en se tournant vers Eva.

Elle était assise dans l'un des fauteuils club du salon, une carte des lignes ferroviaires de l'Europe du nord dépliée sur les genoux. Un atlas mondial grand ouvert était posé sur la table ronde située à ses côtés.

— Jette le tout par la fenêtre, suggéra-t-elle, sans même se soucier de lever les yeux.

En reflet dans la paroi en teck verni, Don vit sa bouche grimacer.

— *A bisel komish*, grommela-t-il. Très drôle.

— Cesse de t'inquiéter, répliqua Eva.

C'est ce qu'elle n'avait cessé de lui répéter depuis qu'ils étaient parvenus à rallier le wagon d'Hex sans être découverts. Ils étaient pourtant particulièrement repérables à leur arrivée dans la gare de marchandises de Mechelen, avec leurs vêtements recouverts de particules ocre dues à l'explosion.

Cesser de s'inquiéter.

Avant toute chose, Don s'était senti particulièrement reconnaissant que le wagon soit encore là. Et il savait ne pas avoir traité Hex avec assez de sérieux lorsqu'elle l'avait averti des risques de l'explosif. À leur retour de Wewelsburg, une légère couche de cristaux blancs se trouvait encore étalée sur la paillasse de l'évier. Don avait vite versé de l'eau dessus en espérant dissoudre l'ensemble.

Tout était venu d'une idée de sa sœur. Elle avait affirmé qu'il fallait donner une leçon aux Allemands au cas où ils feraient des histoires. Et si l'opération se passait bien, avait-elle ajouté, on pourrait alors leur indiquer que l'étoile avait besoin d'un nettoyage.

Elle n'avait pas accepté la moindre discussion sur l'aspect moral de la remise d'un objet recouvert de matière explosive, et comme à son habitude, Don avait cédé au ton querelleur de son argumentaire et s'était rapidement laissé convaincre.

Hex lui avait envoyé les instructions, que Don avait suivies de son mieux. Il avait trouvé les composants dont il avait besoin chez un grossiste en peinture de la zone industrielle bordant le terminal ferroviaire d'Ypres. Le vendeur de Boca-Paint n'avait pas montré d'objections à vendre au même client de l'acide chlorhydrique, de l'acétone et de l'eau oxygénée.

De retour au compartiment, Don avait parcouru les différents sites de discussions recommandés par Hex. Apparemment, fabriquer des explosifs n'avait rien d'une prouesse de chimiste. Il s'agissait plutôt d'un jeu pour adolescents qui s'ennuient et veulent mettre un peu d'étincelles dans leur existence. Sur recommandation d'Hex, Don avait multiplié par dix les doses de la recette choisie.

Il avait mélangé l'acétone et l'eau oxygénée bleu clair dans l'une des carafes, avant de refroidir le tout avec la glace du congélateur. Puis il avait ajouté quelques gouttes d'acide chlorhydrique, et avait fini en remuant le tout sans grand espoir de réussite. Au cours de la nuit, il avait conservé le mélange à basse température.

À l'aube, quelques heures avant son départ pour Wewelsburg, Don avait versé le liquide à travers un filtre à café. Par décantation, il avait récupéré les cristaux blancs de matière explosive, identiques à du gros sel.

Son stress était si grand qu'il en avait négligé les avertissements indiquant que le peroxyde d'acétone pouvait exploser à la moindre vibration. Il avait donc pressé l'étoile de Strindberg sur la couche de cristaux encore humides répandue sur la paillasse de l'évier, et ils s'étaient collés au métal, telle une fine enveloppe de poussière.

L'étoile avait fini par sécher, il l'avait installée dans un carton. Il s'était ensuite débrouillé pour sauter dans le taxi et prendre la route direction Wewelsburg, avec sa place de l'hôtel de ville et la terrasse attenante de l'auberge Alter Hof.

La tête gisant sur le sol de la salle de la tour, les yeux tournés vers les escarpins d'Eva, Don n'avait pu voir l'éclair provoqué par l'explosion à l'entrée de l'escalier. Mais le fracas déchirant en provenance de la crypte lui avait coupé le souffle.

Il s'était instinctivement recroquevillé pour se protéger de l'onde de choc accompagnée d'un nuage d'éclats de pierre et autres débris. Une fois revenu à lui, il avait pu deviner dans le lointain les sonneries d'une alarme.

Il souhaitait croire que seul son instinct d'ancien médecin avait alors guidé ses pas pour s'aventurer à descendre les marches escarpées de l'escalier rempli de fumée. Il avait pourtant négligé de se préoccuper des corps distordus de deux hommes en uniforme.

Il gardait ensuite le souvenir de lambeaux de tissu rouge, arrachés à la robe du soir de la jeune

femme. Elle s'était retrouvée au sol, le teint cadavérique, son sang gouttant de l'oreille et une main accrochant la rampe de l'escalier, comme figée dans la mort. S'il y avait un endroit pour s'arrêter et venir en aide, c'était bien celui-là.

Mais il avait continué en chancelant vers l'intérieur de la crypte, là où régnait une odeur de chair calcinée. Il ne voyait pratiquement rien, à cause d'un brouillard de particules de briques, et il s'était accroupi pour poursuivre à tâtons.

Ses poumons ne contenaient pratiquement plus d'air, lorsqu'il avait atteint le bassin de pierre ayant abrité le tuyau de gaz. Et c'est à ce moment-là qu'il avait aperçu les deux objets scintillants couchés côte à côte. Ils semblaient avoir atterri en douceur sur le sol, sans même être affectés par la puissance de l'explosion. Et quand il avait ramassé la croix et l'étoile, il avait senti qu'elles étaient toujours froides comme de la glace.

Les objets dissimulés sous sa veste, Don s'était ensuite précipité vers le haut des escaliers. Il avait aperçu Eva, perdue dans le chaos grandissant de la salle de la tour. En retombant sur elle, la fumée de l'explosion avait criblé son visage de petites blessures sanglantes.

Ils avaient joué des coudes à travers les vestibules du château de Wewelsburg, croisant les ambulanciers et leurs brancards. La cour intérieure avait déjà été envahie par une multitude de personnes attirées par le bruit de la déflagration.

Par hasard, ils avaient alors remarqué un jeune homme près de sa Vespa, en train de montrer la tour du doigt aux jeunes filles qui l'accompagnaient. Don avait traîné Eva vers le petit groupe, qui, de peur, avait pris la fuite en abandonnant la Vespa.

Quand Don avait enfourché la selle et tourné la clé de contact, l'avocate avait grimpé derrière lui. Elle s'était collée contre son dos, avait placé les bras autour de ses hanches, et Don avait actionné la poignée des gaz, les propulsant sur la route en faisant crisser les pneus.

— Pas de doute, c'est vraiment propre, estima Eva.

Le train de marchandises venait juste de commencer à freiner, et les signaux sonores retentissaient au loin.

— Viens plutôt ici.

Don rinça la lavette et inspecta d'un dernier coup d'œil l'intérieur du placard. Puis il referma à contrecœur les battants en acajou.

Après qu'il se fut affaissé dans l'autre fauteuil club, Eva pointa du doigt la carte ferroviaire étalée sur la table basse.

— Je crois que nous sommes à peu près là.

L'avocate plaça son index bien à l'est de Hanovre, sur une petite ville portant le nom d'Edemissen. Don se sentit un peu plus léger en constatant qu'ils avaient fini de traverser la Westphalie.

— Et dans environ trois heures, poursuivait Eva, nous arriverons à Berlin. La question est...

Elle frappa du doigt le gros point rouge marquant la capitale.

— La question est de savoir si tu as envie de rester en Allemagne dans la situation actuelle. Je veux dire par là : sachant que tu es recherché comme terroriste.

Il la dévisagea, étonné.

— Je m'explique : il est tout à fait vraisemblable que les faits soient considérés comme une action terroriste. Tu as quand même fait exploser la tour d'un château et un tas d'innocents. Et qui sait combien d'entre eux sont encore vivants ? Je crois que les opérations de recherche vont nettement s'intensifier. Une action terroriste perpétrée en Allemagne est d'un autre calibre qu'un meurtre isolé commis dans un pays nordique insignifiant. Je suis certaine que Berlin est déjà en possession de tes

photos et des renseignements te concernant.

Don éprouva un furieux mal du pays et leva le regard sur Malmö, Lund et Stockholm. Il ressentait la fatigue jusqu'à l'écœurement.

— Dans cette hypothèse, ce sont *deux* terroristes que les Allemands recherchent.

Eva ne répondit pas. Elle préféra retirer la carte de la table. L'atlas mondial était resté ouvert en dessous, à une page où figurait la frontière polonaise avec la Lituanie, la Biélorussie et l'Ukraine.

— J'ai l'impression qu'ils n'iront pas chercher dans ce coin autant qu'ils le feront au cœur de l'Europe, suggéra-t-elle. Et là-haut...

Elle tourna quelques pages et choisit celle avec un tracé côtier que Don fut d'abord totalement incapable de placer. Puis, découvrant le nom de la ville, ses connaissances géographiques refirent lentement surface.

— Ici, reprit Eva, je crois même pouvoir dire qu'ils ne viendront jamais chercher ici. En plus, à partir de cet endroit, on pourrait tenter de savoir si les objets de Strindberg fonctionnent vraiment, avec leurs sphères et leurs constellations.

Don dévisagea l'avocate. Elle semblait on ne peut plus sérieuse en proposant cela.

Guérie

La morphine avait balayé toute lumière, mais pour autant la douleur continuait de s'enfoncer de plus en plus profond dans son conduit auditif. Inlassablement, les ciseaux pointus tailladaient sur fond de grattement et de raclement.

Elena ne savait plus si elle était éveillée. Sa seule certitude concernait son incapacité à voir quoi ce soit.

Elle pressa les mains autour de son corps pour s'assurer que le brancard de l'hôpital était toujours là. Mais elle ne croisa que le vide, avec l'étrange sensation de tomber.

Quand elle ouvrit les paupières, Elena fut aveuglée par l'intense lumière du soleil. Plissant les yeux, elle réussit à discerner la ligne d'horizon sous forme d'un léger trait situé entre le blanc du ciel et l'étendue de neige. Une fine ligne qui dessinait un demi-cercle autour d'elle, sans qu'on puisse déterminer si elle se trouvait prêt ou éloignée. Autour d'Elena, tout ne fut plus qu'une vaste étendue de glace aux limites indiscernables. Soudain, elle remarqua qu'on s'était approché et qu'une personne respirait juste derrière elle. À ce moment-là, dans son oreille gauche, celle qui pouvait encore entendre, un sifflement s'infiltra et se modula pour devenir une voix :

— Elena...

Elle ferma les yeux, et une nouvelle respiration se fit entendre.

— *Elena. Devi ascoltare*, tu dois écouter. Tu es la seule que nous pouvons joindre.

— Mère ?

— *Questo deve finire*, tout cela doit cesser.

— Je... n'ai plus la croix. Elle est...

— *Devi portarcela*, tu dois nous l'apporter. *Deve finire*, cela doit cesser. Tu es la seule que nous pouvons joindre.

Une douce main se posa près de son oreille et se mit en mouvement. Une caresse prudente qui vint longer le menton d'Elena. Dans le même instant, toute douleur se dissipa, et elle plongea enfin dans un sommeil sans rêve.

Changement de voies

Berlin – Custrin – Gorzow – Kryz – Poznan – Kutno – Varsovie – Lukov – Terespol. Là, à la frontière entre la Pologne et la Biélorussie, ils furent remorqués à l'intérieur d'un hangar et quelques hommes en combinaison de travail se glissèrent dans l'obscurité sous le wagon de marchandises à hauteur des essieux.

Depuis sa couchette, Don écoutait les coups de marteau frappés sur le châssis du wagon, puis la porcelaine du salon se mit à vibrer lorsqu'ils s'occupèrent de retirer les boulons.

Quand enfin le bruit cessa, Eva pressa Don contre elle au moment même où ils entendirent les crics hisser le wagon hors de ses roues aux normes européennes.

Dans le salon, des rangées entières de livres dégringolèrent de leurs étagères, et le fracas du verre brisé leur parvint depuis le placard en acajou. À la poussée suivante, la porte du compartiment se mit à coulisser d'un côté à l'autre, au rythme des bonds verticaux du wagon.

On finit par le reposer et le visser sur des essieux adaptés aux voies ferrées de feu l'Union des Républiques socialistes soviétiques. Un écartement de voies spécifique qui, par le passé, avait su retarder le transport d'armes des forces nazies vers Stalingrad et Koursk.

Une fois ce changement opéré, le voyage se poursuivit au rythme monotone des roues martelant les rails, replongeant vite Eva et Don dans le sommeil. Ils poursuivirent ainsi leur voyage en passant par Baranavitchy et Minsk, Brest-Litovsk, puis la frontière située entre la ville biélorusse d'Orcha et la tristement célèbre forêt russe de Katyn.

C'est là qu'ils stationnaient, dans la lumière de l'aube.

L'immobilité réveilla Don, qui posa ses pieds sur la douce moquette du compartiment. Dans son dos, Eva dormait encore, un bras étendu sur la place encore chaude qu'il occupait peu de temps avant. Malgré une légère sensation de malaise due aux secousses du voyage, il s'étira, et alla sur la pointe des pieds vers la partie salon, qu'il supposait en ruines.

Mais la situation était bien meilleure qu'il n'avait osé l'espérer. Seul l'un des tableaux indiens était tombé en brisant son verre protecteur, et quelques assiettes avaient été ébréchées par les vibrations au cours du levage.

Il se mit à empiler les livres de poche jonchant le sol, et après avoir à peu près rangé, il s'effondra dans l'un des fauteuils du salon pour rassembler ses forces et passer à sa tasse de thé du

matin.

La carte ferroviaire occupait toujours la table. Depuis Berlin, elle leur servait à essayer de déterminer où ils se trouvaient. Leurs seuls autres outils pour y parvenir étaient le tableau horaire qu'Hex leur avait communiqué via Internet, en plus d'une montre et d'un crayon à papier très mal taillé. Néanmoins, pour la partie allemande, leurs notes et chiffres inscrits sur la carte dénotaient une grande précision.

Mais une vingtaine de kilomètres avant Varsovie, on avait droit aux premiers biffages, la suite de l'itinéraire engendrant des annotations toujours plus hachées et laborieuses. Au niveau d'un coin perdu du sud-est de la Pologne, en pleine forêt de bouleaux, on trouvait une dernière note isolée prenant la forme d'une longue ligne de points d'interrogation mal dessinés.

Don regarda la montre et vit qu'il était presque quatre heures moins le quart du matin. Il essaya de calculer quelle était leur position. Il déplaça avec hésitation la pointe de son crayon vers l'embouchure du Dniepr, mais au moment de tracer une croix, quelqu'un cogna avec force contre la porte coulissante à l'extérieur du wagon. Après un bref moment de silence, les coups redoublèrent d'intensité, la personne qui se trouvait là-dehors s'attendait à ce que quelqu'un vienne ouvrir.

Don resta tétanisé sur son siège, la pointe du crayon appuyée sur le tracé bleu foncé du Dniepr.

On entendit des bruits de pas rapides dans le passage en aggloméré. Eva apparut dans l'embrasement de la porte, tout juste réveillée et les yeux rougis. On aurait dit qu'elle tentait silencieusement de mimer une question quand les coups reprirent, quelqu'un tirait sur la porte et commençait à tripoter la serrure.

Don lâcha le crayon et se leva, débarrassé de la tétanie que sa panique avait si rapidement générée. Mais une fois debout, il lui sembla que les murs du salon se resserraient autour de lui au rythme des raclements et des coups frappés à l'extérieur.

Même s'il n'y avait nulle part où fuir, Eva sembla encore espérer :

— La cloison en érable est sans doute bien refermée, chuchota-t-elle. Les plaques n'ont sûrement pas pu s'ouvrir en glissant ?

Il lui signifia qu'il n'en savait rien.

— Est-ce que je vais m'en assurer ? demanda de nouveau Eva. La cloison se verrouille bien de l'intérieur, n'est-ce pas ? Il est possible que ce soit un contrôle de routine. Peut-être qu'ils se contentent d'un coup d'œil rapide.

Avant même que Don ait pu formuler sa réponse, il entendit une voix à l'extérieur héler en russe :

— Ouvrez la porte !

— Il n'y a qu'à..., entama Don avant d'être à nouveau interrompu par la voix :

— Vous êtes là ?

Don déglutit une ou deux fois, avant de parvenir à faire avancer ses jambes. Eva l'arrêta, bloquant de son corps l'accès à la porte du compartiment.

— Bouge-toi, ordonna-t-il. Il faut qu'on ouvre.

— Hé, vous êtes là ? reprit la voix.

L'avocate ne semblait pas vouloir abandonner. Elle se cramponnait de ses doigts blanchis à l'encadrement de la porte.

Avec un geste d'une violence contrôlée, il l'obligea à lâcher prise. Il la repoussa sur le côté pour pouvoir se faufiler dans le couloir en aggloméré. Il atteignit les petits taquets métalliques au niveau du plafond, qui maintenaient toujours fermées les cloisons en érable.

Il les libéra et se retrouva devant la porte coulissante. Don se mit à farfouiller dans sa poche pour mettre la main sur l'objet en forme de clé.

— Ouvrez, s'il vous plaît !

Les coups résonnaient bien plus fort maintenant que la cloison en bois était ouverte. Don se laissa tomber à genoux et enfonça la sorte de clé dans la serrure. Il lui fit faire deux tours et se releva dans l'attente de ce qui allait se passer.

Aussitôt, quelqu'un fit légèrement coulisser la porte, et un premier pan de lumière inonda le visage de Don. L'unique personne debout là-dehors était un soldat à la barbe clairsemée qui portait un uniforme usé de couleur gris-vert. Il était accompagné d'un berger allemand qui tournait en rond au niveau de ses bottes, les oreilles rabattues en arrière. L'animal se mit à aboyer et ne céda pas aux injonctions de se taire lancées par le soldat. Mais ce dernier tira un coup sec et étrangla à moitié le chien, qui passa à des jappements haletants.

— Monsieur ?

Il y avait comme une gêne dans la façon de s'exprimer du jeune soldat russe.

— Oui, qu'est-ce que vous voulez ? répondit-il en anglais.

Il appréciait de ne pas se voir, tout juste sorti du lit, en pleine lumière de l'aube.

— Chut... souffla de nouveau le soldat à son chien.

Le Russe lui jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, avant de faire un signe de tête à Don pour lui indiquer quelque chose au pied du wagon. En se penchant, ce dernier aperçut une mince caisse de bois à hauteur de l'essieu le plus proche.

— Regardez. Un colis pour vous, poursuivit-il en anglais.

Don ne sut pas trop quelle attitude adopter, et la seule chose qui lui vint à l'esprit fut de dire :

— Vous avez besoin d'aide ?

Le soldat secoua négativement la tête tout en remettant en place la bretelle de sa kalachnikov. Puis il s'accroupit et tira la caisse vers la lumière. Il la souleva jusqu'au bord du wagon, devant l'ouverture du passage en aggloméré.

Don continua à observer la scène, sans savoir quoi dire. Il réussit néanmoins à marmonner un stupide :

— Merci.

Le Russe répondit d'un signe de tête, visiblement nerveux. Mais il demeura devant la porte du wagon en se balançant d'un pied sur l'autre.

— Et... un petit quelque chose ? Un peu d'argent ? osa le soldat.

Fouillant rapidement l'intérieur de ses poches, Don en tira quelques billets fripés qu'il lui tendit. Le Russe s'en empara et plissa les yeux vers Don, un sourire forcé aux lèvres.

— Merci. Bon voyage !

La porte coulisssa puissamment et se referma au visage de Don. Depuis l'extérieur, il capta le bruit d'un verrou que l'on tire. Et lorsque le bruit des pas sur les cailloux disparut dans le lointain en laissant place à celui de sa propre respiration, Don réalisa enfin que ce soldat avait pour unique mission d'effectuer une livraison.

Avec l'aide d'Eva, il parvint à transporter la caisse en bois jusqu'au salon. Une fois posée sur la moquette rouge, elle leur parut renfermer un mystère de mauvais augure.

Elle était habilement sanglée de courroies blanches en plastique et le sceau métallique du couvercle était intact. Eva et Don hésitèrent longtemps, figés debout, à quelques pas l'un de l'autre, considérant avec scepticisme cette caisse en bois.

Don soupira de résignation et alla fouiller les tiroirs du placard en acajou à la recherche d'un

couteau. Il s'en servit pour couper les sangles en plastique, avant de rompre le sceau par une dernière incision.

Il plaça la lame du couteau sous le bord du couvercle, et il le brisa avant de reculer pour permettre à Eva de découvrir le contenu. La seule chose visible fut une protection de plastique noir, qui semblait recouvrir un objet mou et difforme.

Don remarqua qu'Eva se reculait lorsqu'il commença à découper le plastique centimètre par centimètre. Il saisit craintivement un pan de plastique et déchira l'enveloppe protectrice. Il en jaillit une veste polaire aérée, en Gore-Tex jaune néon.

Don l'envoya en direction de l'avocate, et mit la main sur une autre veste, rangée au-dessus des piles de vêtements d'hiver bien pliés. Il déballa des sous-vêtements, des bonnets et des gants, qu'il étala sur le sol. Il trouva un piolet à glace, des crampons en acier inoxydable, ainsi que deux lampes de poche et une petite boîte remplie d'outils. Emmaillotée dans plusieurs couches de film plastique, une masse vert pâle apparut après, constituée de billets de banque en dollars, d'un montant total tellement énorme que ce fut un choc pour eux.

Tout au fond, ils trouvèrent un objet qu'on aurait pu croire dérobé dans la salle de chimie d'une école : un bec Bunsen au pied chromé, avec clapet de réglage du gaz, accompagné d'une petite bouteille de propane et de son tuyau en caoutchouc incorporé.

Don souleva le bec Bunsen et le posa au sol, avant de regarder une dernière fois à l'intérieur de la caisse et d'apercevoir l'enveloppe restée au fond. Elle renfermait deux passeports suédois adroitement falsifiés, ainsi qu'une courte lettre rédigée à la main d'une écriture notoirement médiocre :

« À l'intention de Don
pour une fructueuse exploration des entrailles
zol zayn mit mazel, bonne chance
ton Hex, Chana Sarah Titelman. »

Mourmansk

Mourmansk. Soixante-huit degrés de latitude. Au nord-ouest de la Russie, sur une côte orientale de la presqu'île de Kola, au-dessus du cercle polaire. Une ville entourée de plateaux montagneux qui se trouvaient déjà enneigés. Ce port énorme s'ouvrait sur les eaux noires de la mer de Barents. Dans l'obscurité de l'aube, les larges jetées n'étaient que ponctuellement éclairées.

Un tramway solitaire roulait à grand fracas en bordure d'une suite d'immeubles délabrés, derniers vestiges du régime communiste soviétique, cédant soudain la place à la façade d'un gratte-ciel. En cette heure matinale, l'hôtel Russlandia était plongé dans le noir, jusqu'à ce qu'une lueur vacillante apparaisse à une fenêtre du dixième étage.

La flamme du briquet éclaira le visage de Don Titelman, qui se pencha vers le gaz s'échappant en sifflant du bec Bunsen. Il y eut d'abord une lueur dorée et vacillante, avant qu'il tourne davantage le bouton d'ouverture et que le gaz se mette à brûler d'une flamme plus chaude et plus blanche.

Il souleva le treillage en fil de fer sur lequel reposait l'étoile de Strindberg couchée sur la croix. Il plaça le support sur un trépied afin qu'il se situe juste au-dessus de la flamme. Puis Don fit un pas en arrière et attendit. La réaction se produisit quelques minutes plus tard. Il savait qu'il ne pourrait jamais vraiment s'y accoutumer.

Globalement, les esquisses de Nils Strindberg s'avéraient correctes. Mais elles ne pouvaient attester de la beauté du phénomène. Une fois encore, l'étoile tomba en place sur la traverse de la croix au moment où leur métal fusionna, et l'ensemble devint transparent comme s'il avait été soufflé dans du verre.

Puis, une première constellation d'étoiles s'illumina à la verticale de la croix, et la courbe de la Petite Ourse se mit à étinceler. À son sommet, l'étoile Polaire grandit pour devenir une boule de feu d'un centimètre de diamètre. Cette fois, la sphère céleste dessinée en gris-bleu par Nils Strindberg apparut à Don comme l'image d'une nuit d'hiver, givrée et noire.

Dans cette nuit hivernale, l'ombre de l'hémisphère nord apparut en premier, en débutant toujours par un point isolé qui indiquait le pôle Nord. Cette marque grandit pour se transformer en calotte glaciaire avançant dans l'océan, avant de laisser place au contour escarpé du Groënland. Vinrent aussi les lignes côtières de l'archipel de Svalbard, les fjords norvégiens arctiques, et le jaune crème de la toundra sibérienne s'étendant jusqu'au détroit de Béring. Et dès que le dôme hémisphérique fut entièrement visible, l'étoile Polaire se mit à scintiller comme d'habitude, de façon à émettre un rayon de lumière.

La pointe du rayon devait être brûlante, puisqu'on entendit un crépitement lorsqu'elle frappa la glace aux abords de l'archipel de Svalbard. Puis elle se stabilisa et indiqua une position. Don consulta la carte de l'Arctique ouverte devant lui. À l'aide d'un stylo rouge, il inscrivit dessus une nouvelle croix.

Ils habitaient l'hôtel Russlandia depuis bientôt un mois, et chaque jour, il avait allumé le bec Bunsen et reconduit la même expérience. Le rayon s'était déplacé tous les trois jours, exactement comme Nils Strindberg l'avait mentionné dans ses notes de laboratoire. C'est ce que Don et Eva avaient pu constater dans les dernières semaines, en suivant ses bonds sur leur carte de l'Arctique,

Don laissa bouger son stylo sur le quadrillage de la carte. Il finit par le ficher sur un point situé à 83 degrés de latitude nord, pour 28 degrés et trente minutes de longitude est. La nouvelle croix tombait en plein dans une zone déjà gribouillée de marques à l'encre rouge, juste au nord de l'archipel de Svalbard. Un point situé à proximité du trait fin qu'Eva avait tracé à l'encre, et qui reliait Mourmansk au Pôle en traversant cette région.

Don leva les yeux de la carte et vit les sphères se refléter dans la fenêtre de la chambre. Il coupa le gaz et la flamme s'éteignit dans un craquement. Il laissa la croix à la pureté cristalline reposer sur le treillage, avant d'entendre un cliquetis lorsque l'étoile se détacha de la traverse.

Quand il fourra les objets entre ses vêtements d'hiver, l'étoile et la croix étaient redevenues blanches et froides comme de la glace. Ensuite, Don enroula le tuyau de caoutchouc autour de la bonbonne de gaz et du bec Bunsen. Il bourra le tout dans le sac à dos et tira fort sur les sangles.

Il jeta un coup d'œil à la carte de l'Arctique. C'était la dernière indication qu'il notait à Mourmansk. À la prochaine utilisation du bec Bunsen, ils se trouveraient au large de l'océan Glacial arctique. Dès que la douche matinale de l'avocate serait terminée, ils quitteraient l'hôtel Russlandia et monteraient à bord.

Don fit quelques pas vers la fenêtre et contempla le brise-glace russe. À quai dans le port, il ressemblait à un immeuble flottant bardé de lumières.

Deux ellipses blanches symbolisant l'atome étaient peintes sur sa coque noire. Ce navire du nom de *Jamal* utilisait une propulsion nucléaire – la seule puissance suffisante pour se tailler un chemin dans les glaces compactes de l'Arctique en ce mois d'octobre.

Le corps du navire était peint en orange, avec de longues rangées de hublots se succédant à la surface de la superstructure en acier. Don aurait dû se sentir soulagé qu'enfin vienne le moment de partir. Mais il n'éprouvait rien d'autre qu'une douleur sourde au niveau de l'estomac, qui venait presque à coup sûr de sa peur. Le traître océan se tenait là, prêt à l'engloutir. Don le contemplait, soupçonnant qu'il n'attendait plus que le moment d'enfouir l'étoile et la croix dans les profondeurs glacées de sa panse.

Il y a un mois, dans le wagon de marchandises, la proposition de l'avocate était apparue comme un jeu de l'esprit : aller se cacher à Mourmansk et, de là, peut-être, continuer son chemin vers le nord. Loin de toutes les polices européennes, ils pourraient chercher la réponse au secret de Nils Strindberg. Cette ouverture vers les profondeurs dont ils avaient tellement entendu parler.

Don ne l'avait pas vraiment prise au sérieux, mais Eva avait allumé l'ordinateur et lui avait montré toutes ces croisières pour le pôle Nord partant de Mourmansk. Finalement, l'avocate avait réussi à leur obtenir deux billets qu'ils avaient payé à l'avance au guichet d'une banque, en arrivant à Mourmansk.

La pile de dollars reçue d'Hex avait tout juste couvert les frais, et en fournissant de faux numéros de passeport, on leur avait télécopié les documents de voyage. Au nom de Samuel et Anna Goldstein. Un couple de juifs suédois d'âge moyen, dont une femme aux cheveux blonds qui présentait une photo d'identité particulièrement floue.

Durant ces semaines d'attente, Don s'était rendu un nombre de fois incalculable sur le site de Bailey Expeditions pour se faire à l'idée que le voyage aurait bien lieu. Sur les photographies de cette compagnie de voyages américaine apparaissaient des touristes vêtus de vestes rouges. Ils se congratulaient auprès du drapeau indiquant le pôle Nord, sous un ciel bleu sans nuage. En arrière-plan, baigné dans la lumière du soleil, le *Jamal* marquait son sillon creusé dans la glace, et le tout donnait l'impression d'une simple excursion dominicale sans la moindre difficulté.

Il fallait sept jours pour atteindre les 90 degrés de latitude nord, et comme on se trouvait désormais au début de l'automne, ils allaient voyager sous un ciel polaire, noir en permanence. Don avait eu le temps de lire quantité de choses sur les tempêtes d'octobre, un obstacle éventuel que l'avocate avait écarté d'un geste.

Ils n'avaient pas trouvé de solution pour faire arrêter le brise-glace lorsqu'il atteindrait la position indiquée par le rayon. Mais Eva n'avait pas semblé particulièrement disposée à discuter de tous les problèmes susceptibles d'advenir, résumant ses propos à sa seule envie de quitter Mourmansk aussi vite que possible.

Don avait tenté de signaler que le wagon Green Cargo se trouvait toujours sur les rails enneigés de la gare de marchandises située en périphérie de Mourmansk. Peut-être que sa sœur saurait les faire partir vers l'Asie du Sud-Est ou une autre destination au climat nettement plus chaud, quelque part où la police ne pourrait pas les atteindre. Mais Eva s'était contentée de mentionner toutes les épreuves qu'elle avait déjà endurées, en concluant que si Don optait pour ce choix, elle partirait seule vers le pôle Nord pour y chercher la réponse à l'énigme.

En entendant le robinet de douche se refermer dans la salle de bains, Don sentit qu'un ultime sablier venait de finir de couler. Il supposa qu'une fois encore, l'avocate choisirait d'enfiler ses vêtements dans les effluves de vapeur d'eau. Elle se montrait toujours très attentive à dissimuler son corps.

Pour mieux distinguer le rayon de l'étoile Polaire, Don avait éteint toutes les lumières. Il se mit alors à frissonner, seul dans l'obscurité, il écouta les martèlements en provenance du port de Mourmansk. Il avait essayé d'atténuer l'excitation du départ grâce à une forte dose de Stesolid, mais il se rendit compte qu'il lui en faudrait bien plus pour oser monter à bord.

Il se dirigea vers sa besace posée près des bagages. Il en fouilla chaque coin et recoin, poche ou compartiment et avala quelques comprimés. Puis il replia lentement la carte de l'Arctique, qu'il enfonça sous le rabat du sac à dos.

Dans la noirceur totale de l'aube, il demeura debout sans bouger à attendre qu'Eva soit prête. Et la seule pensée qui lui vint alors à l'esprit fut qu'il n'aurait jamais dû se rendre à Falun et ouvrir la porte de la véranda d'Erik Hall.

Jamal

Contempler le brise-glace à propulsion nucléaire du haut de la fenêtre située au dixième étage de l'hôtel Russlandia était une chose. Mais, pensa Don, c'était une tout autre affaire que de se traîner comme un misérable scarabée dans l'ombre astronomique de la coque du *Jamal*. Tout en haut de la proue blindée, il distingua une mâchoire grimaçante de requin peinte en rouge tandis que, depuis l'intérieur du navire, lui parvenaient les rythmes étouffés d'une musique militaire russe.

Le port empestait une odeur de varech pourrissant, et le soleil n'était pas encore parvenu à se lever sur les eaux gris-noir du golfe de Kola. Mourmansk se mettait déjà à plonger dans une obscurité polaire qui allait durer jusqu'à la fin d'un hiver de six mois.

Don avançait en trébuchant entre les congères, un sentiment de panique grandissant en lui. Le froid de l'aube lui enserrait la gorge, et il ressentait de plus en plus de difficultés à trouver l'air à chacune de ses respirations. Ce navire, ou plutôt le réacteur nucléaire russe dont il était équipé, ne lui avait jamais vraiment inspiré confiance. Mais il était vraisemblablement trop tard pour discuter du sujet avec l'avocate.

D'ailleurs, il se sentait globalement bien trop fatigué pour parler avec elle, qui marchait à ses côtés. Don avait un sac à dos suspendu comme une masse à une épaule, et sur l'autre celui qui contenait ses drogues. À chacun de ses pas, l'arête du bec Bunsen se fichait plus profondément dans son dos, mais l'avocate ne lui semblait pas du tout décidée à offrir son aide.

Don vit de loin les vestes rouges qui scintillaient dans la lumière voilée des réverbères. Il y avait là environ une cinquantaine de passagers massés autour des chariots à bagages, à l'emplacement mentionné dans la brochure de Bailey Expeditions. Il fallait se faire enregistrer près de l'entrée T9 au plus tard à sept heures moins le quart.

En s'approchant, Don remarqua un homme bronzé qui semblait être une sorte d'accompagnateur. L'homme brandissait d'une main un mégaphone, tandis que de l'autre, il vérifiait constamment sa mise en plis.

— Je suis David Bailey en personne, annonça l'homme en tendant la main pour saluer.

— Samuel Goldstein, répondit Don, et voici... Anna, mon épouse. C'est nous qui avons réservé notre croisière si tardivement.

— Mieux vaut tard que jamais, répliqua Bailey avec un sourire forcé. D'ailleurs, vous n'êtes pas les seuls à vous être décidés au dernier moment.

Scintillant dans l'obscurité, sa dentition avait une blancheur irréaliste.

Le guide veilla à ce que Don et Eva reçoivent l'un et l'autre la veste rouge de l'expédition. Sur le dos et la poche poitrine était apposé un logo circulaire, où figurait la mention « Early Fall Arctic Cruise ».

Bailey feuilleta un classeur dont les feuilles en plastique contenaient les badges de chacun des passagers. Don prit le sien qu'il épingla sur sa veste, « Samuel Goldstein, Suède, Cabine 43 ».

Pendant qu'ils se tenaient là à attendre, Don regarda autour de lui et s'aperçut que la majorité des personnes qu'on allait mener vers les noirceurs du pôle Nord étaient des retraités. Un murmure se mêlait au souffle de la bise, et traduisait combien ces vieilles personnes étaient impatientes de monter à bord.

À en juger par les sonorités, il y avait une majorité d'Américains, dont beaucoup portaient une casquette plutôt qu'un bonnet. L'un d'entre eux bataillait avec son appareil auditif détraqué, essayant de régler le volume avec ses doigts gelés. Une femme âgée mastiquant ses gencives avait un apparent problème de bridge, alors qu'à côté de David Bailey, une dame atteinte de la maladie de Parkinson se cramponnait en tremblant à son déambulateur, qui n'avait rien du modèle dernier cri.

Don posa son regard sur d'autres futurs passagers du *Jamal*. Une bande d'adolescents, dont les mots fusaient en français et en italien. Ils étaient rassemblés en cercle autour de leurs bagages arborant le symbole du Fonds mondial pour la nature.

Don se raidit en entendant la mélodie chantante d'une phrase qui ne pouvait être que du suédois. Elle provenait d'un jeune homme parlant dans son téléphone portable, qui se tourna dans sa direction.

Durant un long moment, Don et le jeune Suédois restèrent figés sur le bord du quai à se dévisager. Il devait avoir seize ans, et portait un bonnet pointu tricoté ainsi qu'un keffieh. Mais l'adolescent finit par reprendre sa conversation téléphonique sur un ton paisible, se contentant d'un léger signe de tête en direction de la plaque indiquant « suédois » que portait Don. Le jeune homme n'avait pas dû regarder les photographies en une des journaux de son pays, ou alors il s'en fichait complètement.

À 7 heures précises, la corne de brume du *Jamal* mugit. Le son finit par s'éteindre, et Bailey annonça dans son mégaphone que le moment était venu de monter à bord. Les retraités s'orientèrent vers les ascenseurs prévus pour les conduire jusqu'au pont arrière du brise-glace. Eva prit Don par le bras. Bien qu'hésitant, il finit par se laisser entraîner.

Un membre de l'équipage arrêta sèchement Don au moment de passer l'entrée. Il pointa du doigt son sac à dos, qu'il dut placer sur les chariots à bagages. Tout à son trouble, Don regarda partir son sac, Eva lui demanda alors s'il avait pensé à en retirer la croix et l'étoile de Strindberg.

Don posa sur elle un regard vide, avant de se mettre à agiter les bras et à crier en direction du chariot remorqué le long de la jetée. Mais ses cris se perdirent dans le vent, trop tard.

Il se lança à la recherche de David Bailey, afin de savoir où le sac à dos serait conduit et si on allait le fouiller. Il se retrouva à faire la queue derrière un autre passager qui paraissait également vouloir garder le contrôle de ses valises.

Le vieil homme portait un badge sur lequel Don entrevit « Augusto Lytton » et « Argentine ». Il comprit rapidement que ce Lytton ne voyageait pas seul vers le pôle Nord. Il avait à ses côtés quelques hommes aux cheveux longs, aux mines sévères et aux regards noirs. Ils paraissaient attentifs au moindre signe du Sud-Américain, et ils gardaient les bagages du groupe avec vigilance. Dans le cas de Lytton, il n'était pas question d'un simple sac à dos en tissu, mais de plusieurs grandes caisses solides, la surface métallique de chacune étant couverte d'un panneau jaune indiquant « fragile ».

Pendant que le vieil homme argumentait auprès de Bailey dans un mélange d'espagnol et d'anglais, Don fut de plus en plus fasciné par son apparence curieuse.

Le visage de Lytton ressemblait à un crâne mis à nu, dont la peau si fine pouvait sembler peinte. Sa transparence était telle qu'on visualisait le triangle de l'os nasal et le cartilage dessinant un profil d'aigle. Au fond des orbites, la couleur des yeux était si pâle que Don crut d'abord à une cécité. Mais quand Lytton finit par imposer sa volonté, il indiqua clairement où déposer les caisses. Aussitôt, ses hommes se dégagèrent de la neige et s'attelèrent à les transporter. À ce moment-là, David Bailey se tourna vers Don et laissa échapper un long soupir.

Après avoir assuré à Don que le sac à dos se trouvait entre de bonnes mains, l'organisateur le suivit jusqu'aux ascenseurs menant à bord. Il appuya sur le bouton d'un boîtier qui pendait au bout de câbles et ils quittèrent le sol sécurisant de Mourmansk dans un bruit d'enfer.

À trente mètres au-dessus de la houle, un hélicoptère stationnait sur le pont arrière du brise-glace. Ses hélices étaient rabattues, et il portait les couleurs de la Russie : le dessus blanc, la cabine bleue, et le châssis du dessous d'un rouge écaillé.

Quand Bailey sortit de l'ascenseur, il se mit aussitôt à expliquer les fonctions de cet hélicoptère, pour les passagers qui avaient encore le courage de l'écouter.

Apparemment, il servait à aller repérer les failles dans la banquise, afin de rendre le voyage plus plaisant.

Ensuite, l'accompagnateur leva son mégaphone tel un étendard et conduisit tous les retraités dans la tourelle de la superstructure du *Jamal*. Don put y voir des antennes radars et une parabole satellite dépassant vingt mètres plus haut.

À l'intérieur de l'immense navire, l'étroitesse des couloirs incitait à la claustrophobie. Bailey désigna au passage un centre de remise en forme d'aspect vétuste, proposant un sauna et une petite piscine. Une salle à manger se situait plus loin, avec un plafond bas et des tables communes sommaires. Elle s'accompagnait d'un coin bar avec son panneau en plastique qui informait sur le menu russe peu varié des prochaines semaines.

La salle de contrôle du propulseur nucléaire était localisée à l'étage supérieur, équipée de moniteurs vieillissants. Venaient ensuite des couloirs mal aérés, bordés de cabines réservées aux passagers dont les noms étaient scotchés sur les portes. Don constata que la sienne faisait face à celle d'Eva Strand.

Lorsqu'ils atteignirent le quatrième étage, Bailey signala la suite du commandant de bord, avec ses larges fenêtres donnant sur le pont avant. Arriva ensuite un escalier raide qui montait vers la porte en verre teinté coupant l'accès à la passerelle de navigation.

Bailey frappa deux trois fois avant qu'un homme ouvre, avec son allure d'ours et ses lunettes de soleil. Son insigne était cousu aux épaulettes de son pull marine, et lui-même arborait une barbe grise broussailleuse. L'accompagnateur leur présenta le commandant Sergej Nikolajevitj. Ce dernier marmonna quelques paroles inaudibles, avant que le maigre ingénieur en chef du *Jamal* apparaisse derrière lui et fasse preuve d'un bagout sans fin.

Dans un anglais saccadé, ce dernier entama une conférence sur les dix années du brise-glace utilisé comme navire charter. Durant toutes ces croisières polaires, on n'avait déploré qu'un seul problème, au niveau des tubes de matière radioactive destinés à alimenter le propulseur nucléaire du navire. Et même si le système de jets d'air s'était détraqué ces derniers temps, on espérait malgré tout le voir tailler sa route dans la banquise, le moment venu.

David Bailey réussit à l'interrompre en le remerciant. Après quoi il entraîna les passagers vers

le pont en acier noirci, afin d'y aborder brièvement les consignes de sécurité.

L'Américain enfila avec difficulté une combinaison de survie et montra la façon dont on devait se recroqueviller sur soi-même pour survivre une heure dans de l'eau glacée. Puis il ouvrit l'un des gros cylindres métalliques situés près du bastingage contenant les radeaux de sauvetage.

Pour adoucir l'ambiance pesante, l'organisateur finit en signalant la présence d'un petit bateau à moteur, utilisé pour des explorations zoologiques. Au cours de croisières précédentes, on avait vu des morces et des ours polaires, ce qui était bon signe pour les actuels passagers en quête d'une telle expérience.

Don chercha son chemin jusqu'à sa cabine, pressé de voir ce que les Russes avaient fait de son sac à dos. Il ouvrit la porte et découvrit une pièce sentant le renfermé, pas très reluisante.

La lumière venait des deux vitres et d'un plafonnier au néon. Il découvrit immédiatement son sac à dos posé près du pied de canapé. Il fouilla à l'intérieur en quête de la croix et de l'étoile. En sentant les objets, il put enfin respirer.

Une petite couchette était installée derrière un rideau aux rayures violettes. La couette étendue sur le lit avait la même couleur orange que la ferraille du navire. Le panneau situé au-dessus de l'oreiller disait qu'on ne pouvait pas éteindre la lumière de la cabine. Mais les Russes tenaient à disposition des masques de nuit au cas où le rideau n'y suffirait pas. Un peignoir était pendu dans les sanitaires, avec le nom du bateau en caractères cyrilliques brodé dessus. À cela s'ajoutait un système de haut-parleurs distillant une musique d'ambiance russe. Le tout donnait l'impression de se trouver enfermé dans une cellule.

L'air de la cabine était épais comme du sirop de sucre, et Don avait la sensation que les murs se resserraient autour de lui. Il alla s'asseoir sur le canapé et tenta de trouver quelque chose qui le soulagerait dans un coin de sa besace. Son regard tomba alors sur une carte de l'océan Glacial arctique posée sur la table basse. On y voyait l'itinéraire du brise-glace, tracé entre Mourmansk et un point rouge figurant le pôle Nord.

Suivant du doigt les circonvolutions de ce tracé, il se souvint de la dernière croix qu'il avait ajoutée sur sa propre carte de l'Arctique, à 83 degrés de latitude nord. Il sentit que la distance entre le parcours du brise-glace et l'embouchure vers les profondeurs serait bien trop grande.

Il essaya de rassembler assez de force pour se rendre chez l'avocate et lui montrer cette carte, signe de mauvais augure. Peut-être qu'elle en viendrait à renoncer et qu'ils pourraient débarquer et demeurer à Mourmansk ? Mais au moment même où Don parvenait à se lever, un tressaillement parcourut le sol de la cabine. À travers les vitres sales, il vit un câble se tendre, gros comme une de ses cuisses.

Tout en bas, il était relié à un remorqueur qui cinglait sur les vagues ombrées de noir, et quand Don s'approcha du hublot, il constata qu'on tractait déjà le *Jamal* vers la haute mer.

77 degrés de latitude nord

Vater se trouvait assis dans son fauteuil roulant, face à la fenêtre panoramique du bureau directorial de la banque. Difficile de savoir s'il souriait, car ce côté de son visage était recouvert de gerçures rouges, brûlé par cette explosion incompréhensible.

Sous les cloques purulentes situées au niveau du sourcil, son œil artificiel ressemblait à une pierre grise, mais sur le côté indemne du visage, l'autre œil se montrait parfaitement vivace, noir comme du charbon. Il fixait un dossier ouvert sur son bureau relatif aux passeports de monsieur et madame Goldstein, dont il était écrit qu'ils venaient juste de passer les 77 degrés de latitude en direction du pôle Nord.

La photo de la femme était floue, mais les recherches informatiques avaient immédiatement identifié l'homme. Ce profil particulier et ces yeux fatigués, cette mollesse dans la forme des mâchoires : Don Titelman...

Pendant les dernières semaines, Vater n'avait pas beaucoup dormi. Il avait consacré toute son énergie à rechercher la croix et l'étoile appartenant à la Fondation. Du fait de ses brûlures, les médecins lui avaient stipulé d'être extrêmement prudent. Mais il refusait de se laisser dicter sa vie par un élément aussi fragile que son corps.

Il avait évité de collaborer avec les polices européennes. Leur parler de Don Titelman aurait engendré des problèmes. Si, par hasard, ils avaient arrêté le Suédois, il aurait été difficile de reprendre le contrôle, aussi bien sur le futur de Titelman que sur la croix et l'étoile de Strindberg.

À la place, Vater avait fait confiance à ses réseaux habituels, ces forces militaires que la Fondation aidait depuis tant d'années. Et par ce biais, il avait pu utiliser certaines sources auxquelles les polices classiques n'avaient pas accès.

Au final, la réussite était venue de la surveillance radar permanente mise en place par les services secrets allemands. Elle ciblait tous les navires passant les 77 degrés de latitude en direction du nord.

Les listes de passagers avaient été minutieusement examinées avec, en cas de doute, une analyse des données du passeport. On avait fini par prendre quelque chose dans les filets : un brise-glace russe qui, selon les derniers renseignements, portait le nom de *Jamal*.

Le troisième jour

La troisième journée sur le brise-glace débuta exactement comme les deux précédentes. En se réveillant, Don ôta son masque de nuit et avala quatre milligrammes d'Haldol avec un grand verre d'alcool.

La combinaison vodka-calmants avait fait merveille pour calmer son mal de mer, en le plongeant dans un état d'ivresse cotonneux qui aidait le temps à passer plus rapidement.

La nuit, il ne dormait qu'une heure par-ci, par-là malgré les petits bouts de papier toilette enfoncés dans les oreilles pour échapper à ce flot de musique d'ambiance qu'on ne pouvait arrêter. Autre problème du même ordre, les murs, si fins qu'il entendait les chuchotements des Sud-Américains. Deux hommes de Lytton occupaient la cabine attenante, et leurs paroles bruissaient, et se mêlaient à ses rêves.

Don ouvrit le rideau qui fermait la couchette et alla jeter un coup d'œil par le hublot de la cabine. À travers les saletés, il constata que le navire approchait de la banquise. Ils naviguaient au milieu de blocs de glace qui luisaient dans la lumière des projecteurs du *Jamal*. Pour le reste, tout était comme d'habitude : un océan bleu sombre et des nuages de neige qui dérivait.

Il revêtit son costume en velours et le blouson rouge de l'expédition. Puis il sortit de la cabine. L'éclairage du couloir était terne, et le groupe de retraités venant à sa rencontre lui fit penser à une escouade de fantômes. Don se dit que c'était comme voyager à bord d'un cercueil flottant.

Il frappa à la porte de l'avocate, mais une fois encore, personne ne répondit. Ces derniers jours, Eva s'était repliée sur elle-même, et il ne savait pas vraiment ce qu'elle faisait de son temps à bord. Quand ils se parlaient, elle semblait déprimée, mais elle refusait de lui dire pourquoi.

Sur le pont-promenade, le vent polaire soufflait fort et transperça son pantalon en velours. Don remonta la fermeture Éclair de son blouson jusqu'en haut. Il scruta l'obscurité pour distinguer le mur de glace formé par la banquise se profilant vers l'infini. Il avait toujours cru que la glace était blanche et transparente, mais en la contemplant dans les lumières du *Jamal*, sa couleur variait selon le spectre d'un arc-en-ciel, du violet le plus profond au bleu azur et au jaune.

Les Russes paraissaient rechercher une fissure verticale sur laquelle le système de jets d'air pourrait prendre prise et percer une ouverture, qui permettrait ensuite au navire de cingler vers le nord. Plus loin, le long du bastingage, un couple âgé fixait silencieusement l'épaisseur de glace, et Don remarqua qu'ils se tenaient fort par la main.

Il finit par faire si froid que son corps commença à s'ankyloser et, les jambes engourdies, il se mit en chemin pour retourner à l'intérieur du navire. Il avait pris l'habitude d'aller s'asseoir dans l'insignifiante bibliothèque occupant un réduit du troisième étage. Et c'est encore ce que Don fit en cette journée interminable.

Il sortit la lettre trouvée dans la tombe de Malraux, et relut ces quelques lignes en norvégien. Mais concernant l'identité de ce Olaf ou la signification de Niflheim, Don ne savait toujours pas donner de réponse.

À l'heure du déjeuner, il se faufila comme un rat dans les couloirs pour retourner dans sa cabine, et absorber de nouveau le mélange d'Haldol et d'alcool.

Don venait tout juste de l'avaler quand il entendit frapper à sa porte. Au moment où il ouvrit à l'avocate, l'ensemble du navire se mit à trembler. Sans rien se dire, ils comprirent que le *Jamal* entreprenait de s'enfoncer entre les parois de glace.

Don cachait le bec Bunsen sous son lit. Il décida de l'installer sur la table basse face au canapé. Le tuyau de gaz tomba à plusieurs reprises avant qu'il ne parvienne à caler le pied.

L'avocate alluma la flamme et ils purent ainsi constater que le rayon n'avait pas bougé. Don ouvrit son bloc-notes et inscrivit :

*4 octobre, 12 h 20
latitude 83 degrés 50 minutes nord
longitude 28 degrés 40 minutes est*

Eva tenait en mains un petit papier avec le dernier relevé de position du brise-glace. Sur la carte, elle traça d'abord un trait figurant l'itinéraire prévu. Ensuite, à l'aide d'une règle, elle estima à quelle distance de l'ouverture le navire allait passer.

Elle finit par parler :

— Le brise-glace se dirige bien trop vers l'est. Le point de passage le plus proche se situera au moins à cinquante milles marins du trou.

Don refit le calcul et ne put qu'acquiescer.

— Concrètement, à peine cent kilomètres, reprit Eva. Et c'est quoi pour le brise-glace, en termes de temps perdu ? Quelques heures ?

— Oui, il n'y a qu'à monter à la passerelle de commandement et demander aux Russes de changer de cap, ironisa Don.

Eva tourna la vis d'alimentation du bec Bunsen et la flamme s'éteignit.

— Il est peut-être préférable d'attendre, ajouta-t-elle. Le rayon a encore le temps de changer de position. Il est inutile de parler à David Bailey et aux Russes avant de connaître précisément l'emplacement de l'ouverture.

— Il est probable qu'elle ne va pas se situer en plein sur la route du brise-glace, jugea Don. Alors, comment faire pour les convaincre ?

L'avocate se contenta de hausser les épaules. Puis elle s'empara de sa veste et quitta la cabine.

À l'heure du déjeuner, Don se retrouva assis seul, comme d'habitude, à pignocher dans son plat de bortsch. Il n'était pas facile d'ingurgiter de la soupe à la betterave avec comme bruit de fond le grincement plaintif du navire se frayant en chemin dans cette énorme masse de glace. Les retraités demeuraient assis en silence, de même que les jeunes gens du Fonds mondial pour la nature. Les

crissements faisaient peser une menace sourde sur la salle à manger.

Les seules conversations provenaient des Sud-Américains installés à la table d'Agusto Lytton. Don reconnaissait Moyano et Rivera qui occupaient la cabine mitoyenne de la sienne. Moyano avait un long torse et des cicatrices sur les joues. Quant à Rivera, le tatouage d'un démon longiligne serpentait sur la peau de son cou.

Comme tous ceux qui entouraient Lytton, ils arboraient de longs cheveux noir corbeau qui leur tombaient dans le bas du dos. Ils avaient des traits d'Indiens, les pommettes larges et le teint cuivré. Par contraste, le vieil homme pâle vêtu de son élégant costume détonnait de façon presque comique. Mais nul doute que les hommes à la table étaient sous sa coupe.

À part de l'eau, il n'y avait rien d'autre à boire que la Stolichnaya russe. Don se versa un nouveau verre de vodka pour lutter contre le mal de mer. Au bout d'un moment, complètement ivre, il se leva de sa chaise en chancelant. La mine abattue, il partit chercher son chemin jusqu'à sa cabine.

De retour dans cette pièce étroite, il ressentit un tel épuisement que, dans son ivresse, il s'entendit sangloter. Il tenta maladroitement de retenir ses pleurs. Il fut alors envahi par la sensation de se trouver dans un tunnel sans issue.

Pour se calmer, il avala deux Clonazépam, dont il espérait qu'ils le priveraient de toute conscience dans les minutes suivantes. Mais il demeura éveillé. Plus tard dans la nuit, Don se dit que le rayon avait peut-être changé de position.

D'une main que l'alcool rendait encore empotée, il parvint à faire jaillir quelques étincelles de son briquet et à enflammer le gaz. Une fois le bon réglage opéré, il sortit la croix et l'étoile. Il les porta au contact de la flamme, et une fois de plus, les sphères apparurent au-dessus.

Dès que le rayon se dirigea vers le bas, Don comprit qu'il indiquait un nouveau point d'impact. Il inscrivit la nouvelle position dans son bloc-notes :

*4 octobre 23 h 20
latitude 82 degrés 45 minutes nord
longitude 31 degrés 15 minutes est*

En ajustant la règle sur la carte, il éprouva une sensation de vertige, comprenant que l'ouverture se situait désormais à plus de soixante kilomètres en *arrière* du brise-glace. L'impact du rayon s'était nettement déplacé vers le sud, et ils avaient déjà dépassé la cible.

Don frappa à la porte d'Eva mais, en dépit de l'heure tardive, elle ne répondit pas. Il partit à sa recherche en vacillant, au hasard des escaliers.

Il poussa la porte donnant sur le pont arrière et se retrouva près de l'hélicoptère. À proximité de ses ailes repliées, Don tenta plusieurs inspirations profondes afin d'expurger l'alcool de son organisme.

Le vent glacial en provenance de l'océan mordit ses poumons au point de pratiquement l'empêcher de respirer. Il resta planté là à tousser, en pensant qu'il allait s'écrouler. En même temps, il sentit grandir en lui l'exaspération de se trouver à quelques kilomètres de l'ouverture, sans même tenter d'obtenir des Russes un changement de direction du brise-glace.

Dans la salle à manger, les Sud-Américains étaient encore installés à leur longue table, et Don s'aperçut qu'Agusto Lytton le suivait du regard.

David Bailey et le commandant du *Jamal* à la barbe grise, Sergej Nikolajevitj, se trouvaient dans le petit coin bar. Ils se tournèrent vers Don qui approchait en titubant.

— Monsieur Goldstein, s'exclama David Bailey en posant sur lui un regard poisseux. Quelque chose vous préoccupe, pour être debout si tard ?

Une boisson de couleur fluorescente se trouvait devant lui sur le comptoir. Quant au commandant russe, il buvait de la vodka dans un verre à bière.

— Oui, on peut dire ça, murmura Don.

Il ne savait pas trop par où commencer. Le commandant profita de ce silence pour remplir à ras bord un verre de vodka, qu'il expédia vers Don.

— Comment vous dire, monsieur Bailey, commença Don en se balançant d'un pied sur l'autre, que...

Bailey l'incita à continuer d'un hochement de tête.

— Le fait est qu'il faut immédiatement modifier la direction du brise-glace. Les nouvelles coordonnées sont dans ma poche, vous allez voir...

Il fouilla son blouson aux couleurs de l'expédition et y trouva le papier froissé.

Il le plaqua sur le comptoir, devant Bailey, avant de s'enfiler une gorgée brûlante.

— Monsieur Goldstein, sourit Bailey, je crois que plus que tout, vous avez besoin de dormir.

— Au contraire, répliqua Don, il est très important que je reste éveillé.

Il montra du doigt les indications griffonnées sur le papier. Derrière sa barbe hirsute, le commandant ricana. Sans oser l'interroger, Don se demanda si Nikolajevitj comprenait l'anglais. Il préféra continuer avec Bailey :

— Nous devons immédiatement changer de cap, comprenez-vous ? Ce qui nous retardera seulement de quelques heures.

— Mais qu'y a-t-il à cet endroit qui soit si intéressant ? demanda Bailey en montrant le bout de papier au commandant dans un sourire.

— Il s'agit de...

Don ne sut comment le formuler, et il sentit ses jambes se mettre à chanceler.

— Comme je viens de vous le suggérer, reprit David Bailey, le mieux pour vous est d'aller vous coucher. Demain soir nous arriverons au pôle Nord, et vous voulez sans doute être en forme pour l'occasion, n'est-ce pas ? Il n'est pas inhabituel que le premier contact avec les immensités glacées mine les nerfs.

— Il existe un conduit menant tout droit vers les profondeurs, lança Don, et nous sommes en train de le laisser derrière nous.

— J'en suis persuadé, approuva Bailey d'un ton calme. Mais comme vous le comprenez, c'est le commandant du navire qui décide de notre cap. En montant à bord, on se soumet obligatoirement à ses ordres, rien de plus compliqué que ça.

— Il faut retourner en arrière...

Bailey éloigna le verre de vodka de Don.

— Monsieur Goldstein, ça suffit maintenant, conclut-il.

Don pivota la tête en hésitant et croisa le regard d'Agusto Lytton. Au moment de quitter le bar en titubant, il entendit le commandant lui crier :

— Monsieur Goldstein ! Je vous souhaite une bonne nuit !

Quand l'éclat de rire se produisit, Don venait de franchir les portes de la salle à manger. En manque d'air pur, ses poumons lui faisaient mal.

Une fois de retour sur le pont arrière, le souffle du vent le dégrisa en partie, et il comprit soudain qu'il venait juste de renoncer. Il serra fort le bastingage, au point de faire blanchir ses doigts. *A shvartsen sof*, pensa Don, voilà bien une fin de voyage lamentable.

Ses yeux s'emplirent lentement de larmes, qui durcirent le long de son visage comme des stries glacées. Mais au moment de se hisser pour aller rejoindre l'océan, il perçut un bruit qui le fit hésiter. Don regarda en arrière et fit face aux lumières du navire.

Agusto Lytton

Les mains encore accrochées au bastingage, Don plissa les yeux pour voir. Debout derrière lui, le vieil homme était éclairé par les fortes lumières alignées comme un rang de perles le long de la tôle glacée du *Jamal*.

Agusto Lytton ne portait pas le blouson réglementaire de l'expédition mais une sorte de fourrure. Dans le contre-jour, Don ne put distinguer que son profil de faucon.

— Une mort indolore, señor Goldstein, affirma Agusto Lytton en indiquant de la tête le sillon labouré par le brise-glace. Le choc thermique vous ôte toute conscience en moins de trente secondes, et il faut ensuite une heure pour que votre corps finisse de couler et se pose tranquillement par quatre mille mètres de fond.

Don sentit que ses yeux s'étaient habitués à la lumière ambiante, et il essaya de forcer sa langue à formuler une réponse.

— Malgré tout, vous hésitez ? enchaîna Lytton en faisant un pas de plus vers lui.

Don parvint à hocher la tête.

— Vous voulez que nous fassions... demi-tour ? Si j'ai bien entendu vos propos dans la salle à manger, vous disiez...

Don perdit l'équilibre, mais Lytton le saisit par le bras au moment même où il allait tomber. Des doigts crochus, et une prise solide qui ne céda pas sous son poids.

Don parvint à se remettre debout et commença à farfouiller dans sa besace, sans trop savoir ce qu'il cherchait. Aucun calmant ne pouvait lui permettre de retrouver l'équilibre. Ni la Ritaline, ni le Mododial, et pas...

— Avez-vous besoin d'aide, señor Goldstein ? s'enquit Lytton, qui tenait toujours son bras.

Don voulut afficher un sourire, mais il s'en tint à un rictus figé. Il venait juste de mettre la main sur des pastilles à mâcher contenant du Méthylphénidate. Il en prit une poignée qu'il balança dans sa bouche. Il se mit à mastiquer jusqu'à broyer à sec ce dérivé d'amphétamines qui allait peut-être lui permettre de reprendre ses esprits.

— Je vois que pour l'aide, vous vous débrouillez très bien tout seul, ironisa Lytton. Mais vous semblez avoir froid. Peut-être auriez-vous besoin de vous réchauffer un moment ?

Don tenta de s'arracher aux doigts qui l'enserraient, mais la prise ne faiblit pas.

Penaud, il finit par se résigner à le suivre. Ils allèrent jusqu'à une échelle recouverte de glace. Elle les mena au pont supérieur.

— De l’obscurité à la lumière, murmura Lytton quand ils retrouvèrent la chaleur à l’intérieur du navire.

Un peu plus loin dans ce couloir étrangement éclairé, on entrevoyait la porte double donnant sur la suite du commandant. Lytton sortit une petite clé de son manteau de fourrure. Puis il l’enfonça dans la serrure d’un geste naturel.

Le commandant Sergej Nikolajevitj devait probablement se trouver encore au bar en compagnie de David Bailey, puisque la grande suite qui s’ouvrit devant eux était éteinte et silencieuse. Lytton alluma, et Don s’aperçut que le brise-glace n’était pas que parois plastifiées et entretien pitoyable. Il avait devant les yeux une décoration digne d’un salon amiral du XIX^e siècle.

Cela allait des panneaux muraux en bois précieux polis aux pièces de mobilier ornées de détails à l’or fin. Le parquet était recouvert d’un épais tapis, et l’on pouvait à peine deviner le bruit du *Jamal* fendant sa route dans la glace. La grande armoire vitrée munie de portes en cristal abritait un bar, et par la longue enfilade de fenêtres donnant sur le pont avant, Don admira la lumière dansante des projecteurs.

Au bout de cette enfilade vitrée, contre le mur le plus éloigné, un secrétaire grand ouvert semblait servir de table de travail. Il était couvert de monceaux de papiers étalés, de pages manuscrites sortant de vieux classeurs, et d’une loupe à l’ancienne. Mais en réalité, Don n’avait d’yeux que pour ce canapé en cuir accueillant qui trônait au beau milieu de la pièce.

Il l’atteignit en titubant et s’affaissa dessus, avant de s’étendre à moitié en arrière pour enfin reposer ses jambes. Il posa ses pieds sur la table basse en verre placée près du canapé. Puis il les déplaça sur le côté afin de ne pas salir la grande carte de l’Arctique dépliée dessus.

— Señor Goldstein ! s’exclama Lytton derrière lui. Je ne vous ai pas conduit dans ma suite afin que vous vous y installiez pour dormir.

Il y eut un cliquetis de porcelaine, suivi d’un bruit de liquide.

Le vieil homme contourna les brodequins de Don et posa la tasse de thé fumante sur la table basse. L’odeur de pavot et de cannelle rappela à Don l’épisode d’Eberlein dans la bibliothèque de la Villa Lindarne.

Il se força à se redresser, et se retrouva assis à regarder Lytton, venu s’installer dans le fauteuil juste en face.

— Il vous faut quelque chose de chaud, señor Goldstein, déclara Lytton. Buvez, s’il vous plaît.

— Vous pouvez m’appeler... Samuel, notifia Don.

— Augusto Lytton, des Entreprises Lytton.

Don inclina la tête et tendit une main mal assurée pour le saluer.

— Eh bien, señor Goldstein...

Lytton ouvrit un petit étui en argent. Il en sortit un cigarillo qu’il alluma de ses doigts osseux.

— Pourquoi ne souhaitez-vous pas voir le pôle Nord ? C’est un lieu remarquable, je peux vous l’assurer. Auriez-vous les nerfs à vif à l’idée que le *Jamal* ne parviendrait pas à tailler sa route dans toute cette glace ?

Don avala une gorgée de thé et se rendit compte qu’il commençait à reprendre ses esprits. Dans son fauteuil, Lytton retrouvait une forme précise. Des petits yeux acqueux, fichés dans un crâne enveloppé d’une peau fine comme du papier. Don se dit qu’il suffirait d’une légère éraflure pour mettre à nu les os du lobe frontal. Il descendit son regard sur les lèvres fines surmontées d’une moustache clairsemée. Elle s’agita de façon chaotique quand Lytton se remit à parler de sa voix douce :

— Je vous demandais si vous étiez nerveux.

— Pas du tout, répliqua Don. Ce n'est pas cela qui...

Il avala une chaude gorgée supplémentaire.

— J'ai appris du commandant Nikolajevitj que vous aviez, comme moi, tardivement réservé votre voyage ? interrogea Lytton avant de tirer une profonde bouffée du cigarillo.

— Oui, on peut dire que les choses se sont faites par hasard, répliqua Don.

— Je comprends, répondit Lytton, mais je ne crois pas que vous le regretterez.

Bougeant les lèvres, il forma un rond de fumée.

— Vous connaissez personnellement le commandant ? interrogea Don.

— Non, mais j'ai su comprendre ce qu'il désirait, rétorqua Lytton. Ou pour être exact, cette perpétuelle envie d'argent qu'ont les Russes. Concernant cette suite, le commandant et moi avons convenu d'un petit arrangement commercial. Je ne me plaisais pas dans la cabine qu'on m'avait attribuée. Mes hommes aussi sont mécontents, et je ne sais pas ce qu'il en est pour vous ?

— Oui, c'est... peut-être un peu à l'étroit, admit Don.

— N'est-ce pas ? acquiesça Lytton. C'est bien mieux ici. Plus propre également et, comme vous pouvez le constater, doté d'une vue plutôt spectaculaire.

Don dirigea son regard vers l'océan de glace, sans trop savoir quoi dire. Mais il lui sembla que Lytton souhaitait avoir une conversation nocturne, et il fit donc le minimum :

— Lytton Entreprises, vous disiez... Ça ne sonne pas spécialement sud-américain.

— Non, c'est une entreprise internationale, qui existe depuis de nombreuses années.

— Et qui fait...

— On pourrait parler d'import-export, suggéra Lytton. Si je veux être honnête, plutôt de l'export.

— Dans quel domaine ?

— Oh, une sale branche dont vous ne voulez pas entendre parler. Croyez-moi, señor Goldstein.

Don pensa que ça ne pouvait pas venir que du thé. Ce sentiment enjoué qu'il ressentait désormais portait vraiment l'empreinte de la dexamphétamine. L'ivresse de l'alcool s'était dissipée, et le vieil homme assis dans le fauteuil avait maintenant un visage aux traits bien trop nets.

Le regard de Don passa de Lytton à la grande carte de la calotte glaciaire arctique étalée sur la table basse. La route du brise-glace était tracée en rouge. Une pièce russe en argent symbolisait la position actuelle du *Jamal*.

— Il ne reste plus que sept degrés, affirma Lytton. Dans quelques jours, vous et moi nous pourrions trinquer sur le pôle Nord.

— Señor Lytton, commença Don avec prudence, sans trop savoir pourquoi, que diriez-vous de me faire une faveur ?

— S'il faut juste vous aider à regagner votre cabine, je peux...

— Non, il s'agit d'une chose bien plus difficile, coupa Don.

Il observa les contours de ce crâne, là dans le fauteuil. Curieusement, le visage de Lytton suscitait en lui un fort sentiment de déjà-vu. Il lui rappelait...

Don se gratta la tête. À chaque inspiration du vieil homme, la braise du cigarillo rougeoyait.

— Ici... (Don montra du doigt la pièce argentée), voici l'endroit où nous nous situons en ce moment.

Lytton restait assis à attendre en silence.

— Et là, reprit Don en déplaçant son doigt quelques centimètres vers le sud-ouest, se trouve quelque chose dont je crois pouvoir dire que sa vue vous comblerait de plaisir. Une réalité qui

laisserait bouche bée n'importe quelle personne présente à bord de ce brise-glace.

Lytton s'était avancé sur le bord du fauteuil, examinant la position que Don marquait de son index. Lytton s'empara d'un stylo, fit glisser son doigt, et traça une croix noire sur l'emplacement.

— Je vois que vous tenez toujours à ce que le brise-glace reparte en arrière, affirma le vieil homme. Une manœuvre coûteuse, si tant est qu'elle soit possible, et qu'il vous faut véritablement justifier par une très bonne raison.

— Il existe un trou, commença Don.

Lytton éclata de rire :

— Un trou ? Vous voulez dire un énorme trou dans la glace ? En effet, c'est sensationnel !

— Je pensais que vous pourriez peut-être m'aider à convaincre David Bailey...

Lytton s'irrita au point de tousser, laissant échapper un nuage de fumée.

— Vous ne comprenez vraiment rien, señor Goldstein. En parler au guide, à *el Americano* ? Vous croyez franchement qu'à bord, il a voix au chapitre ? Pour un changement de cap, ce sont les Russes qui gèrent l'affaire, et je peux vous promettre qu'une opération de ce type se monnaiera très cher.

— Mais vous êtes assis dans la suite du commandant, essaya Don. Vous pouvez peut-être...

— Vous voulez que je vous aide. Que je paye pour que le brise-glace fasse marche arrière afin que vous puissiez examiner cette chose que vous appelez un trou ? Est-ce qu'il est profond, Samuel Goldstein ? Suffisamment pour contenir une surprise ?

Lytton repartit d'un grand rire.

— Vous êtes drôle, señor Goldstein. Et que pense votre femme de tout cela ?

Son regard perçant se posa sur le visage de Don.

— Ma... femme ? répondit Don. On pourrait presque aller jusqu'à dire que c'est sa propre idée.

— Vraiment ? rétorqua Lytton en se montrant un peu plus intéressé. Et vous-même, qu'êtes-vous prêt à miser en l'occurrence ?

De l'articulation du doigt, le vieil homme tapa la croix sur la carte. Il resta assis en silence, attendant la réponse de Don.

— Il vaut mieux que je lui en parle d'abord, murmura Don.

Il se leva du canapé, et sans prendre le temps de réfléchir, il s'entendit ajouter :

— Nous allons pouvoir vous montrer quelque chose de vraiment surprenant, señor Lytton. Quelque chose que vous n'avez jamais vu auparavant.

Levant ses yeux de la carte, Lytton regarda Don avec malice.

— J'ai vécu très longtemps, vous savez, ce qui fait que j'en doute fort.

Don sentit le Méthylphénidate commencer à le faire rire. Cette drogue était un fantastique remontant. Elle lui permit de se transporter d'un pas souple jusqu'à la porte de la suite, et quand il y parvint, il se tourna une dernière fois pour déclarer :

— Donnez-moi juste une demi-heure, señor Lytton. Je serai vite de retour.

— Je me demande si vous allez savoir retrouver votre cabine, mais en tout cas, je vous souhaite bonne chance.

Lytton tira une bouffée sur son cigarillo et agita la main en signe de salut. Son regard revint ensuite se poser sur la carte de l'Arctique et la position que Don venait d'indiquer.

Eva Strand

Grâce au Méthylphénidate, Don avait descendu d'un pas léger les escaliers conduisant à la cabine d'Eva. Arrivé devant la porte, il jeta un regard à sa montre et constata qu'il était bien plus de minuit. Il hésita un instant, puis se décida à frapper.

La porte s'ouvrit si vite qu'il eut le sentiment que l'avocate se tenait derrière à attendre dans l'obscurité. Elle portait des vêtements d'extérieur. Peut-être s'était-elle aussi rendue dehors pour quelque mission nocturne.

Don s'aperçut qu'Eva questionnait du regard le bec Bunsen qu'il tenait dans ses mains, et il se racla la gorge pour déclarer :

— J'ai peut-être trouvé la solution à notre problème.

S'il s'était attendu à une longue polémique, il avait eu tort. Il ne leur fallut que quelques minutes pour se retrouver en pleine nuit polaire, en route pour le salon d'Agusto Lytton.

Don sentit Eva glisser son bras sous le sien et chercher refuge contre le froid mordant. Le souffle du vent brisait les stalactites de glace du bastingage, et les précipitait vers le sombre sillon que le *Jamal* découpait dans la banquise immaculée. Au-dessus d'eux les antennes radars tremblaient, tandis que le navire persistait à se frayer sa route toujours plus au nord.

Resté éveillé, Agusto Lytton avait laissé entrouverte la porte de la suite du commandant. Quand Don la poussa prudemment, le vieil homme se trouvait encore penché au-dessus de la table en verre à examiner la carte de l'Arctique.

Il les aperçut dans l'entrebâillement et un sourire apparut aux commissures de ses lèvres fines.

— Voilà donc la señora Goldstein ?

Lytton se leva et leur fit signe de rentrer.

Don remarqua que les boutons du haut du chemisier en soie d'Eva étaient ouverts et qu'on apercevait les os de son thorax au travers de sa peau jaunie.

— Ou oserais-je vous appeler Anna ? demanda Lytton.

Eva Strand sembla un peu coincée en le saluant. Mais le regard du Sud-Américain l'avait déjà abandonnée pour se poser sur le bec Bunsen et le sac en plastique que Don balançait au bout de ses doigts.

— Qu'avez-vous apporté avec vous ? interrogea Lytton. Du matériel pour mener à bien quelque expérience scientifique ?

Ne sachant trop quoi répondre, Don se contenta d'approuver d'un léger signe de tête. Puis il alla poser le bec Bunsen sur la table en verre, au milieu du salon.

L'étoile et la croix cliquetèrent lorsqu'il les sortit du sac, et il entreprit de fixer le tuyau à la bouteille de gaz.

— Vous savez qu'il est même interdit de fumer à bord du brise-glace, commenta Lytton. Si on s'en tient aux ordres du commandant.

Le vieil homme s'assit dans un fauteuil et observa les gestes de Don tout en allumant un autre cigarillo.

Une fois le tuyau de caoutchouc bien raccordé au brûleur, Don ouvrit le gaz. La flamme apparut dans un crépitement, avant qu'il ne la règle sur un blanc incandescent.

— Je vous ai promis une chose que vous n'avez jamais eu l'occasion de voir, dit Don en regardant Lytton.

— Oui, et j'en doute encore, répliqua Lytton en inspirant une nouvelle bouffée.

Don plaça la croix et l'étoile sur le support grillagé du trépied et transporta le tout au-dessus de la flamme du brûleur. À travers la forme des sphères qui apparaissait lentement, il pouvait deviner le visage de Lytton.

Au moment où l'étoile Polaire étincela, Don entendit Lytton qui haletait. L'homme se déplaça pour voir quelle position le rayon pointait sur la banquise arctique.

— Vos mesures semblent bonnes, estima Lytton en les comparant avec la croix noire figurant sur la carte.

Il s'empara d'un compas pour évaluer la distance entre ce point et la pièce d'argent représentant le brise-glace.

— Pour rejoindre cet endroit, le *Jamal* doit tout de suite exécuter un virage au sud-ouest. Nous l'avons déjà dépassé d'une centaine de kilomètres.

Lytton n'en dit pas plus et reposa son compas. Une fois la flamme éteinte et les sphères disparues, il leva son regard sur Don et lui lança :

— Je me dois de vous demander señor Goldstein... Savez-vous vraiment ce que ce rayon indique ?

Don sentit sa bouche s'assécher de plus en plus. Il ne s'attendait pas à une question si directe. Son excitation commença à se dissiper lentement.

— On parle d'une ouverture vers le monde souterrain, répondit-il sur un ton hésitant.

— Ce qui compte, enchaîna Eva, c'est de savoir si vous pouvez nous aider à ce que le brise-glace opère un virage au sud-ouest et nous conduise là-bas.

— Obtenir des Russes que le *Jamal* change de cap n'est rien d'autre qu'une question d'argent, répliqua Lytton. Mais il faut aussi que le navire attende à distance respectable, le temps d'examiner tranquillement ce qui pourrait se trouver au fond de cette ouverture.

Lytton se pencha au-dessus de la carte.

— Je peux sans doute convaincre Sergej Nikolajevitj. Le brise-glace devra se tenir à quelques minutes de distance, ici...

Lytton indiqua un point qu'il avait déjà inscrit sur la carte, à proximité de la croix noire.

— Ensuite, nous emprunterons l'hélicoptère pour aller regarder de plus près ce qui se trouve là au fond des glaces. Nous prendrons le temps qu'il faut, le pôle Nord peut attendre.

Le bec Bunsen occupait encore la table en verre. Sur le support grillagé du trépied, les deux objets étaient denouveau séparés. Par pur instinct, Don s'apprêtait à ranger son matériel et à quitter

la suite. Mais il était déjà trop tard, le vieil homme s'empara de la croix.

— Elle ne pèse pas lourd, jugea Lytton qui laissa ses doigts glisser sur les gravures, et assez bizarrement, elle est totalement froide.

— Il vaut sans doute mieux que nous..., reprit Don avant d'être coupé par Lytton.

— Vous savez quoi ? Je crois que j'aimerais voir l'expérience une fois encore. Ce rayon pointant depuis l'étoile était particulièrement beau, et il est peut-être possible d'affiner les indications en faisant une tentative supplémentaire.

Don se leva du canapé sans répondre pour démonter le brûleur du bec Bunsen. Mais Lytton lui saisit la main en haussant le ton :

— J'insiste, señor Goldstein. Je peux rallumer moi-même si l'envie vous en manque.

Il dirigea la braise de son cigarillo à l'arrivée du tuyau de gaz. Il tourna le bouton, et la flamme blanche fut de retour.

Don resta planté debout, indécis, regardant Eva qui aidait à remettre en place la croix et l'étoile. L'avocate ne semblait pas spécialement s'inquiéter du comportement de Lytton.

Don leur tourna le dos et s'éloigna un peu pour mettre de l'ordre dans ses idées. À travers la rangée de fenêtres, il vit que la neige tombait dru.

Il demeura là un moment, à écouter le bruit étouffé du navire brisant la glace. Puis Don tourna son regard vers la table en verre, et constata que les sphères réapparaissaient peu à peu.

Lytton et Eva ne semblaient pas s'intéresser à ce qu'il faisait, et Don se dirigea donc vers le secrétaire grand ouvert, adossé au mur du fond du salon.

Il se mit à fouiller dans les piles de papiers, mais Lytton avait sans doute une ouïe particulièrement fine, puisque Don entendit sa voix derrière lui :

— Señor Goldstein, merci de ne toucher à rien.

Don souleva un papier qui ressemblait à un dessin industriel. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifier si Lytton veillait, mais le vieil homme n'avait d'yeux que pour le faisceau lumineux émanant de l'étoile Polaire.

Lytton Entreprises semblait couvrir un large domaine d'activités, se dit Don en continuant de feuilleter dans les papiers présents sur le secrétaire. On y trouvait des formules chimiques et des calculs de physiciens, mélangés à des devis liés à des projets économiques ou bien des textes traitant de sujets spirituels.

Don venait juste de survoler le descriptif technique d'une caméra magnétique quand son regard se figea sur une photographie de remise de prix. Il ne put que reconnaître le nom allemand inscrit dessus :

— Fritz Haber... ? murmura Don.

— Pardon ? interrogea Lytton sans quitter les sphères des yeux. Que dites-vous ?

— Je vois que votre compagnie Lytton Entreprises a remis une « Bourse Fritz Haber » à un certain Luis Flores ?

— Comme tous les ans depuis fort longtemps, señor Goldstein. Luis Flores est un jeune chimiste très doué. Nous sommes vraiment fiers de pouvoir l'aider.

— Est-ce que cette bourse porte le nom du célèbre Fritz Haber ?

— Du prix Nobel, oui. D'ailleurs, on peut dire que Haber faisait partie des fondateurs de Lytton Entreprises. Pourquoi ?

— Il s'agit donc bien de Fritz Haber ? Le chercheur qui reçut le prix Nobel pour le procédé Haber-Bosch ?

— Oui, c'était une méthode totalement innovante pour fabriquer de l'ammoniaque. Un chimiste

très subtil que ce Fritz Haber, ajouta Lytton, qui désormais gardait les yeux sur Don.

Mais celui-ci était de retour au musée de la guerre d'Ypres, près de la vitrine dédiée aux gaz de combats.

— Vous êtes conscient que l'épouse de Fritz Haber s'est suicidée après l'attaque au gaz de Gravenstafel ? Elle ne supporta pas que son mari soit non seulement l'inventeur du gaz de combat, mais en plus, qu'il ait exigé de se trouver sur le front pour ouvrir lui-même les crânes des victimes. Elle se tira une balle dans le cœur quand elle apprit ce que Fritz Haber avait fait. Et le même jour, il partit pour le front afin de suivre de près les nouvelles attaques contre les Russes, les Allemands utilisant un gaz neuroplégique jamais employé auparavant.

Don dévisagea Lytton avant d'ajouter :

— Ce sont les recherches menées par Fritz Haber qui aboutirent à la découverte du gaz préféré des nazis, le Zyklon B.

— Le Zyklon B a pour origine un produit destiné à lutter contre les insectes nuisibles, répliqua froidement Lytton. Au départ, il n'était pas question de le transformer en arme de destruction massive. D'ailleurs, Fritz Haber est à n'en pas douter la personne qui a sauvé le plus de vies.

— Voyez-vous cela ? grommela Don en continuant à feuilleter les piles de papiers posées sur le secrétaire.

— Bien sûr ! Il faut comprendre, insista Lytton, que le procédé Haber-Bosch rendit possible la fabrication de l'ammoniaque à une échelle industrielle, ce qui entraîna l'utilisation d'engrais dans l'agriculture. Privé de l'emploi de ces substances, un tiers de l'humanité mourrait de famine. Empêcher Haber de poursuivre ses recherches aurait abouti à condamner à mort toutes ces personnes. Aurait-ce été un choix plus humain, señor Goldstein ?

Lytton tourna son regard vers le bec Bunsen en l'entendant grésiller. Quant à Don, il ne répondit pas, captivé par une autre photographie en noir et blanc. Il était d'abord passé dessus sans s'arrêter, n'y voyant que la couverture d'un dépliant publicitaire. Mais il y avait quelque chose dans cette photographie qui...

La flamme du gaz diminua avant de s'éteindre.

— *Muchas gracias*, señora Goldstein, une vraie expérience. Je vais vous aider à ranger.

Lytton se tut. Eva se mit à démonter le brûleur du bec Bunsen et les objets s'entrechoquèrent. Don sut qu'il ne disposait que de quelques secondes.

Il lui était difficile de bien discerner les visages présents sur cette photographie, mais l'un d'entre eux était à coup sûr Augusto Lytton. L'Argentin paraissait dans la force de l'âge, avant que toute souplesse ne disparaisse de ses os malaires.

Sur l'image, trois hommes vêtus de noir étaient alignés debout aux côtés de Lytton, plus d'autres, assis devant en compagnie d'une jeune femme qui portait un chemisier blanc et qui avait les genoux pudiquement repliés sur le côté.

Lytton Entreprises – Direction – Buenos Aires 1936

1936. Don se mit à compter. À en juger par son apparence physique, Augusto Lytton devait avoir au moins la cinquantaine au moment de la photographie. Dans ce cas, Lytton avait aujourd'hui...

Don recompta et se dit qu'il devait avoir mal vu.

Il retourna la brochure. À l'arrière, les noms étaient indiqués selon la place occupée par chacun des protagonistes :

Fleischer, Haber... *J. Jansen* ?

Don revint rapidement à la couverture. Il retomba sur le regard dur d'Agusto Lytton au milieu du rang supérieur. Lytton ? Jansen ? Avait-il changé de nom ?

Et qu'en était-il de l'autre Jansen ?

Rangée du bas, la troisième en partant de la gauche. *E. Jansen*.

Cette jeune femme aux cheveux blonds... Mais il avait besoin d'une loupe pour s'en assurer... Lytton en avait bien une ? La voilà – vite maintenant, la troisième en partant de la gauche, ces jambes croisées, ce visage, ce regard froid, leur ressemblance était très curieuse. *E. Jansen – Eva Jansen* ?

Eva...

Don sentit un souffle chaud dans son cou. L'avocate s'était montrée tellement silencieuse qu'il ne l'avait pas entendue venir.

— J'ai pris le nom de Strand à mon mariage, deux ans après cette photographie, chuchota Eva. Un Suédois. Mort en 1961.

Don ne se retourna pas. Il venait soudain de replonger dans la salle d'interrogatoire du commissariat central de Falun. Il se souvint que cette avocate du cabinet Afzelius lui avait rappelé quelqu'un, debout dans la lumière des néons.

Et maintenant, il savait à qui. Les photos dans les journaux du soir représentant le cadavre que l'on transporte au-dehors, avec ces cheveux qui entourent son visage comme une auréole. Eva Strand ressemblait à l'homme de la mine, avec son entaille dans le front. Lui qui, selon la lettre retrouvée dans le tombeau de Malraux, avait pour nom Olaf...

Olaf Jansen ?

Jansen

Au-dehors la neige tombait abondamment et, poussés par le vent, ses nuages de flocons blancs venaient fouetter les fenêtres de la suite du commandant. Telle une fumée tourbillonnante, des nuées recouvraient les vitres et privaient la pièce de tout lien spatio-temporel. En voulant regarder à l'extérieur, Don ne discerna que sa propre image en reflet sur les carreaux blafards. Lui, le dos courbé au-dessus des piles de papiers du secrétaire, et derrière, la silhouette diffuse de l'avocate.

Au moment de retourner vers la table basse et le bec Bunsen, Don évita de croiser le regard d'Eva. Il s'enfonça dans le canapé face au fauteuil vide d'Agusto Lytton.

Son manteau de fourrure posé sur les épaules, le vieil homme se tenait devant la porte donnant sur le couloir du brise-glace, prêt à sortir. Don vit Eva marcher vers Lytton en lui faisant signe d'attendre, puis il les entendit chuchoter en espagnol.

Pendant quelques instants il essaya d'écouter ce qu'ils se disaient, mais il décrocha rapidement, résigné. Il posa sa tête sur les coussins du canapé et songea aux photographies du soir.

En repensant à l'image du visage cadavérique d'Olaf Jansen étendu sur un brancard à la sortie du puits de mine, il se demanda comment il avait pu ne pas voir ce qui apparaissait maintenant comme une évidence. Le creux des tempes, l'os malaire, le menton à l'identique... Tous ces traits qui reliaient Olaf et Eva. Pourtant, l'homme de la mine était mort en 1918, il appartenait à une autre époque.

Don leva les yeux vers la lumière feutrée du plafonnier et réalisa que les chuchotements près de la porte avaient cessé. Un cliquetis lui parvint depuis le bar, suivi d'un bruit de pas.

— Tiens, tu pourrais en avoir besoin, Don.

Il prit le verre de vodka qu'Eva lui tendait.

— Vas-y, bois.

Don avala plusieurs gorgées et laissa sa tête repartir en arrière sur les coussins, observant l'avocate par en dessous. Pour lui, son visage n'était plus que l'évocation de celui du cadavre.

— Donc... Olaf Jansen. Il devait être ton... grand père ? C'est ça ?

Eva le regarda longuement avant de dire d'une voix atone :

— Non, Don. Olaf Jansen était mon frère unique.

— Mais... comment... ?

La photographie noir et blanc lui réapparut en saccades. Cette jeune femme blonde avec ses genoux pudiquement tournés de côté. Don vit le texte de référence s'éclairer dans sa mémoire :

— La dernière fois que j’ai rencontré Olaf, j’avais onze ans, reprit Eva.

— Tu l’as donc rencontré ? Mais il s’est suicidé au fond de cette mine depuis bientôt plus de cent ans ?

Eva acquiesça et le coin de ses lèvres se raidit. Don sentit qu’un malaise déferlait sur lui. Tout se mélangeait dans sa tête.

S’asseyant dans un fauteuil, Augusto Lytton frappa quelques coups sur l’accoudoir. Puis il soupira en direction d’Eva :

— Ton ami dispose de quinze minutes, pas plus. Ensuite, il faudra réveiller les hommes et démarrer l’opération. Tu sais toi-même que nous sommes déjà en retard.

— L’opération... ? lança Don.

— Je suppose que certaines petites choses vous interpellent, señor Titelman ? l’interrompit Lytton.

Le vieil homme ouvrit son étui en argent et en retira un nouveau cigarillo. Il tapota le bout contre la table en verre :

— J’ai promis à ma fille de vous accorder quinze minutes, en récompense de tous vos services. Mais pour ma part, je ne vois pas d’inconvénient à faire plus court.

— Votre fille ? questionna Don. Eva ?

Agusto Lytton alluma le cigarillo et acquiesça. Don regarda vers Eva, puis revint au vieil homme se sentant perdre pied.

— Eh bien, señor Titelman ? s’enquit Lytton après avoir soufflé un rond de fumée.

Dans le silence qui suivit, Eva vint s’asseoir aux côtés de Don. Elle lui prit le bras et l’aida à se redresser dans le canapé.

Lytton les observait tout en pianotant impatiemment des doigts sur l’accoudoir de son fauteuil :

— Eva, quel sens y a-t-il à...

D’un coup d’œil, elle ramena le vieil homme au silence. Puis elle aida Don à boire quelques gouttes de vodka dans son verre.

— Donc vous..., essaya Don.

Il ne savait pas vraiment par où commencer.

— Vous êtes Jansen ? Ce Norvégien qui, un jour, a volé la croix et l’étoile de Strindberg ? Le meurtrier d’Andrée ?

Sans donner de réponse, Lytton soutint son regard.

— Père ?

La voix d’Eva se faisait pressante.

— Bon, d’accord, finit par soupirer Lytton. Oui, c’est exact, señor Titelman. Il fut une époque où je m’appelais Jansen. Mais avec le temps, ce nom finit par représenter... comment dire ? Un poids. Pour continuer à bien mener mes affaires, j’ai été contraint de rompre totalement avec mon passé.

— Et pourquoi avez-vous décidé de vous appeler Lytton ?

Le vieil homme leva les yeux au ciel.

— Señor Titelman, je vous conseille de penser au temps. À chaque minute qui passe, nous nous éloignons un peu plus de l’ouverture signalée par le rayon de Strindberg.

Don posa son verre sur la table et riva son regard dessus. Il sentait qu’il avait besoin d’avoir un point fixe sur lequel s’appuyer.

— Pour Olaf, vous êtes donc... Vous prétendez donc être le père de cet homme retrouvé mort au fond de la mine ? Celui qui mourut en 1918 ?

— Oui, mais concernant mon fils, je préfère ne pas... Nous sommes là très en dehors du sujet, et je ne sais pas si...

Lytton regarda Eva, mais elle ne le laissa pas s'échapper.

— Olaf, oui..., reprit Lytton sur un ton hésitant. J'aimais vraiment ce garçon. Mais...

Sa voix se brisa de manière inattendue. Lytton lui-même sembla surpris.

— Tu as promis, déclara Eva.

Le vieil homme aspira quelques bouffées de fumée supplémentaires. Il cligna des yeux au beau milieu d'un nuage jaune grisâtre. Il demeura immobile quelques instants, comme s'il cherchait à se retrouver.

— Mon Olaf..., tenta de nouveau Lytton dans un murmure. Il naquit à la fin des années 1870. À l'adolescence, il savait déjà manier le harpon mieux que moi et mon père. Nous étions chasseurs de baleines depuis trois générations. Pouvez-vous comprendre ce que l'on ressent à travailler en pleine mer avec son propre fils ?

Le regard de Lytton se perdit dans les profondeurs de sa mémoire. Puis, sa voix redevint ferme :

— Nos bateaux opéraient près des îles Lofoten et de l'archipel de Svalbard. Une modeste petite entreprise avec laquelle on parvenait tout juste à joindre les deux bouts. Quand mon père est mort, à l'automne 95, il ne nous restait pratiquement plus d'argent. Mon garçon n'avait que dix-sept ans, et donc...

— 95 ? interrompit Don. Vous parlez de 1895 ?

— Bien sûr, 1895 ! répliqua Lytton d'un ton irrité.

— Qu'est-ce que c'est que ces mensonges ? pesta Don en essayant de trouver la force de se lever.

— Señor Titelman ?

— Vous cherchez à me faire croire que vous avez plus de cent cinquante ans. Je ne comprends pas pourquoi, mais...

La voix d'Eva le coupa :

— Écoute juste ce que mon père veut te dire, Don.

— Et toi Eva, dans ce cas, tu aurais également plus de cent ans ? Je suis désolé, mais...

Don se leva et se mit à chanceler.

— Ça ne me paraît pas très crédible.

Eva le prit par le bras.

— Dans les années 1920, les chimistes de mon père ont développé une méthode de ralentissement du vieillissement. Mais elle a eu un coût, spécialement pour les femmes. En particulier pour moi-même. Les télomères présents dans la molécule d'ADN possèdent des liens qui...

— En ce qui me concerne, je suis d'avis d'en rester là, coupa Lytton. Quel est l'intérêt de ruminer de vieux chagrins ?

Don se pencha vers la table et s'empara de son verre de vodka vide. Il alla jusqu'au bar et le remplit. Il but quelques gorgées en silence, mais la tentation d'en savoir plus finit par être trop grande :

— Dans ce cas, Lytton ou Jansen ou je ne sais comment je dois vous nommer, j'aimerais juste savoir ce qui est arrivé à Nils Strindberg, Knut Frænkel et l'ingénieur Andrée.

Dans l'obscurité du dehors, un énorme bloc de glace se brisa dans un fracas. Lytton interrogea

Eva du regard, avant de soupirer et de se lancer dans un début de réponse :

— C'est moi qui ai convaincu mon garçon de suivre le ballon des Suédois quand il décolla. Il n'était question que d'argent, et de rien d'autre.

Don se pencha pour s'appuyer au bar. Les tremblements dans la coque du *Jamal* se répercutaient dans ses jambes.

— Comme je le disais, continua Lytton, à l'époque, nous avions de gros problèmes d'argent. Pas seulement nous, mais tous ceux de Svalbard. Avec leurs marks allemands, Andrée et ses Suédois se sont offert toute l'aide possible. Nous étions en charge d'une partie de leur fret sur la liaison avec l'île de Danskøya. Au cours de ces semaines, mon fils Olaf est devenu un ami proche de Knut Frænkel. *Il l'admirait*, señor Titelman. Vous savez comment peuvent être les jeunes garçons. Quelques jours avant que l'expédition prenne la route, Olaf a reçu en confidence des informations secrètes sur la croix et l'étoile. Le rayon pointant vers... oui, vous connaissez bien le mécanisme.

« Quand il m'en a parlé, j'ai compris tout de suite qu'un tel secret pouvait représenter une somme d'argent considérable. Contre l'avis de mon garçon, je l'ai obligé à se joindre à moi pour suivre le ballon en bateau. En plus de nous deux, il y avait quelques-uns de mes hommes les plus fidèles.

Don tenait encore en main la bouteille de vodka russe au goût suave. *Es makht nisht oys*, quelle importance ? Tout en tremblant, il se resservit un verre. Il l'emporta avec lui jusqu'au canapé, dans lequel il s'affaissa.

— Est-ce vous en personne ou votre fils qui avez assassiné l'ingénieur Andrée et Strindberg ?

— Assassiner ? grimaça Lytton. Vous devriez faire attention aux mots que vous employez.

— Assassiner, tuer par balles, exécuter ? Qu'est-ce qui convient le mieux ? ironisa Don.

Lytton lança un regard courroucé en direction d'Eva.

— Eva, ma fille, est-ce que je dois vraiment... ?

Elle acquiesça, et Don entendit Lytton chercher son souffle. Après un coup d'œil à sa montre, le Sud-Américain se décida à poursuivre :

— Le ballon d'Andrée était naturellement plus rapide que notre embarcation à vapeur, mais nous connaissions les vents et nous pouvions prévoir la direction qu'il allait prendre. Au moment où le ballon a abordé la banquise, il avait déjà perdu de sa vitesse. À ski, nous avons atteint la nacelle endommagée une petite journée après le départ des Suédois. De là, nous avons suivi la trace d'Andrée, Strindberg et Frænkel jusqu'à l'ouverture dans la glace.

— Et là... ? questionna Don.

— Là... Quand nous sommes arrivés, le lieu était désert. Rien que des glaces désolées et ce trou béant de forme circulaire.

— L'endroit était désert ?

— Pas totalement, dans le sens où les Suédois avaient monté leurs tentes avant de descendre dans le trou. Notre plan consistait à trouver la croix et l'étoile dans leurs bagages et à repartir aussitôt. Mais les Suédois ont soudain réapparu... Tout est devenu chaotique. Andrée a été le premier à deviner ce que nous étions en train de faire, Strindberg et Frænkel se trouvaient derrière lui. La neige tombait comme maintenant, et je ne crois même pas que Frænkel pouvait distinguer nos visages à travers la tempête. Nous avons tenté de crier aux Suédois que nous ne voulions que la croix, mais Andrée avait déjà décroché son fusil. De façon très étrange, il s'est soudain tenu la gorge et s'est juste écroulé. Sans qu'on entende la détonation du tir tellement le vent soufflait fort. Mais en me retournant, j'ai vu Olaf qui jetait son fusil loin de lui. Involontairement, mon garçon venait de transpercer la gorge d'Andrée. Un tir accidentel, señor Titelman. Il avait juste voulu montrer que nous étions armés nous aussi, rien d'autre.

Don caressa le bord de son verre de vodka. Il se remémora le négatif qu'Eberlein lui avait montré dans la bibliothèque de la Villa Lindarne : la neige qui tombait et la forme d'Andrée près de l'orifice aux contours découpés.

— Un tir accidentel. Est-ce que c'est également le cas pour Knut Frænkel et Nils Strindberg ?

Lytton se tordit d'embarras.

— Oui, Frænkel... Vous connaissez la nature de ses blessures...

— Père ! s'exclama Eva sur un ton sévère.

Lytton détourna le regard.

— J'ai tué Knut Frænkel, señor Titelman. J'ai tiré dans le dos de Knut Frænkel quand lui et Nils Strindberg tentaient de fuir.

— Dans le dos ? reprit Don dubitatif. Strindberg a écrit que Frænkel saignait du ventre.

— La balle lui a traversé le corps. Elle est entrée par le dos avant de ressortir par l'abdomen.

Lytton se pencha vers la table et posa son cigarillo dans le cendrier pour le laisser s'éteindre.

— Mais Nils Strindberg était un coriace. Il a réussi à traîner Frænkel jusqu'à la crevasse. Ils ont dû parvenir à se laisser glisser le long des parois. On les a ensuite aperçus se mouvant dans l'obscurité, à trente mètres de profondeur. Olaf pleurait et criait pour qu'on leur vienne en aide. Mais Frænkel était déjà perdu, et Strindberg nous aurait dénoncés dès son retour sur l'archipel de Svalbard. Si j'avais accepté de le faire, nous aurions tous fini pendus.

— Vous les avez donc abandonnés là, en bas, condamnés à mourir lentement de froid, commenta Don.

Il se tourna vers Eva, mais son visage resta figé, le regard rivé à ses mains posées sur ses genoux.

— Et qu'avez-vous fait après avoir tué les Suédois ?

— Oui, ensuite..., marmonna Lytton, nous sommes descendus dans l'ouverture, et là en bas...

Le vieil homme ferma les yeux.

— Là en bas existait un monde impénétrable pour nous. Nous étions de modestes marins norvégiens, señor Titelman. C'était... c'était inconcevable. Mais nous avons compris que la croix et l'étoile fonctionnaient comme une sorte de clé ouvrant vers les profondeurs. Et pour connaître la valeur de cette clé, nous avons pris contact avec les financiers allemands de l'expédition via un mandataire...

Don retourna en mémoire dans la salle de la SS à Wewelsburg, et les paroles d'Eberlein resurgirent : les Norvégiens avaient exigé que la Fondation les paie en échange d'un accès à ce passage vers les profondeurs.

— Pas seulement *donner accès*, maugréa Lytton. C'est ce que la Fondation a voulu vous faire croire ? C'était peut-être le cas au début, mais nous sommes ensuite passés à une collaboration d'égal à égal avec les Allemands. Nos propres chercheurs se sont montrés au moins aussi performants que ceux de la Fondation pour convertir certaines visions abstruses en nouveaux éléments chimiques ou en innovations techniques applicables à l'armement. Pour ne parler que des découvertes de Fritz Haber...

Don sentit affluer en lui une sensation de malaise en repensant aux vitrines d'Ypres consacrées aux gaz, et à Camille Malraux, « Tué à l'ennemi ». Il revit l'étoile dans la bouche desséchée du Français, qu'Olaf avait placée là.

— Si tout se passait aussi bien, grommela Don, pourquoi votre propre fils a-t-il fini par cacher l'étoile dans un tombeau ?

Avant que Lytton ait le temps de répondre, Eva murmura :

— Jamais mon frère n’a pardonné à mon père le meurtre des Suédois. La raison pour laquelle nous nous trouvons assis ici tient au fait que mon père a tiré dans le dos de Fränkel et laissé mourir Strindberg.

— Olaf ne pardonnait jamais quoi que ce soit, siffla Lytton. Et avant tout, il ne s’est jamais pardonné son propre coup de feu accidentel sur l’ingénieur Andrée. Nous avons longtemps espéré qu’il ferait la part des choses et recouvrerait la raison. Qu’il nous aiderait à tirer parti de ce que nous avions découvert en bas. Mais il n’a jamais voulu avoir quoi que ce soit à faire avec cette ouverture, qu’il semblait considérer comme l’antichambre du véritable enfer. Dès notre retour sur l’archipel de Svalbard, il s’est éclipsé, voulant rompre tout contact.

— Niflheim, chuchota Don.

Lytton grimaça.

— Nous ne l’avons jamais laissé disparaître totalement. Malgré tout, Olaf était mon fils. Il a pu mener son existence à sa guise, mais sous notre discrète surveillance, afin de nous assurer qu’il n’allait pas se mettre à divulguer le secret que nous partagions avec la Fondation. Quelque temps plus tard, il s’est rétabli, et devint professeur de vieux norrois à la Sorbonne, à Paris. Comme il semblait totalement désintéressé par nos affaires, nous avons peu à peu baissé notre garde. Et c’est pourquoi nous n’avons jamais rien su de Camille Malraux, ou du fait qu’Olaf avait si mal pris la chose, en apprenant qui était l’inventeur du gaz répandu sur les tranchées d’Ypres.

Le vieil homme sortit la pointe de sa langue gris foncé et s’humecta les lèvres. Puis il reprit maladroitement :

— Nous approchions de la fin de la guerre... Il a débarqué à notre base de Spetsbergen à la mi-janvier 1917.

— Olaf ?

Lytton acquiesça.

— Il a dit vouloir reprendre sa place dans l’entreprise. Et vous savez, señor Titelman, c’était exactement ce que j’avais souhaité pendant toutes ces années. Avec nos succès liés à la guerre, tout redevenait radieux. Les affaires étaient florissantes, et nous osions toujours plus. En bas dans les profondeurs, nos chercheurs venaient d’ouvrir quelques pistes sur l’énigme du vieillissement : les doubles hélices de l’acide nucléique à la base des premières théories de l’ADN dans la science moderne. Mais au lieu de nous aider à mener plus loin la recherche, Olaf nous a volé la croix et l’étoile de Strindberg. Il a dû planifier la suite avec minutie. Il a truffé d’indices son appartement parisien, dans le but probable que nous les découvririons et qu’ils nous rendraient fous.

Lytton se leva du fauteuil pour rejoindre le secrétaire. Il feuilleta les piles de papiers et finit par trouver ce qu’il cherchait. Penché vers l’avant, il se mit à lire :

« Je connais une salle qui se trouve éloignée du soleil
sur la rive des cadavres,
portes tournées vers le nord.
Des gouttes de venin tombent du conduit de fumée au plafond.
Cette salle est ornée de serpents tressés entre eux.
Ici se trouvent les parjures et les meurtriers
condamnés à patauger dans de violents courants. »

Le souvenir de la première page noire de suie d'un journal du soir. Les photographies pixelisées d'Erik Hall montrant les traces de craie tremblantes d'un texte rédigé sur une paroi au fond d'un puits de mine.

— Niflheim, prononça de nouveau Don.

Le vieil homme se tourna vers lui.

— Oui, c'est curieux. On oriente ses recherches sur toute la littérature du monde, sur tous ses mythes, mais on oublie d'étudier ceux qui sont les plus proches de soi. Niflheim, le Royaume de Hel, la porte de l'enfer nordique glacial. Le fait est que...

Lytton jeta un regard vers l'enfilade de fenêtres. Dehors, la tempête de neige continuait de plus belle, avec les vents de l'océan glacé qui soufflaient en tous sens.

— Le fait est qu'Olaf nous a livré un dernier défi. Il savait que nous allions fouiller son appartement de Paris. Parmi des monceaux de documents et de cartes, il a laissé une sorte de testament, une dernière énigme adressée à son propre père. Il a écrit avoir donné à la croix et à l'étoile deux sépultures différentes, afin qu'elles soient perpétuellement séparées l'une de l'autre. Il a ajouté que si je voulais rechercher ces objets diaboliques, je devais m'approcher des portes de l'enfer, ouvrant sur la demeure éternelle de chacune.

— Les portes de l'enfer, murmura Don. A-t-il donné des indications à suivre ?

— On peut même dire qu'il l'a fait de manière assez diabolique, señor Titelman. Dans son appartement parisien, nous avons trouvé une accumulation de notes sur les nécropoles étrusques, les grottes du Mato Grosso au Brésil, Rama en Inde, l'entrée sous le Mont Epomeo sur l'île d'Ischia près de Naples, un puits à Bénarès, la pyramide de Gizeh, Cueva de Los Tayos en Équateur, les galeries sous le mont Shasta en Californie... Bref, il nous a fourni une somme infinie d'alternatives pour se mettre en quête d'un tunnel descendant vers les enfers. Mais pas un mot de Niflheim, de Falun ou d'un sous-lieutenant français nommé Camille Malraux. Et nous nous sommes mis à chercher, señor Titelman. Dieu sait que nous avons creusé, dynamité, foré, sans jamais parvenir à la bonne porte.

— L'étoile dans la bouche de son bien-aimé au fond d'un tombeau à Saint-Charles-de-Potyze. La croix dans sa propre main non loin des portes de l'enfer dans un puits de mine proche de Falun ?

— Il a dû recouper des sources qui situaient l'entrée de Niflheim à cet endroit. Olaf était très minutieux.

Don ferma les yeux. Il parcourut dans sa tête le contenu de tous les articles de journaux, dont ceux expliquant que les empreintes sur le poinçon appartenaient au mort lui-même. Une question subsistait :

— Et pourquoi Olaf s'est-il suicidé ?

Lytton ne put que secouer la tête, mais Eva répondit calmement :

— Je crois qu'il recherchait un endroit où il pourrait se retrouver seul avec la douleur d'avoir perdu son bien-aimé. Quelque part loin du soleil, là où les meurtriers en fuite, comme lui, pataugent dans les torrents de la mort sans le moindre espoir.

— Oui, qui sait ce qui s'est passé là en bas, dit brièvement Lytton.

Don s'affaissa de nouveau contre le dossier du canapé :

— Donc, en entendant parler de cette découverte dans une mine suédoise, vous avez envoyé votre fille Eva sur place ?

— Oui, elle parle parfaitement la langue et connaît le pays, ayant vécu avec un avocat suédois au milieu du siècle dernier.

— Mon mari est mort sans descendance, chuchota Eva.

— Mais quand elle est arrivée sur place, Erik Hall était déjà mort et la croix avait disparu, et donc...

— J'ai entendu à la radio qu'un suspect avait été arrêté, et je suis partie sur l'hypothèse que cette personne appartenait à la Fondation, ajouta Eva. Pour pouvoir examiner de plus près ce qui était arrivé, je me suis présentée comme avocate. Pour faire illusion, je me suis remémoré les formules juridiques appropriées.

Elle tenta de lui sourire, mais Don l'ignora. Il choisit plutôt de s'adresser à Lytton :

— Cette histoire de Mourmansk et de brise-glace, c'était votre idée ?

— C'était la façon la plus simple de se rendre dans l'Arctique sans éveiller l'attention, répondit Lytton. Je vous aurais volontiers offert la croisière, mais d'après ce qu'Eva m'a dit, votre sœur prenait en charge les frais. Et maintenant...

Lytton quitta la fenêtre et alla vers la table en verre pour récupérer son manteau de fourrure. Après l'avoir jeté sur ses épaules, il se tourna vers Don avec un dernier sourire.

— Vous avez disposé de vingt minutes, señor Titelman. Si vous voulez bien m'excuser...

Lytton prit la croix et l'étoile, mais au moment de les glisser dans sa poche, la main de Don lui saisit le bras.

Le vieil homme éclata de rire :

— Je ne crois pas que votre geste suffise...

— Vous oubliez de parler de la Seconde Guerre, lança Don. Vous qui étiez si habile pour tirer profit de ces découvertes venues des profondeurs, qu'avez-vous fait une fois la croix et l'étoile perdues ?

Lytton tenta de se libérer en tournant son bras.

— Il était juste question de survivre, señor Titelman. Rien de plus.

— Quand la Fondation les a quittés, vous avez repris à votre compte la collaboration avec les nazis. C'est bien ça ? À Wewelsburg, Eberlein nous a expliqué qu'ils avaient cessé de traiter avec Himmler avant le début de la guerre.

— Comme je viens de le dire, señor Titelman. Ce n'était qu'une question de survie.

— Votre cher Fritz Haber a procuré aux nazis le Zyklon B. Qu'avez-vous réussi à leur fournir de plus ? Les fusées V2 ? Le moteur à réaction ?

Lytton se dégagea de sa prise en pestant :

— Ils ne voulaient pas nous écouter ! C'était le problème. Leurs obsessions récurrentes étaient la haine raciale et la question juive. Ils auraient dû se rendre compte que nous étions bien plus avancés que la Fondation sur le plan du contrôle de l'énergie atomique.

Don le regarda avec scepticisme :

— Les nazis n'ont jamais possédé d'armes atomiques. Peut-être un programme d'essais, mais rien de plus avancé.

— C'est bien ce que je dis, grogna Lytton. Ils étaient complètement obsédés. Ils ne croyaient pas à ces théories parce qu'il y avait un nombre considérable de chercheurs juifs qui menaient des travaux en physique nucléaire. Les nazis voulaient développer leur propre « physique allemande », entièrement aryenne. Ce qu'on disait n'avait pas d'importance. Heisenberg, qui était notre meilleur homme dans ce domaine, subissait les tracasseries des SS et ne recevait aucune ressource pour son travail. Quand nous avons enfin obtenu d'eux qu'ils construisent un réacteur nucléaire pour produire un minimum d'uranium enrichi et d'eau lourde, il était bien trop tard. La guerre était déjà perdue.

— Et c'est pour cela que vous avez établi Lytton Enterprises en Argentine ? Pour éviter d'être poursuivi après la guerre ?

— Señor Titelman... Nous nous sommes implantés en Argentine dès la rupture avec la Fondation en 1917. C'était un moyen de nous terroriser. Lytton Enterprises a été créé pour servir de couverture, une société travaillant dans le commerce du bétail. Jamais la Fondation ou les Alliés n'ont su d'où les nazis recevaient leur aide dans le domaine du savoir. Même s'ils pressentaient peut-être quelque chose. Mais maintenant...

Lytton fourra la croix et l'étoile dans la poche de son manteau.

— C'est une toute autre époque qui commence aujourd'hui. Cette fois, nous n'allons pas descendre dans les profondeurs dans le seul but de tenter d'interpréter des chuchotements obscurs. Nous allons ouvrir la porte vers un autre monde.

Don posa un regard méfiant vers les orbites profondes du vieil homme. Lytton détourna son visage et disparut vers la porte.

Depuis l'extérieur, on entendit le bruit d'un verrou refermé à double tour.

Sous la surface

À peine sept cents milles marins au-dessus du cap Nord, le sous-marin allemand avait enfin rattrapé le brise-glace. Il était passé de la carburation au diesel à un moteur propulsé à l'hydrogène qui n'engendrait aucune vibration. Il poursuivait ainsi sa route en glissant telle une ombre silencieuse, à vingt mètres sous la coque du *Jamal*.

Depuis le sous-marin, Elena entendait au-dessus d'eux le système de jets d'air qui découpait la plaque glaciaire arctique et le navire qui pénétrait toujours plus avant grâce à ses pales d'hélices massives.

Dans l'étroit carré des officiers, on travaillait sur les réglages du ballast. Mais le silence y régnait le plus souvent et on évitait les discussions inutiles. Même si le bâtiment n'émettait pas de signature radar, l'équipage avait conseillé aux membres de la Fondation de ne pas prendre le moindre risque. Personne ne pouvait savoir avec certitude de quels instruments de mesure on disposait à bord d'un brise-glace russe à propulsion nucléaire.

L'air filtré occasionnait un mal de tête permanent à Elena. Elle restait allongée sur l'une des petites couchettes alignées comme des cercueils le long des parois courbes du poste de commandement.

Les soldats des forces spéciales choisis par Vater avec l'aide des services secrets allemands occupaient le compartiment voisin. Le premier critère de sélection avait été l'aptitude au combat dans des conditions polaires. On avait ensuite évalué la capacité de tous ces hommes à tenir leur langue.

Elena sentit sa couchette s'incliner quand le gouvernail modifia la direction suivie par le bâtiment. Elle tourna la tête et aperçut Vater et Eberlein en train de discuter en chuchotant de part et d'autre de la table de navigation.

Ils avaient rallié en avion à réaction l'extrême pointe nord de la Scandinavie, pour rejoindre le sous-marin sur la base navale située près de Tromsø. Ils étaient pressés, le brise-glace se rapprochant de plus en plus rapidement de la zone indiquée par les sphères. Mais à cet instant, une journée entière après le départ, Vater en venait à se demander si Titelman et Eva Strand se trouvaient vraiment à bord.

D'après ce qu'Elena parvint à comprendre, ils avaient dépassé les 84 degrés de latitude nord et le brise-glace n'avait toujours pas modifié sa trajectoire, ne montrant aucun signe de ralentissement.

Au-dessus d'eux, le *Jamal* continuait à fendre la glace au même rythme laborieux.

En silence, elle écoutait leur discussion de plus en plus enflammée. Elena ne souhaitait plus rien dire à Vater qui puisse lui offrir des indices ou des éléments de réponse. Cette main qui l'avait guérie comme par magie après l'explosion, lui avait également permis de sentir autre chose poindre en elle. Si regarder Vater éveillait encore son aversion, la crainte qu'il suscitait en elle s'amenuisait.

Elle sentait que ses liens avec lui, qui l'oppressaient depuis tant d'années, commençaient à se dénouer. Comme si cette main avait redonné vie à ce qui sommeillait en elle depuis si longtemps. Ses sens recommençaient à s'aiguiser, et ils allaient bientôt retrouver le degré de sensibilité dont elle jouissait enfant.

Vater semblait soupçonner quelque chose. Elena avait l'interdiction de se déplacer librement dans le sous-marin, même si le bâtiment ne faisait que cinquante-six mètres de long et était rempli d'hommes en uniforme. Peut-être croyait-il qu'elle pourrait tenter de le couler. De l'envoyer par le fond en guise de vengeance.

Mais sur le sujet, il n'avait pas besoin de s'inquiéter. En son for intérieur, Elena parcourait des contrées bien différentes. La voix caressante de sa mère l'accompagnait perpétuellement, pour la transporter au fil de pièces lumineuses qui, un jour, avaient été celles de sa maison. Une fois là, elle redevenait enfant, à écouter les rires et les voix de ses sœurs. Ce lieu ne connaissait pas l'inquiétude et offrait une sécurité absolue.

Elena savait avec certitude que la croix et l'étoile se trouvaient bien là-haut sur le brise-glace. Les yeux clos, elle voyait clairement leurs formes danser devant elle. Elles flottaient soixante mètres au-dessus d'eux, comme au sommet d'une échelle, et la personne qui détenait la croix et l'étoile avait les traits d'un homme très âgé. Dans sa tête, Elena avait ainsi suivi l'expérimentation du bec Bunsen de ces dernières heures, et elle connaissait donc la dernière position indiquée par le rayon.

Lorsqu'elle fermait les paupières pour se mettre intérieurement à l'écoute, la voix de sa mère se faisait très proche. Les divers chuchotements émanant de la croix qu'elle percevait auparavant ne faisaient désormais plus qu'un. Il s'adressait à son esprit depuis qu'ils s'étaient approchés du *Jamal*. Elena se laissait volontiers transporter de la sorte vers un ailleurs, jusqu'à disparaître de la réalité spatio-temporelle.

À l'intérieur de son crâne douloureux, la voix changea de ton. Elle se montra de plus en plus insistante, comme à vouloir provoquer une réaction. Les mêmes paroles bien connues résonnèrent en boucle :

— *Devi portarcela*, Elena, tu dois nous l'apporter. *Questo deve finire*, tout cela doit cesser.

Mais Elena ne sut ce qu'elle était supposée répondre. Elle voulait juste rester là allongée à écouter, en replongeant avec calme dans les rêves de son enfance. Elle revoyait les lucarnes de la cuisine, le papier peint jaune doré, et là-bas, posé sur le dossier de la chaise, ce manteau dont sa mère allait bientôt s'emparer.

— *Devi portarcela*, Elena, interrompit la voix.

Les yeux de mère étaient tellement chargés de tristesse.

— *Questo deve finire*, tout cela doit cesser.

Et pour la première fois, Elena s'entendit murmurer :

— *Ti sento*, je t'entends. *Ti sento, madre*.

Jaillissant de la croix pour plonger à travers la coque du brise-glace puis les masses d'eau gelées, la vague vint submerger Elena d'une telle chaleur qu'elle en eut le souffle coupé.

Changement de cap

Que ce soit les vents mugissants ou les craquements des plaques de glace, il y avait toujours quelque chose pour empêcher David Bailey de trouver le calme. Il se demanda depuis combien de temps il se tournait dans son lit, et sa main commença à tâtonner sur la table de nuit.

Avant même d'ôter son masque de sommeil, il saisit son ordinateur de poche. Il l'activa pour voir l'heure. Il constata qu'il était bientôt trois heures, et remarqua une autre donnée sur l'écran.

Bailey pensa que la position satellitaire était erronée et il secoua l'appareil, mais l'affichage des chiffres à cristaux liquides du GPS refusa de se modifier. Le guide demeura ainsi un moment, le regard fixe plein de méfiance, puis finit par admettre que le brise-glace avait bel et bien changé de cap.

Il avait effectué un demi-tour, et au lieu de naviguer vers le pôle Nord, le *Jamal* brisait actuellement la glace direction plein sud.

Une fois qu'il eut escaladé les escaliers jusqu'à la passerelle de commandement, Bailey nota que les portes aux vitres teintées étaient verrouillées. Il hésita un instant, avant de cogner.

Le matelot russe qui ouvrit ne parut pas spécialement surpris par le petit boîtier GPS que montrait le guide. La mine sévère, il désigna l'ingénieur en chef et le commandant, debout devant la table de navigation et ses écrans bleus. Plus loin devant eux, on discernait à peine le pont avant du brise-glace à travers la baie vitrée, malgré tous les projecteurs allumés pour percer les nuages de neige charriés par la tempête.

Le commandant ne leva même pas les yeux quand Bailey vint s'installer près de lui. À la verticale de son visage barbu, l'indicateur balayait en cercle l'écran radar.

— Commandant Sergej Nikolajevitj, lança David Bailey, pourquoi avons-nous fait demi-tour ? Quelque chose dont il faudrait informer les passagers ?

Impénétrable, le commandant pivota vers lui, les lèvres serrées. Bailey put voir son propre visage se refléter dans les verres fumés de ses lunettes, avant que la voix fluette de l'ingénieur en chef ne lui parvienne :

— L'expédition polaire va subir un certain retard, partiellement à cause de la tempête de neige, ceci s'ajoutant à d'autres facteurs. Nous allons rester quelques jours à l'arrêt sur une position située à une cinquantaine de mille marins au sud-ouest.

— À l'arrêt ? haleta David Bailey. Au sud-ouest ? Mais le contrat...

— Notre priorité est la sécurité de chacune des personnes présentes à bord, comme vous pouvez le comprendre.

L'ingénieur en chef s'étant tu, et le commandant n'apportant pas d'explications complémentaires, Bailey regarda autour de lui dans la pièce et passa en revue tous les instruments qui clignotaient.

Au milieu des uniformes russes, il entrevit les contours d'un visage émacié. Il reconnut le vieil homme entêté qui avait exigé de monter ses bagages à bord lui-même. En qualité de guide, Bailey n'avait pas trop développé de contact avec Augusto Lytton ou le reste du groupe des Sud-Américains. Ils n'avaient guère manifesté d'intérêt particulier pour le règne animal croisant la route du Jamal.

Lytton était accompagné par quelques-uns de ses hommes aux cheveux longs et au regard noir. Bailey tenta d'afficher son habituel sourire confiant et tendit la main pour le saluer. Mais Lytton demeura bras croisés et parla en premier :

— Señor Bailey, je songeais justement à vous faire réveiller. Vous devez transmettre tout de suite le message à vos passagers. De nouvelles règles viennent d'être établies sur ce navire, et il est important qu'ils en prennent connaissance.

— Ah oui, répondit Bailey d'une voix confuse, mais il est trois heures et demie du matin. Je suppose que tous dorment et...

— Señor Bailey, je ne vous demande pas votre avis. Il ne vous est même pas demandé de réfléchir. Il vous suffit juste de contribuer, en utilisant votre voix apaisante.

Bailey eut juste le temps de lire les noms de Moyano et Rivera sur les badges des deux hommes qui le prirent par les bras et sans qu'il touche le sol, le portèrent jusqu'à la table de contrôle équipée d'un microphone à tige flexible.

Lytton abaissa l'appareil à hauteur de la bouche de Bailey et posa son index sur le bouton de commande.

— Voici le texte que vous allez prononcer, et je crois qu'il est mieux pour vous de vous en tenir à ces mots.

Il plaça devant Bailey un papier porteur de quelques phrases concises rédigées d'une écriture manuscrite.

— Ils doivent remettre tous leurs équipements électroniques ? bégaya le guide. Téléphones, caméras et appareils photo... c'est vraiment nécessaire ?

Il dirigea un regard implorant vers Nikolajevitj, mais le visage du commandant demeura impassible. Augusto Lytton appuya alors sur le bouton, et les haut-parleurs é mirent un craquement, qui devint un sifflement strident.

David Bailey toussa et se racla la gorge en posant les yeux sur les premières syllabes. Puis il commença sa lecture à voix haute, d'un ton tremblant.

*

Eva commençait à se demander si Don Titelman dormait. À moitié étendu sur le canapé, elle ne parvenait pas à distinguer ses yeux. Depuis quelques heures, la suite du commandant était plongée dans un silence de mort, l'allure du brise-glace donnait le tempo.

Après le long récit de Lytton, Don n'avait pas posé de questions à Eva. Il lui avait juste tourné le dos et s'était tu. Ne sachant vraiment ce qu'il pensait de tout cela, elle le supposait en plein doute.

En tout cas, l'ensemble de ce qui avait été raconté était vrai. Même si toutes ces années semblaient désormais se confondre, elle et son père vivaient depuis bien trop longtemps. Les piqûres reçues à son adolescence avaient provoqué en elle cicatrices et souffrances. Mais autant pour Eva

que pour Lytton, elles avaient rempli la fonction qui leur était dévolue.

Elles avaient ralenti le compte à rebours génétique. Elles avaient influé sur l'horloge biologique qui, depuis la naissance, est programmée pour durer un laps de temps précis. Quatre-vingt-dix ans après les premières expériences, les cellules d'Eva parvenaient encore à se dupliquer sans la moindre défectuosité, ou mutation.

Sa peau s'était probablement affinée, et elle souffrait de quelques problèmes d'ossature et d'articulations. Mais globalement, comme son frère mort dans la mine, le corps d'Eva avait conservé la jeunesse de ses cellules. Cette ouverture vers les profondeurs avait procuré au frère et à la sœur le moyen de se tenir hors de portée de la marche du temps.

Elle en avait payé le prix en devenant stérile, mais personne ne pouvait deviner cette conséquence par avance. Son père lui avait toujours répété que ce cadeau était tel que le prix à payer importait peu, et il l'avait ainsi maintenue sous contrôle.

Eva se demandait même parfois si elle existait vraiment. Pour être responsable de son existence, ne fallait-il pas être en mesure de faire ses propres choix ? Elle avait sans doute connu une vie à elle, à l'époque où elle habitait Stockholm avec un homme, autour de la Seconde Guerre mondiale. Mais c'était avant qu'elle revienne vers son père et qu'elle recommence à vivre dans son ombre.

Le manque créé par la perte d'Olaf était une chose qu'Eva et lui ne partageaient pas au même titre. Lytton avait bien semblé ne jamais pouvoir se remettre de ce chagrin. Mais malgré cela, Eva ne savait toujours pas ce qui avait le plus peiné son père : la perte de son fils ou celle de la croix et de l'étoile de Strindberg ?

Une fois, au début du xx^e siècle, son père l'avait emmenée avec lui au fond du trou. Eva devait avoir dans les dix ans et s'en souvenait comme d'un voyage en enfer. Elle conservait encore en elle le bruit qui régnait en bas, mais elle n'avait pas souvenir de la moindre vision mystérieuse.

Elle n'y était jamais retournée, et ne s'était jamais impliquée dans ces recherches militaires. Elle avait fini par devenir une assistante silencieuse, s'occupant du côté pratique de la vie de son père. De ceux qui l'avaient accompagné dans les profondeurs, elle était la seule encore en vie, l'unique personne sachant d'où Lytton tenait son savoir.

De ce qu'elle comprenait, les études menées par son père au cours des dernières années étaient entrées dans une phase plus expérimentale. Il semblait maintenant désirer entrer en contact avec l'autre monde, celui dont il s'était préservé avec succès depuis tant d'années grâce aux piqûres.

Lytton considérait que les hommes qu'il avait amenés avec lui sur le brise-glace possédaient assez de force mentale pour parvenir à ouvrir la porte du monde des ténèbres. Le but était d'atteindre la connaissance totale, d'en finir avec les spéculations. De parvenir à cette clarté qu'il désirait depuis si longtemps.

Elle avait suivi les instructions de son père et s'était rendue à Falun, où elle avait rencontré Don Titelman. Il lui rappelait tellement son frère perdu qu'elle s'était dit qu'il ne pouvait pas être question de hasard.

Au fil de leur aventure partagée, Eva avait été gagnée par de plus en plus d'incertitude quant à sa propre motivation à vouloir retrouver les deux objets de Strindberg. Elle ne savait plus si elle était animée par l'envie d'aider son père, ou par celle d'anéantir la clé de son monde souterrain.

Eva ne pouvait toujours pas le dire avec certitude, assise sur le canapé auprès de Don. Une seule chose était claire à ses yeux. Elle avait la ferme intention de le protéger d'une fin de voyage fatale. Elle arrangea la veste en velours de Don et demeura là à écouter le bruit lent de sa respiration.

La sentant bouger près de lui, Don pensa qu'il devrait tenter de lui saisir la main, et exiger des

réponses à toutes ces questions qu'il ne lui avait pas encore posées. Pour une personne âgée de plus de cent ans, Eva possédait un esprit remarquablement vif. Elle avait aussi bénéficié d'une chance stupéfiante pour parvenir à composer ce rôle d'avocate. Mais comme on avait l'habitude de dire : *a mentsh on mazel iz via toyter mentsh*, un être humain privé de chance peut tout aussi bien être mort.

Et Don ne pouvait s'empêcher de sourire, en repensant à toutes les circonvolutions du chemin menant de la salle d'interrogatoire de Falun à la suite du commandant. Il se dit qu'il garderait toujours Eva en mémoire, traversant à ses côtés les événements d'Ypres et de Saint-Charles-de-Potyze. Il sentait déjà combien elle lui manquait, même si elle se trouvait encore assise à moins d'un mètre de lui.

Il leva les yeux, cherchant la façon de poser la première question, mais au même instant, le silence se fit total. À l'autre bout de la pièce, les verres se mirent à trembler dans le bar, et le *Jamal* amorça son freinage en faisant trembler tout le bâtiment.

L'ouverture

Au beau milieu de la tourmente neigeuse, les rotors de l'hélicoptère venaient juste de se mettre à tourner. Don tentait de se boucher les oreilles avec les mains pour se protéger du hurlement de l'appareil. Mais cela lui était difficile, vu que Moyano le tirait continuellement par le bras pour le traîner jusqu'à l'aire de décollage, sur le pont arrière du navire.

À leurs côtés, Eva se pressait vers l'avant en affrontant le vent. Elle tenait les mains enfoncées dans ses poches de blouson, et ses yeux étaient comme cerclés de rouge dans la lumière des projecteurs. Elle n'avait pas pris soin de se couvrir la tête, mais ses mèches grises ne se voyaient pratiquement pas sous la couche de neige grandissante.

Agusto Lytton ne s'était pas donné la peine de venir en personne les chercher dans la suite du commandant. Le vieil homme se trouvait déjà près de la porte ouverte de l'hélicoptère, ses ordres se noyant dans le fracas des pales de l'hélice.

Lytton fit donc signe à ses hommes de charger la dernière caisse. Don reconnut son voisin Rivera, qui s'empara de la poignée avant et hissa la lourde malle dans la partie de l'hélicoptère réservée aux marchandises.

Un escalier métallique était déplié depuis la cabine, et la plus basse marche avait disparu sous dix centimètres de neige.

Don constata que les bourrasques cinglaient l'hélicoptère, jusqu'à faire glisser les patins de l'appareil. Il n'arrivait pas à comprendre comment il allait pouvoir décoller dans une tempête pareille. Mais Lytton ne semblait pas nerveux. Il poussa Don vers l'ouverture de la cabine éclairée d'une lumière jaune verdâtre.

Eva s'assit tout contre Don et se recroquevilla pour se protéger du froid. De larges roses de glace recouvraient les vitres, et l'intérieur de l'hélicoptère était particulièrement dépouillé. Eva souffla dans ses mains et tapa des pieds sur le sol. Un à un, les Sud-Américains montèrent et prirent place, rejetant une buée glacée à chaque expiration.

Pour finir, il ne resta plus qu'Agusto Lytton dehors dans la tempête. Il emprunta à son tour l'escalier métallique, qu'on remonta ensuite. Le vieil homme frappa sur la vitre du cockpit et leva son pouce osseux en direction du pilote.

Les rotors fouettèrent l'air à la vitesse maximale et l'hélicoptère tangua, en s'élevant du pont sans beaucoup de stabilité. Une dizaine de mètres au-dessus du brise-glace, le vent prit l'ascendant sur l'appareil, et lui fit perdre son assiette. Dans le compartiment marchandises, les malles en acier

crissèrent et raclèrent en glissant au sol. Eva dégringola sur Don, qui s'en mordit la langue et sentit le goût du sang dans sa bouche.

Au dernier moment, le pilote réussit à corriger le chavirage, et ils reprirent de l'altitude pour se maintenir un temps à hauteur des antennes radars. Ils firent ensuite une brusque embardée vers l'arrière, et se retrouvèrent à la verticale du sillon que l'étrave du bateau creusait dans les glaces de l'Arctique.

Dans la lumière des projecteurs, Don entrevit quelque chose en bas qui lui fit retenir son souffle. Une carcasse en forme d'ogive brillait tout en fendant le noir déferlement des vagues. Mais plus ils s'éloignèrent du brise-glace, plus Don se convainquit qu'il devait s'agir d'un reflet lumineux, d'une illusion d'optique attestant qu'il était vraiment épuisé.

Quelques minutes encore, le *Jamal* resta visible depuis l'hélicoptère, semblable à une lointaine étoile, là-bas dans l'obscurité. Quand cette lueur s'éteignit aussi, ils poursuivirent leur route dans le noir, sous une averse de grêle.

Les feux de détresse éclairaient les hommes de Lytton, emmitouflés dans les blousons rouges de l'expédition. À l'intérieur de la cabine, le vacarme était si fort qu'ils ne parvenaient même pas à se parler.

Don balaya du regard cette succession de visages indiens dont le blanc des yeux luisait. Assis face à lui, Moyano serrait fermement l'extrémité de l'arme automatique posée sur ses genoux. Rivera se trouvait aux côtés de Moyano et tripotait une sorte de masque en caoutchouc, une cagoule intégrale percée de trous pour le nez et la bouche.

Eva gardait les yeux clos, et la fine peau de son visage plissait à la racine du nez. Lytton était le seul à ne pas paraître inquiet, calmement assis à observer la croix et l'étoile. Don focalisa son regard dessus, les tangages de l'appareil lui occasionnant un sérieux mal de l'air. Pour lui, les objets de Strindberg représentaient le seul point fixe de l'hélicoptère.

Au fil des minutes, la croix sembla lentement se transformer. Son métal devint de plus en plus transparent, se mettant peu à peu à scintiller. Le même éclat gagna l'étoile, et les deux objets parurent de nouveau fondre ensemble. Le même phénomène que Don avait si souvent observé quand la flamme du gaz atteignait le niveau de chaleur adéquat.

L'instant d'après, un trou d'air se forma sous l'hélicoptère. Don sentit son estomac se nouer tandis qu'ils plongeaient vers les étendues de glace. Il tira à lui sa besace et jeta un œil à Eva dans l'obscurité. Mais la lumière était trop faible pour qu'il puisse discerner l'expression de son visage.

*

Rien ne pouvait préparer Don à ce qui les attendait en bas quand l'hélicoptère finit par atterrir. C'était pourtant la réplique exacte de ce qu'il avait vu sur les négatifs d'Eberlein.

Les hommes de Lytton le conduisirent jusqu'à un énorme gouffre qui s'ouvrait dans la glace, telle une gorge plongeant droit vers les profondeurs. Ses bords étaient réguliers, comme si on les avait découpés au chalumeau. L'embouchure de ce tunnel vertical était tellement large qu'on ne pouvait pas distinguer le côté opposé. Don préféra regarder dans cette direction plutôt que de plonger les yeux vers le fond.

L'hélicoptère s'était posé une centaine de mètres plus loin. Les Sud-Américains avaient acheminé les caisses en acier pour les aligner en lisière de l'abîme, et les traînées dans la neige reliaient l'appareil au cratère.

Don serra plus fort son blouson pour se protéger du vent qui lui sifflait dans les oreilles. Il vit Rivera et Montano s'emparer d'une caisse et la soulever au-dessus du vide. En l'abaissant, le métal vint frôler la paroi intérieure du précipice. Ils lâchèrent les poignées et l'instant d'après, la caisse disparut.

— *Éste es el final*, nous en sommes à l'étape finale, cria Lytton à travers la tempête. Je suis désolé, mais en ce qui vous concerne, señor Goldstein, ce long voyage prend fin ici.

Lytton fit alors signe à Moyano, qui inclina sa grande stature pour bien entendre les instructions. Don vit son visage vérolé se tordre de déception.

— Vous resterez ici, à monter la garde en compagnie de Moyano, cria Lytton à Don. J'espère que vous trouverez un moyen de passer le temps.

Ensuite, le vieil homme entraîna Eva avec lui jusqu'à l'ouverture. D'un même grand pas, ils franchirent le bord, comme si le précipice n'existait pas. Don ne put que le constater : Eva et Lytton venaient de disparaître.

Quelques-uns des Argentins se parlaient d'une voix nerveuse. Mais ils finirent par suivre, plongeant l'un après l'autre dans le vide béant du gouffre. Don et Moyano se retrouvèrent seuls, pris dans un nuage de neige virevoltant.

*

Une heure plus tard, Moyano semblait lassé de sa mission. Il tournait en rond dans les parages de l'ouverture, laissant Don assis seul dans son coin. Les yeux rivés au gouffre, Don ne pouvait s'empêcher de penser à Nils Strindberg. Voilà ce que lui, Andrée et Fränkel avaient vu ce jour de juillet 1897.

Les parois intérieures du précipice scintillaient d'une teinte violacée. Les murs étaient étanches, sans la moindre fissure, résistant à la pression exercée par les milliards de tonnes d'eau de l'océan. Don ne concevait pas qu'on puisse survivre à une telle chute. Mais Lytton, Eva et les autres l'avaient fait.

Des craquements de pas interrompirent sa réflexion.

C'était Moyano qui venait d'achever sa dernière ronde dans le vent mugissant. Don leva les yeux vers le Sud-Américain, venu lui aussi se pencher au-dessus de l'abîme.

— *Es un milagro, no ?* C'est un miracle, pas vrai ? chuchota Moyano.

Don acquiesça. Puis, il s'agenouilla d'un coup, afin de mieux observer la surface scintillante de la paroi. Mais tout en la scrutant, Don ne parvenait pas à comprendre comment Lytton et Eva pouvaient avoir survécu. La paroi était complètement lisse et tombait à pic.

Moyano enleva un gant, s'accroupit près de Don et posa ses doigts sur le bord intérieur du précipice. Aussitôt, sa main se retrouva figée, comme si le mur était fait d'une matière collante. Moyano tira péniblement son bras en tous sens, provoquant un bruit de ventouse au moment où il finit par le libérer.

— Essayez vous-même, murmura-t-il à Don, qui tendit à son tour une main hésitante vers la bordure.

L'instant suivant, son propre gant fut aspiré vers les profondeurs de l'abîme.

Un liquide semblait ruisseler le long des parois, comme une plaque de glace en train de fondre rapidement. Don se demanda comment il ne l'avait pas remarqué plus tôt.

À ses côtés, Moyano venait de s'approcher encore un peu plus et se balançait en équilibre instable au bord du gouffre. Don perçut une menace dans cette forme en bordure de l'abîme. Il se leva

pour échapper au Sud-Américain, qui tentait timidement de l'attraper.

Moyano décolla un pied pour entreprendre la dernière enjambée le menant au vide. Il tendit les bras devant son long torse et moulina l'air transporté par les bourrasques de vent.

Mais alors que sa décision semblait prise, il plaqua une main sur le côté de sa gorge. On aurait pu croire d'abord qu'il venait juste d'écraser un insecte, mais d'un coup, le sang se mit à jaillir entre ses doigts. Le liquide rouge coula en cascade sur la neige et la glace, comme une averse de pluie. Quelques secondes encore, Moyano conserva l'équilibre, puis ses jambes finirent par céder à l'embouchure du gouffre, et il tomba.

Don se retourna vers l'obscurité, le visage face au vent. La tempête de neige était si puissante qu'il ne pouvait pratiquement pas garder les yeux ouverts, et le peu qu'il parvenait à discerner avait du mal à faire sens.

Là-bas au loin, la glace sembla *s'animer*. Une sorte de vague gris clair déferlait vers lui en ondoyant. Un gros bloc de neige qui se dressait tel un revenant. C'est ainsi qu'ils fondirent sur lui, vêtus de leurs tenues de camouflage gris clair.

Don ne réussit pas à en distinguer davantage, avant d'être projeté face contre la glace. Il resta étendu là, un corps couché sur lui, sentant sa bouche se remplir de neige. Le coude qui pressait contre son cou le força à expirer le dernier souffle d'air de ses poumons. Animé par la force du désespoir, Don réussit à vriller un peu les épaules et s'offrir ainsi quelques courtes bouffées d'air.

Don resta couché à haleter, se disant que rien de pire ne pouvait lui arriver. Il remarqua alors les pneus cloutés d'un fauteuil roulant qui avançait lentement vers lui.

— Don Titelman ! s'exclama une voix bien connue du haut du siège. Je dois dire que vous devenez une vraie plaie.

Le coude bougea et Don roula sur le dos. Il cligna des yeux pour mieux appréhender la situation. Au travers des flocons de neige, il discerna le visage à moitié brûlé de Vater.

— Vous devez admettre que vous étiez très pressé de nous quitter, la dernière fois à Wewelsburg. Mais malgré cela, je n'ai jamais perdu espoir de vous revoir.

Si l'un des yeux était mort, l'autre se montrait alerte et perçant.

— Relevez-le ! ordonna Vater.

Don sentit qu'ils lui bloquaient les bras, et deux soldats le remirent debout. Ses Doc Martens dérapèrent dans la neige quand il tenta de se libérer. Eberlein se tenait aux côtés de Vater, portant un uniforme camouflage et ses lunettes antireflet. Tout en dodelinant, Crapaud vint se placer derrière lui.

— Vous retrouver si proche de la solution de l'énigme, sans parvenir à en voir plus, commenta Vater. Elena ?

L'un des soldats se détacha du rang : une petite créature aux gestes fluides qui s'approcha de Don. Lorsqu'elle abaissa sa capuche, Don découvrit les yeux noircis de khôl de la jeune femme, identiques à ceux qu'il avait croisés dans la tour nord de Wewelsburg.

— Oui, Vater ? interrogea Elena.

— Nous allons emmener Titelman avec nous en bas. Comme ça, il aura la fin qu'il mérite.

Don vit venir la clef au bras qui l'emprisonna.

— Elena, tu seras responsable de lui, ajouta Vater.

Elle tendit son poignet. Vater lui accrocha le premier anneau d'une paire de menottes, et plaça l'autre sur celui de Don.

Son dos étroit se profilant au-dessus du fauteuil roulant, Vater se rendit jusqu'au bord. Il plongeait

son regard dans la brillance bleutée de l'ouverture. Puis il lança :

— À partir de maintenant, plus un mot.

Elena appliqua sa botte contre l'intérieur de la paroi du gouffre et, d'un signe de tête, indiqua à Don de faire la même chose. Laissant son poids peser dessus, un bruit de succion se fit entendre, et son talon se retrouva immédiatement collé.

On aurait dit qu'une main l'avait capturée, et tentait maintenant de la tirer plus bas. Ses yeux verts clignèrent vers lui :

— *Venga, signore Don. Venez.*

Mal assuré, Don retira ses lunettes et entendit que la paroi refermait son emprise sur sa première chaussure. Elena tira alors sur la chaîne des menottes, et l'instant d'après, ils furent propulsés dans la descente.

Le Soleil noir

La paroi mouvante de la faille emportait Don vers les profondeurs à une vitesse toujours plus grande. Comme un papier adhésif, elle collait à ses chaussures et à son dos. Suspendu là tel un insecte pris au piège, sans liberté de mouvements, il se retrouva transporté vers les entrailles du monde souterrain, sans doute plus rapidement qu'en dégringolant de lui-même.

Avec la vitesse, l'air pressait si fort contre son visage qu'il ne pouvait pas regarder vers le bas. Ce souffle contraire lui dressait les cheveux sur la tête comme les poils d'un balai, et son costume en velours flottait et râpait tellement qu'il allait sans doute se déchirer.

Dès les premières secondes de la descente, la tempête de neige sévissant au-dehors était devenue un point blanc, dont la taille n'avait ensuite cessé de diminuer. Si l'extérieur était depuis longtemps hors de vue, le gouffre n'était pas d'une noirceur totale pour autant.

Une lumière scintillante pulsait hors de la paroi violacée, à l'image d'un ciel de nuit étoilée. Au-dessus de Don, les personnes vêtues de tenues camouflage étaient suspendues comme lui, propulsées dans la même descente vertigineuse.

Il distinguait particulièrement bien Vater, qui s'agitait dans son fauteuil roulant collé à la paroi, à une dizaine de mètres au-dessus de lui. Eberlein se trouvait aux côtés de Vater, tel un papillon épinglé à un mur. Il était lui-même serré de près par la silhouette reconnaissable de Crapaud, semblable à une boule de billard blanche.

Au début de la chute, Don avait été submergé par un sentiment de terreur et n'avait pu penser à rien. Il s'était contenté d'êtreindre son sac à bandoulière tout en serrant les dents. Mais comme les minutes défilaient sans qu'ils s'écrasent au sol, Don avait commencé à se demander si cette gorge qui les aspirait avait une fin.

Il se souvenait avoir lu quelque part que les êtres humains n'avaient jamais réussi à s'enfoncer à plus de douze kilomètres sous la croûte terrestre. Ils avaient sans doute franchi en trombe ce niveau depuis bien longtemps.

Les eaux de l'océan Glacial arctique se situaient au-dessus de lui, et plus bas, c'était le manteau brûlant de métal fondu et de magma qui l'attendait. Don avait toujours imaginé l'enfer comme un lieu en perpétuelle fusion. Mais étrangement, plus ils descendaient profond dans le gouffre, plus la température se refroidissait.

Malgré la puissance de l'air, il parvint à se tourner vers Elena et constata qu'elle gardait les yeux clos, et qu'elle agitait ses lèvres comme si elle se trouvait dans une sorte de transe. Don se demanda

s'il devait tenter de la réveiller, mais son visage semblait empreint d'une telle quiétude qu'il choisit de ne pas la troubler. Il décida plutôt de serrer son sac encore plus fort et de fermer les yeux lui aussi. Après quoi il poursuivit sa chute, sans s'inquiéter de voir quoi que ce soit.

Il conserva si longtemps les yeux clos, qu'il finit par ressentir une rigidité dans les paupières. Il pouvait à peine bouger la bouche, ses joues, son front, tout gelait sous ce froid mordant.

Mais Don perçut un faible changement dans le son produit par la vitesse. Ce fut d'abord un vague espoir, avant qu'il ose croire que la chute commençait enfin à se ralentir. Le souffle du vent diminua jusqu'à devenir un paisible bruissement, et il se sentit alors tomber comme une plume vers un sol nappé d'une couche de brume grise.

— Ils nous attendent.

La voix d'Elena transperça les volutes. Don voulut bouger les épaules, mais la paroi le maintenait fermement collé.

Durant cette lente phase finale, sa vue s'habitua à la sombre lumière ambiante. Ici en bas, ils se trouvaient en pleine brume, avec un froid horriblement acéré.

Don s'efforça de faire quelques grimaces pour tenter d'échapper à une paralysie faciale. Il eut juste le temps de remettre ses lunettes avant L'ARRIVÉE.

Cette même paroi qui l'avait si brusquement collé à elle finit par le libérer en douceur. Sur les derniers mètres, Don se sentit planer vers le sol, avant que ses bottines ne s'enfoncent dans une couche de poussière d'une bonne dizaine de centimètres.

Elena avait aussi atterri, et la chaîne reliant leurs menottes cliqueta lorsqu'elle le tira vers elle. Sans réfléchir, quelque chose le poussa à lui saisir la main. Elena lui paraissait être la seule source de chaleur présente au lieu d'impact.

Devant eux, une galerie voûtée, telle celle d'une église gothique, partait à travers les volutes de brume. Ses parois projetaient la même lumière violacée que le gouffre, mais elles ondoyaient d'une façon très différente. Don constata qu'elles ressemblaient à des pans de tissu légers oscillant dans le vent. Mais ce n'était pas possible. Ici, l'air humide et froid ne soufflait pratiquement pas.

Derrière eux, les soldats étaient en train de se regrouper, avec leurs armes automatiques et leurs lunettes à infrarouge. Eberlein discutait avec Vater sur un ton serein. Le fauteuil roulant électrique s'enfonçait tellement dans la couche de poussière que ses roues ne se voyaient plus. Mais d'un coup, Elena tira sur les menottes et entraîna Don à travers les brumes jusqu'au mur le plus proche de la galerie voûtée.

Creusant leurs sillons, les Doc Martens soulevaient des nuages de poussière, et Don avait du mal à suivre en conservant son équilibre. Quand ils atteignirent cette surface onduleuse, Don réalisa qu'elle était faite d'un curieux matériau flottant. Si les parois du gouffre donnaient l'air d'être en verre, celles de cette galerie voûtée étaient formées de particules tombant à la verticale en bruissant comme des torrents d'eau. Cette cascade de cendres était comme fendue au milieu pour laisser la galerie se former. Elle devait constituer le seul rempart entre lui et des masses de pierres d'un poids écrasant.

D'un geste hésitant, Don tendit le doigt pour sentir. Il s'enfonça jusqu'au coude dans la paroi. Rien derrière. Il n'existait que ce nuage fait de particules d'écailles et de grains de poussière qui recouvraient lentement sa main.

Là debout, contemplant toutes les poussières d'étoiles lumineuses qui étincelaient dans la chute violacée, il commença à s'interroger sur ce qu'il connaissait vraiment de ces enfers mythiques

supposés froids.

Les deux mots vieux norrois de « nifel » et de « heim » signifiaient littéralement « le monde enseveli dans les brumes ». Un endroit où le crépuscule survenait régulièrement sans que jamais la nuit tombe. Selon les contes islandais, il y régnait un froid mordant. L'air y était empli de vapeurs empoisonnées et de venins. Les Inuits situaient son emplacement loin en dessous de l'océan Arctique, lui donnant le nom d'« Adlivun ». Pour les Grecs, il correspondait au royaume des ombres d'Hadès. Quant à sa propre grand-mère, elle aurait parlé de...

— *Sheol*, la demeure des morts, chuchota Don. *Geyn in Sheol*, pénétrer le monde des ténèbres

De son côté, Elena s'approcha du murmure de la paroi sans voir en cela une quelconque évocation de l'enfer. D'autant que depuis le début de sa chute dans le gouffre, elle entendait la voix de sa mère lui chuchoter des paroles de réconfort.

En arrêt devant, elle fut prise d'une envie de s'approcher, de faire un pas en avant et d'aller vagabonder sous cette pluie de particules. Loin derrière les points lumineux, elle crut apercevoir les contours de visages dont les yeux l'exhortaient à pénétrer à l'intérieur.

Elena introduisit une main sous cette cascade constituée de millions de grains violacés et elle lui sembla devenir étrangement transparente. Une aura rouge orangé apparut sous sa peau, ses muscles et ses tendons y imprimant leurs propres traces lumineuses.

L'aura forma une coupelle, qu'Elena ressortit avec prudence.

Le creux de sa main était plein d'une poussière apparemment inerte, semblable à une poudre gris anthracite. Puis les grains s'éveillèrent, et son visage s'illumina peu à peu.

Elena pensa à Wewelsburg et à cette poudre que la Fondation avait réussi à préserver dans des capsules de verre scellées. Ce matériau dont elle était partie pour aboutir à des visions intérieures ayant pour thème les fondements de la physique et de la chimie. Voilà que ces grains lui reparlaient, lui dévoilant des suites de molécules et des regroupements d'atomes. Mais elle n'avait plus l'intention de jouer le messenger qui essayerait de transmettre quelques esquisses représentant le schéma de base du monde.

À la place, elle tourna la poussière vers Don, lui en présentant la belle surface scintillante. Mais le Suédois parut juste effrayé, ses yeux formant deux fentes derrière les verres embués de ses lunettes.

Il se mit alors à fouiller dans son sac pour en sortir une sorte de petit inhalateur. Elena le vit diriger avidement l'objet vers sa bouche.

Dès la première profonde inhalation de trichloréthylène, la vision de Don se brouilla et ses yeux se tournèrent vers le haut. Puis il se remit à voir, sortant de son sac une plaquette de comprimés de Mogadon.

Obsédé par le besoin d'arrêter les fibrillations de son cœur, il ne se souciait pas du regard d'Elena. Il ne comptait pas faire le moindre pas de plus dans cette galerie d'enfer avant que les drogues fassent effet.

Mais quand Elena le tira par la chaîne des menottes, il admit d'un soupir que ce n'était pas lui qui décidait. Et ils emboîtèrent le pas des hommes de la Fondation, sous la voûte scintillant de bleu.

Côte à côte, Don et Elena avançaient péniblement le long de la galerie, un peu en retrait des silhouettes blanches. Comme des formes lumineuses, les soldats glissaient le long des parois.

À bord de son fauteuil roulant, Vater naviguait tout à l'avant, son crâne chauve tanguant comme

une lanterne solitaire. Les roues bourdonnaient faiblement, labourant leur chemin à travers les couches de poussières flottantes.

Don discernait Eberlein et Crapaud se profilant juste derrière le dos long et étroit de Vater. Les lunettes antireflet se tournaient parfois vers l'arrière, comme pour signifier à Don de bien s'imprégner de ce qui se cachait ici.

Après un long moment de silence, un grondement éloigné survint, roulant jusqu'à eux à travers la galerie. Plus ils avançaient, plus le bruit augmentait, pour devenir une suite de coups retentissants.

Don jeta un regard à Elena et remarqua la fumée blanche qui sortait de sa bouche au rythme de sa respiration. Dans le même temps, il sentit son propre souffle vaciller et s'affaiblir. Il se pressa de chercher dans son sac de quoi le soulager. Mais il interrompit son geste en comprenant que leur marche avait atteint son but.

Vater venait d'arrêter son fauteuil roulant, sur l'ordre d'un soldat situé plus loin. Au même instant, un nouveau coup retentit dont l'écho se propagea. Son tremblement traversa la poitrine de Don.

Dans les brumes de ce monde souterrain, il chercha une fois encore la chaleur d'Elena. Elle accepta de serrer sa main, et ils observèrent l'ensemble de cette immense salle sur laquelle la galerie venait de déboucher.

Elena ne savait pas trop quoi penser de cet endroit qui lui avait été décrit à de multiples reprises. On le lui avait présenté comme un palais de conte de fées, une source magique de sagesse et de bon sens. Mais maintenant que la brume se dissipait, elle comprenait que les mots de Vater étaient illusoires. Ils ne venaient pas de débarquer dans un lieu de lumière et de raison, ils se trouvaient dans un mausolée n'accueillant que des êtres déjà morts.

La cavité qui s'ouvrait devant eux était si grande qu'on ne pouvait discerner où ses murs finissaient, et quand Elena pencha la tête en arrière, elle eut l'impression de contempler un ciel étoilé dont les lumières avaient la taille de têtes d'épingles. Pourtant, cette caverne rocheuse géante devait bien se terminer quelque part. De fins piliers peuplaient entièrement la grotte, comme une forêt infinie d'arbres sans branches.

Elle s'apprêtait à faire un premier pas en avant quand elle sentit une prise ferme sur son poignet, l'obligeant à opérer un demi-tour. Elle se retrouva face au regard de Vater et à son unique œil valide.

— Ce labyrinthe est bien trop grand pour toi, Elena, affirma Vater. Le mieux est de me suivre à la trace.

Il poussa la manette vers l'avant, et son fauteuil électrique se remit à rouler. Dans un bourdonnement, les roues tracèrent leur voie dans la mer de poussières, qui descendait vers la première rangée de piliers.

Les soldats vêtus de blanc suivirent en s'accroupissant, comme s'ils s'attendaient à rencontrer une opposition. Crapaud demeura aux côtés d'Eberlein. Ils avancèrent à pas prudents et chaloupés, jusqu'à disparaître entre les colonnes.

En s'apercevant que tout contact avec la réalité se trouvait rompu, Don fut pris de vertiges. Il alla puiser en lui l'ivresse du Mogadon, pour mieux supporter de nager en pleine hallucination.

Tirant par à-coups sur la chaîne des menottes, Elena le tirait vers l'avant. Il la suivait d'un pas chancelant. Il se dit que jamais de sa vie il ne pourrait comprendre pourquoi les Allemands avaient tenu à le traîner dans ces profondeurs.

Ils déambulaient entre de minces piliers qui s'élevaient, semblables à des torches scintillant de

bleu dans l'obscurité. Don se demanda comment d'aussi fins poteaux pouvaient supporter une charge aussi incroyable.

Ses pensées finirent par se tourner vers Bube et sa villa des années cinquante, avec les fruits qui pourrissaient dans le jardin. Il revit aussi la table en verre sous laquelle il s'allongeait pour entendre le murmure de sa voix.

Aussi longtemps qu'il parvenait à se maintenir en vie, elle ne disparaissait pas vraiment. Tous les récits de Bube demeuraient encore présents en lui, comme autant de plaies cautérisées. Mais quand il quitterait ce monde à son tour, ses histoires se perdraient avec lui, et sa vérité tomberait dans l'oubli.

Don se demandait pourquoi il avait tant aimé Bube, au regard des conséquences perturbantes sur sa propre vie. Il n'avait jamais pu soulager les souffrances de cette femme, et d'ailleurs, un enfant pouvait-il vraiment modifier le cours du temps ? Du plus loin qu'il s'en souvienne, il avait boxé dans le vide contre la terreur. Et ici, dans ce monde des profondeurs, un tel combat se révélait encore plus absurde.

Marchant à ses côtés, Elena laissait également dériver ses pensées. La voix calme de sa mère la guidait de l'avant dans cette caverne. Elle lui chuchotait le souvenir d'une chaude lumière solaire sur un balcon des faubourgs sud de Naples. Elle lui promettait de pouvoir enfin rentrer à la maison.

En devinant les ombres qui les entouraient, Elena se dit que ce lieu n'avait rien de paisible. Même les chercheurs de la Fondation ne savaient dire quelle était la nature de cette salle. Elle-même voulait croire qu'elle se trouvait à un croisement du temps, un point où la membrane séparant notre monde de l'autre était infiniment mince.

Mais les réflexions d'Elena prirent fin quand Vater freina net entre les piliers. Elle le vit en train de parler avec l'officier qui menait la troupe.

Le gradé décrocha l'arme automatique de son épaule et la déposa entre les mains de Vater. Ce dernier la pointa en direction d'une trouée qui s'ouvrait à une centaine de mètres de distance. Puis, d'un geste, il indiqua aux soldats qu'ils devaient se déployer. Le fauteuil électrique se remit à rouler et le bourdonnement reprit.

Guidé par un sentiment mêlant abandon et déprime, Don finit par se décider à accepter tout ce qu'il voyait. Aussi bien les poussières étincelantes que les colonnes scintillantes qui s'élevaient vers le lointain plafond de la cavité rocheuse. De même pour les brumes de Niflheim qui l'enveloppaient de leur humidité et de leur froidure.

Pourtant, lorsqu'ils atteignirent cet espace ouvert au-delà des piliers, son cœur se mit à battre si vite que rien dans son sac n'aurait pu le calmer. Nappé de volutes de brume, il y avait là un arrondi de blocs de pierre grossièrement taillés et disposés en forme de navire.

Mais c'est ce qui se trouvait en son centre qui força Don à se plier en deux pour contenir cette envie de vomir qu'il avait combattue toute sa vie.

Car au milieu de ce cercle de rochers, un énorme Soleil noir flottait en suspension, et de son disque partaient douze rayons solaires se terminant en forme d'encoches. « Die Schwarze Sonne » flottait là au-dessus de la couche de poussières, en état d'apesanteur au centre des blocs de pierre, défiant les lois de la gravité.

Elena connaissait le Soleil noir. Son pouvoir légendaire lui avait été conté durant sa première année à Wewelsburg. Vater lui avait alors expliqué pourquoi Karl Maria Wiligut avait fait en sorte

qu'il soit figuré en mosaïque sur le sol de la salle située dans la tour nord.

Selon le mythe, ce Soleil noir représentait la porte vers une réalité totalement différente, *etwas ganz anderes*, et à son contact, les visions surgissaient avec une puissance maximale. Il était l'antenne qui relayait les murmures en provenance d'un autre monde.

Mais alors qu'Elena le voyait concrètement devant elle pour la première fois, le disque noir et ses rayons ne captaient pas toute son attention. Elle regardait plutôt ces hommes aux cheveux longs, occupés à assembler une énorme construction métallique en forme d'arche. Elle incluait six sièges reliés entre eux par des câbles, et l'homme qui trônait devant avait la peau du visage si fine qu'Elena pouvait discerner les os jaunâtres de son crâne.

Pour éviter de regarder le Soleil noir flottant, Don plissa les yeux en direction des Sud-Américains. Chacun des hommes de Lytton venait d'enfiler une cagoule en caoutchouc qui couvrait toute la tête et adhérait fermement aux contours du crâne, avec orifices pour le nez et la bouche. Les cagoules se mirent à briller dans l'obscurité, au rythme de l'énergie électrique émise par les ondes cérébrales.

Rivera brancha un câble au creux de sa tempe. Il était relié au câble principal qui serpentait de siège en siège. De cette façon, les six hommes assis dans cette arche métallique se retrouvèrent connectés ensemble, formant un branchement en série de machines humaines.

Agusto Lytton adressa un signe à Rivera, indiquant que le processus pouvait démarrer. Dans le grondement de ce monde souterrain, les câbles se mirent à pulser en émettant une lueur verdâtre.

Don se tourna vers Elena pour obtenir une explication. Elle ne parut pas mieux comprendre ce que ces hommes faisaient.

Vater visa un viseur sur son arme automatique. Dans le même temps, les soldats allemands vinrent s'abriter derrière les blocs de pierre, en s'agenouillant silencieusement dans les profonds amas de poussières.

Don pensa alors à Eva et la chercha du regard. Mais dans ce cercle de rochers, il ne vit que Lytton et ses six hommes reliés entre eux. Face à leurs crânes luisants, le Soleil noir commença à se modifier. Au fil des premières rotations, son disque se ramollit comme de l'argile et prit un aspect visqueux.

Une forte accélération se produisit alors, et le soleil devint comme un tourbillon noir. Flottant devant les hommes réunis sur l'arche métallique, il sembla vouloir absorber jusqu'à la dernière particule de lumière.

Dans le même temps, les rayons de la roue solaire parurent grandir. L'un d'entre eux atteignit la femme qui, quelque temps auparavant, se faisait passer pour l'avocate Eva Strand.

Avant de rejoindre Lytton, Eva s'était sans doute trouvée derrière la roue solaire. Elle tenait maintenant dans sa main l'objet qui avait conduit Don si loin de Lund. La croix de Strindberg gardait encore sa transparence, luisant sur le rouge du blouson porté par Eva. Lytton semblait se désintéresser de sa fille, ses yeux rivés au Soleil noir.

Eva passa devant son père et continua jusqu'aux Sud-Américains. Elle s'arrêta juste entre l'arche métallique et les Allemands. Derrière les blocs de pierre, les soldats la mirent en joue, attendant un signal de Vater. Il dirigea son œil unique sur Eva et la contempla en train de se baisser vers la couche de poussières.

Elle en remplit le creux d'une main, avant d'inspecter la poudre gris anthracite. Quand les

particules s'animent, Don vit le visage âgé d'Eva se mettre à briller.

Il l'observait depuis longtemps quand elle releva son regard vers lui. Eva fit un signe de tête et sourit délicatement à Don. Elle ne se montrait pas du tout surprise de le retrouver là.

Derrière elle, le tourbillon continuait d'aspirer la lumière sortant des crânes andins. Une mer grise l'entourait, faite de masses de poussières sans vie. Eva bougea les lèvres pour dire quelque chose à Don, mais ses paroles se noyèrent dans un grondement prolongé encore plus sonore.

Quand le fracas céda la place au silence, Don sentit une secousse venant des menottes. Il se retourna et s'aperçut qu'Elena observait également Eva Strand.

Derrière Elena, Vater s'occupait de régler son arme automatique, et en voyant un point rouge clignoter, Don réalisa que le viseur rajouté comprenait un laser. Les autres Allemands s'affairaient de la même manière, accroupis derrière des blocs de pierre. De multiples rayons laser fendirent bientôt la brume.

Don se tourna vers Eva, sans comprendre pourquoi elle ne bougeait toujours pas. Elle avait sûrement remarqué ce qui se préparait, mais elle restait figée là. Les câbles reliant les divers crânes pulsaient de plus en plus vite, et le tourbillon envahit le centre du Soleil noir, qui s'incurva pour ressembler à un trou glouton.

On aurait dit un malstrom, une spirale qui absorbait tout, et en la contemplant, Don sentit son corps s'alourdir. Il lui semblait qu'elle cherchait à lui voler son âme et son cœur. Ce qui formait son moi partait en tournoyant vers les profondeurs du Soleil noir.

Elena ressentait aussi les premiers effets de cette puissante force d'attraction. Le pire était que la voix de sa mère s'était tue, comme noyée dans le chuintement maléfique de ce malstrom.

Elle remarqua que le rayon laser de Vater se mettait à bouger, et que ce trait de lumière venait lentement se poser sur Eva Strand. Elena tenta de crier une mise en garde, mais dans ce chaos grandissant, sa voix n'y suffit pas.

Le rayon s'immobilisa pour former un point rouge sur la peau claire du front de l'avocate. Durant une interminable ultime seconde, il resta fixe, telle la marque d'une caste indienne.

Don n'entendit pas le coup de feu. Il vit simplement Eva s'effondrer d'un coup, comme une marionnette dont on aurait soudain coupé les ficelles.

Le cri montant en lui franchit à peine ses lèvres. Il tira sur la chaîne des menottes et sortit de derrière le rocher en entraînant Elena, jusqu'au corps gisant de l'avocate.

Près du Soleil noir, Lytton réalisa ce qui se passait. Il se jeta alors derrière l'écran protecteur de la structure métallique. Il y eut comme un sifflement de machine à vapeur et les câbles cessèrent de briller. L'un après l'autre, les Sud-Américains dégringolèrent de leur siège pour trouver refuge en plongeant derrière la construction de Lytton.

Don et Elena se retrouvèrent aux côtés d'Eva. Il mit un genou au sol et lui souleva prudemment la tête d'une main. Avec l'autre, il tenta d'arrêter le sang qui coulait à l'arrière du crâne, par le trou que la balle avait causé en ressortant.

L'orifice dans le front avait la taille d'une pièce de monnaie, là où le tir de Vater avait fait mouche. Un troisième œil qui ressemblait à l'entaille mortelle de son frère. Don se dit que la mort frappait Eva et Olaf à l'identique. Le trépas venait d'effacer tout le temps que le frère et la sœur avaient passé loin l'un de l'autre.

Il s'entendit essayer de crier à Eva de se réveiller. Il se pencha si près qu'il sentit son léger souffle. Une faible flamme se mit à vaciller au fond de ses pupilles. Don chercha quoi dire, mais

jamais il ne parvint à trouver les mots.

— Don Titelman, soupira Eva. Il était vraiment bien... ton wagon de train.

— Eva...

— Mais ce n'est pas juste... Ce n'est pas juste qu'il te conduise ici.

— Eva, chuchota Don, essaye de respirer.

Elle se contenta de longuement le regarder, avant qu'un souffle de vent vienne éteindre la flamme dans ses yeux.

Elena regarda le visage pâle se faire envelopper dans des voiles de poussières. Les fines rides s'adoucirent et la peau d'Eva se défripa. Don tentait encore de retenir le sang qui coulait, et quand il leva les yeux vers Elena, elle nota le tressaillement silencieux de ses mâchoires.

Derrière la structure métallique, les Sud-Américains se remirent à bouger, alors que le tourbillon du Soleil noir s'affaiblissait. Sans leurs ondes cérébrales, le malstrom semblait peu à peu ralentir. Il tournait avec de moins en moins de force et le Soleil noir finit par se retrouver à l'arrêt, avec cette polissure qui était la sienne avant la curieuse expérience menée par Lytton.

Postés derrière les rochers, les Allemands pointaient leurs rayons laser vers l'arche métallique, les faisceaux lumineux rouges dansant dans la brume.

Elena regarda la croix qu'Eva tenait encore dans ses mains. Quand elle la retira délicatement des doigts de la femme, l'objet scintilla dans l'obscurité, et elle découvrit la présence de l'étoile posée à sa croisée.

Don se trouvait assis de l'autre côté du cadavre, la tête inclinée et les épaules tremblantes. Elena saisit le métal froid et leva la croix jusqu'à sa poitrine.

Elle jeta un regard en biais en direction de Vater, dont elle savait qu'il l'observait de derrière son rocher. Puis, Elena se tourna vers l'arche métallique et se leva doucement.

— Jansen !

La voix chuintante de Vater traversa la brume. Un mouvement se fit dans la couche de poussières en retrait des câbles, mais on ne perçut pas de réponse.

— Parce que c'est bien vous, Jansen, revenu d'entre les morts ? cria Vater. Ce sera d'ailleurs un bref retour. Vous voyez bien ce qui est advenu de votre fille.

— Qu'avait-elle à voir avec nous ? hurla Lytton, allongé derrière l'arche qui lui servait de protection. Vos maudits enfers ont coûté la vie à mes deux enfants.

— Le côté sombre exige ses sacrifices. Si quelqu'un doit le savoir, c'est bien vous, répliqua Vater.

Le siège du fauteuil électrique le redressa lentement. Elena vit le visage à moitié brûlé de Vater s'élever plus haut que le bloc de pierre.

— Voilà ce que votre fille m'a fait, Jansen. Personne ne l'a priée de s'associer à Titelman pour faire sauter la tour de la Fondation. Si vous osez vous montrer, vous pourrez poursuivre votre prometteuse expérience.

— Et que se passera-t-il si nous parvenons à ouvrir la porte ? Si nous réussissons à établir un contact avec ce qui se trouve derrière ?

Vater ne répondit pas. De nouveaux rayons laser apparurent un à un. Mais cette fois, ils provenaient d'armes automatiques aux mains des Sud-Américains postés derrière l'arche métallique. Désormais, les rayons des deux groupes transperçaient la brume, s'enchevêtrant pour former un tissu de lumières.

— J'ai une autre proposition, cria Lytton. Vous priez votre fille de nous apporter la croix.

Ensuite, vous tous disparaissiez d'ici dans le calme, pour que nous puissions mener à bien notre tâche.

Elena regarda le point rouge qui se déplaçait sur sa poitrine. Les hommes de Lytton pointaient leurs armes sur elle.

Simultanément, Don s'aperçut qu'elle avait aussi une marque rouge à l'arrière de la tête. Celle-ci provenait de l'arme de Vater.

Elena pressa la croix sur son front pour en sentir la clarté apaisante. Elle se concentra le plus possible, afin d'aller puiser en elle la voix de sa mère. Elle tourna son regard vers le Soleil noir, flottant là-bas en état d'apesanteur, impénétrable. Sur la face luisante du disque, Elena vit son propre visage apparaître.

Après avoir posé la tête d'Eva sur une douce couche de poussières, Don se leva également. Son regard rejoignit alors celui d'Elena, en direction de ce soleil flottant dans les profondeurs.

Une nouvelle fois le disque modifia sa couleur, adoptant une nuance plus claire. Don capta alors des bribes de mots murmurés par Elena, qui semblaient être de l'italien. À chaque syllabe qu'elle prononçait, la roue solaire tournait davantage, avec lenteur.

— Elena ! hurla Vater.

On aurait dit qu'elle ne pouvait rien entendre.

— Elena ! chuinta encore la voix de Vater. J'exige que tu m'apportes la croix.

Don remarqua que les lèvres d'Elena remuaient de plus en plus vite, la lumière de la roue solaire se renforçant au même rythme. Pour éviter d'être aveuglé, il plaça une main en visière. Il aperçut Lytton, étendu sous le disque luisant. Son crâne était baigné par une clarté resplendissante, avec les orbites pour seules zones noires.

Elena sentit un tiraillement intérieur, l'exigence d'un acte ultime. Elle se tenait tout près d'une porte menant hors des ténèbres, mais elle ne savait pas comment faire pour l'ouvrir.

— Je le veux, *lo voglio*, murmura-t-elle. Je veux que vous nous délivriez de la croix.

Au même instant, un souffle jaillit hors du disque blanc de la roue solaire. Une nuée lumineuse faite d'un scintillement de particules, qui se dégageait de ce centre pour venir glisser au-dessus des amas de poussières gris anthracite.

Don vit le nuage arriver sur eux et envelopper Elena. Les yeux clos, elle tendit la croix devant elle, et il l'entendit chuchoter :

— Je veux que vous m'emportiez.

En rouvrant les yeux, Elena n'eut plus aucune conscience du monde souterrain qui l'entourait. Les nappes de brume avaient disparu. Les rochers aussi, de même que le froid si mordant et dur. Il restait juste cette lumière brillante drapée autour d'elle, et la sensation de se retrouver lovée dans des bras chaleureux.

— Emmenez-moi, murmura-t-elle encore.

Des mains apparurent qui lui prirent la croix. Elena contempla les traits de ce visage qui lui ressemblait tant : ces pommettes hautes, cette large bouche, et ces yeux dans lesquels elle n'avait pas plongé son regard depuis l'enfance.

— Elena, ton heure n'est pas encore venue.

La voix de sa mère finissait tout juste de résonner quand Elena vit la croix se mettre à fumer. Elle se consumait lentement, devenant noire comme du charbon dans la main de cette forme lumineuse.

Debout aux côtés d'Elena, Don ressentait lui aussi cette chaleur, mais sans parvenir à

comprendre ce qu'il voyait à l'intérieur de cette nuée scintillante. Le halo lumineux renfermait pour lui une présence qui lui rappelait une très vieille dame. Ses longs cheveux gris étaient noués d'une façon qu'il connaissait bien. En regardant les mollets de cette femme et les cicatrices noueuses courant tout du long, il réalisa devoir lui aussi pénétrer dans cette lumière, il fallait qu'Elena le laisse entrer à l'intérieur.

— Bube... murmura Don.

Don s'approcha plus près d'Elena. Elle sentit une poussée et ils allèrent chanceler devant la forme lumineuse, faisant cliqueter les menottes. Au même moment, les milliers de piliers de la cavité se mirent à fléchir dans des craquements assourdissants. L'un d'entre eux s'effondra en se brisant.

Au cœur même de la lumière, Don eut l'impression d'être bien plus léger. Il ne se souciait pas du vacarme des colonnes qui chutaient et se fracassaient. Ce qui existait hors de la forme lumineuse n'avait plus d'importance.

L'être de lumière empoigna la chaîne qui liait Don à Elena. L'instant suivant, ses Doc Martens noires décollèrent du sol.

La créature les transporta au-dessus du cercle de rochers, loin de la roue solaire. Depuis des hauteurs astronomiques, une pluie de pierres de toutes tailles s'abattait sur les hommes en bas qui luttèrent pour prendre la fuite.

Don vit Augusto Lytton se précipiter entre les piliers qui tombaient. Quant à Vater dans son fauteuil électrique, les soldats en tenue de camouflage tentaient de le transporter à travers les éboulements.

Seuls Reinhard Eberlein et Crapaud demeuraient tranquillement immobiles. Ils s'attardaient là, côte à côte, face à la furieuse clarté de la roue solaire.

La chaîne des menottes transportait Don et Elena toujours plus haut. On aurait dit que la créature lumineuse possédait des ailes et que le bruit de leurs battements les enveloppait. La dernière chose que vit Don en se retournant fut une matière blanche s'échappant du front d'Eva Strand. Elle suintait comme un ruisseau remontant vers sa source, le soleil l'accueillant dans sa blancheur incandescente.

Ensuite, la vitesse s'accéléra à un tel point que la pression de l'air le contraignit à garder son visage baissé. Don bataillait pour respirer quand le sommet de la voûte s'écroula. Elena et lui se retrouvèrent entraînés vers l'air libre.

L'étoile Polaire

L'onde de choc produite par l'effondrement de la galerie propulsa plus haut la créature lumineuse à une vitesse vertigineuse. En regardant sous lui, Don discernait les pointes de ses bottines qui fendaient la poussière, et les menottes tiraient si fort sur son bras qu'il s'attendait à le voir se détacher.

Elena se trouvait quelque part dans cette nébuleuse scintillante qui l'entourait. Mais il lui était impossible de vraiment discerner où. Don l'entendit tanguer en tous sens au moment où ils obliquèrent pour se retrouver dans le conduit vertical ramenant à la surface du globe.

Au-dessus d'eux, les ailes se déployèrent encore plus largement en fouettant l'air. Et sous les pieds de Don, la faille commença à se refermer.

Malgré le grondement du vent, il sentait en lui un calme singulier, alors qu'il se balançait, pendu sous les ailes de la créature. La voix de Bube se manifestait intérieurement comme une force apaisante, se déplaçant dans les méandres de sa mémoire pour en effacer les images de souffrance et de mort.

Il la vit dans cette villa des années cinquante, qui s'occupait d'en finir avec cette armoire qu'il n'aurait jamais dû ouvrir. Quand la porte du meuble se referma, la croix gammée et les poignards de la Schutzstaffel disparurent dans l'obscurité. Et cette fois, Don voulut croire que c'était pour de bon.

— *S'iz nisht dayn gesheft, mayn nachesdik kind*, murmura Bube. Il n'aurait jamais dû t'incomber de porter cette douleur.

Au même instant, il eut l'impression que la prise lui enserrant la gorge se relâchait, qu'on avait fini par trancher le nœud coulant qui l'étouffait. Quand ils atteignirent l'embouchure du gouffre, les ailes de la créature furent comme aspirées par le vide. Durant un instant ils se retrouvèrent tirés vers le bas, et Don songea qu'on ne les laisserait jamais sortir. Le corps d'Elena vint cogner contre lui, et il eut le souffle coupé pendant qu'ils tombaient ensemble. Mais le vent polaire forçait, redonnant aux ailes l'appui nécessaire pour s'élever à nouveau. Et soudain, la créature finit par planer en toute liberté, bien au-dessus des étendues glacées.

La tempête de neige avait sans doute molli depuis un moment. Quand Don leva les yeux vers la voûte à l'aspect de velours, il ne vit que l'arc blanc de la Voie lactée. L'étoile Polaire brillait plus clair que les autres astres, sa lumière étincelante semblant toujours plus proche.

Mais plus la créature les emportait loin de la faille, plus elle donnait l'impression de perdre de sa force. Son éclat continua à pâlir au point de pratiquement disparaître, et Don sentit une ultime

secousse dans les menottes.

Elena et lui se défirent de cette aura qui se flétrissait lentement, et ils chutèrent, liés l'un à l'autre. Don constata que le blouson d'Elena flottait au vent, alors qu'elle tentait de conserver son équilibre.

Pour sa part, il ressentait une sérénité infantile à tomber de la voûte céleste. Pendant sa courte dégringolade, ses fibrillations cardiaques cessèrent, et le calme qui le gagna sembla sans limites.

Le scintillement de l'étoile Polaire se noya dans un nuage empli de flocons de neige tourbillonnants. Un violent coup de vent les poussa à atterrir de travers, et ils rebondirent sur la glace comme un ballon.

Don sentit Elena s'accrocher à lui, et perçut le bruit sourd des impacts se prolonger. Ils finirent en dérapant sur une surface aussi glissante que du verre passé au savon.

Une fois l'immobilité et le silence revenus, Don s'effondra sur le dos en haletant. Elena resta étendue à ses côtés, essayant elle aussi de reprendre son souffle. Quand ils eurent recouvré leur respiration, tout devint plus calme. Ils demeurèrent couchés tout près l'un de l'autre, perdus dans un lointain espace.

Don plissa des yeux vers l'étoile Polaire, et remarqua combien elle ressemblait à l'étincelle lumineuse qu'il avait vue s'allumer juste à la verticale au-dessus de l'étoile blanche de Strindberg. Dégageant son épaule de la bandoulière qui l'enserrait, il se rappela son vieux sac et se mit machinalement à tripoter dedans.

Mais tandis qu'il fouillait entre les boîtes et les seringues, il lui vint une hésitation inhabituelle. Don prit une profonde inspiration, avant d'opter pour le risque de se maintenir un court moment dans un état s'apparentant à la normalité.

Même le Méthylphénidate ne pouvait probablement pas rendre plus claires les étoiles qui se trouvaient tout là-haut au-dessus de lui. Et l'ivresse du Stesolid ne lui avait jamais procuré une paix semblable à ce qu'il ressentait en ce moment au fond de sa poitrine.

Toujours allongée, Elena écoutait souffler le vent, et de leurs mains attachées ensemble, elle sentait la chaleur qui émanait de Don. Elle se demandait si lui aussi avait vu sa mère là en bas, ou si ce soleil des profondeurs lui avait permis de rencontrer quelqu'un d'autre.

C'était pour son bien que la créature lumineuse lui avait soustrait la croix. Un être humain vivant n'était pas fait pour contempler ce qui se trouvait derrière cette roue solaire.

Le vent polaire et la glace sous elle rendaient tout confortable et doux. Elena se dit qu'elle resterait bien étendue là, à jamais, à observer la voûte étoilée en laissant le temps s'écouler.

Pour la première fois depuis son enfance, personne ne viendrait pour exiger d'elle des réponses. Peut-être qu'à un moment, on l'avertirait de la fin de l'épisode, mais pour l'heure, elle pouvait se contenter de rester ici à se reposer en paix.

Autant en emporte le vent

Quand Elena finit par se lever, Don sentit les menottes lui tirer sur le poignet. Elle s'accroupit et se mit à inspecter la serrure sommaire de l'anneau.

Elle lui demanda s'il n'avait pas avec lui un ustensile fin et pointu. Don ne put réprimer un sourire en fouillant dans sa besace. Il en ressortit une petite seringue sous emballage.

Elena prit l'aiguille et s'y essaya en douceur de ses doigts agiles. En quelques secondes, elle parvint à libérer le poignet de Don. Là où l'anneau avait frotté, la chair était à vif et saignait. Une fois sa propre attache défaite, Elena trouva un petit bandage dans le sac.

Elle l'enroula autour du poignet de Don et dit :

— Nous devons partir d'ici avant que le temps se gâte.

Don posa un regard abattu sur les étendues de glace infinies.

— Vous voulez dire que nous devons retourner au brise-glace en marchant ? Ce n'est pas très loin ?

— Dix-huit kilomètres, répondit Elena. Et compte tenu des questions qui nous attendent là-bas, je ne crois pas que ce soit un très bon choix. Alors que là...

Elle pointa du doigt l'hélicoptère russe.

— Nous n'avons que quelques centaines de mètres à faire.

Elena brossa la neige la recouvrant, et se mit en chemin avant même qu'il prononce une parole.

Don se dressa sur ses jambes flageolantes. Il entreprit alors de la suivre aussi vite que possible. Mais même engoncée dans sa tenue camouflage volumineuse, Elena avançait à pas souples et rapides.

Soudain, elle s'arrêta net devant une congère et se pencha. En s'approchant, Don vit le noir calciné de l'étoile et de la croix de Strindberg qu'elle venait de ramasser dans la neige.

Une fois installée aux commandes de l'hélicoptère, Elena se montra sûre d'elle. Elle lança l'un des casques à Don, avant de l'aider à s'équiper des écouteurs et à rabattre la visière. Derrière le verre teinté, il suivit du regard les gestes expérimentés d'Elena, qui procédait aux vérifications de divers instruments et systèmes.

Les rotors se mirent à tourner, et l'hélicoptère s'éleva au-dessus des étendues de l'Arctique à la blancheur éclatante. Malgré le vent, elle les conduisit sans embardée, allant voler à basse altitude au-dessus de la faille qui ne mesurait plus qu'un mètre carré.

Don s'aperçut au passage que les volutes de neige projetées par le souffle provenant des hélices

achevèrent de recouvrir l'entrée du trou.

Elena modifia l'inclinaison des rotors, augmenta la propulsion, et ils s'élevèrent de nouveau vers les étoiles. Dans le vacarme du moteur, Don entendit la voix d'Elena crépiter dans ses écouteurs et lui crier qu'elle comptait les mener jusqu'à Longyearbyen sur l'archipel de Svalbard, à cinq cents kilomètres de là.

Don localisa l'endroit dans le recueil de cartes russe, et constata que la distance de vol au-dessus de l'océan était effrayante. Pour autant, il se contenta d'acquiescer d'un signe de tête soumis. Il avait atteint un stade où ne pas décider de son destin lui était devenu habituel.

Elena baissa le nez de l'hélicoptère, et une fois les hélices bien en prise avec l'air, l'appareil gagna enfin de la vitesse. Don demeura assis la tête penchée contre la vitre, regardant défiler les glaces qu'ils survolaient, les restes d'une étoile et d'une croix tremblant sur ses genoux.

Le métal blanc initial avait non seulement noirci, mais il était aussi devenu fragile et cassant. Don retira son gant pour laisser ses doigts glisser sur la surface rugueuse de la croix, là où toutes les inscriptions avaient disparu en fondant.

Il lui vint en tête un endroit qu'ils devraient visiter durant leur trajet vers le sud. Il rechercha les coordonnées sur la carte et via son microphone, les cria à Elena, en plus de quelques mots concis qui suffirent à la convaincre.

Après avoir atteint le bord de la banquise, ils volèrent au-dessus des eaux de l'océan Glacial arctique. La lumière de l'aube pointait, et la houle noire prenait une teinte de plus en plus grisée. À chaque mille marin en direction du sud, la nuit polaire cédait du terrain, et les prémices d'un lever de soleil apparurent tout là-bas à l'horizon.

Il commença par ressembler à une pelote de laine rouge, avant que les premiers rayons s'infiltrèrent dans la cabine de l'hélicoptère. Protégé par sa visière, Don regarda jaillir la lumière. Mais il ferma bientôt les yeux pour revenir à Eva Strand.

Dans sa tête, elle se trouvait toujours étendue dans l'obscurité des profondeurs, enveloppée dans des voiles de poussières. Une fois encore, il revit cette lueur poindre juste au-dessus des yeux d'Eva, et au rythme des rotors, il tenta de s'endormir.

*

Au moment où Elena le secoua pour le réveiller, Don avait perdu toute notion du temps. Elle indiqua du doigt quelque chose au loin qui lui sembla d'abord être un iceberg. Mais quand l'hélicoptère entama sa descente Il comprit qu'il s'agissait de falaises escarpées.

À l'exception d'un petit littoral de sable, la surface de l'île était couverte de neige. Don cria qu'ils devaient se poser au sud-ouest.

Autant qu'il s'en souvienne – et il avait rarement tort pour ce genre de choses –, c'était là que la stèle se trouvait érigée. Il agrippa le bord de son siège au moment où Elena corrigea l'assiette afin de bien positionner les patins de l'appareil, et ils se posèrent bientôt sur les gravillons du permafrost.

Don retira son casque avec difficulté et revêtit son blouson rouge. Du bas de l'escalier métallique de l'hélicoptère, il leva les yeux vers Elena qui, d'un signe, lui indiqua de se presser.

Il partit en petites foulées pour monter la pente couverte de pierres tranchantes conduisant au sommet de la colline où se trouvait le monument. Don lut les noms qui figuraient sur la plaque de cuivre. Puis, il regarda ce qu'il avait apporté avec lui : deux objets brûlés qui, dans le passé, avaient été la croix et l'étoile de Strindberg.

Dans sa main, ils semblaient maintenant tellement anodins qu'il se demanda comment ils avaient pu le mener jusqu'ici. Après quoi il les posa sur le bord supérieur de la stèle en ciment.

Quand il retrouva le cockpit, Elena avait retiré son casque et s'était assise confortablement, penchée en arrière. Il fut frappé par le vert de ses yeux lorsqu'elle posa son regard sur lui et déclara :
— J'ai longuement réfléchi à une chose.

Elle exposa sa proposition, que Don écouta avec scepticisme. Qu'une situation si compliquée puisse se résoudre si simplement n'était pas pour lui un phénomène vraiment habituel.

Mais Elena n'y voyait pas le moindre risque la concernant. Vater ayant veillé à faire le nécessaire, elle doutait même de posséder une existence officielle.

Ils continuaient à discuter de cette solution quand les hélices de l'hélicoptère se mirent à tourner et que les patins quittèrent le sol gelé. Les pales des rotors fouettèrent l'air et l'appareil s'éleva au sommet de la colline. Ils se placèrent en vol stationnaire au-dessus du monument solitaire de l'île. Sous eux, le souffle d'air fit trembler la croix et l'étoile, avant que l'hélicoptère prenne de la hauteur et parte au loin.

De ce dernier camp de base de l'expédition sur l'île de Vitön, il ne subsistait rien d'autre que ces traces visibles dans la lueur du soleil, deux objets noircis et une stèle portant ces noms :

*S.A. ANDRÉE
N. STRINDBERG
K. FRÆNKEL
1897*

La lettre

Deux semaines plus tard, sous la petite pluie de Falun, les portes d'entrée du magasin Åhléns se refermèrent dans un chuintement derrière un retraité chargé de sacs lourds. Devant le Systembolaget, quelques jeunes garçons s'affairaient sur une mobylette. Aucun d'entre eux ne semblait trouver que la rue commerçante d'Åsgatan baignait dans une tristesse effroyable.

En traversant la rivière, on se retrouvait proche du quartier de la Mine de cuivre, construit sur des couches de scories accumulées au fil des siècles. Le commissariat central était situé de ce côté, tout de suite après le pont. Un tube fluorescent clignotait dans l'une des salles d'interrogatoire.

Incliné contre le dossier de son siège, l'homme assis se tenait courbé, et portait une veste en velours ainsi que des lunettes style aviateur. Un policier à moustaches se trouvait assis juste en face.

Une enveloppe frappée d'un tampon allemand était posée sur un bloc-notes situé sur la table entre eux deux. On n'entendait rien d'autre que le bruit monotone des petits coups secs en provenance du plafond, auquel s'ajoutait le murmure de la ventilation.

C'est alors que Moustache s'éclaircit la voix pour conclure la conversation :

— Et donc, vous ne savez rien de la personne qui nous a envoyé ça ? Même si vous revenez en Suède quelques jours seulement après que la lettre a atterri sur notre bureau ?

Don remit ses lunettes bien en place.

— Je suppose que je vais aussi devoir éclaircir cela devant la SÄPO, demanda Don.

Le policier se moucha.

— Je ne crois pas que ce soit nécessaire. Ils ne semblent plus vraiment intéressés. Et d'après ce que j'ai entendu, une enquête interne est même en cours pour déterminer pourquoi on vous a emmené d'ici. Et cette supposée avocate...

D'un geste de la main, Don le coupa, lui signifiant d'en rester là.

— Oui, un sacré bordel que tout ça, marmonna Moustache pour lui-même.

— Et les empreintes digitales que vous avez trouvées sur la bouteille ? interrogea Don.

— Nous allons étendre les recherches aux fichiers internationaux, mais ici en Suède, nous n'avons rien trouvé. Et de pouvoir donner un tel coup avec une si petite main... On en est presque venu à se demander si Erik Hall n'a pas été tué par un enfant. Toujours est-il que l'auteur de cette lettre a su dire avec exactitude où se trouvait le tesson de bouteille, avec en plus un descriptif technique de la façon dont le coup avait été porté. C'est bien la lettre d'un tueur, mais rien sur le pourquoi...

— Dans cette affaire, il y a peut-être encore des éléments qui vous échappent, déclara Don.

Le policier lui adressa un regard pénétrant un peu caricatural.

— Qu'est-ce que vous insinuez ? Est-ce qu'il s'est passé quelque chose que vous ne nous auriez pas encore raconté ?

Don nia fermement d'un signe de tête.

— En tout cas, restons en contact, lança maladroitement Moustache. Je veux dire par là au cas où il y aurait du nouveau.

Le silence s'installa, juste troublé par le craquement occasionnel du néon. Don finit par repousser sa chaise, et glissa tant bien que mal la bandoulière de son sac sur son épaule.

— Je suis donc libre de partir ?

Moustache acquiesça à contrecœur et Don se leva. En atteignant la porte, il entendit la voix du policier :

— Je suis désolé qu'on en soit venu à vous causer inutilement des problèmes, Titelman. Vous avez peut-être un conseiller juridique à contacter au cas où on aurait des questions ?

Don posa son regard sur Moustache, assis là dans la lumière du tube fluorescent.

— Non, je pense qu'à l'avenir, je me défendrai moi-même.

Remerciements de l’auteur

Therese Uddenfeldt – sans toi rien n’aurait été possible.

Merci aussi à :

Stephen Farran-Lee et Karin Lundwall.

Michael Kucera, Anna-Karin Ivarsson, Daniel Öhman, Sara Hallgren Öhman, Lars Pahlman, Judit Ek, Niklas Möller, Pier Franceschi et Margit Silberstein.

Anna Hedin, Katarina Wallentin, Lars Wallentin, Mikael Uddenfeldt et Astrid Uddenfeldt.

Peter Giesecke, Ricardo Gonzalez, Elias Hedberg, Olov Hyllienmark, Roger Jansson, Håkan Jorikson, Olle Josephson, Daniel Karlsson, Johanna Mo, Margareta Regebro, Lotta Riad, Thomas Roth, Salomon Schulman et Katja Östling.

Dans les quelques moments où le roman s’écarte de la réalité, ce devrait être à celle-ci de changer.

Consultez notre catalogue sur
www.fleuvenoir.fr

Titre original :
Strindbergs stjärna

« Cette œuvre est protégée par le droit d’auteur et strictement réservée à l’usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L’éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Copyright © Jan Wallentin 2010

© 2011, Fleuve Noir, département d’Univers Poche,
pour la traduction française.

© Johner / Plainpicture et © cius design.

ISBN numérique : 978-2-265-09392-8

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)